

Et l'aube vient après la nuit

Barbara Wood

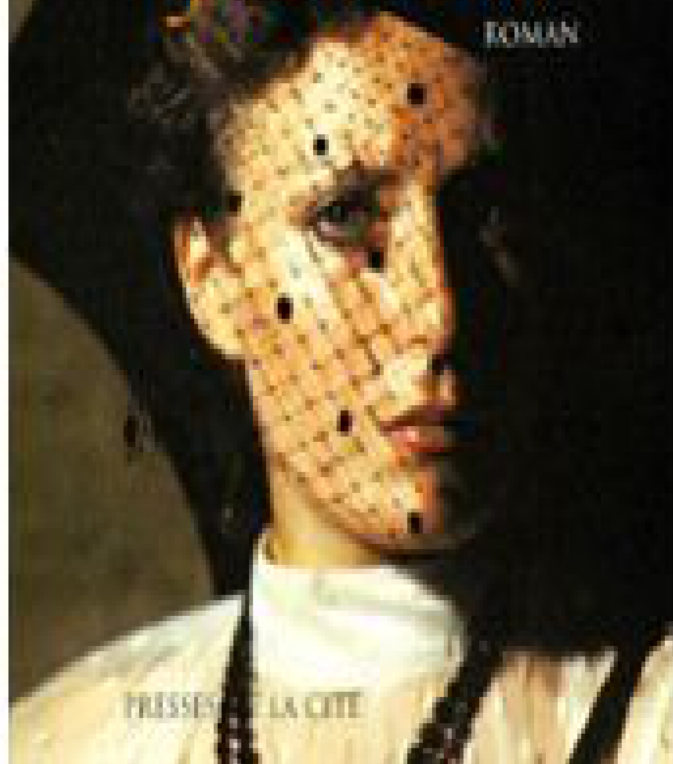
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BARBARA WOOD

Et l'aube vient après la nuit

ROMAN



PRESSES DE LA CITÉ

BARBARA WOOD

Et l'aube vient

après la nuit

Traduit de l'américain par Serge Grunberg avec la collaboration d'Eric Nerciat

PROLOGUE

NEW YORK 1881

Elle avait fait un rêve étrange. Mais son souvenir s'était dissipé avec les premières lueurs du jour. Restait comme un arrière-goût de malaise. Dans son sommeil, quelque chose l'avait terrifiée, mais quoi ? Elle ne se le rappelait pas. Les rêves étaient-ils prophétiques ? Elle sortit du lit en secouant la tête. Bêtises que tout cela ! Les rêves ne sont que des rêves.

Excitée comme un enfant, Samantha ne put résister à la tentation de jeter un rapide coup d'œil par la fenêtre avant d'emprunter le couloir menant à la salle de bain. Elle resta pudiquement cachée derrière les rideaux de chintz, et observa au-dehors. Les voitures roulaient à grand bruit, les chevaux martelaient le pavé, des enfants et des chiens couraient en tout sens et des messieurs imposants à redingote et haut-de-forme arpentaient les trottoirs, mais il n'y avait pas une femme à l'horizon.

Samantha fronça les sourcils. Ainsi elles n'étaient pas venues...

Deux ans auparavant, les femmes de Lucerne avaient fait front commun contre elle ; elles avaient refusé de la loger, lui avaient tourné le dos dans la rue et l'avaient considérée avec ce mépris vertueux que l'on réserve d'ordinaire aux femmes de mauvaise vie. A cette époque de solitude, Samantha avait subi les sarcasmes et fait l'objet des suppositions les plus triviales : quelle créature était-elle pour oser ainsi s'asseoir dans une salle de cours réservée aux jeunes gens et suivre des conférences dont les sujets n'étaient pas dignes d'une dame ? Aucun doute, Samantha venait corrompre la jeunesse.

Mais c'était il y a deux ans. Samantha espérait à présent que ces préjugés avaient disparu. Pourtant, si les femmes refusaient d'assister à la cérémonie de remise des diplômes, elle devait se rendre à l'évidence : sa conduite faisait toujours scandale.

Piquée au vif, mais bien décidée à ce que rien ne vienne gâcher cette journée, Samantha fit appel au courage de ses vingt et un ans, respira profondément et commença de se préparer.

Elle versa l'eau du broc dans l'évier et étudia son image dans le miroir ; elle fut surprise de constater qu'aucun changement miraculeux n'était intervenu durant la nuit. A ceci près : elle, qui se montrait d'habitude ravie de son allure, se jugea ce matin-là, non sans

quelque ironie, trop jolie. Et elle songea, comme si ce n'était pas suffisant : « trop jeune encore... »

Une femme, qui voulait être médecin, devait constamment se battre pour être acceptée ; si, de surcroît, elle était jeune et belle, alors elle n'avait aucune chance de réussir. Samantha s'examina comme elle l'eût fait d'une étrangère : un large front, un petit nez, de gracieux sourcils, une bouche adorable un peu boudeuse—autant de handicaps pour s'insérer dans un monde d'hommes. « Me prendront-ils jamais au sérieux en tant que médecin ? »

Elle termina en regardant ses yeux. Ils constituaient son meilleur atout. Étirés vers les tempes, bordés de longs cils, ils surprenaient par leur iris cerclé de noir, et d'un gris si pâle qu'il semblait incolore. Ce regard pouvait donner à penser qu'elle voyait plus clair et plus loin que le commun des mortels.

Samantha continua sa toilette, comme la faisaient alors presque toutes les femmes : debout sur un tapis de caoutchouc, elle se frotta le corps avec une éponge savonneuse. Puis, comme le voulait la coutume, elle ne se rinça pas. Les bains étaient l'objet de controverses passionnées – les médecins estimaient que rester assis dans l'eau pouvait nuire à la santé – et l'on ne trouvait de baignoires que chez les gens très riches à l'affût de la dernière mode.

Ses mains tremblaient quand elle saisit son corset en coton sergé. Il ne lui fallut qu'une minute pour le passer et le serrer ; point n'était besoin de tirer trop fort sur les lacets : Samantha avait, Dieu merci, la taille bien prise. Elle n'était pas de ces femmes à qui l'on devait administrer une dose de morphine une fois obtenue, grâce au corset, la taille de guêpe indispensable... En enfilant ses pantalons brodés, elle se souvint que, deux ans plus tôt, lors de sa première journée à l'Académie de médecine de Lucerne, la plus cotée de l'État de New York, ses condisciples l'avaient accueillie par un couplet qui se voulait venimeux :

« Vénus se retrouva déesse.

En un monde régi par les dieux,

Aussi ouvrit-elle son corsage.

Et tout le monde s'en porta mieux. »

Comme tout cela lui semblait loin, à présent ! Comme elle avait changé, comme le monde avait changé depuis deux ans ! En ce jour

d'octobre 1879, c'est une Samantha épouvantée qui était entrée sur la pointe des pieds dans l'amphithéâtre, souhaitant disparaître sous terre pour éviter les regards durs des hommes qui s'étaient levés sur son passage, à tous les gradins. Et les cruautés qu'on lui avait infligées ! Elle pouvait à peine y croire aujourd'hui : les choses avaient tant évolué. Ses mains hésitèrent sur les boutons de sa blouse et son cœur battit un peu plus vite. Cette journée serait vraiment parfaite si seulement *il* pouvait venir.

Samantha s'accorda un instant pour penser à lui, l'imaginer, savourer son image, puis s'affaira sur les innombrables boutons de sa robe en laissant échapper un soupir de résignation. Non, Joshua ne viendrait pas. Autant souhaiter la lune.

Elle n'avait jamais porté une toilette aussi belle que celle qu'elle arborait ce jour-là. Samantha Hargrave n'avait connu jusqu'ici que les fins de semaine difficiles. Si elle était parvenue néanmoins à épargner un cent de-ci, de-là, son existence avait été Spartiate. Elle avait gardé l'espoir de voir ses sacrifices un jour récompensés. Et ce jour était venu.

La couturière de Canandaigua avait créé une petite merveille. Après s'être mises d'accord sur un gris colombin, toutes deux avaient parcouru les derniers journaux pour trouver un modèle à copier. Elles avaient arrêté leur choix sur une robe de Worth, qu'elles avaient légèrement modifiée, pour mettre en valeur la sveltesse de Samantha, en allongeant la tournure et en laissant l'ourlet frôler le sol ; ce qui cachait les chaussures. Ainsi faisaient les dames de la haute société parisienne, mais ici cette mode choquait. Le corsage épousait le buste et descendait au-dessous de la taille en comprimant les hanches, d'où tombaient plusieurs mesures de soie grise. Une tournure en mailles d'acier rehaussait le tissu dans le bas du dos. Les manchettes serrées et le col relevé s'ornaient de dentelle de Valenciennes plissée, et d'innombrables petits boutons de Spitalfields fermaient le corsage depuis le cou jusqu'à la ceinture.

Samantha acheva de s'habiller : elle chaussa ses bottines, plaça une toque à plumes sur son chignon de boucles brunes et, pour touche finale, agrafa un camée sur sa poitrine. Il ne restait plus qu'à enfiler ses gants et à passer la porte.

Elle se retint un instant, ferma les yeux et, joignant ses longues mains, récita à voix basse une prière méthodiste de son enfance. Elle pensa à son père. S'il avait pu vivre assez longtemps pour voir ce jour ! Puis elle remercia Dieu de l'avoir soutenue tout au long de ces

terribles années.

Elle se sentit plus calme et prit ses gants de daim gris, jeta un coup d'œil au miroir pour vérifier ses boucles et marcha d'un pas résolu vers la porte.

C'était un jour de triomphe, mais ce ne serait pas un jour facile.

Le professeur Jones l'attendait au salon. Depuis une demi-heure, il arpentait la pièce comme un père avant la cérémonie de mariage ; quand il vit Samantha apparaître dans l'embrasure de la porte, il devint rouge de confusion.

Elle lui sourit. Pour lui aussi, c'était un grand jour. Le monde entier avait les yeux braqués sur cet homme corpulent au crâne chauve, qui avait défié avec tant de courage la société et ses conventions ; pour la première fois dans l'histoire de l'Université, des journalistes assisteraient à la remise des diplômes. Le doyen de la faculté de Lucerne, un peu nerveux, cligna rapidement les yeux derrière ses lorgnons, incapable de dire un mot.

— Nous y allons, docteur ? demanda Samantha.

Sur le perron central, Samantha s'arrêta brusquement et se cacha les yeux de sa main, feignant d'être éblouie par le soleil. En réalité, elle voulait éviter les regards des hommes massés dans la rue qui l'observaient, bouche bée. Il était parfaitement plausible qu'elle fût aveuglée un instant. Le lac Canandaigua s'étendait au-delà des collines, de l'autre côté de Main Street, étincelant de blancheur. Elle retira sa main et contempla la campagne environnante parsemée de fermes et de vignobles ; les pommiers poussaient librement autour du lac comme dans la ville, dans une explosion de pétales blancs ; le ciel d'un bleu très clair et l'air chaud invitaient à la paresse, et dans les jardinets bordant la grand-rue ce n'était qu'une débauche de fleurs.

Prenant conscience des hommes qui la dévisageaient, Samantha oublia l'horizon et descendit vivement l'escalier au bras du professeur Jones.

« J'aurais tant aimé qu'elles viennent, songea-t-elle en se dirigeant vers la rotonde de la faculté. Comment peuvent-elles ignorer que c'est autant leur victoire que la mienne ? »

Mais c'était inutile. Les femmes ne viendraient pas ; on ne voyait même pas de petites filles dans les rues.

Comme ils franchissaient par le pont de bois le ruisseau séparant la faculté du reste de la ville, Samantha se sentit envahie par une soudaine nostalgie. C'était la dernière fois qu'elle empruntait ce chemin. Et tandis que le professeur cherchait dans la foule quelqu'un qu'il ne trouvait pas, elle se souvint du premier jour où elle avait vu le grand hall.

Le bâtiment principal se dressait au milieu d'une clairière gagnée sur les broussailles à quelque cent cinquante mètres à l'ouest de la frontière Mohawk, sur l'emplacement d'un vieux cimetière indien (ce qui faisait dire à certains que l'Université était hantée). L'imposante faculté de médecine affichait un luxe criard au centre de cette ville-frontière construite en bardeaux. C'était un vaste édifice de brique à trois étages, dont la façade présentait des pignons en fronton surplombant un énorme porche flanqué de colonnes Scamozzi. A l'intérieur, sous la rotonde d'une blancheur uniforme, courait un labyrinthe de salles, d'amphithéâtres, de bibliothèques, de bureaux. On disait que le bâtiment avait été conçu par Thomas Jefferson, passionné d'architecture. Pour Samantha, l'ensemble était tout simplement d'une monstrueuse prétention.

Deux ans auparavant, elle avait entendu le docteur Jones raconter la légende indienne des deux amants iroquois morts à cet endroit même ; on prétendait que leurs esprits hantaient ce lieu à la recherche l'un de l'autre. Parfois, quand elle travaillait tard dans la nuit au laboratoire, Samantha avait perçu des bruits mystérieux auxquels on n'avait jamais trouvé d'explication.

Il était naturel qu'en cet instant elle pensât aux fantômes ; il lui semblait ressentir leur présence. Nul doute qu'ils fussent tous venus assister à son triomphe : son père, Samuel Hargrave, le rude serviteur de Dieu, qui jamais ne pardonnait ; ses frères, esprits malheureux et sans repos ; Abraham Hawksbill ; et ce cher Freddy. Sa mère était-elle aussi présente ?

Puis, songeant à Hannah Mallone, Samantha fut gagnée d'une brève tristesse. Tout cela était pour elle, c'était son succès !

Les autres étudiants, dissimulés par l'ombre du porche, devaient mourir d'envie de crier, de chahuter, et de lancer leurs chapeaux en l'air ; mais la solennité du moment les retenait, et aussi les exigences de la tradition. Les professeurs se groupèrent et quelques reporters se mêlèrent à la foule. Le docteur Jones s'excusa, grommelant une phrase incompréhensible à propos d'un certain Kent ; Samantha en profita pour aller rejoindre un groupe d'étudiants qui devisaient à voix basse.

Le pauvre docteur Jones cherchait désespérément son chemin dans la foule. Mais où, grand Dieu, pouvait bien se trouver Simon Kent ! En fait, le problème tenait à Samantha, encore qu'elle n'en sût rien. Quelques semaines plus tôt, l'un des professeurs avait fait remarquer au docteur Jones que les diplômes décernés par la faculté ne pourraient convenir à Mlle Hargrave : ces derniers étaient en effet rédigés en latin et tous les termes y figuraient au masculin, à commencer par le premier mot : *Dominus*, ce qui signifie « Maître ». La solution était simple : il suffisait de prendre l'équivalent féminin, *Domina*.

Le second problème avait été la confection du diplôme. La faculté possédait tout un stock de parchemins gravés, avec un blanc où devait être inscrit le nom du lauréat. Ce qu'il fallait, c'était un artisan qui fût capable de réaliser un diplôme identique avec les modifications au féminin. Un fermier local, Simon Kent, en avait été chargé. Il aurait dû remettre son travail la veille, on l'attendait toujours. Si Kent ne se montrait pas, c'était le désastre : la faculté de Lucerne entrerait aujourd'hui dans l'histoire ; le pays entier avait les yeux braqués sur le professeur Henry Jones. Un journaliste était même venu du Michigan. Le succès ou l'échec de cette initiative hardie – permettre à une femme de suivre les cours d'une école de médecine – dépendait entièrement de la bonne tournure de la cérémonie. Tous ceux qui souhaitaient son échec eussent été trop heureux.

— Excusez-moi ! Pardon !

Samantha se retourna et aperçut un homme corpulent, coiffé d'un chapeau melon, qui fendait la foule dans sa direction.

— Mademoiselle Hargrave ! Pouvez-vous m'accorder un instant ?
Jack Morley, du *Baltimore Sun*.

— La cérémonie va bientôt commencer, monsieur Morley.

— Que ressentez-vous, vous qui êtes la première femme à obtenir un diplôme d'une école de médecine réservée aux hommes ?

— Je ne suis pas la première, cher monsieur. Le docteur Elizabeth Blackwell m'a précédée de trente ans.

— Bien sûr, c'était la première, mais elle a eu de la chance ; par la suite, la faculté a interdit ses cours aux femmes. J'ai cru comprendre que vous aviez beaucoup lutté pour entrer à Harvard.

— J'ai posé ma candidature, mais elle n'a pas été acceptée.

— Puis-je savoir pourquoi vous nourrissiez une telle ambition ? Il y a beaucoup d'universités féminines dans la région.

— Je désirais, cher monsieur, obtenir la meilleure formation possible. Dans la mesure où nous vivons dans un monde d'hommes, où ce sont eux qui possèdent ce qu'il y a de mieux, j'en ai déduit que seule une université masculine pourrait me donner les connaissances les plus approfondies. Peut-être cet état de choses changera-t-il un jour.

Elle se retourna.

— Vous parlez comme Lucy Storner !

Le cortège se formait ; les étudiants devaient pénétrer dans l'église en rang par deux. On avait beaucoup discuté de la place qu'occuperait Samantha. Finalement, on avait décidé qu'elle figurerait en tête du cortège, au bras du docteur Jones. Mais Samantha était restée inflexible, ne voulant d'aucun favoritisme. Reçue troisième à l'examen, elle devait occuper la troisième place.

Tandis que les étudiants s'alignaient, le docteur Jones scrutait toujours la clairière. Il se hâta de rejoindre la file quand des trompettes se mirent à sonner, et donna le signal du départ. L'imposante procession composée d'hommes en toge noire et d'une jeune femme vêtue de gris s'ébranla.

L'église presbytérienne, où se tenaient toutes les réunions communautaires, se dressait à l'orée de la ville, à cinq cents mètres de la rotonde. Le cortège mit dix minutes pour s'y rendre, ce qui laissa à Samantha le temps de s'apaiser. Pourtant, quand elle aperçut la foule des hommes qui l'attendait devant l'église, elle faillit perdre contenance. Certains, peut-être, étaient venus de très loin pour assister à ce miracle : une femme recevant un diplôme réservé depuis toujours à la gent masculine !

Le cortège s'arrêta au moment de gravir l'escalier pour permettre aux photographes de faire leurs clichés. La tête droite, Samantha laissa errer son regard sur la foule ; la plupart des paysans, dans leurs habits de gros drap, en restaient ébahis, conscients d'être témoins d'un événement dont ils pourraient parler longtemps pendant les soirées d'hiver.

Son cœur, soudain, se mit à battre plus fort. Joshua !

Mais non. L'homme qui se tenait sur les marches se retourna, ce

n'était pas Joshua ; il avait pourtant une raille identique, et les mêmes larges épaules, les mêmes cheveux noirs. Comme il avait été puéril de sa part de croire qu'il viendrait ! Cela faisait un an et demi qu'elle avait fait le vœu de ne plus jamais le revoir. Quand les portes de l'église s'ouvrirent, elle eut cette pensée : « Si je ne peux pas avoir l'enfant de lui, je n'en veux d'aucun autre. » Le cortège s'arrêta devant le porche : les choses devaient se dérouler ainsi quand on se mariait. « D'une certaine façon, je suis bien en train de me marier. C'est Mlle Hargrave qui entre dans cette église, c'est le docteur Hargrave qui en ressortira. Voici mon jour de noces ; il n'y en aura pas d'autre. »

Ses nerfs étaient à vif. Si le cortège ne repartait pas tout de suite, elle ne tarderait pas à craquer. Samantha rêvait qu'elle se trouvait au bord d'une mer brumeuse, et qu'elle avait parcouru plusieurs centaines de kilomètres pour parvenir à ce rivage ; à présent, il ne restait plus qu'à continuer. Elle avait accompli tant d'exploits, vaincu tant d'adversaires, surmonté tant d'obstacles, et pourtant...

Elle sentait son avenir là, devant elle, au-delà des lourdes portes. De nouveaux combats, de nouveaux obstacles et de nouvelles rencontres surviendraient. Elle était parvenue au terme d'une longue route ; un autre périple, qui la mènerait ailleurs, commençait.

Si seulement les femmes étaient venues... Mais pourquoi, pourquoi n'étaient-elles pas là ?

PREMIÈRE PARTIE

ANGLETERRE 1860

La femme hurlait toujours. Ses cris trouaient la nuit, et faisaient trembler les murs de la maison. Au-dessus d'elle se penchait une silhouette sombre ; Mme Cadwallader décrivait une sorte de pantomime devant Felicity Hargrave qui pleurait toutes les larmes de son corps.

— Quelque chose ne va pas, murmura la sage-femme.

Elle se redressa et s'étira. Elle saisit ensuite la bouteille qu'elle avait apportée pour la pauvre Felicity et avala une bonne rasade.

Cet accouchement ne se passait pas bien, et l'*autre*, celui qui était en bas, ne les aidait guère. Quel homme refuserait un peu de cordial à sa femme pour lui éviter de souffrir ? Eh bien justement, Samuel Hargrave. Il avait interdit qu'on utilisât quelque drogue que ce fût pour aider le travail. C'était bien là un grand malheur, car Mme Cadwallader possédait la meilleure trousse de sage-femme de Londres. Elle contenait de l'opium et de la belladone, de l'ergot de seigle pour faciliter les contractions et arrêter les hémorragies, sans compter une bouteille de gin et un assortiment d'herbes et de remèdes de bonnes femmes. Elle reboucha le flacon et le posa à terre ; de ses mains robustes, elle frictionna le ventre ballonné.

— Allons, dit-elle d'une voix charmeuse. Donnez-le nous. C'est un petit amour.

Felicity, enfouie dans son oreiller et ses cheveux emmêlés, poussa un cri si perçant que Mme Cadwallader pensa qu'on avait dû l'entendre jusque dans le Kent. Elle s'assit et fit la moue.

— Ça nous fait bien vingt heures... Et c'est son troisième accouchement. Quelque chose ne va pas. Je n'aime pas ça, mais il va falloir utiliser la plume.

La sage-femme sortit de sa trousse une plume et une bouteille. Après avoir ouvert cette dernière, elle plongea la plume dans la poudre d'ellébore et fourra la plume dans la narine de Felicity.

— Respirez bien ! Voilà !

Felicity grimaça sous la douleur d'une contraction, inspira fortement, se redressa et éternua de manière si violente qu'elle en décoiffa la sage-femme. Au même moment, une petite jambe

apparus...

La grosse femme fronça les sourcils.

— Hé oui, c'est comme ça. Je ne peux pas faire autrement...

Trois silhouettes sombres se tenaient autour de la table du dîner, mains croisées, tête penchée. Seule une lampe à huile, posée au centre de la table, éclairait les trois visages d'une lueur jaunâtre. Samuel Hargrave, le mari de Felicity, priait ; Matthew, six ans, fixait sur la lampe des yeux grands comme des soucoupes ; James, neuf ans, se tordait les doigts et se mordait l'intérieur de la joue. Il chercha dans le regard de son père un peu de réconfort, mais n'en trouva aucun.

Samuel Hargrave, tout à ses prières, serrait les mains si fort que ses articulations étaient devenues blanches. Cela faisait quatre heures qu'il gardait cette position et l'on ne devinait en lui aucun signe de fatigue. Si forte était sa concentration qu'il n'entendit pas Mme Cadwallader descendre l'escalier.

— Père... murmura James, épouvanté par l'expression qu'il lut sur le visage de la sage-femme.

Samuel dut faire un effort pour sortir de ses pensées.

— Je n'y arrive pas, monsieur. C'est un siège, et de la pire espèce, encore ! Une jambe en bas et l'autre près de la tête.

— Ne pouvez-vous pas mettre cet enfant à l'endroit ?

— Pas celui-là, monsieur. Faudrait que j'y mette toute la main, mais je ne peux pas. C'est un vrai médecin qu'il faut à votre femme.

— Non. Je ne tolérerai pas qu'un homme pose les yeux sur ma femme dans une telle situation.

— Sauf votre respect, monsieur, il n'y a pas péché à ce qu'un homme de l'art s'occupe de votre épouse. Ce sont de vrais gentlemen, ils n'ont pas de mauvaises pensées.

— Pas de médecin, madame Cadwallader.

La sage-femme haussa les épaules.

— Sauf votre respect, monsieur, on n'a pas le temps d'en discuter ; votre femme et le bébé ne vont pas bien. Faut faire vite !

Samuel se leva de sa chaise ; grand, efflanqué, il semblait emplir la pièce entière. Les petits, Matthew et James, le fixaient. Leur père avait toujours eu le dos voûté ; il avait passé tant d'années juché sur un tabouret du Bureau des Archives criminelles, penche sur une table encombrée de dossiers, que sa colonne vertébrale s'était tassée. Mais ce soir-là c'était comme si son dos ployait sous un fardeau invisible. Il sortit un mouchoir et s'en tamponna le front.

Mme Cadwallader s' impatientait. Elle n'aimait pas Samuel Hargrave – peu de gens l'aimaient, d'ailleurs, à cause de sa bigoterie méthodiste et de tout le reste, – elle n'était venue que pour Felicity. Samuel éleva la voix ; une voix qu'on eut dit tombée de la chaire d'un prédicateur :

— Madame Cadwallader, ma femme mourrait de honte si un homme outrepassait les limites autorisées par la pudeur d'une bonne chrétienne. C'est autant ma volonté que la sienne...

— Eh bien, demandez-lui, monsieur Hargrave, si elle ne veut pas de docteur !

Il leva les yeux vers le ciel, mais, quand un nouveau cri se fit entendre, il ne put s'empêcher de tressaillir. James restait interdit devant l'imposante figure paternelle. Même dans son salon, Samuel était toujours vêtu d'une redingote, de pantalons noirs, d'une chemise blanche, d'un col amidonné et d'une cravate blanche. Le cœur de l'enfant se mit à battre plus vite. C'était la première fois qu'il voyait son père hésiter. Tandis que Mme Cadwallader écartait les pieds et portait les mains à ses hanches, comme pour se préparer à livrer combat, le petit James glissa subrepticement de sa chaise.

— Je vais vous dire la vérité, monsieur Hargrave, votre femme a besoin d'un docteur ! J'en connais un bon, à Totrenham Court Road, juste à côté de Russel Street. C'est un homme d'honneur que ce docteur Stone ; rien à lui reprocher. Je l'ai vu des tas de fois.

— Non, vous dis-je !

Alors que la sage-femme considérait l'homme qui lui faisait face avec une indignation à peine contenue, le petit James gagna sur la pointe des pieds les ténèbres du hall.

— Vraiment, monsieur Hargrave, votre femme a besoin d'aide !

Samuel releva brusquement la tête. Devant son expression, la vieille femme recula.

— Dans ce cas, je vous conseille de retourner à votre poste et de l'aider. (Il fit volte-face et se rassit.) Je vais prier pour vous.

Mme Cadwallader remonta l'escalier d'un pas ferme. Personne n'avait remarqué la disparition de James.

Plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit lentement. James parut sur le seuil, puis jeta un regard en direction de son père, plongé dans ses prières. Terrifié, il guettait sa réaction.

— Père...

Ouvrant les yeux, Samuel scruta le visage du garçon. James était essoufflé ; il avait couru.

— Père, j'ai été chercher de l'aide.

— Que dis-tu ?

— J'ai appelé un médecin. Il sera là dans une minute.

Samuel mit un certain temps à comprendre, puis se dirigea lentement vers le garçon.

— Tu as appelé un médecin ?

— Oui... père... Tu avais l'air de ne pas savoir quoi faire...

Jamais de sa vie, James n'avait vu son père se mouvoir aussi rapidement. Déjà Samuel avait contourné la table et la seule chose que James distingua, avant que des étoiles n'exploient dans son crâne, fut la main énorme qui se levait. Il poussa un hurlement Samuel écarta le bras de l'enfant qui cherchait à se protéger et le gifla violemment. James tenta de se dégager, mais les coups continuèrent à pleuvoir jusqu'à ce qu'une voix lançât :

— Suis-je bien chez les Hargrave ?

Le garçon redressa la tête et vit, à travers ses larmes, la silhouette du docteur Stone, debout dans l'entrée.

— Nous n'avons nullement besoin de vos services, monsieur ! dit Samuel.

Derrière ses lunettes, les yeux perçants du médecin découvrirent l'oreille sanguinolente du gamin.

— D'après ce que je vois, j'ai plutôt l'impression d'être arrivé à temps.

Samuel baissa les yeux vers son fils et parut, un moment, complètement désespéré ; puis il relâcha James qui se précipita sous la table. Reprenant ses esprits, Samuel déclara :

— Monsieur, je ne tolérerai pas qu'un homme pénètre dans la chambre de ma femme !

Sans y être invité, le docteur Stone entra dans le salon. C'était un petit homme sec et nerveux, affublé d'un long nez mince, d'épais favoris, et qui devait avoir la soixantaine. Il frappa son haut-de-forme sur sa cuisse pour l'égoutter et déclara :

— Le garçon m'a dit que c'était un siège et que Mme Cadwallader était dépassée par les événements.

La sage-femme, alertée par les cris de James, se tenait à présent au pied des marches.

— C'est une bonne chose que vous soyez là, monsieur. Ça doit faire un jour et une nuit qu'elle est en travail, et il y a quelque chose qui ne va pas. Non seulement c'est un siège, mais le cordon est autour du cou du petit et Felicity ne veut pas que je le retourne.

Le docteur Stone fit la moue.

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Un instant, monsieur, dit Samuel. Je vous interdis de vous approcher de mon épouse.

— Ou c'est lui, dit vivement Mme Cadwallader, ou c'est l'Ange de la Mort !

La voix du médecin se fit douce et compréhensive :

— J'ai procédé à plus d'un accouchement, monsieur Hargrave. Croyez-moi, je suis un gentleman et je comprends vos scrupules.

— Dans cette maison, nous n'avons qu'une aide : le Seigneur !

— Monsieur Hargrave, moi aussi je sers le Seigneur. Après tout, Lui aussi guérissait ceux qui souffrent.

Samuel avait le visage livide. Les cris de sa femme lui déchiraient le cœur.

— Peut-être, dit le médecin d'un ton réconfortant, suis-je la réponse à vos prières. Peut-être est-ce le Bon Dieu qui m'a envoyé. Au moins, monsieur Hargrave, laissez-moi regarder ce qui se passe.

Samuel, frissonnant, essaya d'inspirer un peu d'air. En vain cherchait-il une référence biblique.

— Bien, dit-il à contrecœur. Madame Cadwallader, vous êtes certaine que...

— Pour sûr, monsieur Hargrave ; je serai là, ne vous en faites pas.

Le docteur Stone posa la main sur l'épaule de Samuel.

— Tout se passera bien, rassurez-vous. De nos jours, il n'y a plus de problèmes, pas avec le nouveau produit. (Et se tournant vers la sage-femme :) Eh bien, ma bonne, allons-y !

— Qu'avez-vous dit ? Un nouveau produit ?

Le docteur Stone leva sa trousse.

— Monsieur Hargrave, je suis un médecin moderne. Je vais utiliser le chloroforme, afin que votre épouse puisse donner le jour à votre enfant sans souffrir.

— Quoi ! dit Samuel en reculant d'un pas.

Le médecin comprit : il n'avait pas pensé qu'il existât encore des personnes aussi rétrogrades depuis sept ans que Sa Majesté la Reine avait eu recours au chloroforme à la naissance du prince Léopold.

— Le procédé est parfaitement éprouvé, monsieur Hargrave. Je vais administrer le chloroforme à votre femme qui dormira; ainsi son corps se détendra et j'aurai la possibilité de retourner le bébé. Tout le monde fait cela, aujourd'hui.

— Tout le monde, mais pas ma femme !

— C'est la seule solution, monsieur Hargrave. Compte tenu de la situation de votre épouse, vous risquez de perdre deux êtres chers.

Samuel répliqua en tremblant :

— C'est Dieu tout-puissant qui a voulu que la femme enfante dans la douleur. S'y opposer est un sacrilège, et votre soporifique, docteur, une ruse de Satan. La souffrance de l'accouchement est le châtiment que Dieu a infligé au sexe féminin pour son péché au jardin d'Eden,

aussi n'est-il pas une seule bonne chrétienne qui puisse songer un instant à se dérober à la juste punition que toutes les femmes endurent depuis qu'Eve offrit le fruit défendu à Adam !

Il leva un doigt tremblant vers le ciel : « Et dit à la femme : *tu enfanteras dans la douleur !* »

Le docteur Stone tenta de masquer son impatience. Il croyait que cette querelle, qui avait autrefois fait rage à Londres, était définitivement morte et enterrée. Dix ans plus tôt, ses collègues et lui avaient eu maille à partir avec les adversaires de l'utilisation du chloroforme pour les femmes en couches. Pendant un certain temps, ils avaient craint que les Saintes Écritures n'eussent le dessus ; mais John Snow accoucha la reine Victoria en recourant au chloroforme, et le public changea radicalement d'attitude. Cependant, des îlots de résistance subsistaient. Le docteur Stone dit d'un ton calme :

— « Et le Seigneur fit tomber un lourd sommeil sur Adam, et il dormit, et Il prit l'une de ses côtes, et de cette côte, il forma la femme. »

— Comment osez-vous proférer de telles impiétés sous mon toit, docteur ? Faire de Jéhovah un chirurgien et avoir l'outrecuidance de suggérer qu'il aurait eu besoin de chloroforme pour endormir un homme ? Vous oubliez, docteur Stone, que le miracle de la côte d'Adam eut lieu *avant* que la douleur ne fût introduite dans le monde, à l'époque de l'Innocence.

Un autre cri déchira le silence de la nuit. Les deux hommes portèrent leur regard dans cette direction.

Samuel continua d'un ton grave :

— Les cris d'une femme en travail deviennent musique pour le Seigneur. Ils remplissent Son cœur de joie. Ce sont les cris de la vie, ceux d'une chrétienne qui veut vivre. Aucun de mes enfants ne se glissera ici-bas tel le serpent, tandis que sa mère dormirait, inconsciente de l'acte sacré qu'elle est en train d'accomplir. Docteur, c'est mon dernier mot.

Neville Stone étudia l'homme qui lui faisait face. Il comprit qu'il ne parviendrait pas – même au prix de mille discussions – à changer les conceptions de ce méthodiste puritain. Aussi lança-t-il : « Très bien ! » en se dirigeant vivement vers l'escalier.

Le spectacle qu'il découvrit le consterna : étendue sur le lit, la femme respirait à grand-peine ; son ventre était énorme, ses jambes

maculées de sang ; au milieu dépassait un minuscule pied blanc. Neville Stone se défit en hâte de sa redingote, la tendit à Mme Cadwallader et retroussa ses manches. Après avoir rapidement examiné la patiente, il déclara :

— C'est bien ce que vous m'avez dit, madame Cadwallader.

Il ouvrit sa trousse et en retira des instruments qu'il disposa à portée de sa main : les forceps, destinés à enserrer la tête du bébé et à la faire sortir ; une longue seringue de métal incurvée qu'il fit remplir d'eau par la sage-femme, au cas où il aurait besoin de baptiser le bébé *in utero* une série de bistouris très aiguisés, si jamais il devait pratiquer une césarienne ; et enfin le terrible crochet, s'il avait – ce qu'à Dieu ne plaise – à sacrifier l'enfant et à l'extraire de force du canal.

Le docteur Stone procédait avec méthode et dextérité. Il épiait les moindres modifications du souffle de Felicity, surveillait ses réactions. Il eut bientôt le front inondé de sueur. Le premier examen lui avait montré qu'on ne pourrait pas retourner le bébé normalement ; puisque Hargrave avait interdit l'emploi du chloroforme, il allait devoir prendre une décision redoutable. L'alternative était simple : la césarienne sauverait le bébé et tuerait la mère ; autrement, il faudrait tuer le bébé afin de sauver la vie de la femme.

Dix ans plus tôt, il ne se serait pas posé tant de questions ; il lui aurait bien fallu choisir entre ces deux vies et c'eût été avec le stoïcisme acquis au cours de ses années d'expérience qu'il se serait acquitté de cette terrible tâche. Mais aujourd'hui – il enrageait –, aujourd'hui, il existait une solution simple, une solution qui pouvait épargner une vie et lui éviter l'horrible responsabilité. Quelques gouttes du liquide-miracle et la femme et son enfant auraient la vie sauve...

Neville Stone prit brusquement sa décision. Il plongea sa main dans sa trousse et en sortit une bouteille. Comme Mme Cadwallader se penchait sur lui, il tira un mouchoir de sa poche et le roula en entonnoir. Il entendit la sage-femme murmurer : « Vous allez vous servir du truc, monsieur ? »

Le médecin acquiesça avec une grimace, se leva et vint se placer à côté de Felicity. A voix basse, il lui dit des paroles réconfortantes, puis posa l'extrémité du mouchoir sur la bouche et le nez de la femme et fit tomber quelques gouttes sur le tissu.

— Comment ça marche ?

— A mesure que le liquide s'évapore, Felicity en respirera les vapeurs qui la plongeront dans un profond sommeil.

— Et comment appelez-vous ça ?

La voix de Neville Stone se fit douce. Il parlait plus pour rassurer la sage-femme que pour la renseigner.

— Il y a quatre ans de cela, un Américain du nom d'Oliver Wendell Holmes a trouvé le mot pour désigner cette sorte de sommeil : l'anesthésie.

— Ah ! C'est un Yankee ? Eh bien, monsieur, je ne sais pas...

— Chut ! (Il se releva, laissant le mouchoir sur le visage de Felicity.) Elle s'endort, à présent. Dès qu'elle sera inconsciente, je sortirai l'enfant.

Les mains de Samuel étaient restées jointes. Il avait épuisé toutes ses réserves de vigueur en cherchant à oublier le petit garçon caché sous la table avec une oreille en sang, à oublier aussi que plus un son ne provenait de la chambre. Mais la concentration de Samuel n'était pas aussi forte que sa volonté, car ses méditations glissaient sans cesse vers des soucis plus terre à terre : comment ferait-il avec une autre bouche à nourrir ? Où trouver une femme digne de confiance pour s'occuper des enfants pendant la convalescence de Felicity ? Avec quel argent payer la prochaine échéance pour la maison ? Et... si l'impensable advenait : si Felicity mourait ?...

Un sanglot s'échappa de sa gorge. Il se plia soudain en deux, et s'affala, les bras en croix, une joue écrasée sur la table, les yeux clos. Et il laissa errer ses pensées, trop faible pour les combattre. Il savait qu'il avait refusé de faire face à cette vérité insupportable ; il savait qu'il ne s'était pas tant plongé dans la prière pour le salut de Felicity que pour le *sien*, et ce qu'il voyait à présent, c'était cette implacable réalité dont lui, Samuel Hargrave, était entièrement responsable.

Maintenant que cette pensée s'était emparée de lui, Samuel n'essayait plus de la chasser. C'était un souvenir : celui d'une nuit, neuf mois auparavant, qui les avait condamnés, Felicity et lui, à l'enfer qu'il vivait à présent.

Jamais, dans ses années de maturité, Samuel n'avait connu l'amour physique. Adolescent, sa seule et unique expérience des plaisirs solitaires lui avait valu une raclée de son père. Sa nuit de noces avec Felicity avait été une formalité inévitable : il avait accompli son

devoir conjugal rapidement, en évitant de ressentir les plaisirs hideux de la chair. Sa seule satisfaction fut de savoir qu'il avait peut-être donné la vie à un nouveau chrétien pour la gloire du Seigneur. Et Felicity, grâce à Dieu, n'avait jamais, dans sa soumission, tenté Samuel. Il n'avait commis l'acte qu'à deux reprises et si grande était sa chance qu'elle était tombée enceinte chaque fois. La chose semblait si simple à Samuel qu'il ne comprenait ni ne tolérait la lubricité d'autrui.

Ce fut alors, après neuf ans de vie conjugale d'une moralité sans faille, que le désastre eut lieu. Pendant quelques semaines, Felicity avait eu des malaises ; elle devenait apathique, rêveuse, et négligeait ses tâches ménagères. Plus d'une fois, Samuel avait été réveillé en pleine nuit par sa femme qui se tournait et se retournait dans le lit en poussant des soupirs. Il s'était finalement décidé à faire venir un médecin, mais l'homme de Harley Street n'avait pu que secouer la tête, incapable qu'il était de donner une explication aux soudaines langueurs de Felicity.

Un soir, à l'heure où les Londoniens respectables, en bonnet de nuit, sont confortablement installés sous leurs couvertures, Samuel se réveilla brusquement pour découvrir une Felicity souriante, aux paupières lourdes, à l'haleine empestant le laudanum. Il voulut dire un mot, mais Felicity lui posa une main sur les lèvres tandis que de l'autre elle traçait des courbes sensuelles sur sa poitrine. Samuel tenta de résister, de la ramener à la raison, mais la vision de ses longs cheveux noirs et bouclés tombant sur ses seins blancs lui coupa le souffle.

Samuel se souvenait mal de ce qui s'était passé ensuite ; la mémoire lui revenait par bribes : la moiteur de ses lèvres sur sa bouche, la douce langue se frayant un passage entre ses dents, la sensation de ses doigts... Puis un sombre tourbillon, un vertige, la nuit qui avait basculé.

Le lendemain matin, Felicity était redevenue elle-même, comme exorcisée de ses démons, et elle s'acquitta paisiblement de ses tâches domestiques, s'occupant particulièrement de ses deux fils, assise près de la cheminée avec son livre de prières. Mais Samuel, lui, avait changé. Mortifié, se comparant à l'infortuné Adam entraîné par Eve dans le péché, il s'était plongé dans une dévotion frénétique. Il se mit à aller au temple tous les soirs, et monta fréquemment en chaire.

Il écrivait des brochures, à présent, qu'il distribuait aux pauvres : des sermons sur les dangers de l'alcool, du jeu et de la chair. Pour ses enfants, il devint un père implacable, décidé à les sauver de l'impiété.

Mais surtout, quand Felicity lui annonça, quelques semaines plus tard, qu'elle était enceinte, il fut épouvanté.

Ainsi le Seigneur le punissait. L'accouchement aurait dû être facile : c'était le troisième. Aussi n'y avait-il, à ce cauchemar, d'autre explication que la vengeance divine. Peut-être en allait-il autrement avec les autres hommes, mais Jéhovah exigeait un comportement exemplaire de ceux qu'il choisissait pour enseigner Sa parole. Samuel avait lamentablement échoué, neuf mois plus tôt, à l'épreuve imposée par le Seigneur. L'heure de la punition avait sonné.

Samuel se leva péniblement et se frotta le visage. Il prit alors conscience du silence qui régnait dans la maison.

Mme Cadwallader admirait, en se tordant les mains, le travail du médecin. Neville Stone était parvenu à retourner le bébé, et Felicity n'avait pas bronché. Le nouveau-né était maintenant étendu sur le dos, entre les jambes de sa mère. Il ne pleurait pas.

Quand le docteur Stone eut coupé le cordon ombilical, la sage-femme souleva le petit corps étonnamment léger. Soudain le médecin s'écria : « Oh ! Mon Dieu ! »

Les yeux de Mme Cadwallader s'écarquillèrent à la vue du sang. Le médecin chercha précipitamment une pince dans sa trousse.

— C'est le placenta, madame Cadwallader ! Il est mal placé !

— Oh, mon Dieu ! répéta la femme, serrant instinctivement le bébé contre son sein. Elle va être saignée à blanc !

— Pas si je peux l'empêcher, dit le docteur Stone en se portant au secours de Felicity.

Une heure plus tard, le bruit des pas dans l'escalier tira Samuel de sa méditation. Il se redressa.

Le docteur Stone traversa le salon, se planta devant lui et lui dit :

— Nous avons fait tout notre possible.

Pendant une fraction de seconde, Samuel pensa : le bébé est mort !

— Je suis désolé, monsieur Hargrave, il était impossible de sauver votre femme.

Samuel regardait fixement Neville Stone.

— Votre femme est morte d'une hémorragie. (Il posa sa main sur celle de Samuel.) Mais nous avons pu sauver l'enfant.

— Felicity ? Morte ?

— Monsieur Hargrave, l'enfant est bien vivant.

D'un geste brusque, Samuel repoussa la main du médecin et courut dans l'escalier. Parvenu dans la chambre, il tomba à genoux.

« Felicity !... »

Le front couvert de transpiration, elle semblait dormir. L'oreiller dessinait une sorte de halo autour de ses cheveux défaits ; elle paraissait si paisible, si jeune.

Samuel laissa échapper un son étranglé. Quand il reprit sa respiration, il ressentit un léger étourdissement ; une odeur forte imprégnait la pièce. Il jeta un coup d'œil sur la table, essayant de distinguer les objets que la lampe de chevet éclairait faiblement. Il repéra enfin la bouteille et le mouchoir.

— C'était la seule façon de sauver le bébé, monsieur Hargrave. Sans le chloroforme, les deux auraient péri et vous n'auriez pas la consolation de ce nouveau-né.

Samuel ressemblait à une statue sur le point de tomber.

— Vous l'avez tuée !

— Absolument pas, monsieur ! L'état de votre femme était si grave que rien n'aurait pu la sauver ! Sans l'anesthésie, il vous aurait fallu enterrer le bébé avec elle !

Samuel Hargrave semblait au bord de l'apoplexie. Mais la rougeur diminua, les tremblements cessèrent, il parut se calmer.

— Non, dit-il d'une voix faible, ce n'est pas votre faute, docteur. La responsabilité de la mort de Felicity m'incombe entièrement. Vous n'êtes coupable que d'une chose, c'est d'avoir voulu défier la volonté de Dieu. Tous deux auraient dû périr, ce soir, car telle était la punition qu'il m'avait infligée. Cet enfant est le fruit du péché. Ce que vous avez fait, docteur, c'est sauver la vie d'une créature qui n'avait pas le droit de vivre.

— Enfin, monsieur !

Mme Cadwallader fit taire le médecin d'un signe de la main.

— Sans votre trahison, docteur, j'aurais pu me laver de mes péchés. Mais maintenant, à cause de vous, j'hérite de ce vivant rappel de mes fautes...

Le docteur Stone jeta un regard horrifié sur l'homme, puis se tourna vers le bébé qui grelottait dans les bras de la sage-femme. Ressentait-il l'atmosphère de catastrophe dans laquelle il venait de voir le jour ? Était-ce pour cette raison qu'il n'avait pas encore proféré un son ?

— Veuillez m'excuser, monsieur Hargrave, dit le médecin. Nous devons à présent régler le problème du prénom que vous allez donner à cet enfant. Le dernier souhait de votre femme a été qu'il porte le vôtre. En tant que médecin, en tant qu'homme, j'ai le devoir de veiller à ce que ce souhait soit exaucé avant que je ne quitte cette demeure.

Samuel tourna la tête et dirigea son regard sur le visage livide immobile sur l'oreiller.

— Que ce soit Samuel, dans ce cas.

— C'est là qu'est le problème, monsieur Hargrave. Votre femme croyait que ce serait un garçon.

— *Qu'elle* porte mon nom, alors ! jeta Samuel avec mépris.

— Mais enfin, monsieur, vous ne pensez pas ce que vous dites ? Vous ne pouvez donner à votre fille un prénom masculin !

Samuel se laissa tomber près du lit, à genoux. Il entourait la poitrine de Felicity de ses bras et enfouit sa tête dans les couvertures. Son dos voûté était secoué de soubresauts ; le médecin et la sage-femme se retirèrent dans le coin le plus sombre de la pièce.

— Pauvre petite fille, murmura Mme Cadwallader. D'abord, elle perd sa mère, et maintenant son père.

— Il s'en remettra. J'ai entendu plus d'un serment prononcé dans la colère ; généralement, on les oublie. Avant tout, nous avons à aider ce pauvre homme et à respecter la dernière volonté de son épouse.

— Mais qu'est-ce que vous pouvez y faire, monsieur ? Cet homme est en deuil et qui sait combien de temps il lui faudra pour retrouver ses esprits ? Et la pauvre petite qui n'a même pas de nom !

— Nous allons accomplir notre devoir de chrétiens, ma chère dame. Je vous prie de m'apporter de l'eau fraîche pour le baptême.

Laissant Samuel à ses pleurs, il quitta la chambre, descendit l'escalier et entra dans le salon où se trouvaient encore les deux enfants. L'un était debout devant le feu qui mourait dans la cheminée, l'autre se cachait toujours sous la table comme un chiot apeuré. Le médecin saisit la Bible posée à la place d'honneur sur le linteau de la cheminée, l'ouvrit à la première page, ornée d'enluminures et d'un filigrane d'or : « Archives familiales ». Il trouva une ligne vierge sous la mention de la naissance de Matthew Christopher Hargrave, le 14 juin 1854, et y inscrivit : « Samantha Hargrave, née de Samuel Hargrave et de sa sainte épouse Felicity (décédée ce jour), le 4 mai 1860...»

A son quatrième anniversaire, la petite fille n'avait toujours pas prononcé un mot.

La maison familiale demeurait silencieuse. Les seuls compagnons de l'enfant étaient un homme en noir à l'aspect sévère, absent, continuellement, deux garçons maussades et peu communicatifs et une domestique alcoolique. Cette dernière ne se sentait pas à l'aise avec cette gamine farouche qui restait constamment dans l'ombre, les yeux grands ouverts. Elle la croyait retardée.

St-Agnes Crescent s'étendait sur une petite portion de rue en courbe, à l'angle de Charring Cross et de High Holborn, à cheval sur l'invisible frontière qui sépare Soho de Covent Garden. Quand Samuel Hargrave avait emménagé dans ce quartier avec sa femme, bien des années auparavant, St-Agnes était un quartier bourgeois, constitué de maisons en terrasse habitées par des protestants industriels comme les Hargrave. Mais une vague d'immigrés irlandais poussés par la famine ne tarda pas à déferler alentour ; ils s'entassèrent dans des rues déjà surpeuplées à Seven Dials et à Covent Garden. St-Agnes connut bientôt le même sort ; en quelques années, sa population, comme celle de Dials, fut multipliée par cinq et St-Agnes Crescent devint, comme les autres, un quartier misérable.

A chaque extrémité de la rue, il y avait un pub : le King's Coach et le Iron Lion. A une fenêtre de la maison voisine, une pancarte aux couleurs passées annonçait : « Essorage de linge au cylindre : deux pence », ce qui ne signifiait pas grand-chose car il y avait belle lurette que le cylindre en question n'existait plus ; personne n'avait songé à enlever l'écriteau. De l'autre côté de la rue, on trouvait un restaurant fréquenté par une clientèle de terrassiers et de prostituées et, tout le long de Crescent, des boutiques de marchands des quatre-saisons et de fripiers autour desquelles s'agitait une nuée de gamins et de mendiants.

La bonne appréciait par-dessus tout l'heure où elle prenait le thé avec une voisine blanchisseuse ; elle se demandait par quel mystère ce M. Hargrave, qui gagnait bien sa vie au Bureau des Archives criminelles, avait choisi de rester ici plutôt que d'aller habiter, comme la plupart de ses anciens voisins, dans l'une des charmantes maisons neuves de Brixton Road. Mais le véritable souci de la femme de peine concernait la petite fille.

— Il me dit de la tenir propre, raconta-t-elle un jour à son amie. Lui qui agit comme si elle n'existait pas ! Quand je suis venue travailler

dans cette maison, il y a de ça plus de quatre ans, il m'a donné ses instructions : que la petite soit propre et ne fasse pas de bêtises. Pas de problème pour qu'elle soit sage, vu qu'elle ne parle pas. Elle vous fixe avec ses grands yeux comme si elle vous voyait pour la première fois de sa vie. Sur que je n'aime pas qu'elle me tourne autour. Le maître est tellement avare que je ne peux pas lui acheter de vêtements. Elle n'a que deux robes, et il faut que je les recouse tout le temps. Elle grandit si vite ! J'ai demandé de l'argent pour acheter un bout de tissu, mais cet homme-là, il ne veut rien savoir.

Comme son amie se penchait sur elle pour marquer son intérêt, elle continua :

— Elle ne m'a jamais permis de toucher à ses cheveux. Elle pleure et crie si je fais seulement semblant de prendre le peigne. C'est comme si elle savait qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans sa tête. Alors, je lui laisse ses boucles folles. C'est comme ça qu'ils sont, dans cette famille !

Un peu plus tard, Samantha eut assez de courage pour se mêler aux gosses de la rue : son apparence lui permit de se faire immédiatement accepter.

Tandis que Matthew et James (qui avait maintenant treize ans) allaient à l'école et passaient la soirée à étudier les Saintes Écritures avec leur père, la petite Samantha trouva une famille dans la rue. Elle apprit vite. Elle courait en silence derrière les autres, suivait le plus vieux ou le plus débrouillard ; elle explorait impasses et poubelles, se balançait aux cordes à linge et jouait au gendarme et au voleur ou à la guerre. Elle fit l'apprentissage de la liberté sauvage, découvrit la pluie et le soleil, devint une agile acrobate et, bien que nul ne sût son nom, puisqu'elle ne pouvait pas parler, elle gagna vite l'admiration de ses camarades.

Son meilleur ami et protecteur était un certain Freddy, âgé de neuf ans, que sa mère, une Irlandaise marchande des quatre-saisons, avait empaqueté à sa naissance dans un journal et « oublié » dans une boîte à ordures. Un vieil écorcheur de chats qui passait à proximité avait entendu les cris ; pensant être tombé sur une bonne prise, il avait découvert le bébé abandonné. Le vieil homme éleva l'orphelin, mais mourut bientôt d'une pneumonie : le gamin de sept ans avait alors dû se débrouiller tout seul. Il dormait dans un sac, à même un trou qu'il avait creusé près d'un hangar, et gagnait son souper soit en mendiant, soit en volant. Malgré sa maigreur et ses dents ébréchées, ce gosse avait du charme. Sa survie, il la devait à sa débrouillardise ; le vieil

homme lui avait appris comment écorcher un chat vivant, car c'étaient ces peaux-là qui se vendaient le plus cher. Il parlait souvent du jour où il posséderait sa propre affaire, un bar.

Ce fut Freddy qui parvint à tirer de Samantha ses premiers mots. Un soir, comme ils revenaient de Dials après une journée passée à voler des oignons et des saucisses, Samantha et Freddy firent la course dans une petite rue mal éclairée. Freddy s'arrêta brusquement.

— Écoute !

Samantha tendit l'oreille et perçut, au-dessus des rumeurs de Londres, un son faible qui ressemblait à un miaulement.

— C'est un chat ! Viens, on va l'attraper, le dépecer et l'échanger contre une pièce de six pence. On se paiera des pieds de cochon panés avec, tu verras comme c'est bon !

Déconcertée, Samantha suivit Freddy qui rampa précautionneusement jusqu'à la palissade.

— J'avais raison ! Et en plus, il est déjà blessé. On n'aura pas à courir après pour l'attraper. On peut l'écorcher tout de suite !

Quand il mit la main à la corde qui lui servait de ceinture pour saisir son couteau, Samantha s'agenouilla près de lui. Un vieux matou décharné gisait sur le côté, la patte coupée.

Lorsque Freddy se pencha, Samantha saisit son poignet. Il fut surpris de la force de la fillette.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle secoua violemment la tête. Il essaya de dégager sa main.

— Allons, arrête. On va s'offrir un bon souper.

Elle ouvrit la bouche, un son rauque en sortit. Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ?

Cela vint comme un murmure éraillé :

— Mal !

Les yeux de Freddy s'écarquillèrent.

— Mal ! dit-elle de nouveau.

— Mais oui, mais oui, je sais que le chat a mal. C'est pour ça que c'est plus facile...

— Aide, Freddy, aide...

Il eut un mouvement de recul.

— Tu veux que j'aide ce chat pourri ?

Elle approuva de la tête.

— T'es folle !

Elle avait les larmes aux yeux.

— S'il te plaît... Aide le chat...

Il la regarda intensément et sentit son cœur s'adoucir.

— Ah ! Je ne sais plus. J'allais juste lui donner un bon coup de couteau. Mais pour ce qui est de le toucher et de l'aider, il ne nous laissera pas faire, je te le dis. Il va nous ficher des coups de griffes ; c'est comme ça, les bêtes blessées.

Faisant encore non de la tête, elle baissa les yeux. Elle sourit en direction des prunelles dorées, perdues dans l'obscurité et s'avança. Le vieux matou la laissa caresser ses poils dressés.

Il leur fallut une semaine pour apprivoiser le chat. Samantha apportait du lait mélangé à du thé qu'elle volait à la cuisine, et dérobaît aussi un peu de pain moisi dans une boîte que la bonne, pour quelque mystérieuse raison, gardait toujours dans un coin ; elle appliquait la moisissure sur la plaie, reproduisant les gestes qu'elle avait vu faire un jour où Matthew s'était coupé. Ils se retrouvaient chaque matin, après le départ de son père, couraient vers leur cachette et soignaient le chat. Le matou ne supportait pas d'être touché par quelqu'un d'autre que Samantha (il griffa Freddy, lorsque celui-ci l'approcha). Aussi le gamin s'appuyait-il, impatient, sur la palissade, en attendant que son amie eût achevé de nourrir son protégé, de le caresser et de lui parler avec sa voix encore hésitante. Jusqu'au jour où ils découvrirent que le matou était parti.

Ce fut également Freddy qui mit Samantha en garde contre Abraham Hawksbill.

Il y avait au coin de la rue une maison sombre et silencieuse, habitée par un vieillard qui vivait seul et dont l'imagination des enfants faisait un adepte de la sorcellerie et de la magie noire. Personne n'avait jamais vu le vieux Hawksbill, mais ceux qui lui livraient sa maigre ration hebdomadaire prétendaient en savoir long à son sujet. Il fallait déposer les paquets sur la première marche du perron, où se trouvait l'argent, dans une boîte en fer-blanc ; quelques âmes téméraires avaient tenté de l'apercevoir. Selon eux, il était horrible : tordu et ratatiné, et un visage laid à faire dérailler le train de Brighton. Si, chez les enfants de St-Agnes Crescent, le nom de Hawksbill provoquait la terreur – quand ils arrivaient au niveau de sa maison, ils changeaient de trottoir –, pour les adultes, ce vieux était l'objet de soupçons et de méfiance. Une histoire, vieille de plusieurs années, circulait à propos d'un crime innommable qu'Hawksbill aurait perpétré sur la personne d'une petite fille.

Samantha, sous la protection de Freddy, jetait un regard circonspect en passant devant l'étrange maison recouverte de planches, tandis que les autres enfants lançaient sur la porte des fruits pourris qui restaient là à sécher pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce que la pluie les en décolle. Ainsi vivait Samantha, entourée d'une meute d'enfants à demi sauvages et sans foyer. Elle arpentait Crescent tout le jour, revenait le soir, dînait avec la femme de peine et allait au lit. Son père ne lui adressait jamais la parole.

Vint pourtant un jour où celui-ci la remarqua.

Elle avait six ans et portait une robe trop petite sur son corps pourtant maigrichon et si courte qu'elle en devenait impudique ; ses jambes et ses pieds nus étaient couverts de boue ; ses cheveux pendaient en désordre jusqu'à la taille. En ce début d'après-midi, quand Samuel arriva, elle était assise sur le perron, dessinant des cercles sur la poussière de la porte. C'était le jour de l'anniversaire de la reine, aussi était-il rentré plus tôt que d'ordinaire. Il adressa d'un ton bourru une réprimande à Samantha, croyant avoir affaire à la fille du voisin, et se préparait à la faire déguerpir d'un coup de pied quand leurs regards se croisèrent. Ils se raidirent tous les deux. Longtemps ils se dévisagèrent ainsi, chacun découvrant l'autre pour la première fois. Le souvenir de Felicity, longtemps refoulé, ébranla alors Samuel Hargrave. Cependant, il eut un geste de répulsion quand il vit la main minuscule et sale se lever pour toucher la jambe de son pantalon ; il recula d'un pas et se précipita à l'intérieur, trébuchant sur la marche d'entrée. On l'entendit gesticuler dans le vestibule en appelant la femme de peine.

- Elle est plus sale qu'un mégot dans le caniveau !
- Qu'est-ce que ça peut vous faire, vous ne l'avez jamais regardée !
- Je vous paie pour vous occuper d'elle !
- Avec cinq misérables shillings par semaine, vous ne...

Elle fut renvoyée sur l'heure.

Samuel fit appel à une voisine, mère de douze enfants. Il lui donna un shilling pour laver l'enfant des pieds à la tête et une demi-couronne pour lui acheter une robe et des chaussures. Et, tandis que Samantha souffrait sans mot dire l'épreuve du débarbouillage et du brossage des cheveux, elle rêvait au miracle qui venait de se produire : *il s'était souvenu d'elle...*

On engagea une nouvelle bonne et Samuel prit soin, dès lors, de veiller à l'éducation religieuse de la petite Samantha. Le soir, dans le salon, près de la cheminée, elle découvrit qu'elle aussi était capable d'aimer. Elle considérait cet homme austère comme un sauveur : ne l'avait-il pas tirée de la rue ? Ne se souciait-il pas d'elle, à présent ? Prise d'un désir ardent de lui témoigner sa reconnaissance, Samantha apprit son alphabet à une vitesse qui impressionna beaucoup son père. Mais il sembla n'en éprouver aucune joie. Il traitait la fillette comme si elle avait été une enfant trouvée et faisait son devoir de chrétien en s'assurant qu'elle était vêtue décemment et qu'elle apprenait les Saintes Écritures. Ses deux frères, Lames et Matthew, des garçons qu'elle connaissait à peine, reçurent pour instruction de ne pas s'occuper d'elle.

Dans la journée, Samantha continuait à errer dans le quartier en compagnie des autres sauvageons. Toutefois, elle les quittait désormais plus tôt et se hâtait de rentrer pour se laver, se changer, et attendre avec angoisse le retour de son père.

Malgré le nombre de mauvais coups et d'escapades auxquels elle avait participé, Samantha gardait un sens infrangible de l'honnêteté. A ce trait de caractère s'ajoutait une foi profonde en la bonté fondamentale de la nature humaine : alors que tous les autres ne voyaient dans leurs proches que la façade superficielle, la petite fille avait hérité de sa mère, qu'elle n'avait jamais connue, une compassion universelle qui l'incitait à découvrir, derrière la prostituée, une femme malheureuse, derrière le voleur un homme qui essayait de nourrir sa famille. Samantha croyait fermement que, si les gens étaient parfois contraints à faire le mal, personne n'était réellement mauvais.

Au début, Freddy la considérait comme une innocente et il le lui disait souvent. Quand elle plaignait les vendeurs de saucisses qu'il chapardait, il tenta de lui expliquer la loi simple de la survie du plus malin. Quand elle compatissait à la misère des anciens combattants de la guerre de Crimée qui mendiaient dans Picadilly Circus, il lui racontait que nombre d'entre eux étaient des simulateurs : ils se cachaient les bras dans leur chemise et gagnaient de quoi vivre grâce à ce subterfuge. Mais au bout d'un certain temps, voyant qu'elle ne changerait jamais, Freddy renonça à la convaincre.

Si Samantha faisait preuve d'indulgence envers les habitants dépenaillés de Crescent (même un être tel que Hawksbill ne l'effrayait

pas vraiment), elle considérait à plus forte raison son père, son sauveur, comme l'incarnation même de toutes les vertus. Tout ce qu'elle désirait au monde, c'était obtenir son approbation. Pourtant, après des semaines de lutte avec l'alphabet, durant lesquelles elle fit de son mieux pour gagner ses faveurs, elle dut se rendre à l'évidence : son père ne lui témoignait pas la moindre marque d'affection. Elle essaya de trouver quand même un moyen de lui plaire.

Un jour, elle remontait la rue à grand-peine, un seau d'eau à la main (il n'y avait ni eau courante ni fontaine à la maison), quand Freddy, surgissant derrière elle, l'aida à porter le fardeau. Il lui décocha son plus beau sourire édenté.

— On ne vous voit plus beaucoup dans le quartier, ma chère !

Pour toute réponse, Samantha haussa les épaules et ils continuèrent leur chemin, en silence avec entre eux le clapotis de l'eau du seau. Devant chez elle, Freddy se vanta d'avoir récemment gagné une poignée de pence.

— Et où as-tu gagné cet argent ?

— Le tanneur de la rue d'en bas, lui répondit-il en indiquant l'endroit de la main. Il donne un demi-penny pour un seau. Il en a besoin pour le tannage, qu'il dit.

— Un seau de quoi ?

— Un seau de quoi ? Pourquoi que tu n'irais pas lui demander toi-même, ma chère ?

Samantha resta pensive tandis qu'il partait en riant ; elle se dit soudain qu'avec des pence, elle pourrait offrir un petit cadeau à son père.

En fait, le tanneur avait besoin de crottes de chien pour quelque mystérieuse activité. Il fallait bien un jour entier pour remplir un seau car, comme nombre d'enfants rivalisaient de zèle, la compétition était rude. Samantha accepta donc le seau à charbon et la pelle que lui confia le tanneur et se mit à courir les nielles et les allées, en prenant soin d'éviter la maison d'Hawksbill. Au crépuscule, elle finit par approcher péniblement de l'atelier du tanneur ; ses amis l'y attendaient, et ils l'accueillirent par un concert de rires et de plaisanteries. Stoïque, Samantha se fraya un passage, mais se mit à pleurer quand, le tanneur lui ayant donné son demi-penny, un voyou le lui arracha. Les plaisanteries firent alors place aux sarcasmes et un

galopin fut même assez méchant pour venir lui tirer les cheveux. A ce moment, une pomme de terre pourrie fendit les airs, dispersant le groupe ; Freddy fit son apparition, menaçant de les rosser s'ils continuaient.

Quand, sale et épuisée, Samantha fut de retour chez elle, Samuel se pinça le nez devant sa fille, étudia les taches brunâtres sur ses mains et sa robe et la livra à la femme de ménage écœurée qui lui donna une sévère correction et l'envoya au lit sans dîner.

Deux jours plus tard, James, qui venait d'avoir seize ans, partit pour Rugby. Au matin, il descendit l'escalier dans son costume du dimanche, une sacoche de cuir en bandoulière. Puis, après un adieu guindé à son père, il disparut.

Dans les mois qui suivirent, il y eut de courtes lettres : elles ne reflétaient rien d'autre que sa maussade vie d'écolier : « J'ai joué au cricket, la semaine dernière ; on m'a laissé servir ; j'ai lancé une balle, mais le capitaine ne m'a pas gardé car si la balle était allée assez loin, le point aurait, de toute façon, été mauvais. » Parce qu'il entendait mal, James était inapte aux sports et devait travailler plus dur que ses condisciples pour arriver à suivre les cours.

Un jour, aussi soudainement qu'il était parti, James revint à la maison. Fièremment, il exhiba un certificat de mathématiques. Samantha était heureuse que son frère fût de retour ; en un an, il avait grandi, embelli, et ressemblait maintenant à son père. Mais il ne resta pas très longtemps ; peu après, il prit la route d'Oxford. Cette fois, Samuel l'accompagna.

Le matin du grand jour, après leur départ pour Paddington Station, Samantha était assise sur le perron, le visage entre les mains, songeuse. Soudain Freddy surgit sans crier gare. Il s'affala gauchement à son côté ; c'était à présent un adolescent de quatorze ans.

— Pourquoi tu fais la tête ?

— Mon père et mon frère sont partis prendre le train. J'aurais bien voulu aller avec eux.

— Où sont-ils partis ?

— Oxford, ou quelque chose comme ça.

— Connais pas. Qu'est-ce qu'ils vont y faire ?

— Je ne sais pas. Ils ont parlé de médecine et d'études. Freddy, c'est quoi la médecine ? Un sport, comme le cricket ?

Son compagnon se donna une grande claque sur les genoux :

— Es-tu bête, c'est pas un sport, la médecine, c'est une science !

Elle se leva pour lui faire face.

— Mais alors, pourquoi mon père et mon frère sont partis à Oxford ?

— Ça doit être pour que ton frère devienne docteur.

— Et pourquoi va-t-il à Oxford ? Les docteurs ne font que te mettre des cuillères de saletés dans la bouche.

Freddy s'approcha, les yeux brillants :

— Oh, mais c'est bien plus difficile que ça d'être docteur ! Ils coupent les gens en rondelles, comme du saucisson !

Samantha fit la moue.

— C'est pas vrai ! Mon frère ne ferait jamais ça !

— Il le fera. Les docteurs estiment que c'est indispensable.

— Comment le sais-tu ?

— Je vais te montrer. (Freddy se dressa et lui sourit :) Tu viens ?

— Où ça ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Là où les docteurs coupent les gens en rondelles !

Elle le suivit à travers Londres : Charring Cross Road, Tottenham Court, University Street. Situé au nord de la ville, l'hôpital, une bâtisse de quatre étages en face de l'Université, offrait un aspect tellement sombre que Samantha eut peur. Il était dix heures du matin. La grande entrée fourmillait de monde ; Freddy entraîna sa compagne de l'autre côté du bâtiment, dans une cour où s'entassaient voitures et charrettes.

Plusieurs étudiants se tenaient près de l'entrée secondaire, formant un petit groupe compact. Ils étaient beaux, bien vêtus, et parlaient à voix basse.

— C'est les mêmes que ton frère. C'est comme ça qu'il va devenir.

Cachés derrière un baquet, Samantha et Freddy les observaient. Peu après, ils virent trois jeunes femmes approcher de la cour ; elles se mirent à rire d'un rire nerveux. Un jeune homme, posant un doigt sur ses lèvres, les escorta jusqu'à la porte. Quand ils furent tous entrés, Samantha et Freddy abandonnèrent leur cachette et pénétrèrent à leur suite dans l'hôpital.

Samantha laissa ses yeux s'habituer à l'obscurité. Puis elle découvrit qu'elle se trouvait dans un étroit couloir, bordé, de chaque côté, de doubles portes. Celles de gauche étaient entrouvertes ; elle risqua un coup d'œil et resta stupéfaite. Sur une table, nu, un cadavre était allongé. Quatre hommes se tenaient autour du corps jaunâtre, manches de chemise relevées. Ils semblaient fouiller dans une blessure que Samantha ne pouvait voir. Le chef du groupe, un géant à cheveux roux, le tablier ensanglanté, désignait calmement quelque chose du doigt.

Freddy murmura :

— Tu veux rentrer ? T'as peur ?

Elle fit non de la tête et le suivit dans le couloir. Marchant sur la pointe des pieds, elle ouvrit doucement la porte par laquelle étaient passés les étudiants, et se retrouva au pied d'un escalier étroit et obscur. En haut, une autre porte était ouverte. On voyait de la lumière, on percevait un bruit de voix.

— Freddy, on ne devrait pas faire ça !

— Je savais que tu allais faire demi-tour. Tu n'es qu'une poule mouillée, c'est bien ce que je pensais.

— Non, c'est pas vrai !

— Tais-toi, tu vas nous faire prendre. Bon, si tu n'as pas peur, allons-y !

Samantha prit l'escalier. Arrivée en haut, elle regarda par l'encadrement de la porte. Elle se trouvait sur le gradin supérieur d'un amphithéâtre. Les trois autres étages étaient occupés par une foule de jeunes gens qui se tenaient coude à coude, appuyés sur des barres de métal, les yeux fixés sur une table d'opération vide ; ils semblaient attendre le début d'une représentation. Tout en haut étaient assis les trois étudiants qu'ils avaient aperçus en entrant, accompagnés de leurs trois camarades.

Samantha resta dans son coin, pressée contre Freddy ; soudain la double porte du bas s'ouvrit. Le géant rouquin entra, toujours vêtu du tablier qu'il avait dans la salle de dissection. Le silence se fit. C'était M. Bomsie, professeur de chirurgie clinique, accompagné de ses trois assistants. Puis, deux hommes portant un brancard où s'agitait une jeune femme maigrichonne s'approchèrent de la table d'opération. Ils y installèrent la femme. Elle lança des regards farouches sur les visages impersonnels qui l'observaient, tandis qu'un assistant la déshabillait. Alors Bomsie s'adressa au public d'une voix forte : « La patiente a vingt-cinq ans, état de santé normal, bonne à tout faire à Notting Hill. C'est son employeur qui l'a envoyée au docteur Murray quand elle s'est plainte de douleurs à la poitrine. L'examen a révélé un sein rétracté et une boule de la taille d'une pomme. Sans la chirurgie, elle n'a aucune chance de s'en sortir. »

Bomsie fit un signe de tête à l'un de ses assistants. Le jeune homme se dirigea vers une sorte d'armoire murale d'où il sortit plusieurs instruments : deux bistouris, un tenaculum, des pinces de Liston et des ciseaux. Il les posa sur un plateau, près de la tête de la malheureuse.

La patiente, poitrine nue, fur, malgré ses supplications, attachée à l'aide de courroies.

Le North London Hospital était l'un des rares établissements d'Angleterre où l'on faisait des anesthésies durant les opérations. La pratique cependant n'était pas encore généralisée. La décision d'administrer ou non le chloroforme appartenait à chaque chirurgien. Dans le cas présent, Bomsie avait préféré s'en passer. Les raisons qu'il

invoquait se fondaient sur un souci partagé par plus d'un collègue : trop de patients mouraient d'avoir respiré du chloroforme ou de l'éther. Pourquoi alors leur épargner quelques minutes de douleur au risque de les voir mourir sous anesthésie ? Telle était au moins l'explication livrée par le docteur Bomsie au public. La véritable raison pour laquelle il préférait discréditer l'anesthésie tenait à son âge : à plus de soixante ans, il ne voulait pas ternir sa brillante réputation. A l'époque où l'anesthésie n'existait pas – et ce temps n'était pas loin –, le meilleur chirurgien était celui qui se montrait le plus rapide et évitait ainsi au malade de souffrir trop longtemps. Or, Gerald Bomsie passait pour être l'un des plus rapides chirurgiens d'Angleterre. Mais, depuis l'avènement de l'anesthésie, le patient ne hurlait plus, il n'essayait plus d'arracher les lanières qui le retenaient à la table ; il sommeillait paisiblement. Les chirurgiens pouvaient donc prendre tout leur temps. Les critères de la célébrité étaient en passe de changer : on ne chantait déjà plus les louanges des plus rapides, mais celles des plus adroits. Or, adroit, Bomsie ne l'était guère. La pratique de l'anesthésie lui retirait son titre de gloire. Néanmoins, dans la mesure où nombre de vieux médecins continuaient à opérer à la façon ancienne, personne, dans l'amphithéâtre, par ce matin de mai, n'aurait songé à remettre sa méthode en question.

Sourd aux prières de la jeune femme, le bistouri entre les dents, Bomsie passa ses doigts sur le sein malade pour en tendre la peau, puis de sa main libre il trancha d'un coup sec.

Dans le public, on chronométrait ; les montres sortaient des goussets. Samantha entendit quelqu'un ironiser : « C'est le plus expéditif depuis Liston ! Un jour, je l'ai vu sectionner d'un seul coup les jambes et les testicules du patient, trois doigts d'un assistant, et la cravate d'un spectateur ! »

Samantha était hypnotisée par le spectacle. Le sang coulait dans des seaux remplis de sciure et disposés autour de la table. Quand la boule de chair sanguinolente tomba sur le sol, le chirurgien recousit rapidement la plaie.

Les applaudissements tirèrent Samantha de sa stupeur. Elle s'aperçut que la patiente s'était évanouie, ainsi que les compagnes des étudiants. Comme on emmenait la malade, Bomsie se lava les mains, chose que les chirurgiens faisaient, à l'époque, *après* l'opération ; il s'adressa au public une nouvelle fois. Mais Freddy et Samantha ne l'entendirent pas. Ils rampèrent vers l'escalier et coururent dans le couloir pour voir où l'on emportait la jeune femme.

Ils suivirent les brancardiers jusqu'au hall sans que l'on remarquât leur présence et arrivèrent dans une grande salle où s'agitaient, pêle-mêle, des médecins, des étudiants, des infirmières, des patients arc-boutés aux murs ou gisant à terre et des visiteurs en hauts-de-forme ou en crinolines ; on fit passer le brancard – une sorte de panier d'osier – par l'une des portes qui donnait dans cette salle.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tu n'en peux plus, hein ? dit Freddy.

— Si tu peux, je peux.

Ils se glissèrent dans la salle sans se faire remarquer.

La première chose qui les arrêta fut la puanteur. Samantha, se pinçant les narines, resta ébahie devant la scène qui s'offrait à elle : sur toute la longueur de la salle, plusieurs rangées de lits étaient occupés par des femmes gémissantes et vociférantes ; certaines suppliaient qu'on en finisse, d'autres, plus rares, avaient trouvé le sommeil. C'était le service post-opératoire. Tous les malades, à diverses phases d'infection, avaient subi une amputation.

A une table près de la cheminée, une sœur de la congrégation de Tous les Saints, en robe de toile marron, cornette blanche et tablier, buvait une tasse de thé. Derrière elle, sur le mur, une pancarte : LES DRAPS DOIVENT ÊTRE CHANGÉS UNE FOIS PAR MOIS. Dans l'allée centrale et entre les lits, les filles de salle vidaient les seaux, retournaient les malades, appliquaient des cataplasmes, nettoyaient le carrelage. Une autre religieuse faisait l'inventaire d'une armoire.

Samantha ne savait pas ce qui était le plus insupportable, du bruit ou de l'odeur. Jamais elle n'avait été assaillie par une telle puanteur. La cause de ces miasmes n'était que trop visible : les plaies purulentes, la chair gangrenée.

Le panier d'osier était vide à présent. La pauvre créature, la poitrine toujours dénudée, avait été mise au lit. Dans celui d'à côté, il y avait une belle adolescente, amputée à partir du genou, qu'examinaient un chirurgien et trois internes ; on avait posé son moignon sur un plateau. Tout en se livrant à ses explications, le chirurgien enleva le vêtement de la jeune fille – un carré de brocart portant un énorme monogramme, don charitable d'une famille de la grande bourgeoisie – et le jeta par terre. Une sœur vint immédiatement le ramasser et se dirigea vers le lit voisin où la jeune femme au sein coupé pleurait toujours de manière incoercible ; la religieuse appliqua le tissu infect

sur la plaie à vif. Deux autres nonnes étaient accourues pour lui prêter main forte. L'une d'elles remarqua les deux gosses : « Eh ! Vous, là-bas ! Décampez ! »

Freddy et Samantha s'enfuirent à travers le hall bondé et prirent le grand escalier. Ils escaladèrent les palissades, traversèrent les caniveaux et enfin, épuisés, ils s'écroulèrent contre un mur.

Freddy se mit à rire :

— Faut que je te le dise, Samantha, je n'aurais jamais cru que tu tiendrais le coup ! Je n'ai jamais rencontré une fille qui ne s'évanouisse pas en voyant ça !

Quand elle eut retrouvé son souffle, Samantha fixa en silence le mur de brique de l'autre côté de la rue. Dès que Freddy se tut, elle lui dit d'une voix douce :

— C'est pas bien, Freddy.

— Ah, dis donc, pas de morale, tout le monde le fait... Un petit coup d'œil à l'hosto...

— Ce n'est pas ce que je veux dire. (Elle le regarda de ses yeux gris, comme une grande personne.) Je parle de ce qui se passe là-bas. Les docteurs, c'est fait pour aider les gens, pas pour les torturer.

— Ils ne leur veulent pas de mal. Peut-être bien qu'ils ne savent pas faire mieux.

Elle pencha la tête, en proie à de sombres pensées.

Durant les semaines qui suivirent, elle fit des cauchemars. Dans la journée, elle ne parvenait pas à se débarrasser des horribles visions de l'hôpital. Ce n'était pas la peur que lui inspirait cet endroit, ni même une sensation d'écœurement, mais un sentiment obsédant d'*injustice*.

Cette obsession finit par s'estomper, bientôt remplacée par une préoccupation toute différente.

L'ardeur religieuse de Samuel redoublait à mesure que l'été faisait place à un hiver implacable qui finit par couvrir Londres de neige sale. Cette année-là, quand elle ne courait pas les rues en compagnie de Freddy, Samantha aidait son père à remplir sa mission ; son travail consistait, la nuit venue, à coudre des brochures de piété, Samuel ne se contentait plus de monter en chaire ; il commençait à déclamer ses

sermons dans la rue. Armé de textes d'inspiration biblique qu'il écrivait et imprimait lui-même, il parcourait les quartiers les plus mal famés – Cremorne Gardens, Haymarket et Regent Street –, distribuant ses opuscules aux prostituées qu'il exhortait à la pénitence. Lentement, son fanatisme l'avait métamorphosé ; mais Samantha, dans sa dévotion aveugle, ne s'était pas aperçue du changement.

Une nuit, Samuel fit une chose étrange. Tandis que sa fille était penchée sur les petits livres, le front baigné de la pâle lumière de la lampe, son père la regarda avec insistance. Relevant la tête, elle fut surprise par la sauvagerie qu'elle lut dans ses yeux. Elle le fixa, étonnée certes, mais nullement apeurée. Puis son père laissa échapper un murmure : « Felicity... »

Samantha, qui ne savait pas ce que signifiait ce mot, lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est, père ?

Pour la première fois depuis la mort de son épouse, le visage de Samuel s'adoucit et ses yeux s'embruèrent. Emue, Samantha quitta sa chaise, entoura la nuque puissante de son père, et se mit à pleurer sur sa poitrine. Il la laissa ainsi quelques instants, mais ne l'embrassa pas. Finalement, il la repoussa doucement, et, ayant recouvré ses esprits, se replongea dans le sermon qu'il était en train de rédiger.

Deux jours plus tard, il lui annonça son projet.

Il était temps, dit-il, qu'elle apprît la valeur du travail et celle d'un shilling. Après tout, elle approchait de ses dix ans. Il connaissait un monsieur, veuf, continua-t-il, qui avait besoin d'aide pour faire la cuisine et tenir sa maison. Elle voulut rétorquer que cela ne servait à rien de l'envoyer dans une autre demeure, alors que lui-même employait une bonne. Mais elle comprit à sa mâchoire crispée que toute discussion eût été inutile. Il lui expliqua qu'elle devrait se rendre chaque matin chez cet homme, y prendre son déjeuner et son dîner, et revenir à la maison pour dormir, puisque le monsieur ne désirait nullement qu'elle vécût chez lui.

Samantha devait commencer le lendemain matin ; l'homme en question s'appelait Abraham Hawksbill, l'horrible et redoutable magicien.

Samantha fut d'abord choquée par l'odeur qui se dégageait de la porte ouverte. Puis par l'incroyable laideur de l'homme. Elle resta interdite, essayant de dissimuler sa surprise, car Freddy lui avait dit un jour que, si elle montrait sa peur à Hawksbill, elle tomberait en son pouvoir.

— Entre, dit-il sèchement, si c'est bien toi la fille Hargrave.

Samantha franchit craintivement le seuil.

Ils se trouvaient dans l'arrière-cuisine : les casseroles et les assiettes sales jonchaient le sol, exhalant des relents de nourriture avariée ; des tasses crasseuses contenaient des croûtons de pain moisi.

— Commence par ici, dit-il d'une voix rude. (Samantha remarqua qu'il avait soit un défaut de prononciation, soit un accent étranger.) Je n'ai pas le temps de m'occuper de tout ce désordre, mais je n'ai plus une seule cuillère propre et j'en ai assez de faire la cuisine.

Ses yeux verts minuscules brillaient sous d'épais sourcils blancs ; ses cheveux, hirsutes, avaient grand besoin d'une bonne coupe. Avec sa jaquette défraîchie, sa cravate mal nouée et sa chemise presque grise, il n'était après tout qu'un vieil homme négligé. Pour la petite Samantha, cependant, il restait ce monstre contre lequel Freddy l'avait mise en garde.

Elle eut envie de s'enfuir, mais se souvint qu'elle était là par la volonté de son père (pour quelle mystérieuse raison ?). Il fallait donc qu'elle reste.

— Ça va te prendre toute la journée, dit Hawksbill. A midi, tu m'apporteras du pain trempé dans un bol de lait. Il y a une pièce, en bas du couloir, de l'autre côté du salon ; la porte sera fermée. Tu déposeras la soucoupe par terre et tu reviendras ici. Ne frappe jamais à la porte. Sous aucun prétexte ! Pour le dîner, tu trouveras un poulet froid dans l'armoire. Tu prendras une aile pour toi et tu m'apporteras le reste dans une assiette. Tu la déposeras devant la porte fermée et tu t'en iras. Je ne te parlerai pas jusqu'à demain matin. Si tu as des questions à poser, garde-les pour toi !

Il resta un moment devant elle, et lui lança un regard malveillant. Puis il fit demi-tour et partit en clopinant.

La tâche paraissait démesurée, mais Samantha s'y attela avec zèle, espérant recevoir de M. Hawksbill des louanges qu'elle pourrait, à son tour, offrir à son père. Elle entreprit donc de nettoyer étagères, murs et éviers, remplit les poubelles, gratta et lava jusqu'à s'écorcher les mains. A midi, elle porta la soucoupe de pain et le bol de lait au fond du couloir sombre, s'arrêta devant la porte close et prêta l'oreille. Des bruits étouffés de frottement lui parvinrent. A l'heure du dîner, elle revint avec le poulet et trouva la soucoupe vide à l'endroit où elle l'avait laissée.

La maison était poussiéreuse et les meubles recouverts de draps ; l'escalier se perdait dans les ténèbres. Quand la nuit tomba, Samantha fut prise de tremblements. Elle jeta son aile de poulet, claqua la porte et courut jusqu'à la maison de son père.

Le lendemain, Hawksbill l'attendait.

— Il faut changer mes draps. Ça doit faire un an que ce n'est pas arrivé. Défaîs le lit, lave les draps et étends-les. Il y en a des propres dans un placard. Pour mon repas de midi, ce sera la même chose qu'hier ; pour le dîner, de la viande en rôti. Étale-la finement – finement tu m'entends ! – sur des tranches de pain et dépose le tout devant ma porte. Tu peux en prendre une tranche pour toi.

Il lui saisit soudain le bras et lui fit mal.

— Il y a quelque chose que tu dois bien garder à l'esprit, ma petite : n'entre jamais dans la pièce fermée. Pour ce qui est du reste de la maison, je m'en fiche, mais... (Il se pencha sur elle, lui effleurant le visage.) Si je t'attrape une seule fois, sale môme, à toucher ce bouton de porte, tu regretteras d'être encore en vie !

A la fin de la semaine, Samantha était épuisée. Les travaux qu'elle effectuait dans la maison à deux étages auraient pu fatiguer deux robustes bonnes ; et elle n'était qu'une fillette de dix ans. Il lui fallait allumer le feu le matin et mettre la bouilloire à chauffer, nettoyer et vernir le parquet, secouer les rideaux et les remettre en place, épousseter tous les placards, vider les ordures et nettoyer la cheminée. Hawksbill lui donna neuf pence avec lesquels elle devait acheter le pain, des pâtés presque pourris et du lait largement coupé d'eau. Mais quand il lui mit les trois shillings de ses gages dans la main (la plupart des bonnes en gagnaient six ou sept), sa fatigue disparut. Elle en ferait don à son père.

— C'est comment ? demanda Freddy, alors qu'elle rentrait chez elle.

— C'est une maison comme une autre.

— Est-ce qu'il fait des choses bizarres ?

— Rien que je sache, dit-elle en songeant à la porte fermée.

Freddy donna un coup de pied dans un caillou. A quinze ans, il était grand et maigre ; on commençait à voir saillir ses muscles sous sa chemise déchirée.

— Harry Passwater m'a dit que le vieux avait fait du mal à une petite fille. Il a failli être pendu, mais il a jeté le mauvais œil sur les témoins qui n'ont pas osé parler.

— Harry Passwater ne devrait pas raconter n'importe quoi.

— Ah, ne joue pas à ça avec moi, Samantha. Ce n'est pas parce que tu es au service de ce monsieur que c'est un membre du Parlement !

Quand ils furent au bas du perron, Freddy se tourna vers Samantha et la prit par les épaules. Avec une gravité qu'elle ne lui connaissait pas, il lui dit :

— Si ce vieux pourri ose porter la main sur toi, je jure que je lui ferai jaillir la cervelle à coups de bâton !

Elle le regarda courir, puis rentra chez elle. Son père prit les shillings sans un mot.

L'été fit place à l'automne, l'automne à un hiver humide ; les semaines s'écoulaient avec monotonie, une monotonie à peine rompue par les quelques lettres que James envoyait d'Oxford. Samantha passait ses jours entre les quatre murs lugubres et silencieux de chez Hawksbill, et ses nuits devant le feu à étudier la Bible. Une question revenait souvent la hanter : que faisait donc M. Hawksbill derrière cette porte fermée ?

Abraham Hawksbill avait deux secrets jalousement gardés. Le premier était enterré sous les lattes de parquet de son hall d'entrée ; le second tenait en un mot : il était *juif*.

Né en Polésie, cette étrange région marécageuse si difficile d'accès, située à la frontière occidentale de la Russie, Abraham Rubinovitch avait dû quitter le ghetto de son enfance pour échapper aux « hacheurs » envoyés par le tsar Nicolas à la recherche de jeunes Juifs. Le tsar avait en effet ordonné que tous les garçons juifs âgés de douze à dix-huit ans soient incorporés dans son armée pour y accomplir un service militaire de vingt-cinq ans. Abraham prit donc la fuite, en promettant de revenir un jour, quand la situation aurait changé. Il y avait de cela quarante-cinq ans.

Seule la chance, alliée à une vive intelligence, lui avait permis de traverser sans encombre le territoire de l'ancienne Pologne, démembrée, quelques années plus tôt, par le Congrès de Vienne, puis l'Allemagne, où les Juifs jouissaient encore d'une certaine liberté. Après s'être engagé comme préparateur chez un apothicaire, il entra à l'université de Giessen, où il étudia sous la férule d'un grand professeur, le baron von Liebig. Le jeune Abraham rêvait souvent de revenir au pays, mais il fut vite convaincu de l'inanité d'un tel projet : depuis son départ, la plupart des Juifs russes connaissaient la famine. En Europe occidentale, bien qu'il fût seul et pauvre, Abraham jouissait au moins de la liberté de penser. Il était sûr de pouvoir un jour y gagner honnêtement sa vie.

Après s'être distingué comme étudiant et comme chimiste, il fut accueilli par la communauté scientifique et ouvrit une pharmacie qui prospéra. Mais son tempérament vif et passionné lui attira des ennuis. Il se fâcha avec certains des médecins en renom qui lui avaient accordé leur confiance. Il dut traverser le continent une fois de plus, puis la Manche, pour venir finalement se perdre parmi les foules qui accouraient à Londres ; là, il changea de nom, prit celui d'une taverne locale et ouvrit une autre pharmacie. Il épousa bientôt une jolie Juive anglaise nommée Rachel et vécut plusieurs années heureux, jusqu'à l'épidémie de choléra de 1848... Il ferma boutique, cloua des planches sur les portes et les fenêtres de sa maison, et jura de ne plus jamais avoir de contact avec la société.

Abraham retrouva Samantha, comme d'habitude, à la porte de service, à sept heures précises. Ce matin-là, il avait ajouté à son

costume ordinaire un haut-de-forme poussiéreux qui couronnait ses cheveux fous et avait passé un manteau.

— Je dois sortir, petite. Je n'aime pas ça. Je n'ai pas mis le nez dehors depuis une éternité, mais je dois absolument faire une course.

Sur ce, il partit en claquant la porte.

Elle se plongea dans les tâches ménagères avec toute la détermination dont elle était capable, et, bien qu'habituee à travailler et à errer seule dans la maison, elle ne put s'empêcher de penser que, pour la première fois, elle se retrouvait vraiment seule dans la demeure lugubre.

Elle fit un effort pour se donner du courage, mais sans y croire tout à fait. Elle essaya de chanter tout en époussetant les meubles, marcha à pas lourds pour faire du bruit (notant au passage que le parquet du hall sonnait creux) et finit par s'arrêter devant la porte interdite.

Elle se pencha, comme elle l'avait fait maintes fois, et posa son oreille contre le bois. Rien. Certains jours, il lui était arrivé de distinguer des grattements, un coup sourd et, la veille, le bruit d'une chaîne qu'on traînait sur le sol.

Elle se releva et entreprit d'examiner les panneaux de chêne.

La seule chose à faire, se dit-elle, est de s'en aller. Elle était à la fois paralysée par la peur et fascinée à l'idée de savoir enfin ce qu'il y avait de l'autre côté de la porte. Samantha s'avança et, bravement, effleura le bouton. A sa grande surprise, la porte s'entrouvrit d'un centimètre.

Elle retira vivement sa main. Il avait oublié de fermer à clef ! Rassemblant son courage, elle poussa doucement la porte qui s'ouvrit, ne révélant rien d'autre que de profondes ténèbres. Les yeux exorbités, elle avança d'un pas. Puis d'un autre. Et d'un autre encore, jusqu'à ce qu'elle se retrouve au milieu de la pièce interdite.

L'air était glacé ; elle parvenait à peine à entrevoir les lueurs filtrées par les lourds rideaux de velours. Mais lentement, ses yeux s'habituerent à l'obscurité et elle put distinguer, ici et là, quelques objets.

Jamais elle n'avait vu pareil désordre. De gros livres s'entassaient jusqu'au plafond ; les piles, au moindre de ses pas, menaçaient de s'effondrer ; de grands coffres de bois étaient posés contre les murs,

certains remplis de paille ; des feuilles de papier couvraient la table ; au mur, on distinguait des cartes et des diagrammes épinglés ; sur la cheminée, des hiboux et des faucons empaillés, et poussée dans l'âtre, une caisse fermée.

Elle vit une table de travail recouverte de flacons, de bouteilles et de toutes sortes d'objets en verre. Un haut tabouret, une lampe à huile, une plume et un encrier complétaient l'inventaire.

Puis elle aperçut un bocal. Il y avait un homme minuscule à l'intérieur...

Abraham Hawksbill ouvrit prestement la porte de derrière et secoua ses épaules et ses manches trempées. Il défit son cache-nez et essuya ses pieds sur la carquette. Il avait, sous son bras, un paquet enveloppé de papier journal.

Pendant ce temps, Samantha, stupéfaite, s'approchait du bocal, interdite, devant les bras tendus du petit prisonnier. De toute évidence, il essayait de s'enfuir.

Hawksbill, tout à ses pensées, s'avancait dans le couloir ; il s'arrêta net quand il vit que la porte était ouverte.

Samantha se mit sur la pointe des pieds pour atteindre le bocal. Elle le poussa doucement au bout de l'étagère, pour ne pas faire de mal au petit homme. Mais au moment où elle le soulevait, elle sentit une présence derrière elle.

Elle se retourna. Hawksbill se tenait dans l'encadrement de la porte. Samantha poussa un cri et laissa tomber le bocal qui se brisa sur le sol.

Il bondit. Elle hurla et ressentit une douleur dans le bras quand il la saisit.

— S'il vous plaît, monsieur, je voulais seulement le libérer ! Je n'ai touché à rien d'autre ! Ne me tuez pas, s'il vous plaît, monsieur Hawksbill !

— Je t'avais prévenue, dit-il en la secouant comme une poupée de chiffon.

— Je voulais le sortir ! Je voulais juste le libérer !

— Je vais te donner une leçon, sale gosse !

Samantha parvint à libérer un de ses bras et gifla le vieillard.
Hawksbill en resta muet.

— Je vous en prie, ne me tuez pas, monsieur Hawksbill !

Il avait cessé de la secouer. Son visage ne reflétait qu'une grande confusion.

— De quoi parles-tu ? Qui veux-tu libérer ?

Samantha éclata en sanglots.

— Le petit homme. Vous n'avez pas le droit de le mettre en bouteille comme ça ! Il essayait de partir. Je voulais seulement l'aider !

Elle fut très surprise quand Hawksbill la relâcha.

— Arrête de pleurnicher !

Samantha renifla.

— Je t'ai dit d'arrêter ! De quoi parles-tu ?

— Le petit homme ! dit-elle en désignant le bocal brisé.

Hawksbill sortit une petite boîte de sa poche, frotta une allumette et alluma une lampe à pétrole en réglant la flamme au maximum. Il s'accroupit alors.

— Ma racine de mandragore, dit-il d'une voix étrangement indifférente. Ça ne fait rien, elle n'est pas abîmée. Est-ce que je t'ai fait mal ?

— N...non, monsieur !

Ses yeux se reportèrent sur le bocal brisé, ses doigts verruqueux touchèrent avec douceur chaque bout de verre.

— J'aurai un mal fou à balayer ça. Dommage... c'était juste la bonne taille, je me demande où je vais en trouver un autre...

Samantha le fixait. Elle examina le dos voûté, les épaules tombantes, la tache rose au sommet du crâne, au milieu de la couronne de cheveux blancs. Elle dit alors d'une voix faible :

— Je suis désolée, monsieur Hawksbill... Vraiment...

Il se releva avec difficulté, fit la grimace.

— Pas moyen de rester tranquille ! Trop curieuse. Les enfants sont comme ça. Tu es sûre que je ne t'ai pas fait mal ?

— Pas du tout, monsieur Hawksbill.

— Tu sais, quand j'avais ton âge...

— La racine de mandragore a toute une histoire. C'est parce qu'elle ressemble à un homme qu'on a cru, pendant des siècles, qu'elle avait des vertus mystérieuses.

Assis dans le bureau en désordre, ils buvaient une tasse de thé. Samantha avait balayé les morceaux de verre, et Hawksbill trouvé un autre bocal pour sa précieuse racine.

— On croyait qu'elle était si fortement enterrée dans le sol que celui qui l'arrachait l'entendait hurler comme un homme qu'on torture, et qu'il mourait d'avoir perçu ce cri. C'est pour cela qu'on se servait toujours de chiens spécialement dressés...

Les yeux de Samantha se reportèrent une fois de plus sur le bocal où la racine était à nouveau emprisonnée. A présent, ce n'était plus pour elle qu'une simple racine.

— Elle l'appelait aussi « le petit homme ».

— Qui ?

— Ma fille Ruth. Elle devait avoir ton âge quand... – il dut reprendre sa respiration – le choléra l'a emportée. J'ai tout essayé pour la sauver, mais malgré mes connaissances en pharmacie, je n'ai rien pu faire. C'était il y a plus de vingt ans et je la pleure toujours.

Samantha parcourut du regard le capharnaüm.

— Est-ce que c'est ça, une pharmacie ?

— Mais non ! (Le visage d'Hawksbill s'éclaira d'un sourire inattendu.) J'ai renoncé à ce métier à la mort de Ruth et de Rachel. Quand j'ai vu que je ne pouvais rien pour elles, j'ai décidé d'abandonner.

— Et ça, alors, qu'est-ce que c'est ?

— Tu es une drôle de petite, n'est-ce pas ? Ma Ruth était comme ça, aussi. Toujours à poser des questions... Où est ta maman, ma petite ?

— Je ne sais pas.

— Tu te souviens d'elle ?

— Non.

— Tu... tu pries pour elle ?

— Je prie chaque soir pour les femmes perdues de Haymarket.

— Et pourquoi cela ?

— Mon père dit qu'il le faut.

— Et il ne t'a jamais demandé de prier pour ta maman ? Tu n'y penses jamais ?

— Non, jamais, et je crois bien que c'est mal, parce que tout le monde a une mère, même Freddy. Je crois bien que j'ai toujours pensé que je n'en avais pas, mais si ce n'est pas possible...

— Non, ce n'est pas possible...

L'énigme de la pièce interdite résolue, Samantha pouvait maintenant satisfaire sa curiosité. Hawksbill était herboriste, il passait son temps à rédiger le plus gros livre jamais écrit sur les simples. C'était une tâche immense qui demandait beaucoup de discipline, de recherches. Samantha, qui savait ce qu'il faisait de ses journées, en revint à sa mère. Longtemps, elle réfléchit à cette femme dont elle ne savait rien.

Un soir, elle trouva dans la Bible, sur la page intitulée « Archives familiales », un mot dont la signification lui échappait. Le lendemain, elle posa la question à Hawksbill :

— Qu'est-ce que ça veut dire, décédée ?

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le cas de ma mère. C'est écrit après son nom.

— Ça veut dire mort.

— Ma mère est morte ?

— C'est cela.

— Elle est morte quand je suis née. Comment est-elle morte ?

— Pourquoi ne demandes-tu pas à ton père ?

— Oh, je ne veux pas le déranger.

— Mais moi, tu peux me déranger !

— Je suis désolée, monsieur Hawksbill.

— Je suis déjà en retard ! Je ne suis plus jeune, tu sais ! Je dois me consacrer à ce sacré volume avant d'être décédé moi-même !

Quand il fit demi-tour, Samantha lui jeta :

— Vous voulez que je vous aide ?

Il lui fit face, les yeux brillants :

— Qu'est-ce que ça signifie, petite impertinente ? D'abord, tu mets ton nez dans mes affaires, et ensuite tu vas me dire comment je dois travailler ? Je n'ai pas besoin qu'on m'aide pour ce que je fais mieux que personne !

— Mais, monsieur Hawksbill, vous dites vous-même que c'est un gros travail. Et ce serait tellement dommage que vous ne puissiez pas finir avant de décéder ! Je crois aussi qu'un garçon pourrait vous aider à porter vos paquets et à faire vos courses.

— Tu viens de marquer un point, sale gosse !

Samantha, qui pensait à Freddy, ajouta aussitôt :

— Un garçon qui pourrait aller vous chercher des bocaux et ranger vos livres pour que vous les retrouviez facilement. Comme cela vous gagneriez du temps.

— Pas besoin d'un garçon, dit-il. Pourquoi dépenser un sou de plus puisque tu es là ?

— Moi, monsieur ? dit-elle en ouvrant de grands yeux.

Il la mit au travail le jour même. Il y avait des bocaux à sortir des caisses, des étiquettes à coller, des boîtes d'herbes séchées, de pétales de fleurs et de semences à trier, des plumes à tailler, des lampes à remplir et des livres à épousseter ; quand le vieil homme découvrit qu'elle savait lire, il lui fit ranger par ordre alphabétique plusieurs centaines de monographies sur les plantes ; et quand il s'aperçut qu'elle savait écrire, il lui fit inscrire les noms sur les étiquettes. A la fin de la semaine, Abraham Hawksbill avait commencé l'instruction de Samantha : il lui expliqua pourquoi la réglisse s'appelait *Glycyrrhiza glabra*, comment les graines de pastèque chassaient les ténias, quel puissant sédatif était le *Centranthus ruber*, et où l'on pouvait trouver de la serpentaïre. L'avidité de connaissances de la fillette était stimulée par chaque fait nouveau ; plus il lui en apprenait, plus elle posait de questions. Abraham Hawksbill s'était attendu à être rapidement lassé, mais, à son propre étonnement, il déploya des trésors de patience.

Il découvrit, de plus, une sensation totalement nouvelle : il était seul, terriblement seul...

Le professeur et l'élève firent équipe ; elle passa beaucoup moins de temps à s'occuper des tâches domestiques et restait de plus en plus souvent assise à côté de lui, questionnant, écoutant et assimilant tout. Quand il lui décrivit les vertus médicinales du thé de ginseng et qu'il s'aperçut qu'elle n'avait jamais entendu parler de la Chine, il sortit un livre poussiéreux et lui montra la configuration du globe terrestre. Lorsqu'il apprit que son père ne lui avait pas enseigné l'arithmétique, il lui en donna les rudiments. Sa curiosité intellectuelle lui faisait plaisir ; sa rapidité à comprendre l'inspirait ; et sa capacité à tout retenir le remplissait de fierté.

Pendant tout l'hiver, devant le feu – la cheminée n'avait pas été utilisée depuis des années –, Hawksbill fit l'éducation de Samantha. Cela lui apportait plus de satisfaction que de transcrire son immense savoir sur le papier. Au printemps, Samantha eut onze ans. Ils abordèrent de nouvelles disciplines – l'astronomie, la zoologie, l'histoire ancienne – et passèrent leurs journées à explorer le monde.

Samantha n'en parla jamais à son père.

Hawksbill tenait un flacon en majolique qu'il faisait tourner lentement à la lumière.

— C'est du *Smilax officinalis*, Samantha. Une rareté.

Il étudia les petites lianes épineuses et les longues et minces racines.

— D'où ça vient ?

— Des Amériques. Le gris, du Mexique, le brun du Honduras et celui-là (il caressa le flacon avec amour), le plus difficile à trouver, des contreforts occidentaux des Andes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Qu'est-ce que c'est ? Mais, *Liebchen*, c'est un remède séculaire pour apaiser les douleurs de l'enfantement ! Ça guérit également un mal de poitrine appelé *Angina pectoris*.

Samantha essaya de reproduire les noms latins.

— Les Espagnols, *Liebchen*, la désignent sous un nom plus facile : la *sarsaparilla*.

Le calme de ce matin de juin fut brusquement rompu par un grand bruit dans la rue. Hawksbill sauta de son tabouret, écarta le rideau et contempla la scène : un cheval emballé avait dévalé la rue étroite, renversant sur son passage les voitures à bras ; la foule s'était enfuie en hurlant. Deux terrassiers avaient réussi à s'emparer des rênes et à calmer la bête.

Samantha regarda à son tour. Un petit groupe s'était formé.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur Hawksbill ?

— On dirait que quelqu'un est blessé.

Elle se tourna vers lui :

— Est-ce qu'on va faire quelque chose ?

— Ça ne nous regarde pas ! dit-il en laissant retomber le rideau.

— Mais nous avons tous ces remèdes !

— J'ai renoncé à tout ça, il y a des années.

Samantha se pencha de nouveau et vit deux hommes remonter la rue en courant. Elle traversa le couloir à toutes jambes et sortit par derrière. Au coin de la ruelle, elle tourna et arriva à hauteur de la foule. Le conducteur de la charrette expliquait avec force gestes :

— Ce gars-là a essayé d'arrêter le cheval tout seul ! J'ai pas pu l'éviter !

Freddy gisait dans le caniveau. Elle hurla son nom et courut dans sa direction ; elle tomba à genoux. Il tourna sa tête vers elle, mais n'ouvrit pas les yeux.

— Faut pas rester là, petite !

Les deux hommes saisirent rudement le garçon, l'un par les jambes, l'autre sous les bras et le déposèrent sans ménagements sur une planche. Samantha regardait la jambe droite de Freddy : des morceaux d'os déchiquetés perçaient la chair.

Soudain, il y eut un remous dans la foule. C'était Abraham Hawksbill.

— Où est-ce qu'ils l'emmènent, monsieur Hawksbill ? s'inquiéta Samantha.

— A l'hôpital !

Elle se souvint alors du North London Hospital, visité deux ans plus tôt.

— Oh non ! implora-t-elle en se jetant sur le corps de son ami.

— Allons ! dit Hawksbill en essayant de les séparer.

— Non ! Pas là-bas ! Je ne les laisserai pas.

— Allons, monsieur, dit l'un des hommes qui tenaient la planche. Occupez-vous de la fille, on n'a pas toute la journée !

Abraham Hawksbill observa Samantha dont les bras graciles entouraient les épaules musclées de l'adolescent de seize ans : elle était secouée de sanglots ; ses longs cheveux noirs couvraient le torse immobile. Il en ressentit une vive émotion, qui lui rappela celle qu'il avait éprouvée, bien des années auparavant.

— Je m'occupe du garçon ! Suivez-moi !

Samantha redressa la tête, les joues mouillées de larmes puis, se levant avec lenteur, saisit un des bras ballants de Freddy. Les deux hommes conduisirent son ami jusqu'à la porte de service d'Hawksbill, au fond de l'impasse. Quand ils furent à l'intérieur, ils jetèrent des regards effrayés dans tous les coins et finirent par déposer le garçon dans le grand salon où Hawksbill enleva vivement le drap poussiéreux du sofa.

— Mettez-le ici !

Les deux hommes firent tomber Freddy sur le canapé comme s'ils livraient du charbon, et reculèrent. Samantha et Hawksbill installèrent des coussins sous la jambe blessée.

— Je ne sais pas trop si je peux faire quelque chose, *Liebchen* ! dit le vieil homme en apportant des couvertures et des draps. Tiens, déchire ce linge en longues bandes et va me chercher de l'eau chaude.

Hawksbill souffrait d'arthrite, ses mains étaient trop maladroites pour qu'il pût nettoyer les blessures correctement. Quand Samantha lui dit « Laissez-moi faire ! », il se contenta de la regarder.

Puis il rapporta des bouches de sa salle d'étude, écrasa des feuilles et pila des racines que Samantha posa délicatement sur l'os nu et le muscle déchiré. Elle pansa les tissus meurtris. Alors que la plupart des femmes, dans de telles situations, hurlaient ou s'évanouissaient, Samantha, elle, s'acquittait de sa tâche avec un incroyable sang-froid.

A eux deux, ils réussirent à réduire la fracture, à remettre la jambe à plat et à la serrer entre deux planchettes, puis Samantha, sous la direction d'Hawksbill, l'enveloppa de bandes de plâtre.

Quand tout fut fini, Hawksbill s'effondra dans un fauteuil, un verre de cognac à la main, tandis que Samantha remettait en ordre les mèches folles qui tombaient sur son front couvert de sueur. Il faisait nuit et Freddy n'avait toujours pas repris connaissance.

— On a fait tout ce qu'on a pu, dit Hawksbill épuisé. Maintenant laissons le Bon Dieu s'occuper du reste.

— Tout ira bien pour lui, à présent, non ? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas te mentir, mon enfant. Il va mal. Peu de gens survivent à une fracture ouverte.

— Pourquoi ? On a remis les os en place et fermé la plaie !

— Parce que la septicémie va suivre et que nul ne sait comment la combattre.

— Qu'est-ce que c'est, la septicémie ?

— Le poison, *Liebchen*, l'infection. Personne ne sait ce qui la provoque, donc personne ne sait la guérir.

Hawksbill se tut. Il avait entendu parler, peu de temps auparavant, d'un jeune quaker écossais, Joseph Lister, qui affirmait avoir découvert un remède, le phénol... Le vieil homme secoua la tête. Il doutait que ce fût vrai ; d'ailleurs, l'Ecosse...

Samantha regarda le corps immobile sur le sofa, la poitrine qui se soulevait et s'abaissait avec peine, les boucles rousses sur l'oreiller :

— Je m'en occupe.

Les jours qui suivirent furent un cauchemar. Freddy, pris d'une fièvre violente, se tournait et se retournait en délirant. Hawksbill, dans l'encadrement de la porte, contemplait Samantha qui posait ses doigts sur le front brûlant du jeune homme, lui racontait des histoires à voix basse, et semblait, par sa seule présence, l'apaiser. Il la regardait refaire les pansements et insister pour les changer quotidiennement. Hawksbill surveillait ses longs doigts agiles qui inspectaient la plaie, appliquaient pommades et plantes, palpaient la jambe pour vérifier que les os se remettaient bien en place.

Ces nuits-là, elle veilla tard. Son père ne le remarqua même pas. Si Hawksbill avait eu une fille aussi belle et intelligente, il l'aurait toujours voulue près de lui pour la choyer et la dorloter. Mais qui savait pourquoi Samuel Hargrave se comportait d'une si étrange façon ? Hawksbill, lui, aimait la compagnie de la jeune fille. Même si elle n'était là que pour le pauvre garçon qui gisait dans le salon...

Samantha préparait des sandwiches au lard pour le dîner. Le vieil homme, maintenant, se montrait moins avare et permettait à sa protégée d'acheter une nourriture de meilleure qualité. Ils mangeaient à présent du chou et des pommes de terre, des saucisses frites, du pain et de la confiture, du lait non coupé, des pâtés à la viande et de la gelée de groseille.

— Tout a été trop calme, aujourd'hui, monsieur Hawksbill. Ça me fait peur.

Hawksbill, à sa table de travail, était en train de séparer des feuilles

de consoude de leurs tiges. Il dit d'une voix sourde :

— Il aurait sans doute mieux valu l'envoyer à l'hôpital. C'est d'un chirurgien qu'il avait besoin.

— Non, dit-elle d'une voix ferme. Il n'y a pas d'espoir, à l'hôpital. Les gens ne vont là-bas que pour mourir.

Il n'eut rien à lui répondre. L'hôpital Saint-Bartholomé exigeait, avant d'admettre un patient, qu'on lui versât les frais d'inhumation. Le vieil homme abandonna son couteau et ses pincettes, et lui dit crûment :

— Il n'y a pas plus d'espoir ici, mon enfant. Ce garçon ne peut pas survivre. Cela fait plus d'une semaine qu'il n'a rien mangé et nous avons eu le plus grand mal à lui faire avaler un peu d'eau. Il n'a jamais repris conscience, ne fût-ce qu'une seconde...

Hawksbill s'arrêta net. Comment lui faire comprendre cela, de toute façon ? Elle était si têtue, elle s'accrochait à ce rêve ridicule...

Un bruit déchira le silence. Samantha se releva et courut vers le salon. Hawksbill, boitillant aussi vite qu'il le pouvait, parvint jusqu'à la porte ouverte : Samantha, à genoux, tentait de maintenir Freddy sur le sofa ; le jeune homme, dont les yeux vitreux étaient grands ouverts, faisait des moulinets avec ses bras. Sur le tapis, une carafe d'eau et un verre gisaient cassés en petits morceaux.

— Calme-toi, Freddy, disait la jeune fille. Je suis là. Tout va bien.

Le vieil homme était fasciné. Samantha parvint à calmer le garçon : elle le fit s'étendre sur l'oreiller et lui posa un baiser sur le front. Elle regarda Hawksbill :

— Il s'est réveillé.

La convalescence fut difficile, mais Freddy finit par guérir ; il se nourrissait de bouillon aux œufs et reposait, faible mais serein, soutenu par Samantha. Chaque nuit, étendue sur son lit, elle ne pouvait s'empêcher de penser et de repenser à ce miracle : elle avait rendu la santé à son meilleur ami.

Un été pesant, brumeux, tomba sur Londres comme une chape. Les fumées de milliers de cheminées montaient des maisons, des usines et des bateaux, transformant l'air en une sorte de brouillard jaune. Ce fut un été malsain pour les deux millions d'habitants de la cité

surpeuplée. A Marylebone, une épidémie de typhoïde se déclara, provoquée par des bidons de lait mal lavés ; des milliers de personnes moururent sous les yeux des médecins impuissants.

Quand vint l'automne, et que les gelées eurent nettoyé le ciel, Freddy commença de faire des progrès. En novembre, il pouvait traverser le salon en boitant, mais sans aide. Il était tombé follement amoureux de Samantha ; il en allait de même d'Abraham Hawksbill.

Samantha apporta un plateau de thé chargé de pains au lait qu'elle posa sur la table, en face de la cheminée. Freddy, qui donnait un coup de tisonnier aux braises, l'observait :

— Où est le vieux ?

— Il est parti chercher de l'hysope. On s'en est servi pour ta jambe et il n'y en a plus.

Samantha prit place dans le fauteuil.

— Allez, Freddy, viens boire ton thé !

Il s'éloigna de la cheminée et boitilla jusqu'à l'autre fauteuil.

— Il est bon, ce thé. Je me la suis coulé, douce depuis que le vieux m'a pris ici. J'en viendrais presque à regretter toutes les misères que je lui ai faites !

Samantha eut un sourire rêveur.

— Sam, il faut que je te dise quelque chose.

Elle continua de fixer le feu.

— Sam, tu me regardes, oui ou non ?

Elle se tourna vers lui. Le visage de Freddy luisait à la lueur des flammes. Avec ses mâchoires carrées, son grand nez droit, ses pommettes hautes, ses yeux bruns et ses cheveux ébouriffés, Freddy était un homme, à présent.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Sam, il faut que je parte.

Elle le regarda fixement puis, levant sa tasse jusqu'à ses lèvres, elle dit :

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est temps. Ça fait cinq mois que je suis là, je vais mieux et je peux me débrouiller seul. Il est temps que je m'en aille.

— Que tu t'en ailles ?

— Je vais quitter Crescent, Samantha.

— Mais c'est impossible ! Tu n'as pas à partir, Freddy, tu peux rester ici aussi longtemps que tu veux ! M. Hawksbill t'aime beaucoup.

— Oui, mais moi je n'aime plus ce quartier. Il est temps que je fasse quelque chose de ma vie.

— Tu dis n'importe quoi...

— Écoute, Samantha ! (Il lui prit la main.) Je me suis frotté à la mort. J'étais à sa porte et j'ai vu ce qui se passait de l'autre côté. Sans toi, j'y serais resté ! Et ça m'a fait comprendre quelque chose, pour la première fois. C'est qu'il faut que je me débrouille tout seul dans ce monde. Il faut que je devienne quelqu'un. Je ne suis plus un gamin. Je suis un homme, il faut que je me conduise comme un homme. Je ne peux pas courir les rues et voler des pommes le reste de ma vie. J'ai envie d'un travail honnête, d'une vie honnête.

Elle lui dit en pleurant :

— Je ne veux pas que tu partes, Freddy, tu es tout ce que j'ai !

— Tu as ton père, Sam, et M. Hawksbill et ton frère qui va devenir médecin. De toute façon, je ne vais pas partir pour toujours. Je reviendrai. Tu ne t'en apercevras même pas !

Les larmes coulaient sur les joues de Samantha.

— Où vas-tu aller ?

— Je ne sais pas encore, mais je verrai bien !

Il caressa gauchement la petite main et ressentit un pincement au cœur quand leurs regards se croisèrent. Il y avait tant d'autres choses qu'il voulait dire : qu'il s'était rendu compte qu'il n'était pas assez bien pour elle, qu'il voulait qu'elle soit fière de lui, qu'il était amoureux d'elle. Mais il n'en eut pas le courage.

— Écoute, Samantha, tu as un don, tu sais ? Tu peux guérir les gens. Comme le vieux matou, tu t'en souviens ? J'ai rêvé que tu me parlais, que tu me tendais la main pour me faire sortir de l'enfer. Maintenant, je sais que c'est vraiment ce qui s'est passé. Tu m'as sauvé la vie, je ne l'oublierai jamais.

Elle laissa tomber sa tasse et se jeta au cou de Freddy.

— Tu es mon seul ami, Freddy ! Tu vas me manquer tellement ! Je prierai pour toi chaque jour.

Il la tint serrée contre lui. La vieille affection fraternelle faisait place à quelque chose d'inconnu. Dans quelques années, il reviendrait et lui offrirait une vie digne d'elle ; à ce moment-là, elle serait devenue une belle entre les belles. Freddy enfouit son visage dans les épais cheveux bruns et murmura :

— Attends-moi, Samantha. Reste ici jusqu'à mon retour...

C'était deux jours avant Pâques, par un matin triste et pluvieux ; Samantha tapait des pieds sur le sol de la cuisine pour se réchauffer. Elle souffla dans ses mains et jeta un coup d'œil à la bouilloire. Caché derrière la porte, Abraham Hawksbill l'observait. Dans quelques semaines, elle aurait douze ans. La petite fille devenait femme. Hawksbill avait envie de l'enlacer. Elle l'avait laissé l'embrasser, quatre mois plus tôt, quand Freddy était parti. Depuis, Samantha était inconsolable ; elle pleurait et ne cessait de menacer de suivre le jeune homme. Hawksbill avait tout fait pour l'apaiser, lui assurant que Freddy tiendrait sa promesse et reviendrait un jour.

Mais quatre mois avaient passé. Pendant ce temps, elle était devenue plus sereine, mais aussi plus réservée.

— Le thé est prêt, monsieur Hawksbill, cria-t-elle. Oh ! vous étiez là, je ne vous avais pas vu.

Il entra dans la cuisine.

— Laisse-le infuser encore un peu, *Liebchen*, et ajoute une demi-once de camomille, mes articulations me font souffrir, aujourd'hui.

Après son départ, Samantha se donna des claques dans le dos. Il faisait très froid dans cette cuisine. Si seulement son père lui achetait un tricot !

Peu après, elle ressentit le besoin de se rendre aux toilettes, au fond du jardin. Tout à coup, elle sentit une chaude humidité entre ses cuisses. Intriguée, Samantha baissa les yeux : dans la lumière qui filtrait entre les planches, une tache de sang pourpre brillait sur le sol.

Elle courut jusqu'à la maison, tomba sur une marche et s'écorcha le genou. Elle se précipita dans le bureau et hurla :

— Je suis en train de mourir !

Hawksbill redressa vivement la tête.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Monsieur Hawksbill, je vais mourir ! (Elle se jeta sur lui et le serra dans ses bras.) Je vous en supplie, ne m'envoyez pas à l'hôpital !

Hawksbill, pendant un long moment, ne put rien dire. Ce contact soudain avec son corps, ses bras serrés autour de sa taille, les mouvements de sa jeune poitrine secouée de sanglots... Il posa les mains sur ses épaules et recula un peu.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je saigne, dit-elle toute pâle.

— Tu quoi ?

— Je viens de m'en rendre compte. Dans la cabane. M. Hawksbill, donnez-moi un médicament. Des graines de papaye. Vous m'avez dit qu'elles arrêtaient les hémorragies...

Il se détourna et se dirigea lentement vers sa table de travail.

— Ne m'envoyez pas à l'hôpital ! Ne me laissez pas mourir !

Quand il lui parla, ce fut d'une voix étranglée :

— Tu dois rentrer chez toi, *Liebchen*.

— Pourquoi ?

Elle pleurait sans se retenir, à présent. Hawksbill s'adossa à la table et la regarda d'un air triste.

— Il y a une bonne chez toi, n'est-ce pas ? Va le lui dire tout de suite.

— Mais elle va m'envoyer à l'hôpital !

— Non, ma petite. Rentre, elle saura quoi faire. Fais-moi confiance, tout va bien...

Une fois seul, Hawksbill s'assit. Il savait comment on l'appelait dans le quartier : le satyre. Même s'il était innocent, il ne pouvait pas leur en vouloir, compte tenu de ce qui s'était passé, autrefois.

Dans son fauteuil, près de l'âtre, il se remémorait cette horrible scène.

Il était sorti ce jour-là et, bien que toujours en deuil de Ruth et de Rachel, il avait parcouru Londres pour acheter des livres et des simples. C'était le printemps et il se promenait, préoccupé par la classification d'une nouvelle plante. Une jeune femme, assise sur un

banc, lisait tandis qu'une enfant, qui ne devait pas avoir plus de huit ans, jouait au bord de l'eau.

Il ne comprit pas, il ne comprenait toujours pas, ce qui alors lui passa par la tête. En voyant l'enfant, il devint comme fou. Tout en criant « Ruth ! Ruth ! », il se précipita sur la fillette, la prit dans ses bras et s'enfuit avec elle.

Il se souvenait des voix et des formes noires qui l'avaient alors entouré : un policier, la gouvernante, la fillette en larmes. Atterré, Hawksbill se rendit enfin compte de ce qu'il avait fait. Plus tard, dans le bureau du commissaire, effrayé, mais maître de lui, Hawksbill avait menti : « L'enfant allait tomber à l'eau, j'ai voulu la secourir, rien de plus. » La gouvernante, nerveuse, refusa d'admettre qu'elle n'avait rien vu, et décida pour son propre salut de corroborer l'histoire de Hawksbill. On en resta là. Mais une clocharde de St. Agnes Crescent avait assisté à la scène. Sa version était bien différente. D'abord, la fillette n'était pas aussi près de l'eau qu'Hawksbill le prétendait et, en tout cas, elle n'avait couru aucun danger. Hawksbill s'était jeté sur l'enfant et il se serait enfui si une personne qui passait par là n'avait pas poussé un cri...

Mais, dans la mesure où la clocharde, qui avait déjà eu maille à partir avec la police, avait préféré éviter de rencontrer « ces messieurs », il n'y eut pas de suites officielles. Elle s'empressa pourtant de raconter l'histoire dans Crescent, et quand Hawksbill rentra chez lui en fin de journée, les voisins étaient au courant.

A présent, comment pouvait-il considérer sans épouvante le projet qu'il caressait ? Demander à Samuel Hargrave la main de sa fille.

Hawksbill était au supplice, cela faisait maintenant cinq jours que Samantha était partie. Il l'aimait, voulait la protéger et la sauver de l'avenir lugubre qui l'attendait : des années à s'occuper d'un père indifférent ; elle deviendrait très vite une femme prématurément fanée et, quand son père mourrait, elle resterait vieille fille. Lui l'arracherait à cette malédiction, lui donnerait son nom et une maison dont elle serait l'âme. Le soir, on ferait une partie de cartes devant la cheminée, il continuerait à lui enseigner tout ce qu'il savait. Il lui offrirait tout cet amour que lui avait tant besoin de donner et elle de recevoir.

Quand Samantha revint, elle lui parla sans lever les yeux du tapis :

— Vous aviez raison, monsieur Hawksbill. On ne m'a pas envoyée à l'hôpital. Mme Scoggins s'est contentée de déchirer un drap et de me

le nouer entre les jambes. Maintenant, c'est fini, mais elle m'a dit que ça recommencerait dans un mois.

Mal à l'aise, Hawksbill tapotait son bureau.

— Samantha, mon enfant, est-ce que ton père reçoit beaucoup de visites ?

— Oh non, monsieur, il est bien trop occupé avec ses sermons !

— J'aimerais... (il sortit un mouchoir et s'en tamponna la lèvre)
j'aimerais lui dire un mot.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ?

— Oh non, *Liebchen*, pas du tout ! C'est seulement pour affaires, une histoire qui ne regarde que les hommes. Cela fait près de deux ans que je n'ai pas parlé à ton père et je me demandais seulement... ça ne fait rien... Je trouverai bien le moment qui convient. Et maintenant, qu'est-ce que nous allons lire en prenant notre thé ?

Il s'empara d'un gros livre de géologie.

— Monsieur Hawksbill ?

— Oui, *Liebchen*.

— Expliquez-moi, s'il vous plaît. Pourquoi faut-il que je saigne tous les mois ?

— Je te le dirai peut-être quand tu seras plus grande !

— Pourquoi ? Si ça m'arrive à moi, j'ai bien le droit de savoir, non ?

Il approuva intérieurement.

— Assieds-toi, mon enfant, je vais essayer de t'expliquer.

— Et pourquoi ça n'arrive pas aux hommes ? demanda Samantha.

— Parce que... ils ont... euh... quelque chose d'autre ; enfin, quelque chose qui intervient lors de la conception d'un enfant.

— Ah ! ça !

Il se sentit rougir.

— C'est une chose dont tu n'as pas à t'occuper avant des années, *Liebchen* ! (Et il ajouta pour lui-même :) Peut-être jamais...

Hawksbill ressentit alors un coup au cœur. Mais où avait-il la tête ? Quelle folie lui avait inspirée l'idée de ce mariage avec cette enfant ? La protéger, l'aider et l'aimer, soit ! Mais il n'aurait pu lui donner ce qu'un homme peut offrir de plus précieux à une femme : des enfants ! Il était déjà trop âgé pour cela !

— Quelque chose ne va pas, monsieur Hawksbill ?

Il la regarda et songea : « Comment ai-je pu être aussi égoïste ? Quel droit ai-je sur elle ? » Il gémit ; elle posa sa main sur son bras.

— Vous ne vous sentez pas bien, aujourd'hui, n'est-ce pas ? Ce doit être l'humidité. Je vais vous préparer une infusion.

Elle sortit. Hawksbill ne bougea pas. Il méditait sur la cruauté du destin qui lui avait pris sa femme, qui avait durci son cœur et qui l'avait rendu amoureux, mais trop tard.

Une larme coula de ses yeux restés secs depuis vingt ans. Il avait pris sa décision : il continuerait de l'aimer, mais n'en reparlerait jamais.

Personne ne soupçonnait, et surtout pas lui-même, que Matthew était à la veille d'une grave crise morale.

Matthew Christopher Hargrave travaillait comme employé de bureau ; depuis son premier jour dans la place, quatre ans plus tôt, rien n'avait changé. A l'exception du dimanche matin où il allait à l'église, il travaillait sept jours sur sept, soixante-seize heures en tout. Éprouvante routine : il lui fallait marcher tous les matins jusqu'à la Tamise pour prendre un coche d'eau jusqu'à Tower Bridge, et, de là, il se rendait aux usines de Bermondsey. Après avoir suspendu chapeau et manteau dans un coin du bureau qui tenait lieu de vestiaire, Matthew rejoignait les autres employés ; ils devaient balayer, épousseter les meubles, remplir les lampes de pétrole, tailler les crayons et, une fois par semaine, laver les carreaux. Le bureau était ouvert treize heures par jour avec trente minutes de pause à cinq heures pour le thé. Les jeunes gens bien vus avaient droit à une soirée par semaine. Il suffisait de fumer le cigare, de boire de l'alcool ou de fréquenter les salles de billard pour être renvoyé immédiatement. On encourageait l'étude de la Bible. Quand un employé avait respecté toutes ces consignes pendant cinq ans, sans un jour d'absence ou un retard, on lui accordait une augmentation de cinq pence par jour.

Contrairement à ses collègues qui travaillaient avec zèle et bonne humeur et économisaient sou par sou, en prévision du jour de leur mariage, Matthew, à dix-huit ans, étouffait.

A la maison, sa vie était aussi terne. James vivait à Oxford, son père ne lui parlait guère, sa petite sœur était pratiquement une étrangère.

Il n'avait pas d'amis ; les femmes lui inspiraient une véritable terreur. Son seul plaisir était de ceux qu'on appelle solitaires, une « auto-profanation », disait son père.

Matthew, voyant sa santé se détériorer lentement, pensait que la masturbation en était la cause. Pourtant, il ne parvenait pas à s'en empêcher. De plus, il avait recours à des fantasmes si avilissants qu'il se maudissait et s'endormait en sanglotant.

Derrière tout cela se cachait une jalousie morbide envers son frère.

Matthew travaillait comme un forçat dans ce bureau odieux et donnait tout son salaire à un père qui n'avait jamais daigné l'en remercier, tandis qu'à ce maudit James, simplement parce qu'il était

l'aîné, on payait des études coûteuses. Le dépit rongea le cœur de Matthew. A présent que James, diplômé en poche, était sorti d'Oxford, et qu'il s'était porté candidat à l'entrée de plusieurs facultés de médecine londoniennes, il allait revenir à la maison... et lui rappeler perpétuellement que c'était lui, et non Matthew, l'unique objet de l'affection de leur père.

Personne ne devina ce qui se préparait, à part Mme Scoggins, qui en était venue à verrouiller sa porte la nuit.

Tout arriva un soir de fête populaire.

Dans tous les quartiers de Londres, la foule avait allumé des feux de joie. Les bouteilles passaient de main en main. Samuel était parti faire un sermon ; Samantha cousait devant la cheminée ; Matthew, lui, se tenait près des rideaux du salon, fasciné par le spectacle de la rue.

La populace devenait folle. Les prostituées offraient gracieusement leurs charmes, les manœuvres dansaient la gigue, les feux de Bengale crépitaient comme de la mitraille et le gin continuait de circuler. Hypnotisé, Matthew ouvrit la porte et regarda, les yeux écarquillés. Il descendit les marches et se retrouva avec une bouteille dans les mains ; il but une grande goulée, lui qui n'avait jamais goûté même à la bière. Au beau milieu des rires et de l'abandon général, Matthew perdit rapidement la tête.

Quand Samuel, exténué, monta lourdement les marches du perron, il aperçut Samantha, qui regardait horrifiée, par l'encadrement de la porte, la foule danser autour du feu de joie. Samuel, suivant la direction de son regard, vit son fils dans les bras d'une fille...

Le jeune homme riait, trébuchait, buvait encore. Il enleva sa veste d'un geste brusque, la fit tourner autour de sa tête et la jeta dans le feu. Ce fut alors qu'il aperçut son père. Il resta un instant les bras au-dessus de la tête, grimaçant, puis fixa le regard accablant de Samuel.

Autour de lui, le monde s'était évanoui : seuls existaient ces yeux noirs où brûlaient tous les tourments de l'enfer.

Matthew Hargrave était dans un état second. Il grimpa l'escalier quatre à quatre, se rua dans le salon et saisit la bible qu'il jeta dans les flammes. En voyant le livre brûler, il poussa un hurlement, comme une bête.

Samuel s'élança, attrapa son fils, lui assena un coup de poing et plongea dans le brasier, malgré les hautes flammes. Tiré en arrière par

deux hommes qui étaient entrés en entendant le cri, Samuel vit le texte sacré se consumer lentement, et noircir dans le feu...

Les rires se turent. Matthew était ressorti. Les danseurs le pourchassaient à présent, dans la foule. Il fallut quatre hommes pour le maintenir. Quand Matthew finit par s'écrouler, il se tordit sur les pavés, la bave aux lèvres. Samuel, insensible aux brûlures qu'il avait sur le visage et les mains, se dirigea lentement vers son fils. Ses mots résonnèrent dans la nuit, rendus plus solennels par le silence de la populace et les craquements du bûcher.

— Matthew Christopher, tu es damné pour l'éternité ! A partir de ce soir, tu n'es plus mon fils !

Samuel titubait et il fallut le porter jusqu'à son lit ; là, un médecin inspecta ses brûlures et déclara que ses jours étaient en danger. A son côté, Samantha tentait de lui faire boire un peu de thé et de soigner ses plaies. James, qui avait commencé un stage au North London Hospital, ne put que soulager un peu les douleurs et les angoisses de son père, en lui faisant de fréquentes injections de morphine. Le soir, Samantha, assise au chevet du malade, lui lisait les livres de Hawksbill à la lueur d'une chandelle. Elle dormait sur un matelas, au pied du lit. Le jour, elle lavait et pansait ses plaies, lui faisait boire du bouillon, vidait son seau, changeait ses draps et priait pour lui.

Il fallut attendre le printemps pour que Samuel, toujours faible, pût quitter son lit. Il avait mis du temps à recouvrer ses forces. Bien qu'il ne fit plus de doute qu'il vivrait, il était atrocement défiguré.

Son corps se remit, mais pas son esprit. Samuel ne s'intéressait plus à Dieu. Il cessa d'écrire sermons et opuscules. Il restait assis dans sa chambre, la tête penchée sur sa poitrine à cause des grosses bandes de gaze qui l'empêchaient de boutonner son col, la lèvre inférieure pendante et le regard vide ; la plupart du temps, il ne remarquait même pas la présence de Samantha. Pour lui éviter toute anxiété supplémentaire, elle ne lui dit rien au sujet de James.

En effet, James, pour une raison inconnue, avait été exclu du North London Hospital ; ensuite il était entré dans un hôpital moins réputé. Au bout de six mois, on l'avait remercié également et il avait fini au Saint-Bartholomé. Pire : il menait désormais une vie dissolue, partageant son temps entre le jeu, la boisson et les femmes.

Samantha en avait gros sur le cœur. Sa famille se désagrégeait. Et quelque chose lui disait qu'elle n'entendrait plus jamais parler de

Freddy ni de Matthew. La seule personne qui lui restait était le vieil Abraham Hawksbill.

C'était une matinée d'automne ; les feuilles des arbres étaient couvertes de givre. Quand Samantha arriva, Hawksbill était au lit.

Elle avait été étonnée de trouver la maison froide et sombre en franchissant le seuil. Depuis quatre ans et demi qu'elle travaillait pour Hawksbill, il s'était toujours porté au-devant d'elle pour l'accueillir. Elle entra dans l'arrière-cuisine quand elle entendit une faible plainte ; elle monta dans la chambre où elle trouva le vieux Juif dans son lit, en chemise et bonnet de nuit, recroquevillé sur un côté.

— Un médecin, *Liebchen*, j'ai besoin...

Samantha courut chez le docteur Pringle qui habitait deux rues plus bas. Il écouta ses explications et lui promit de passer.

Il arriva deux heures plus tard ; pendant ce temps, l'état d'Abraham Hawksbill avait empiré. Il s'était réveillé, expliqua-t-il au médecin, avec une douleur cuisante dans la partie droite de l'abdomen et n'avait pu quitter le lit. A présent, il avait une forte fièvre.

Le docteur Pringle l'ausculta.

— Vous avez la passion iliaque, monsieur ; c'est une inflammation d'un petit appendice situé dans l'intestin. Je vais voir ce que je peux faire.

Agenouillée au pied du lit, Samantha vit avec appréhension le médecin sortir un flacon de sangsues de sa trousse, soulever la chemise de nuit du malade et poser les petites bêtes noires et visqueuses sur la peau blanche. Pendant qu'elles se gorgeaient avant de tomber une à une en laissant de fines marques rouges, le docteur prépara une dose de strychnine qu'il fit ingurgiter de force à Hawksbill. Le vieillard se mit aussitôt à vomir violemment ; Samantha était devant lui, tenant le bassin. On renouvela l'opération toute la journée, jusqu'à ce qu'Abraham demandât grâce. A six heures du soir, le docteur Pringle annonça qu'il ne pouvait rien faire d'autre.

Le spectacle qu'offrait Hawksbill était pitoyable.

— Je suis en train de mourir, *Liebchen*, dit-il à Samantha qui appliquait un linge sur son front.

— Mais non, monsieur. Ne parlez pas comme ça !

— Je n'ai plus beaucoup... de temps. Je sens que je m'en vais... La maladie m'a eu, *Liebchen*. Il faut que je te dise quelque chose.

— Gardez vos forces, monsieur Hawksbill. On en reparlera demain matin.

— Il n'y aura pas... de demain... pour moi...

Elle tenta de répliquer, mais n'arriva pas à articuler une seule phrase. « Ce n'est pas juste, pensait-elle. Le docteur aurait dû faire quelque chose. Il ne vaut rien. Il n'a pu que le faire souffrir encore plus ! »

Abraham voulut lui caresser la joue, sa main retomba.

— Je dois te dire quelque chose. Je veux qu'on s'occupe de toi dans la vie. Mais tu dois être indépendante de ta famille, Samantha...

Il avait la bouche tellement sèche que la langue lui collait au palais.

— Prends, poursuivit-il d'une voix rauque. C'est à toi, maintenant. Je ne veux pas qu'on le trouve, ça irait à l'État. Tu es tout ce que j'ai au monde, mon enfant...

— S'il vous plaît, monsieur Hawksbill...

Il avait les pupilles dilatées. Il dit encore :

— Mes livres ! Mes plantes !

Puis il ferma les yeux.

Samantha resta assise auprès de lui, tard dans la nuit, partagée entre la colère et l'affliction. Elle se demandait ce que Hawksbill avait voulu lui donner. Puis deux hommes en voiture noire vinrent chercher le corps enveloppé d'une couverture.

La maison du vieux Juif resta vide pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'elle fût rachetée à la Couronne et transformée en taverne. Quarante ans après la mort de Hawksbill, un incendie ravagea le quartier de St. Agnes Crescent. Quand le parquet de l'entrée s'écroula, on découvrit une boîte calcinée. A l'intérieur, on trouva des billets réduits en cendres. La somme représentait tout ce que Hawksbill avait économisé au cours de sa vie, peut-être cinquante mille livres, qui auraient fait de Samantha une femme très riche. Mais il n'avait pas eu le loisir de lui révéler l'emplacement de son trésor.

Samantha eut à peine le temps de pleurer son ami qu'un nouveau malheur la frappa.

Une semaine avant le jour de la fête nationale de 1874, deux ans après le coup de folie de Matthew, Samuel Hargrave cessa de s'alimenter. Aucun argument ne put le faire changer d'avis. Il ne prononça pas un mot et n'avalait pas une bouchée pendant sept jours, puis il attrapa une pneumonie et mourut à la lueur des feux de joie dont les ombres dansaient sur la fenêtre de sa chambre.

Le lendemain, le représentant du cabinet Welby & Welby rendit visite aux deux enfants. D'une voix douce, il leur apprit que leur père n'était pas mort sans laisser un testament. James, en tant qu'unique héritier (puisque Matthew était parti et que l'on n'avait pu le retrouver), recevrait une rente annuelle tout le temps que dureraient ses études médicales ; ensuite, une fois sa thèse soutenue, le reste de l'héritage lui reviendrait de droit. La maison et tout ce qu'elle contenait lui appartiendraient également, si elle n'était pas vendue avant que James ait ouvert son cabinet de médecin.

Quant à Samantha, elle devait s'inscrire au pensionnat Playell, un établissement pour jeunes filles, dans le Kent.

Quelques jours plus tard, Mme Scoggins accompagna Samantha à la gare Victoria. Elle embrassa sèchement la jeune fille et lui offrit du pain et du fromage enveloppés dans une serviette. Vêtue de sa robe du dimanche, sur laquelle elle avait cousu à la hâte un jabot de dentelle noire, Samantha regarda longtemps le paysage de parcs boisés alors que le train s'éloignait de Londres.

A la gare de Chislehurst, un homme austère nommé Humphrey l'attendait dans un fiacre. Ils empruntèrent des chemins de traverse sans échanger un mot ; le soleil de l'après-midi perçait entre les branches des arbres. La campagne exhalait un parfum lourd, celui de la bonne terre, de l'herbe épaisse et des feuilles mortes qui craquaient sous les roues. De chaque côté de la route, au loin, Samantha aperçut des cottages auxquels menaient de longues allées bordées de saules. Humphrey emprunta l'une d'elles qui menait à un magnifique château Tudor.

Samantha eut le sentiment que des milliers d'yeux l'observaient des fenêtres ; en descendant du fiacre, elle se retrouva face à une grande femme d'environ quarante ans, vêtue d'alépine noire. C'était Mme Steptoe, la directrice du pensionnat. A son regard glacé, la jeune fille se demanda ce qu'elle avait fait pour mériter la désapprobation de cette femme imposante.

Elle devait apprendre plus tard que Mme Steptoe jugeait déplaisante l'humanité entière. Veuve depuis l'âge de vingt-deux ans, sans que son jeune mari lui eût laissé de fortune, elle avait dû travailler pour gagner sa vie. Entrée à Playell en qualité d'institutrice, elle avait accédé à la fonction suprême à force de complots et d'intrigues. Les fondateurs, les Playell, étaient morts depuis longtemps et comme dans n'importe quel autre collège les pensionnaires payaient leurs frais de scolarité.

— Suivez-moi ! dit-elle à Samantha en faisant demi-tour, comme si elle avait pivoté sur un talon invisible.

La splendide demeure datait du règne d'Elizabeth I^e et son plan dessinait un E. Dans le hall central s'ouvraient des salons, des salles de réception, une bibliothèque... Un escalier impressionnant montait en spirale jusqu'au premier étage des ailes nord et sud où se trouvaient les salles de classe et le dortoir. Mme Steptoe conduisit Samantha dans une chambre d'aspect royal, ornée de panneaux de bois, de tapis épais

et d'une massive cheminée de pierre grise. Il y avait quatre lits, deux bureaux, deux chaises, un grand placard et un cabinet de toilette. Samantha songea, non sans amertume, que cette pièce serait son foyer pendant les quatre années à venir ; elle laissa tomber son cartable usé et courut à la fenêtre pour mieux se rendre compte des dimensions de son nouveau domaine.

La taloche qu'elle reçut sur la nuque lui fit pousser un cri. En se frottant le crâne, elle croisa le regard glacial de Mme Steptoe qui lui expliqua qu'il était de règle, au pensionnat, de marcher comme une dame et de se montrer d'une politesse sans faille envers les membres du personnel. La punition infligée après trois infractions successives consistait à nettoyer les cabinets pendant une semaine.

Dans les mois qui suivirent, Samantha nettoya souvent les cabinets ; peu à peu elle en vint à détester le pensionnat et plus encore Mme Steptoe. Au début du printemps, elle préparait une fugue.

En raison de ses origines modestes et de ses manières frustes, on la considérait comme une indigente égarée parmi cette société de jeunes filles raffinées ; jamais elle ne prenait part aux potins et aux chuchotements qui fusaient sitôt éteints les becs de gaz. Cependant, elle écoutait. Le nom d'une même personne revenait sans cesse au cours de ces messes basses : celui du seul professeur homme de l'établissement, M. Roderick Newcastle, arrivé deux mois avant Samantha. Toutes les filles étaient tombées follement amoureuses du petit professeur de mathématiques chauve. Celui-ci avait reçu l'insigne privilège de s'asseoir au réfectoire à la table de Mme Steptoe.

Un après-midi, Miss Tomlinson, le professeur de maintien et d'hygiène, fit un cours sur la préparation au mariage en se référant à la notion de Devoir.

« Souvenez-vous, mesdemoiselles, qu'aucune femme ne trouve plaisant d'accomplir le Devoir, mais la femme vertueuse s'y soumettra pourtant. Dans la mesure où les hommes ont certains appétits que nous ne possédons pas, nous avons du mal à les comprendre, aussi devons-nous accorder notre confiance à notre mari pour trancher en cette matière délicate et sacrée ; nous ne prendrons pas de plaisir dans l'acte lui-même, mais dans la conscience que nous aurons d'avoir satisfait notre époux et d'avoir mis au monde un petit Anglais de plus. Le Devoir envers le mari et la patrie, mesdemoiselles, gardez toujours cela à l'esprit. Si l'acte vous paraît trop déplaisant, fermez les yeux et pensez à l'Angleterre ! »

Une fois la lumière éteinte, les filles se mirent à chuchoter dans leurs lits :

— Ça ne me gênerait pas de me soumettre à M. Newcastle...

— Et après tu aurais un bébé en train de grandir dans ton ventre !

— Comment sort-il, après ?

— Ton nombril s'ouvre et le bébé sort !

Samantha se retenait de rire. On ne vivait pas longtemps dans Crescent sans connaître la réponse à ces questions.

Les autres filles se turent, abandonnant Samantha à son rêve le plus cher : quitter le pensionnat.

Elle s'enfuirait le lendemain, prendrait le train pour Liverpool et partirait à la recherche de Freddy. Ils achèteraient une belle maison, se marieraient et vivraient heureux jusqu'à la fin de leurs jours. Ou alors, en attendant que James passe sa thèse, elle habiterait avec lui à Harley Street et l'aiderait dans son travail. Mais son rêve favori, c'était l'image réconfortante de Freddy arrivant à la pension dans un bel attelage, portant haut-de-forme et canne à pommeau d'argent, et annonçant à Mme Steptoe et aux autres filles qu'il venait la chercher pour l'emmener dans son manoir du Cheshire.

Un fracas retentissant la tira soudain de sa rêverie, suivi par un cri et un craquement. Elle se dressa sur son lit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'une des filles.

On entendit des pas rapides dans le couloir.

Samantha se leva la première et sortit. Toutes les filles penchaient la tête en direction du couloir sombre, observant la boulotte Miss Tomlinson qui s'avavançait en chemise de nuit vers la source présumée du bruit. Lorsqu'elle poussa un cri, les plus courageuses s'élancèrent à sa suite.

Miss Tomlinson s'était évanouie en haut de l'escalier, d'où l'on pouvait voir, tout en bas, baignant dans la lumière glauque des becs de gaz, la forme recroquevillée de Mme Steptoe. Une tache écarlate apparaissait sur sa robe.

Une fille s'approcha de Miss Tomlinson tandis que les autres

s'appuyaient au pilastre. Samantha descendit les marches quatre à quatre, et parvint jusqu'à la directrice en même temps que Miss Whittaker, le professeur de couture. Samantha se mit à genoux sans réfléchir et prit le pouls de Mme Steptoe, comme elle l'avait vu faire par son frère James.

— Elle est vivante ! dit-elle à Miss Whittaker qui pleurait.

— Un docteur ! cria quelqu'un.

Les filles s'étaient regroupées autour de Miss Tomlinson qui émergea enfin de sa torpeur. C'est alors que Roderick Newcastle, en manches de chemise et bretelles, se fraya un chemin parmi les pensionnaires. Il regarda le visage livide de la directrice, et s'écria : « Oh ! mon Dieu ! »

Quelqu'un réveilla Humphrey et l'envoya chercher le docteur à Chislehurst. M. Newcastle et Miss Whittaker portèrent Mme Steptoe jusqu'à ses appartements du rez-de-chaussée et la posèrent délicatement sur son lit à baldaquin. Miss Whittaker se laissa tomber dans un fauteuil, M. Newcastle s'épongea le front, tandis que Samantha enlevait les bottines de Mme Steptoe et la couvrait de la courtepoinete.

Le docteur finit par arriver. « Derry » Newcastle fit un feu dans la cheminée et Miss Whittaker prépara un thé. Samantha resta près du lit en surveillant le pouls de Mme Steptoe. Elle souleva même la couverture : la tache de sang s'était élargie.

On frappa à la porte ; Miss Whittaker ouvrit à une petite femme d'une cinquantaine d'années, escortée par Humphrey qui tordait sa casquette d'un air soucieux. Miss Whittaker avait l'air décontenancé.

La femme passa devant elle sans un mot, enleva sa cape et se mit près du lit.

— Qui êtes-vous ? demanda Newcastle.

— Un gentleman n'a rien à faire ici ! répliqua vivement la femme qui lui tournait le dos. Elle saisit le poignet de Mme Steptoe comme Samantha l'avait fait.

Tandis que M. Newcastle quittait la chambre, gêné, la femme releva le couvre-lit, inspecta la tache et dit :

— J'aurais besoin d'eau chaude et de morceaux de draps. J'aurais aussi besoin d'aide !

Miss Whittaker courut vers la porte.

— Je vais chercher l'eau et les draps !

Le regard de la femme croisa celui de Samantha.

— On dirait que c'est vous qui avez été choisie. Vous pourrez tenir ?

— Oui, madame, dit Samantha dont le cœur battait très fort. J'ai une certaine expérience.

— Bien ! Retrouvez vos manches, nous en avons pour un bout de temps.

Samantha replaça ses longues tresses noires en arrière et releva les manches de sa chemise de nuit ; ses yeux ne parvenaient pas à quitter la femme qui lui faisait face. La cinquantaine, des cheveux blonds grisonnants, séparés au sommet du crâne et rejetés derrière les oreilles d'une manière un peu démodée, elle était petite, trapue et donnait une impression de vigueur juvénile. Elle retroussa ses manchettes de soie, souleva les paupières de Mme Steptoe et se pencha pour examiner le visage endormi.

— Je suis le docteur Blackwell. Et vous, quel est votre nom ?
demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Samantha Hargrave, madame ! (Le rose lui monta aux joues.)
Pardon... Madame Blackwell... enfin, je veux dire... doctoresse...

— Docteur tout court ! dit Elizabeth Blackwell, en souriant. Aidez-moi à lui retirer sa robe.

Tout en déboutonnant le corsage, le docteur Blackwell parlait d'une voix calme, avec un drôle d'accent ; jamais Samantha n'en avait entendu de pareil.

— J'étais avec un ami à Chislehurst quand votre cocher est entré comme un fou dans l'auberge pour demander un médecin. Je lui ai proposé de venir. Le pauvre homme ! Il ne savait pas quoi faire.
« C'est que je suis venu chercher un docteur, disait-il, pas une sage-femme ! »

Elles retirèrent plusieurs jupons maculés de sang.

— Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air, Samantha !

Puis le docteur se dirigea vers le cabinet de toilette, plongea les mains

dans la cuvette, se les frottant vigoureusement. Elle revint vers le lit en se séchant avec une serviette.

— La plupart des médecins ne se lavent les mains qu'après, dit-elle. Selon moi, on ne risque rien à les laver avant. Bon, allons-y maintenant !

Ses doigts palpèrent d'abord le ventre de la patiente, puis, doucement, elle écarta les jambes de Mme Steptoe et continua son exploration. Quand elle eut fini, elle déclara :

— J'ai bien peur que notre pauvre amie ait fait une fausse couche.

— Mme Steptoe est enceinte ?

Le docteur Blackwell ouvrit sa trousse.

— Était, ma chère. C'est la chute qui a provoqué la fausse couche. Elle en était à son quatrième mois, à en juger par la taille de l'utérus.

Samantha regarda le visage endormi et pensa que c'était la première fois qu'elle voyait la directrice apaisée.

— Je me demande comment c'est arrivé, dit Samantha d'une voix sourde. Elle a monté et descendu ces escaliers des milliers de fois...

— Au travail, à présent. S'il vous plaît, apportez cette lampe et éclairez-moi.

Miss Whittaker entra sur la pointe des pieds, déposa l'eau et les draps près du lit et se retira sans un mot. Samantha posa la lampe sur le lit et aida le docteur Blackwell à placer sa patiente dans la position de l'accouchement.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— On ne peut rien pour le bébé. Notre travail est de terminer le processus déclenché par la chute. C'est la seule chance de survie de cette pauvre femme.

Elle sortit de sa trousse un instrument brillant en forme de bec de canard.

— Regarde son visage, Samantha. Si tu vois qu'elle se réveille, dis-le-moi ; je m'arrêterai. A présent, il me faut faire vite. Je dois profiter de son évanouissement pour travailler sans anesthésie ; ça peut être dangereux. Je te prie d'essayer de maintenir ses jambes dans la même

position.

Samantha était juchée au-dessus du corps de la directrice ; il fallait peser sans cesse sur les genoux. Son regard allait continuellement du visage paisible de la malade aux mains du médecin. Celle-ci mit un bassin sous le spéculum cannelé puis sortit un autre instrument qui ressemblait à un piquant de porc-épic, terminé à l'une de ses extrémités par un disque d'argent à bord tranchant.

— A quoi ça sert ?

— C'est une curette.

Le docteur Blackwell guida lentement le disque argenté au-delà du spéculum et ferma les yeux quelques secondes pour mieux se concentrer.

— Il faut que je sois sûre d'être dans l'utérus !

Samantha retint sa respiration, en regardant la main experte du médecin.

— Voilà ! murmura le docteur Blackwell en rouvrant les yeux. C'est ici ! Regarde son visage, Samantha. Va-t-elle se réveiller ?

— Non. Elle est toujours évanouie. Elle respire normalement.

Elizabeth Blackwell parut étonnée par cette réponse, puis elle commença le curetage.

— Comment vas-tu ?

— Bien...

— Ce que je suis en train de faire, Samantha, consiste à enlever de la matrice ce qui reste du tissu fœtal. Si on ne le faisait pas, il y aurait des complications Hémorragie, infection, douleurs. Tu comprends ?

— Oui, madame.

— Voilà ! (Le docteur Blackwell reposa la curette et saisit de longs forceps terminés par un anneau dans lequel elle avait enroulé un tampon.) L'utérus est propre, à présent. Toujours pas de signes de réveil ?

— Elle bat des paupières.

— C'est bien ; j'ai presque fini.

Elle introduisit l'anneau plusieurs fois, en changeant les tampons jusqu'à ce qu'ils sortent quasi immaculés. Puis elle utilisa de l'alun comme styptique. « Pour arrêter les petits saignements », expliquât-elle. Enfin, elle appliqua plusieurs compresses.

Une demi-heure plus tard, elles buvaient du thé devant la cheminée. Dans l'intervalle, Mme Steptoe s'était réveillée et le médecin lui avait administré une dose de laudanum. A présent, elle dormait paisiblement dans des draps frais.

— Vous pensez que tout ira bien, docteur ?

— Oui. Tu t'es très bien débrouillée. Sans ton aide, j'aurais eu beaucoup plus de mal.

Samantha baissa les yeux dans sa tasse. Elle se sentait exténuée et excitée tout à la fois. Elle essaya d'analyser l'étrange euphorie qui la gagnait. Son intervention avait fait naître en elle un sentiment d'intimité avec cette dame. Elle eût été bien incapable de traduire cette émotion, mais, pour la première fois de sa vie, il lui sembla qu'elle éprouvait de l'amitié envers une femme. Les compliments du médecin, qu'elle ne connaissait que depuis deux heures, achevaient de la transporter.

Le docteur Blackwell étudiait sa silencieuse compagne en pensant qu'elle formait une rare combinaison de beauté et de modestie. D'où venaient ce langage rude, cette absence d'affectation, cette manière disgracieuse de tenir sa tasse à deux mains et de faire du bruit en buvant son thé ? Que faisait cette gosse des taudis dans un endroit comme Playell, parmi toutes ces demoiselles de haute extraction : Pourquoi ce diamant brut dans cette collection de strass ?

— Est-ce que tu te plais ici, Samantha ?

— Non, madame.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas d'amies. Elles me détestent toutes. Je suis toujours punie. Et le matin, on m'impose toujours le nettoyage des douches.

— Tes parents doivent avoir de bonnes taisons pour t'envoyer ici ?...

— Maman est morte à ma naissance et mon père... (Sa voix se brisa.)

— Qu'est-ce que tu comptes faire, dans la vie, quand tu sortiras de Playell ? Tu y as déjà pensé ?

Elizabeth Blackwell avec sa voix si obligeante et ses manières presque maternelles savait mettre les gens à l'aise. Samantha, instinctivement, sut qu'elle pouvait faire confiance à cette femme.

— La vérité, docteur, c'est que j'ai prévu de m'enfuir.

— Et où irais-tu ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais, Samantha, tu as l'air d'être très habile avec les malades. Tu m'as étonnée ce soir. Je suppose que ce n'était pas la première fois ?

— Oh non ! dit Samantha en rougissant. Je me suis occupée de Freddy, vous comprenez, et ensuite de papa quand il a été très brûlé.

— Je vois... As-tu jamais songé à vouer ta vie à un travail de ce genre ?

— Vous voulez dire infirmière ?

L'étincelle dans l'œil de la jeune fille n'échappa pas au docteur Blackwell.

— Par exemple. Mais je pensais plutôt à la médecine. Tu n'aimerais pas être médecin ?

— Médecin ? Mais les femmes ne peuvent pas être médecins.

— Bien sûr que si. Regarde-moi !

— Mais vous n'êtes pas vraiment docteur, non ?

Elizabeth Blackwell éclata de rire.

— Je suis médecin à part entière. Et aussi compétente que n'importe quel confrère, ajouterais-je !

— Mais je croyais que les docteurs découpaient les gens ! Comment une dame ?...

— Ma petite, il n'y a rien de répugnant dans l'étude de la nature, et

une « dame » peut s'y adonner ; chaque muscle, tendon ou os appartient à une merveilleuse mécanique.

— Qu'est-ce que ça fait d'être femme et médecin ?

— Je vais te donner un exemple. L'autre jour, un homme est venu me voir pour une maladie que j'ai su guérir. Quand je lui ai dit le montant de mes honoraires, il m'a répliqué : « Pour ce prix-là, j'aurais pu me payer un vrai docteur ! » Pour devenir médecin lorsqu'on est femme, il faut d'abord en avoir terriblement envie, ce qui, je crois, est ton cas. Ensuite, il faut faire de bonnes études. Et enfin, il faut travailler dur pour se parfaire – sans jamais oublier qu'on est une dame.

— Vous voulez dire que je dois rester ici pour apprendre avec quelle main je dois tenir ma tasse et avec laquelle je dois manger mon gâteau ?

— Cela fait partie de l'apprentissage ! Pour entrer en faculté de médecine, il faut atteindre un niveau de connaissances que tu pourras acquérir dans ce collège. Apprendre à bien parler est également très important.

— J'ai toujours eu du mal à parler. Freddy m'a dit que je n'avais jamais proféré un seul mot avant le jour où devant moi il a essayé de dépecer vif un matou. J'avais quatre ans, à l'époque, et maintenant, chaque fois que je rencontre quelqu'un, je suis aussi muette qu'avant.

— Dans ce cas, il faut que tu surmontes ta timidité, car les médecins doivent avoir l'élocution facile !

La jeune fille resta songeuse. Le docteur Blackwell se leva et sortit de son sac une carte de visite qu'elle tendit à Samantha.

— J'aimerais que tu viennes me voir un de ces jours. Voici mon adresse à Londres. Si tu as envie de me parler, ma porte te sera toujours ouverte.

Samantha, allongée sur son lit, ne parvenait pas à trouver le sommeil. En écoutant les douces respirations de ses camarades de chambre endormies, elle se remémorait les événements de la soirée. Les images défilaient : Mme Steptoe, recroquevillée au pied de l'escalier, la course qu'elle avait faite jusqu'à elle, l'arrivée de l'étrange médecin, les instruments, le sang, la présence et l'autorité du docteur Blackwell. Samantha essaya de recomposer ces fragments. Elle avait éprouvé autant de panique que Miss Whittaker, et pourtant elle avait réagi. Pourquoi ? Qu'est-ce qui l'avait conduite en bas de l'escalier

alors que les autres filles étaient sur le point de défaillir ? Pourquoi était-elle restée auprès de la directrice après le départ de Miss Whittaker ?

« Suis-je vraiment différente ? »

Oui, Samantha se savait différente. Mais de quelle façon ? Était-ce aussi simple que le prétendait le médecin en affirmant qu'elle était habile avec les malades ? D'autres images s'imposèrent : les poils dressés d'un vieux matou, la jambe brisée de Freddy, son père agonisant.

Était-ce cela ? Peut-être... Cette réponse qu'elle cherchait depuis le départ du docteur Blackwell et qui lui échappait sans cesse. En dehors de l'admiration qu'elle éprouvait pour cette femme remarquable, Samantha ressentait une autre émotion, plus vague, plus familière aussi. Maintenant, elle savait. En assistant le médecin, Samantha s'était sentie *utile*. Plus utile encore que lorsqu'elle s'était occupée de la jambe de Freddy et qu'elle avait soigné son père. Et puis, ce besoin incoercible qu'elle avait eu de guérir un chat blessé...

Samantha prit une grande inspiration.

« Être un docteur ! Être comme elle ! Faire ce qu'elle avait fait cette nuit ! Il y a quelques heures, je n'étais rien. Maintenant, je sais qui je suis et où je vais... »

Mme Steptoe se remit très vite, la vie reprit son cours. Mais certaines choses avaient changé. Derry Newcastle s'était évanoui dans la nature, aussitôt remplacé par un nouveau professeur de mathématiques. La directrice n'était plus le tyran formidable dont la seule présence faisait trembler les filles. Et surtout, Samantha Hargrave semblait métamorphosée. Elle se plongeait de tout son cœur dans les études ; ce qui n'avait d'ailleurs rien d'épuisant, car, comme Samantha l'avait déjà découvert, la plupart des professeurs leur donnaient peu de travail, estimant qu'un effort trop soutenu pouvait perturber la délicate complexion de la femme. On mettait donc l'accent sur les belles-lettres, la rhétorique et la musique. Il y avait aussi des cours de français et d'allemand, et un peu de latin et de grec ; quelques bribes de sciences – botanique, chimie et zoologie – que Samantha, grâce aux années passées en compagnie de Hawksbill, trouvait faciles. Elle fit de son mieux pour progresser dans le domaine des bonnes manières et, grâce à l'aide du docteur Blackwell qu'elle allait voir à Londres aussi souvent que possible, elle fut bientôt capable d'atténuer la rudesse de son comportement. Les mois

passèrent ; la petite souillon de jadis s'était muée en une jeune fille distinguée, et les autres pensionnaires avaient peu à peu échangé leur mépris d'antan contre un sentiment de camaraderie sincère.

Elle retourna plusieurs fois chez elle, pendant ces trois ans ; James était souvent là, ivre et agressif, pestant contre son travail, perdant son argent au jeu. Un soir de réveillon, le troisième qu'elle passait à la maison, alors qu'elle s'apprêtait à dîner, James rentra en titubant. Il venait de se faire exclure de l'hôpital de Westminster.

Une semaine avant son dix-septième anniversaire, Samantha reçut une notification officielle qui lui apprenait que son frère avait été arrêté pour meurtre et incarcéré à Newgate. Samantha prit un train de nuit pour Victoria Station, puis un cab et arriva à Newgate. Elle demanda au cocher de l'attendre et descendit.

L'énorme édifice de pierre grise l'intimida un moment ; puis, relevant ses jupons, elle s'engagea d'un pas décidé sur le pavé boueux jusqu'à la petite porte d'entrée. Elle présenta le mot qu'elle avait reçu et des gardiens la conduisirent le long des couloirs humides en faisant tinter leurs clefs. Ces odeurs, cette boue sur les murs, ces interminables ténèbres... une descente aux enfers ! Alors qu'elle essayait de ne pas s'éloigner de la lanterne vacillante du dernier gardien, Samantha entendit le bruit de lourdes chaînes et des cris : « Hé ! la petite, remonte tes jupes qu'on voie un bout d'paradis ! » Un coup de bâton les éloigna des barreaux.

Le gardien s'arrêta au dernier niveau, le plus bas ; l'air était difficile à respirer, la seule lumière venait des torches. Il lui dit d'une haleine qui empestait le gin :

— Celui-là vient juste d'être arrêté et j'ai pas le droit de lui amener de la visite. Je pourrais avoir de sacrés ennuis...

Samantha plongea la main dans son sac et en sortit deux shillings qu'elle laissa tomber dans la main qu'il lui tendait.

— Un quart d'heure ! dit-il sèchement. Et il s'en alla.

Devant elle se dressaient les barreaux d'une cellule plongée dans une semi-obscurité. Samantha s'avança avec précaution. Il y eut soudain un bruit de chaîne et un visage fantomatique surgit devant elle.

— Samantha ! lança James d'une voix rauque. Tu es venue !

Les barreaux étaient trop serrés pour qu'ils puissent se toucher,

s'étreindre. Samantha colla son visage contre la grille glacée.

— James, que t'est-il arrivé ?

— Je me suis rendu à l'Iron Lion pour boire un verre ou deux ; pendant que je buvais, il m'est tombé dessus, ce salaud d'Irlandais puant qui voulait me prendre ma Molly et, comme il m'avait surpris – je ne l'avais pas entendu venir à cause de ma mauvaise oreille – je lui ai mis un coup de poing qui lui a rentré le nez jusqu'au cerveau ; il est tombé et la tête a heurté un tabouret. Bien sûr, j'étais vraiment en légitime défense. Mais, quand les gendarmes sont arrivés, tous ses amis ont témoigné contre moi et m'ont chargé, les salauds. Je te jure, Samantha, que si je l'avais entendu venir, j'aurais retenu mon coup.

Samantha s'accrocha aux barreaux qui noircirent ses gants.

— Tu n'as jamais su, hein, Samantha, ce qui m'a rendu à moitié sourd ? Je vais te raconter.

Il rapporta d'une voix atone ce qui s'était passé le soir de la naissance de Samantha, l'horrible accouchement, la folie de leur père... La quête d'un médecin, les coups.

— N'est-ce pas ironique ? Je t'ai sauvé la vie et la mienne a été gâchée à cause de toi. C'est à cause de cette oreille que je n'ai pas pu faire de sport et que je devais travailler deux fois plus que les autres, parce que je ne pouvais pas suivre la plupart des cours. Et c'est toujours à cause de ça que je n'ai jamais eu d'amis, ni de femme. Parfois, je me demande si tu valais vraiment tout ça, Samantha.

Elle s'entendit dire à voix basse :

— Je suis désespérée...

— Je suppose que ça devait arriver. Depuis cette fameuse nuit, nous avons tous été maudits. Regarde Matthew. Tu sais pourquoi j'ai tellement bu, après Oxford ? Pourquoi j'ai changé ? A cause de père. Je me suis tué pour ces études sans obtenir le moindre mot de satisfaction de sa part, un mot qui m'eût fait comprendre qu'il m'avait pardonné d'avoir été chercher ce médecin. Mais quand j'ai reçu mon diplôme et qu'il n'est pas venu, qu'il ne m'a même pas félicité, quelque chose en moi s'est brisé. Je me suis dit qu'il pouvait aller au diable et j'ai décidé de rattraper l'enfance que je n'ai jamais eue. (James baissa la tête et ses boucles brunes s'écrasèrent contre les barreaux.) Il nous a toujours haïs, Samantha, parce que, dans son esprit, nous avons tué maman. Nous avons été condamnés il y a dix-sept ans ; moi, je le serai

définitivement quand je passerai devant les assises. Mais ils ne pourront pas me juger. Je saurai leur échapper. Tu comprends ce que je veux dire ?

Elle ferma les yeux.

— Oh ! tais-toi, ne dis pas des choses pareilles.

Il releva la tête ; les larmes coulaient sur ses joues sales.

— De quel droit me jugeraient-ils ? murmura James.

— Hé ! vous ! dit une voix grave.

Samantha fit volte-face.

— C'est fini.

Le gardien s'approcha d'un pas lourd et donna un coup de bâton sur les barreaux.

— Oh, laissez-moi rester encore un peu !

— Si je dis que c'est fini, c'est fini ; il faut partir !

— Donne-lui de l'argent, Samantha ! cria James.

— Mais je n'en ai plus !

— Si t'as pas d'argent, ma belle, c'est fini !

— Obéis, dit James. Et tâche d'être en fonds quand tu reviendras me voir ! Salut, petite sœur !

Elle s'éloigna et glissa sur le sol boueux. Le gardien resta devant la cellule de James en se balançant d'avant en arrière. Son rire emplit l'immense couloir de pierre.

Le lendemain matin, en faisant sa ronde, l'un des gardiens découvrit James baignant dans son sang. L'ancien étudiant en médecine s'était ouvert les veines avec un minuscule morceau de verre.

Mai 1878. Les murs, les places, la campagne entière se couvraient de fleurs. Mme Steptoe, vêtue de noir comme toujours, depuis la mort de son mari, se tenait dans le salon, devant la cheminée, les pieds posés sur un petit banc ; sur le guéridon, à sa droite, se trouvaient une théière et une assiette de *scones* beurrés. En buvant lentement, elle regardait le jardin par la fenêtre : la pelouse, les rosiers, les tulipes, les soucis... Les asters venaient d'éclore.

Mme Steptoe pensait au jour où une fillette maigrelette, avec des cheveux comme des queues de rats, était descendue de la voiture d'Humphrey en la regardant avec de grands yeux effrayés. A cette époque, Mme Steptoe n'aimait pas du tout Samantha. La gamine était mal élevée, venait d'un quartier horrible et Dieu seul savait quel sang coulait dans ses veines. Mais presque quatre ans avaient passé. La semaine précédente, Samantha Hargrave avait obtenu son diplôme de fin d'études.

Mme Steptoe parcourut du regard son bureau, le même depuis bientôt vingt ans, la pendule de la cheminée, les vases de fleurs séchées, l'éventail chinois un peu fané, les chiens du Staffordshire en porcelaine émaillée, et les panneaux de papier mâché où étaient accrochées les photographies des pensionnaires... Elle les avait toutes bien aimées, mais aucune d'entre elles ne lui avait fait l'impression de Samantha. Samantha qui s'était occupée d'elle pendant cette nuit tragique, l'avait soutenue tout le temps de la convalescence. Elle s'était montrée si compréhensive, si discrète, en acceptant de garder secret le drame de Mme Steptoe. Pourtant, même Samantha ignorait que, rejetée par Derry Newcastle, elle s'était volontairement jetée au bas de l'escalier avec l'intention d'en finir. Après, quand elle avait réfléchi à la folie de son geste, Mme Steptoe avait béni Samantha de lui avoir sauvé la vie ; et, bien qu'au fil des années qui suivirent la directrice fût devenue plus réservée, plus distante, elle avait gardé une place pour Samantha dans son cœur. A présent, elle souffrait de la voir partir.

Mais Mme Steptoe avait un plan. Elle savait que Samantha nourrissait l'ambition de devenir médecin ; elle essaierait de l'en dissuader. Après tout, elle avait acquis une grande influence sur la jeune fille. Elle allait lui offrir un cadeau qu'elle ne pourrait refuser : le poste de directrice à Playell.

Mme Steptoe était prête à renoncer à ses fonctions pourvu que

Samantha restât au pensionnat. Elle savait qu'il lui faudrait mettre le prix, car Samantha était très ambitieuse ; c'était la seule offre qui pût la convaincre. Comment Samantha pourrait-elle décliner une telle proposition ? Une fois qu'elle lui aurait parlé, la jeune fille oublierait ses projets et resterait près d'elle, son amie, qui l'aiderait à diriger le collège...

On frappa doucement à la porte. Alice, la bonne, parut sur le seuil. Madame Steptoe ? Il y a quelqu'un pour Samantha Hargrave. L'intendante reposa sa tasse.

— Comment ? (Au cours de ses quatre ans passés à Playell, Samantha n'avait jamais reçu une seule visite.)

— C'est un homme ; et il demande à voir miss Hargrave. Mme Steptoe se raidit. Samantha était allée à Londres pourvoir le docteur Blackwell.

— Introduisez-le, je vous prie, Alice.

Une minute plus tard, un jeune homme grand et bien bâti faisait son entrée. Il avait des traits communs mais séduisants, des cheveux roux, épais et bouclés, et portait l'uniforme de la marine marchande.

— Entrez, je vous prie, dit Mme Steptoe d'un ton sec. Tordant entre ses mains une casquette de factionnaire, il s'avança en boitant d'une étrange façon.

— Merci, madame. J'aimerais voir Samantha, si c'est possible. Dites-lui que c'est Freddy !

— Je n'arrive pas à prendre une décision, docteur Blackwell.

Elizabeth sourit. En trois ans et demi, elle n'avait pas réussi à convaincre sa jeune amie de l'appeler par son prénom.

— Je ne peux que te donner des conseils, ma chère. En fin de compte, ce sera à toi de choisir.

Après avoir reçu son diplôme de Playell, Samantha s'était trouvée confrontée à un grave problème : où aller ensuite ? Sans doute aurait-elle préféré rester à Londres pour y étudier ; mais les chances, pour une femme, d'entrer en faculté de médecine, comme le lui avait fait remarquer le docteur Blackwell, étaient pratiquement nulles. Elle lui avait donc conseillé de s'expatrier. Mais c'était ici qu'elle avait tous ses amis, dans cette ville qu'elle aimait et connaissait si bien ; et il y avait Freddy !

Samantha avait loué la maison de Crescent, mais en laissant comme instruction aux locataires de transmettre son adresse à Playell à toute personne qui viendrait la demander. Si elle venait à quitter l'Angleterre, elle serait forcée de vendre la maison et l'on perdrait sa trace.

Mais c'était là sans doute un vain espoir. Freddy s'était probablement marié, peut-être vivait-il en Australie, à moins qu'il ne soit en prison ou même mort. Après tout, cela faisait sept ans qu'ils ne s'étaient pas revus. Il lui avait promis de revenir, dans la fougue de l'adolescence. Maintenant, il l'avait probablement oubliée. Samantha, elle, ne l'avait pas oublié.

Le docteur Blackwell servit le thé.

— Je t'envie presque, Samantha, de commencer maintenant. La médecine est à la veille d'une révolution et j'ai bien peur de ne pas en vivre les grandes étapes. Mais toi, tu y participeras.

Samantha sourit ; elle lui savait gré d'avoir changé de sujet.

— Il y a un nouveau médecin, au King's College, continua le docteur Blackwell, qui est en train de provoquer un certain remue-ménage. Ce M. Lister prétend avoir fait des miracles à la clinique royale d'Edimbourg. Il dit que les blessures qu'il a pansées, des blessures qui auraient dû se gangrener et tuer le patient, se sont guéries en quelques

semaines parce qu'il les a lavées avec de l'acide phénique. Un des cas les plus étonnants qu'on m'ait rapportés est celui d'un petit garçon de dix ans, dont le bras avait été écrasé dans un atelier. Il était dans un tel état qu'il ne restait plus qu'à l'amputer jusqu'à l'épaule. Mais Joseph Lister est intervenu. Et il a fait une chose que personne n'avait osée avant lui. Il a remis les os en place, refermé la plaie et entouré le tout d'un plâtre imbibé d'une solution à base de phénol. Tout le monde a pensé qu'il agissait imprudemment, car, en amputant, le garçon avait une chance de survivre, alors que, de cette façon, on était sûr qu'il allait être emporté par la gangrène. Mais le miracle eut lieu. Quand M. Lister retira les pansements, le garçon était guéri. Sept semaines après l'accident, on le renvoya chez lui avec un bras qui fonctionnait normalement.

— Mais comment est-ce possible ? Vous m'avez toujours dit que la seule chose qui puisse guérir une plaie, c'est l'air frais, et qu'un pansement ne pouvait que garder l'air vicié ?

— J'avais peut-être tort. M. Pasteur, en France, a examiné au microscope du vin et du lait qui avaient tourné ; il affirme avoir découvert de minuscules organismes, invisibles à l'œil nu, qui provoquent la maladie. Et en Allemagne, le docteur Koch dit qu'il a identifié l'animal microscopique qui provoque le charbon. M. Lister appelle ces organismes des bactéries, selon lui ce sont elles qui infectent les plaies, et non l'air vicié. Il affirme que sa solution d'acide phénique les détruit et qu'ainsi la chair peut guérir d'elle-même, sans sécréter de pus.

— C'est la première fois que j'entends ça ! Une plaie a besoin de pus, pour guérir...

— Il est possible que nous nous soyons trompés...

Dans un frou-frou de jupes, Elizabeth Blackwell se leva et alla se poster devant la cheminée. Les dernières lueurs du jour dansaient sur ses mèches blanches.

— La médecine change, Samantha. Et je crois dur comme fer qu'une bonne partie de ce changement dépendra du nombre croissant de femmes qui choisiront la médecine. Pour l'instant, nous ne sommes guère nombreuses. Pense que le docteur Elizabeth Garrett est la seule femme inscrite au registre officiel des médecins britanniques ! Nous sommes d'ailleurs dans une situation ambiguë par rapport à la loi. Mais les hommes ne vont pas continuer longtemps à nous combattre, j'en suis sûre. Pour l'instant, les facultés de ce pays nous sont fermées,

mais un jour prochain, ces portes s'ouvriront.

Elle reprit sa respiration.

— J'ai bien peur que les nouvelles infirmières ne nous aident pas dans notre cause !

Samantha connaissait le problème. La nouvelle conception, d'ailleurs révolutionnaire, du métier d'infirmière tel que l'avait conçu Florence Nightingale attirait beaucoup de femmes qui auraient pu choisir la vocation médicale. Son école à l'hôpital Saint-Thomas était la première à donner à des femmes célibataires une éducation en vue d'un métier, et sa popularité était énorme. Mais l'école attirait également les critiques et les dirigeants devaient constamment rester sur leurs gardes.

Si l'on considérait la façon dont elle avait dérangé les habitudes du corps médical et choqué la sensibilité victorienne, on aurait pu qualifier Florence Nightingale de « féministe ». Mais elle ne l'était pas. Croyant fermement à l'infériorité du sexe féminin, elle prônait à ses infirmières l'humilité et une totale soumission ; elle voyait d'un très mauvais œil les comportements « indignes d'une dame » et s'opposait à ce que des femmes devinssent médecins ; d'ailleurs, disait-elle, celles qui l'étaient devenues finissaient « hommes de troisième catégorie ». De plus, selon elle, la médecine n'avait nullement besoin des femmes.

Samantha avait rencontré Florence Nightingale. L'été précédent, Elizabeth Blackwell l'avait amenée à l'hôpital Saint-Thomas, sur le quai Albert, de l'autre côté du nouveau Parlement. Là, Samantha avait remarqué la honte qu'éprouvaient beaucoup de femmes à se faire examiner par des hommes. C'est alors qu'elle apprit du docteur Blackwell que nombreuses étaient les femmes qui préféraient rester chez elles et souffrir de leurs maladies de femmes, plutôt que de se soumettre à une auscultation aussi embarrassante.

Après Saint-Thomas, elles s'étaient rendues chez la fameuse « patronne » qui, condamnée à l'invalidité permanente à la suite de ses activités médicales pendant la guerre de Crimée, ne pouvait plus quitter son lit. Elle accorda un entretien à sa chère amie et à sa jeune protégée, comme une reine dispense ses faveurs. Samantha avait découvert en Florence Nightingale une femme pleine de contradictions : petite et d'aspect presque chétif, son tempérament était tempétueux, voire colérique. Elles avaient parlé tout l'après-midi avec vigueur des femmes qui choisissaient la médecine, et Samantha avait même osé donner son opinion. Finalement, après le gâteau, elles

avaient pris congé de Miss Nightingale.

Elizabeth Blackwell fixa un instant sa compagne.

— Il te faut prendre une décision, sais-tu, car tu ne peux plus rester au pensionnat.

Samantha poussa un soupir.

— J'ai pensé à tout ce que vous m'avez dit, et je crois que c'est en Amérique que j'aurai le plus de chances de réussite. Mais Londres me retient encore.

Elizabeth Blackwell avait étudié la médecine aux États-Unis, son pays natal, et désirait vivement que Samantha suivît ses traces.

— C'est un homme qui te retient ici, n'est-ce pas ?

Samantha la considéra avec surprise.

— J'ai déjà vu cet air, Samantha, tu sais... dans mon propre miroir. Ma chère petite... (Elizabeth vint s'asseoir à côté d'elle sur le sofa.) Je vais te faire une confidence. Quand j'étais jeune, le désir d'embrasser la carrière médicale ne m'effleurait pas. En fait, c'est de façon tout intellectuelle que j'ai pris cette décision. Et cela est venu de mes problèmes avec les hommes.

Samantha ouvrit de grands yeux.

— Vois-tu, j'ai toujours été sensible au charme masculin. Je suis tombée très souvent amoureuse ! Heureusement, j'ai su très tôt que cela pouvait m'attirer des ennuis. Les hommes aiment manipuler les femmes trop dociles, et je ne voulais pas devenir leur jouet. C'est pourquoi j'ai rapidement ressenti le besoin d'une barrière pour me protéger, pour me permettre d'être moi-même. J'ai donc décidé de ne plus penser au mariage et d'en finir avec mes relations masculines. Il me fallait quelque chose qui occupât entièrement mes pensées. Et j'ai fait le choix qu'il fallait, Samantha, car aucun homme ne voudrait d'un médecin pour épouse.

— C'est incroyable...

— L'Amérique est un continent immense, où il y a moins de cinq cents femmes médecins. Seules quelques-unes sont mariées. Et celles qui le sont ont épousé des médecins.

— Comment est-ce possible ?

— Préjugés insurmontables, ma chère. Nous vivons à l'âge où les femmes menacent la prééminence de l'homme. Quelqu'un a appelé ce mouvement « l'assaut de la citadelle », comme si nous étions en train d'attaquer leurs défenses. Pourquoi leur faisons-nous peur, je l'ignore, mais au bout de trente ans d'exercice, je n'ai toujours pas rencontré un seul homme qui fût exempt de cette peur à notre égard. Ils se moquent de nous, Samantha. Un grand chirurgien a dit un jour que le monde se divisait en trois grandes catégories : « les hommes, les femmes et les femmes médecins ». Tu les entendras nous appeler « toubibs en jupons ». Ils ne savent pas où nous classer : ni dames, ni prostituées, nous sommes à leurs yeux de grotesques créatures. En conséquence, ma chère, si tu veux qu'ils te considèrent comme leur égale, tu dois tout faire mieux qu'eux ; mais, une fois que tu auras montré ta supériorité, quel homme voudra de toi comme épouse ? Prendre la décision de faire de la médecine, Samantha, revient à décider de rester vieille fille.

Samantha, effondrée dans le sofa, fixa longtemps sa tasse de thé refroidi.

Mme Steptoe s'agrippa au bras du fauteuil. Elle tenta vainement de cacher son dépit. Comment osait-il ! Comment cet animal osait-il se présenter et avoir l'audace de lui enlever Samantha ?

— Je suis désolée, monsieur, mais les choses sont ainsi : Samantha a quitté le pensionnat il y a une semaine sans laisser d'adresse.

Les mains rudes de Freddy continuaient à torturer sa casquette de marin. Il s'assit au bord d'une chaise brodée d'or comme s'il avait été conscient que le tissu grossier qu'il portait pouvait la souiller.

— Et elle ne revient pas ?

Elle pensa : « Certainement pas pour toi ; Samantha m'appartient. »

— J'en doute beaucoup, monsieur. Elle parlait de faire un voyage en France.

— Mais elle vous écrira sûrement ?

Mme Steptoe réduisit ses lèvres à un trait fin et se retint de ne pas l'envoyer au diable.

— Il est possible qu'elle m'écrive, en effet.

Freddy plongea la main dans la poche de son caban et en retira une enveloppe scellée. Il la lui tendit en disant :

— Si vous avez de ses nouvelles, donnez-lui ça ! Il y a mon adresse à Londres. Je me suis trouvé un boulot sur les docks et j'y resterai six mois. Dites-lui que je l'attendrai.

Mme Steptoe saisit vivement la lettre et se leva, très raide.

La porte se referma derrière le garçon qui prit en boitillant le chemin du retour. Mme Steptoe effectua un demi-tour gracieux, glissa jusqu'à la cheminée et jeta la lettre dans les flammes.

L'attelage émettait un léger bruit de roulis. Malgré le martèlement des sabots du cheval de Humphrey, Samantha ne pouvait dormir comme elle avait coutume de le faire en venant de la gare de Chislehurst.

Il fallait prendre une décision : où aller ?

Des voix oubliées ou familières lui parlaient à l'oreille. Celle de Freddy, la plus ancienne de toutes : « Attends-moi, Sam. Je te promets que je reviendrai ! » Celle du docteur Blackwell : « Je voulais être une femme indépendante... » Et enfin, celle de James, avec un timbre lugubre : « Nous sommes liés par le désastre. Mais crois-moi, ton tour viendra ! »

Elle ferma les yeux. « Liés par le désastre... Oui, Père, cela vous plairait, n'est-ce pas ? D'abord Matthew, puis James, et moi pour finir. Après dix-huit ans, vous seriez enfin vengé. Mais cela n'arrivera pas. J'ai l'intention de faire mon chemin, dans ce monde, et sans l'aide des hommes. Freddy est parti, il ne reviendra jamais. Je serai donc seule. En Amérique... »

DEUXIÈME PARTIE

NEW YORK 1878

— Ne brisez pas le cercle ! lança Louisa en rejetant la tête en arrière. Et n'ouvrez pas les yeux. Nous devons nous concentrer. Nous devons ouvrir nos consciences au monde des esprits. Soyez réceptrices. Concentrez-vous, mesdames, concentrez-vous !...

Samantha résista à l'envie d'ouvrir les yeux. Elle savait ce qu'elle verrait, d'ailleurs. Cinq jeunes femmes, assises autour de la table de la salle à manger et se tenant les mains, yeux clos, dans une attitude solennelle. La flamme d'une bougie dansait au centre du cercle. Au-delà, les ténèbres.

Quelques instants plus tôt, elles se trouvaient assises dans le salon de Mme Chatham. Elles profitaient de leur seule soirée libre de la semaine pour coudre, écrire à leur famille ou lire les dernières nouvelles à sensation du *Journal illustré* de Frank Leslie. Les journées de travail des cinq femmes étaient très longues ; jusqu'à quatorze heures pour Louisa. Helen était bibliothécaire, les sœurs Wertz, vendeuses sur la Cinquième Avenue ; la plantureuse Noémi, apprentie chez une modiste ; et la belle Louisa aux yeux verts détenait le poste le plus prestigieux : dactylographe chez Bell, qui venait d'inventer un instrument merveilleux, permettant de se parler à distance, le « téléphone ».

Samantha sentit la main de Louisa remuer dans la sienne et l'entendit prononcer de sa voix mélodieuse : « Je sens que la voie s'ouvre... Les barrières tombent, les esprits approchent... »

Une demi-heure plus tôt, Louisa, qui s'ennuyait, avait jeté son magazine et proposé de tenir une séance de spiritisme ; elle apprit à Samantha que, le mois précédent, le groupe était parvenu à convoquer l'esprit de Jeanne d'Arc. L'enthousiasme contagieux de Louisa ne lui avait pas laissé le choix. Mais à présent qu'elle tenait ses deux mains dans le noir en entendant les incantations de la jeune femme, Samantha faisait la moue : s'il était une chose dont elle n'avait pas envie, surtout dans sa nouvelle patrie, c'était bien d'entrer en rapport avec les défunts !

— Je sens une présence ! cria Louisa.

Une jeune femme poussa un petit cri et Samantha sentit les doigts moites de Noémi se serrer. La voix de Louisa allongeait les syllabes :

— Qui est là ? Qui est descendu parmi nous ? Donne-nous un

signe...

Samantha sentit son cœur se serrer.

Deux jours plus tôt, elle était arrivée par le paquebot *Servia*, de la compagnie Cunard ; grâce à Elizabeth Blackwell qui lui avait conseillé de prendre un billet de seconde, elle n'eut pas à se soumettre à l'humiliation de la quarantaine et à la désinfection auxquelles étaient condamnés les immigrants de la classe « pont ». Le billet lui avait coûté fort cher – presque la moitié de ce qu'elle avait obtenu en vendant la maison de Crescent – mais elle ne le regretta pas. Un examen minutieux de ses bagages effectué par un douanier poli, un coup d'œil rapide à ses papiers, et Samantha fut libre. De l'autre côté de la palissade, elle avait vu, regroupée comme du bétail, la masse grouillante des immigrants, la plupart transportant tous leurs biens dans un balluchon : des Allemands en culotte de peau, des Hollandais en sabots, des Irlandais en manteau du Connemara, le tout dans un brouhaha de langues diverses.

Samantha avait ensuite quitté Battery pour se diriger vers ce quartier situé entre Greenwich Village et le Lower East Side ; Elizabeth Blackwell le lui avait recommandé pour sa propreté, son côté respectable et peu onéreux. Après avoir descendu Houston Street, elle avait aperçu une pancarte sur une fenêtre : CHAMBRES A LOUER, JUIFS ET ITALIENS INUTILE DE SE PRESENTER.

L'immeuble de deux étages en pierre grise appartenait à Mme Chatham, veuve sexagénaire ; il était occupé par une adolescente un peu simple d'esprit chargée du ménage, et par cinq jeunes locataires. Samantha avait pu partager une chambre avec une jeune fille de son âge nommée Louisa Binford.

C'était un vendredi. Au dîner, Samantha avait mangé un poulet avec Mme Chatham et les autres locataires ; ensuite, elle s'était laissée tomber sur son lit, recrutée de fatigue. Là, incapable de trouver le sommeil, elle avait écouté les cognements irréguliers provenant du radiateur.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, les autres filles, habillées de longues jupes noires et de corsages blancs, s'étaient présentées, lui avaient posé quelques questions banales et s'étaient ensuite précipitées sur leurs chapeaux et leurs châles avant de se rendre au plus vite à leur travail. Samantha passa la matinée à lire les journaux new-yorkais dans le salon ; elle partit ensuite se promener dans l'espoir de dénicher le dispensaire pour femmes et enfants pauvres de l'État de New York.

Le célèbre établissement, fondé par Elizabeth Blackwell, était assez proche de la Deuxième Avenue.

Elle prit rendez-vous avec le docteur Emily Blackwell, la sœur d'Elizabeth, pour le lundi suivant.

Partout où elle alla, Samantha eut la douloureuse sensation de n'être qu'une étrangère, exilée volontaire de cette Angleterre qu'elle aimait tant. Chaque vision nouvelle de l'impressionnante cité, chaque syllabe du jargon américain, chaque coutume qu'elle découvrait (les voitures, par exemple, roulaient du mauvais côté de la rue) lui prenait un peu plus de son courage et de sa détermination. Avait-elle suivi la bonne voie ? Peut-être ce pays sauvage serait-il la tombe de ses espoirs...

— Qui est là ? dit Louisa en soupirant. Qui est venu parmi nous ? Le silence, dans la salle à manger, était maintenant total ;

Samantha s'imagina percevoir les battements de six cœurs angoissés. « Ridicule ! pensa-t-elle, tandis que ses doigts serraient plus fort ceux de Louisa. On ne peut pas réveiller les morts ! »

— L'esprit est venu parler à l'une d'entre nous. Il tente de se mettre en rapport avec quelqu'un d'assis à cette table.

La respiration de Samantha s'accéléra. La voix de Louisa se fit plus aiguë.

— Fais-nous un signe, ô visiteur de l'au-delà ! A qui souhaites-tu t'adresser ?

Samantha entendit une sorte de râle. Elle tourna légèrement la tête et souleva les paupières. De l'autre côté de la table, elle distingua une forme étrange, comme une lueur incandescente planant sur le mur opposé. Elle en resta bouche bée.

— Qui est-ce ? cria Louisa. Pour qui es-tu venu ? Parle-nous, ô esprit du monde dont personne ne revient...

Soudain, il y eut un gémissement et un fracas assourdissant. Samantha, les yeux grands ouverts, pencha sa tête en avant et vit Edith Wertz, courbée en deux, en train d'observer quelque chose sur le sol. Le halo lumineux avait disparu.

Elles se tenaient à présent debout. Louisa alluma en toute hâte les becs de gaz tandis que Samantha faisait le tour de la table en courant. La fragile Helen était étendue par terre, sa chaise renversée à son

côté ; le « fantôme », c'était donc cela !

— Elle s'est évanouie. Allez chercher les sels de Mme Chatham ! Quelques minutes plus tard, Helen reposait sur le sofa rouge, un mouchoir humide pressé sur les tempes. Elle considérait les visages penchés au-dessus d'elle avec des yeux effrayés.

— Qu'est-il arrivé ?

— L'esprit tentait d'entrer en communication avec toi ! dit Louisa. Mais tu n'as pas eu la force de le laisser entrer.

En observant le visage blafard d'Helen, ses pupilles rétractées et l'étrange pâleur de ses lèvres, Samantha se douta de la vraie raison de son évanouissement.

Louisa se leva en manipulant les volants de dentelle de son corsage.

— Je pense que le charme a été rompu. Ce n'est plus la peine de reconstituer le cercle.

— La semaine prochaine, peut-être, dit Noémi, les yeux brillant d'excitation. Je me demande qui a tenté de te parler, ma chérie !

La tête de la jeune fille roula sur le coussin.

— Mais je ne connais pas de morts...

Samantha escorta Helen jusqu'à sa chambre et resta assise à son chevet. Au bout d'une heure, elle se leva pour aller faire bouillir de l'eau sur le réchaud à alcool – le seul que Mme Chatham tolérât.

— Le thé ne va pas être très fort, dit Helen timidement, mais il y en aura assez pour deux.

Samantha s'installa dans le seul fauteuil de la petite chambre et regarda autour d'elle. Mme Chatham se vantait d'offrir à ses locataires un cadre plaisant. La chambre d'Helen ressemblait à toutes les autres, avec son lit de cuivre à une place, son armoire d'acajou et sa table de nuit dorée d'une cuvette en céramique et d'un broc d'eau ; il y avait en outre une tapisserie aux couleurs vives, plusieurs lithographies représentant l'Hudson et le Mississippi, ainsi que des rideaux froncés qui masquaient un peu la vue radieuse : un mur de brique.

Helen était assise sur le bord de son lit, elle se tordait les doigts.

— C'est la deuxième fois cette semaine que je tombe dans les

pommes. L'autre jour, je remettais des livres sur leurs rayons et, la seconde d'après, j'étais étendue par terre, les yeux au plafond. M. Grant, le bibliothécaire, était furieux. Il a cru que je simulais et m'a accusée de tirer au flanc.

Samantha attendit qu'Helen cessât de palper fébrilement l'étoffe de sa jupe.

— Je ne veux pas perdre mon emploi. J'ai eu de la chance de le trouver. Je ne sais rien faire d'autre. Il n'y a pas beaucoup de travail, à New York. Des centaines de filles attendent pour me prendre le mien. Et je ne peux pas retourner chez mon père, puisque... il... il... (Elle inclina la tête et s'interrompit.)

Samantha versa le thé. Il était vraiment léger. Elle aurait aimé pouvoir ajouter une pincée de son propre thé anglais très noir, mais elle but sa tasse, poliment.

Helen fixait Samantha.

— Je n'ai pas d'économies. Ça ne fait que trois mois que je suis à Manhattan. Quand des livres sont abîmés, on retire de l'argent sur mon salaire. Je suis censée être impeccablement habillée tous les jours, et tu sais le prix des robes. Samantha observait toujours le visage blême : un tic déformait la commissure des lèvres. Elle demanda d'une voix douce :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Helen ?

Celle-ci garda les yeux baissés sur sa tasse, secoua la tête d'un air gauche et resta muette.

— Tu n'es bien sûr pas forcée de me le dire, mais ça aide, parfois.

Un autre long moment passa ; dehors, les roues des attelages crissaient sur le pavé. Dans le lointain, portées par le vent, on entendait quelques notes d'un orchestre de rue. Helen leva finalement les yeux.

— Tu sais, j'ai un problème.

— Un problème de femme ?

Helen fit oui de la tête, en rougissant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ne s'arrête pas... Ça continue de saigner.

Samantha reposa sa tasse et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Depuis combien de temps ?

— Deux semaines. Normalement, ça dure quatre jours au plus. Mais cette fois ça ne s'arrête pas.

— Est-ce que c'est épais ?

— Oui.

Samantha gardait les yeux fixés sur les ourlets plissés du corsage d'Helen.

— Et qu'est-ce que tu as pris, jusqu'à maintenant ?

La fille se pencha et saisit un flacon caché derrière la lampe-tempête, à son chevet. Samantha déchiffra l'étiquette : *Composé végétal de Mme Lydia F., Pinkham.*

— Sur la bouteille, dit Helen comme pour se défendre, il est écrit que ça guérissait tous les troubles féminins.

— Depuis combien de temps en prends-tu ?

— Plus d'une semaine. Mais jusqu'ici, ça ne m'a rien fait.

Samantha reposa la bouteille.

— Helen, il faut que tu ailles voir un médecin.

— Non !

Elle avait eu une réaction si vive que Samantha en fut étonnée.

— Pourquoi non ?

— Je ne le supporterais pas ! Je veux dire, un homme !... J'aurais tellement honte !

— Mais les médecins ne sont pas des hommes ordinaires, Helen. Ils étudient pour cela...

Elle fit violemment non de la tête.

— Je me fiche de savoir qu'ils ont étudié, ce n'est pas bien. Un homme est un homme et ce n'est pas possible qu'il parle sans arrière-pensée

des problèmes intimes d'une jeune femme.

— Dans ce cas, va voir une femme médecin.

— Et pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Si cela te gêne de parler à un homme...

— Je ne pourrais pas faire confiance à une femme. Ça ne pourrait être qu'un charlatan.

Samantha eut un mouvement de recul. Décidément, cette traversée de dix jours l'avait épuisée.

— Mais toi, tu ne peux pas m'aider ? murmura Helen.

— Moi ? Mais je ne suis pas médecin ! (Samantha n'avait pas dit à ses colocataires pourquoi elle était venue en Amérique.) Mais ce qui t'arrive n'est pas normal, Helen, tu dois voir un spécialiste. Ce flacon ne te servira à rien.

— Mais c'est écrit sur l'étiquette !

— Helen, les étiquettes disent n'importe quoi, tu le sais bien. Arrête de te raconter des histoires.

— Alors, ça cessera tout seul. Ça doit être la fatigue. Je reste debout douze heures par jour avec un quart d'heure pour déjeuner. Et j'ai deux heures de trajet aller-retour pour me rendre à la bibliothèque, et en plus c'est un omnibus attelé où tu es à une lanière en cuir. Forcément, ça perturbe mon organisme !

— Helen, sois sérieuse...

— Je n'irai pas chez le docteur, Samantha, un point c'est tout !

Louisa était déjà au lit, en train de dévorer un roman d'amour. Samantha fit sa toilette devant l'évier et passa sa chemise de nuit.

— Elle va mieux ? demanda Louisa en reposant son livre.

Samantha se glissa entre les draps.

— Oui.

Louisa observa sa compagne. Jusqu'à présent, Samantha Hargrave était restée une énigme pour elle.

— Tu as le mal du pays ?

Samantha acquiesça en silence. Mais les choses étaient plus complexes que cela. Elle sentait une peur diffuse s'insinuer en elle. Dix-huit ans, seule dans une ville gigantesque, sans amis ni parents, un capital extrêmement limite : quelle folie avait bien pu la prendre ?

— C'est toujours la même chose, la première fois, dit Louisa d'une voix calme. Je suis partie de Cincinnati il y a un an et le premier mois, j'ai tremblé comme un moineau sous mes couvertures. Toutes les nuits !

Samantha se tourna vers elle. Louisa répondait à tous les canons de la fille aguichante. Son visage était à la fois enjôleur et fripon : une beauté de farfadet agrémentée de boucles couleur de miel. Ses yeux verts brillaient toujours d'amusement.

— Mais il ne m'a pas fallu longtemps pour découvrir à quel point tout cela représente une merveilleuse aventure ! Pas de père inflexible pour froncer les sourcils à la moindre incartade, pas de mère corsetée qui glousse. Seulement moi, route seule, enfin !

Samantha ne put s'empêcher de sourire. Louisa Binford aimait à se considérer comme une « femme moderne ». Un jour, elle avait joué au tennis à Long Island. Depuis, elle ne cessait de s'en vanter.

— Écoute, Samantha, nous sommes seules, ici, loin de chez nous, et nous essayons de nous faire une place dans la vie. Ça ne te plaît pas ?

Samantha admettait volontiers qu'elle avait été très impressionnée quand, arrivant à la pension de Mme Chatham, elle y avait trouvé un groupe de jeunes femmes tout à fait respectables, privées de famille, gagnant seules leur vie. En Angleterre, une telle chose eût été inconcevable ; une femme seule ne pouvait être qu'une vieille fille, ou une fille tout court... Bien qu'elle se sentît un peu déplacée au milieu de ces jeunes femmes si dynamiques, Samantha n'en admirait pas moins leur ambition et leur indépendance.

Louisa continuait :

— Pourtant, New York n'est pas une ville pour n'importe quelle femme. La plupart auraient mieux fait de rester chez elles.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des choses horribles, incroyables, qui menacent

celles qui ne font pas attention. Leur argent file vite, et avant qu'elles ne s'en rendent compte, elles terminent dans la débauche et doivent endurer des atrocités. La *Omette de la police* est pleine de ces histoires. Mais moi, je suis quelqu'un qui surmonte les difficultés. Je vais épouser un millionnaire. J'aurai un attelage de quatre chevaux tous de la même couleur et une garniture intérieure de satin qui sera exactement de la couleur de mes cheveux.

Le regard de Samantha s'attarda sur le ruban fané qu'elle avait cousu sur les parements de sa vieille chemise de nuit... Louisa se tut, puis, après un silence, demanda :

— Pourquoi es-tu venue à New York ?

— Pour étudier.

— Étudier quoi ?

— Je veux être médecin.

Il y eut un nouveau silence, et Louisa laissa échapper maladroitement :

— Médecin ! Mais c'est une idée délicieuse !

Samantha fronça le sourcil, tandis que Louisa continuait :

— Tu sais qu'il y a une terrible polémique à ce sujet. On essaie de forcer l'Université Harvard à prendre des étudiantes en médecine ; c'est dans tous les journaux. Eh bien, ma chère, tu vas te retrouver au beau milieu du champ de bataille !

Samantha sourit comme pour s'excuser :

— Désolée, mais je ne compte pas me présenter à Harvard. J'ai l'intention de faire mes études au Dispensaire de New York, sur la Seconde Avenue.

— Oh !

— Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Je croyais que tu voulais devenir un vrai médecin.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, peu de gens considèrent les diplômées du Dispensaire comme de vrais médecins. Légalement, je suppose qu'elles le sont,

bien sûr.

— Je ne comprends pas.

— Ecoute, Samantha, c'est peut-être différent en Angleterre, mais en Amérique, il y a deux sortes de médecins : les vrais et les autres. En Amérique, vois-tu, n'importe qui peut se dire docteur et faire poser une plaque à sa porte. On n'a pas besoin de diplôme pour ça. Les homéopathes, les mesmériens, les grahamiens et les magnétiseurs se donnent tous du « docteur ». Ils ont leurs baignoires, leurs aimants, leurs ceintures électriques ; M. Graham a ses biscuits-qui-guérissent-tout. De l'autre côté, il y a les vrais médecins, ceux qui ont été dans de vraies écoles de médecine et qui sont les docteurs au sens où toi et moi l'entendons. Mais tous ces gens-là sont en compétition, les vrais et les autres, et ça crée un sacré désordre !

— Mais les malades, ils préfèrent voir un vrai médecin, non ?

— C'est sûr, mais comment le savoir ? Tu vas voir quelqu'un qui se fait appeler « docteur », et, au beau milieu du traitement, tu t'aperçois que tu t'es fait escroquer. Alors, si en plus tu ajoutes à cette confusion les femmes médecins, tu imagines ce qui se passe dans la tête des gens !

— Mais ce n'est pas parce que ce sont des femmes qu'elles ne sont pas de vrais médecins !

— Ça ne change rien. Les gens le croient. Un point, c'est tout !

— Même quand elles ont un diplôme d'une faculté connue ?

— Impossible. Les femmes ne sont pas admises dans les facultés connues. Je viens juste de te parler du combat qu'elles mènent à Harvard.

— Mais le docteur Blackwell m'a dit qu'il y avait beaucoup de facultés qui admettaient les femmes.

— Certes, mais ce sont des facultés réservées aux femmes. Et si tu sors de l'une d'elles, les gens considèrent que tu ne dois pas être très compétente, puisqu'il s'agit d'une école de seconde catégorie. Donc, c'est toi qui deviens un médecin de seconde catégorie...

— Je vois...

— Mais ne t'en fais pas, Samantha. Je suis sûre que tu te débrouilleras

très bien au Dispensaire. Sa réputation, néanmoins, est excellente. Quant à moi, je ne pourrais jamais m'occuper de gens malades. Et j'aime tellement mon métier !

Elle raconta à Samantha comment elle s'était trouvé un poste de dactylographe, au tout nouveau central téléphonique, situé sur Nassau Street.

— Ils avaient demandé un jeune homme dans l'annonce et, quand ils m'ont vue dans la foule, ça les a beaucoup choqués. Il n'y avait que des candidats masculins. Soixante, à peu près ; et pour une seule place ! En tout cas, ça les choquait beaucoup de voir que j'étais venue et ils ont essayé de me faire partir. Le chef du personnel m'a même dit que je ne devais pas être une femme bien vertueuse si je voulais travailler comme dactylo !

— Alors, comment t'y es-tu prise ?

— Oh, le coup du charme ! J'ai fait remarquer à ce vieux bouc que les quatre opérateurs téléphoniques étaient des hommes, que l'archiviste était un homme, le secrétaire un homme, ainsi que le coursier. Imaginez, lui ai-je dit, comme ce serait bien d'avoir une touche féminine dans ce bureau. Les autres étaient scandalisés, bien sûr ; ils pensaient tous que ma seule présence dans ce bureau allait provoquer leur ruine, rien de moins ; mais j'avais réussi à amadouer le vieux Rutugers. Et, pour finir, quand je lui ai proposé de travailler à un salaire inférieur à celui de l'annonce, il a sauté sur l'occasion. C'était il y a six mois et depuis, j'ai appris à taper à la machine et même à me servir d'un téléphone !

Samantha adressa un signe de tête à sa camarade de chambre, puis se replongea dans ses pensées. Cette affaire d'universités féminines... Était-ce vrai ? Les femmes étaient-elles vraiment considérées comme de faux médecins ? Elizabeth Blackwell ne lui en avait pas touché mot. Et il restait ce problème d'argent. Samantha avait espéré, qu'au cas où le Dispensaire ne pourrait pas la prendre tout de suite, elle arriverait à trouver un travail temporaire.

Mais qu'allait-il se passer si les offres d'emplois étaient si rares ? Qu'allait-il se passer le jour où elle n'aurait plus un cent ?

— Notre école est née d'une nécessité, mademoiselle Hargrave. Sur cent femmes qui cherchent à se faire admettre dans une université d'hommes, une seule parvient à ses fins. Ma sœur a créé cet hôpital en 1855 et, en 1864, une loi nous a donné l'autorisation de décerner le titre de Docteur en médecine. Il y a neuf ans, nous tenions notre première collation de grades ; cinq docteurs ont été diplômés, cette année-là.

Elles étaient assises dans le minuscule bureau du docteur Emily Blackwell. Celle-ci ressemblait beaucoup à sa sœur, petite, séduisante, toute de féminité et de force en même temps. Le docteur Emily avait eu la gentillesse de prendre sur son temps de consultation pour faire à Samantha les honneurs de ses installations. L'hôpital comprenait deux immeubles de pierre contigus, dotés de salles de garde et de chirurgie, d'une pharmacie, d'un dispensaire et de salles d'étude. Samantha visita les services, remarquablement propres, et fut présentée aux infirmières, aux médecins et aux étudiantes.

— Nous avons fondé le Dispensaire dans le but de prodiguer des soins à des femmes pauvres et à celles qui ne supportent pas d'être examinées par des médecins du sexe fort. La première année, mademoiselle Hargrave, nous avons reçu trois mille patientes. Aujourd'hui, ce nombre a décuplé.

Emily Blackwell esquissa un sourire de satisfaction.

— Par conséquent, nous avons été amenées à créer une école où nous pourrions former notre personnel médical, uniquement féminin. Nos étudiantes voient les malades, les conseillent et leur donnent instructions et médicaments ; elles leur apprennent également l'hygiène. Nous sommes dans un quartier d'immigrés, mademoiselle Hargrave, et nombre de femmes ont une curieuse conception de la propreté. Nous avons donc mis au point un programme d'aide à domicile. Ainsi, nos étudiantes ont une expérience clinique complète.

Samantha parla alors de ses craintes sur la validité du diplôme féminin.

— Je ne nierai pas qu'il y ait de forts préjugés contre nous. Les quelques femmes qui possèdent un diplôme d'une faculté de médecine pour hommes sont mieux considérées, c'est vrai, mais j'ai le sentiment qu'avec le temps, quand nous aurons prouvé notre compétence, on

finira par nous accepter. Malgré ce que les gens disent, mademoiselle Hargrave, notre établissement est une véritable école de médecine.

Samantha se retira, en proie à l'indécision. Elle avait été impressionnée et ne sous-estimait nullement la chance qui lui était offerte de faire partie d'une institution aussi avancée et de travailler en compagnie de brillantes praticiennes, telle la fameuse Mary Putnam Jacobi ; néanmoins, la femme qu'elle admirait le plus, le docteur Elizabeth Blackwell, avait suivi les cours d'une faculté de médecine pour hommes.

Samantha aurait hélas ! amplement le temps de prendre une décision : l'école était pleine pour l'instant, et Emily Blackwell ne comptait pas engager de nouvelles étudiantes avant six mois. Le médecin lui avait néanmoins assuré qu'elle serait acceptée au mois de janvier suivant ; elle lui avait conseillé de trouver entre-temps un cabinet médical pour se familiariser avec le travail. Samantha était d'accord (Elizabeth avait fait son apprentissage avant d'entrer à la faculté, ce qui était très fréquent, à l'époque, chez les étudiants) et avait accepté avec gratitude la liste des médecins auprès desquels Emily Blackwell proposait de la recommander.

Les jours qui suivirent, l'optimisme de Samantha se changea en anxiété ; les médecins dont lui avait parlé le docteur Emily n'avaient rien à lui proposer. Certains employaient déjà des assistants, d'autres ne disposaient pas d'un cabinet assez important pour embaucher.

Tard dans la nuit, Samantha comptait son argent, à la lumière d'une lampe à pétrole. En vivant de façon frugale, elle tiendrait peut-être trois mois. Mais après...

Elle se mit alors à parcourir les annonces des journaux, à cocher celles où un médecin demandait une élève, puis alla frapper aux portes, aux quatre coins de Manhattan. Les réactions furent diverses : depuis l'amusement ostensible, jusqu'à l'indignation mal contenue. La plupart des praticiens furent choqués, taxant son entreprise d'immorale ; quelques-uns rirent de bon cœur, persuadés qu'elle ne pouvait pas être sérieuse ; trois lui firent des propositions malhonnêtes ; le dernier lui demanda hardiment sa main.

Elle commença par le quartier chic, aux environs de la Trentième Rue et emprunta les avenues pour quadriller systématiquement la presqu'île ; elle gagna enfin les alentours de la Dixième Rue, qu'on nommait aussi le Marché aux Cochons, ou le Quartier du Typhus – le quartier le plus peuplé de Manhattan. Dans la Petite Italie, les pleurs

des enfants et le grincement des orgues de Barbarie se mêlaient aux cris des marchands de rue. Elle suivit des rabbins jusqu'à Orchard Street et Esther Street, trébuchant contre les emballages de fruits qui jonchaient la chaussée, abasourdie par les hurlements des fripiers. Des immigrants de tous les âges l'abordaient, les uns mendiant une pièce, les autres réclamant de plus troubles faveurs. Il y avait moins de médecins, ici, et ceux qu'elle visita, quand ils parlaient l'anglais, la gratifièrent d'un sermon sur la nécessité de retourner chez sa maman et de faire son devoir de femme.

Cela lui prit une semaine, sept jours de marche, sept jours à gravir des escaliers, à tirer des sonnettes et à réciter les mêmes phrases ; après chaque série de réponses négatives, elle rentrait chez elle exténuée. La déception l'écrasait un peu plus chaque soir. Elle restait malgré tout confiante ; chaque rejet avait pour effet de renforcer sa détermination. Quelque part dans cette ville où la chance guettait au coin de la rue, il devait y avoir un médecin qui l'attendait.

Ce fut au coin de la Huitième Rue et de la Deuxième Avenue que l'accident eut lieu. Samantha s'apprêtait à descendre du trottoir, quand un jeune homme, en costume de cycliste, arriva sur son beau vélo de dandy. En passant devant elle, il lui adressa un sourire et souleva sa casquette de polo bleue, très mode. Quand elle traversa, il lui jeta un regard par-dessus son épaule. Samantha aperçut le fouet du cocher juste au carrefour et voulut crier « Attention ! ». Son appel s'étrangla dans sa gorge : le cycliste tourna la tête trop tard : les chevaux ruèrent et tentèrent de s'arrêter, la voiture tangua et Samantha assista à la collision, dans un vacarme de métal tordu et de hurlements. Les chevaux se cabrèrent brusquement, donnèrent des coups de sabot dans l'attelage et projetèrent le véhicule sur le côté. Un cab anglais, incapable de freiner à temps, reçut le phaéton de plein fouet. Le cocher fut projeté hors de son siège.

La scène ne dura que quelques secondes. Le carrefour s'était transformé en un théâtre chaotique où gisaient les épaves. Couchés sur le côté, les chevaux tentaient de se relever en poussant des hennissements ; les roues continuaient de tourner autour de leur axe et les autres voitures s'arrêtaient au carrefour, créant un embouteillage monstre. Les gens accouraient ; Samantha arriva la première.

D'un coup d'œil, elle avait évalué la gravité de l'accident. Le cocher du cab était mort, la tête écrasée contre un poteau du télégraphe ; les quatre occupants du phaéton se trouvaient étendus sur la chaussée ; l'un était inconscient, deux autres gémissaient et le dernier tentait de se remettre sur ses jambes ; hébété, le conducteur rampait sous la voiture, visage et vêtements lacérés. Mais ce fut au cycliste que Samantha accorda son attention : il était bloqué sous le cab, le bras droit ouvert coincé entre les rayons de sa bicyclette.

Tandis que des hommes tentaient de soulever le lourd attelage pour libérer le malheureux, Samantha se précipita dans le phaéton, saisit un foulard de soie et le serra autour du bras du jeune homme. Quand le cab glissa un peu, entraînant le vélo, il poussa un hurlement. Samantha l'examina pour voir s'il n'avait pas d'autres blessures, elle inspecta ses pupilles et lui prit le pouls ; la plaie, malgré le garrot, saignait abondamment.

— Une ambulance ! Qu'on aille chercher une ambulance !

A l'évidence, la plupart des badauds s'agitaient en pure perte ; ils s'étaient groupés en cercle et regardaient sans trop savoir que faire. Une jeune femme venait de s'évanouir sur le trottoir et deux gentlemen l'éventaient pour la ranimer. D'autres essayaient de relever les passagers du phaéton. Le cycliste, qui transpirait beaucoup, finit par perdre connaissance.

Quand le cab fut finalement remis sur ses roues, deux hommes commencèrent à tirer sur la bicyclette.

— Non ! cria Samantha. Allez-y lentement ! Si vous continuez comme ça, il va y perdre son bras !

— Écoutez, ma petite dame...

— Est-ce que quelqu'un a prévenu une ambulance ?

— Je suppose. Qui êtes-vous ?

Le jeune homme émit un grognement et s'évanouit de nouveau. Samantha lui parlait doucement, posant ses mains fraîches sur son front. Un filet de sang, s'échappant de l'écharpe, maculait le pavé.

Soudain, un homme en costume noir et chapeau haut de forme, surgit de la foule. Il se fraya un chemin et entreprit d'examiner chaque victime. Il fut bientôt à la hauteur de Samantha. Il mit un genou à terre et, se penchant sur le cycliste, lui palpa le bras, puis la tête et la nuque. Il ouvrit alors une trousse noire et en sortit un stéthoscope auriculaire, une nouveauté et un grand progrès sur le cylindre de bois inventé par Laennec. Samantha le regarda faire avec curiosité.

Sous le couvre-chef, le visage était étonnant : des yeux d'un noir de jais sous d'épais sourcils, un long nez droit, une bouche mince, des pommettes saillantes et une mâchoire proéminente. A en juger par le grisonnement des tempes, il devait avoir la quarantaine.

Il recula et remplaça le stéthoscope dans sa trousse. Samantha s'inquiéta :

— Les autres...

— Ils vont bien. Leurs blessures peuvent attendre que l'ambulance arrive, mais il faut s'occuper de ce garçon tout de suite.

Un policier fit son apparition.

— L'hôpital St. Brigid envoie une voiture, docteur Masfield.

— Il faut emmener ce garçon chez moi. J'aurais besoin qu'on m'aide pour le porter.

— Hé ! vous deux ! lança le policier. Venez ici !

Le médecin posa ses yeux sur Samantha.

— Tenez-lui le bras ; je vais tirer sur la roue. Si vous sentez un déplacement des os, dites-le-moi.

Le policier se baissa également et s'empara de la jante. Le médecin et lui se mirent à tirer doucement, tandis que Samantha gardait dans ses mains le bras du jeune homme. Il geignit, mais ne se réveilla pas. Sous l'écharpe de soie blanche, elle sentait le sang chaud et les muscles noués. De ses doigts fuselés, elle réussit à maintenir les extrémités brisées des os ; le bras fut dégagé peu à peu.

Le docteur se redressa.

— Faites attention à la façon dont vous le portez. Un mauvais mouvement et les os éclatés lui trancheront les nerfs et les vaisseaux encore intacts Avec un peu de chance, nous pourrons lui sauver son bras.

Comme les deux hommes soulevaient doucement le cycliste et l'emmenaient, Samantha se releva. Le docteur Masfield allait partir, mais se tournant vers elle, il lui dit d'un ton sec :

— Vous venez ?

Son cabinet était à deux pas. Ils passèrent par un hall d'entrée qui sentait l'acide phénique. Les hommes déposèrent le garçon sur la table avec maintes précautions ; le docteur Masfield donnait des ordres à Samantha comme s'il s'était adressé à une nouvelle assistante.

— Vous trouverez des ligatures dans cette armoire. J'aurai besoin de catgut et de fil de soie. Passez-les d'abord à l'acide phénique. Vous trouverez un tablier derrière cette porte.

Le cœur de Samantha battait à tout rompre. Elle ne savait absolument pas que faire des bobines de fil à suturer. Le docteur retira sa veste et son chapeau et releva ses manches.

— Mettez un peu de phénol dans cette bassine !

Samantha inspecta rapidement les étagères et trouva un gros flacon dont l'étiquette indiquait « Solution phénique, 5 % ». Elle en versa un peu dans la bassine d'email. Puis elle s'occupa des sutures. Deux ans plus tôt, elle avait rendu visite à Elizabeth Blackwell alors qu'on lui amenait un ramoneur blessé. Le docteur avait segmenté un fil de soie en brins d'une longueur d'environ soixante centimètres. Samantha prit des ciseaux sur l'étagère et fit de même. Ses doigts tremblaient.

— Apportez ce plateau !

Elle lui adressa un regard interrogateur.

— Là-haut ! dit-il avec un mouvement de menton. Ils ont trempé dans l'acide ? Mettez-les là, à droite.

Après avoir plongé ses mains dans la solution de phénol, le docteur Masefield retira du bras le foulard sanguinolent.

— Bon, arrêtez ça et venez m'aider. Mettez les sutures dans la bassine.

Elle décrocha vivement le tablier de la patère et le noua derrière son dos.

— C'est vous qui avez fait ça ? demanda-t-il en soulevant le foulard et en le laissant tomber dans un seau.

— Oui, murmura-t-elle.

— Vous lui avez sûrement sauvé le bras. Maintenant, apportez cette lampe jusqu'ici et tenez-la, de sorte qu'elle éclaire la blessure.

Ils travaillèrent ainsi pendant près d'une heure. Le docteur Masefield s'était assis sur un tabouret, comme un joaillier, pour nettoyer la plaie, scarifier les bords et les recoudre. Samantha l'aidait à remettre l'os en place, courait à l'armoire lui chercher ce dont il avait besoin, bougeait la lampe chaque fois qu'il changeait de position. Enfin, le dernier pansement fut stérilisé. Pendant tout ce temps, le docteur Masefield ne lui avait pas adressé un seul regard.

— Voilà ! dit-il. Maintenant, l'ambulance peut venir le chercher.

Le docteur Masefield se pencha une dernière fois sur le garçon. Il palpa encore la nuque, reprit le pouls et releva les paupières du blessé.

— Tirez le cordon de la clochette.

Samantha tira le cordon et, presque instantanément, une vieille dame

coiffée d'un bonnet apparut.

— Oui, docteur Masefield ?

— Mme Wiggen, voulez-vous envoyer le jeune Horowitz a St. Brigid chercher une ambulance ? Ensuite, faites chauffer de l'eau pour le thé, je vous prie. (Il se redressa et regarda enfin Samantha.) A moins que vous ne préféreriez du café ?

— Oh ! Non... j'aime beaucoup le thé...

La gouvernante s'en fut et le docteur Masefield laissa échapper un long soupir.

— Eh bien, à mon avis, il est tiré d'affaire. Ces cyclistes risquent leur vie avec cette circulation.

Samantha ne savait que dire ; elle observait cet homme énigmatique... Sa belle chemise de flanelle blanche et son pantalon bleu étaient maculés de sang.

Le docteur Masefield alla se laver les mains.

— Il a eu de la chance que vous soyez sur place, dit-il en lui tournant le dos. Vous avez fait du bon travail, là-bas. Puis-je vous demander où vous avez été formée ?

Samantha se sentait mal à l'aise.

— Eh bien, je...

Il se retourna.

— Veuillez m'excusez, je ne me suis pas présenté : Joshua Masefield.

— Samantha Hargrave.

Il ne lui sourit pas. On sentait que sa bouche n'y était pas habituée. Ses yeux noirs continuèrent à la dévisager. Samantha tortillait gauchement le cordon de son tablier.

— J'ai peur de l'avoir sali.

— Mme Wiggen s'en chargera. Laissez-le par terre, et elle le ramassera avec le reste. Vous semblez avoir besoin de vous asseoir quelques minutes.

Elle le suivit dans le couloir jusqu'à un salon élégant, meublé d'un sofa en velours et de fauteuils assortis. Il y avait des gravures sur les murs, une grande fougère à la fenêtre et des fleurs séchées sur la cheminée.

Elle s'assit sur le sofa ; il resta debout. Dans la rue, la circulation avait repris son cours bruyant. Des bruits d'eau courante et de vaisselle parvenaient du fond de la maison. Samantha croisa les mains sur ses genoux et découvrit, à sa grande confusion, une large tache de sang sur sa jupe, au niveau de ses genoux.

— Mme Wiggen va vous laver ça ! dit le docteur.

— Oh non, je me débrouillerai toute seule.

— Ne soyez pas ridicule. C'est le travail de Mme Wiggen ; elle est habituée. Vous ne pouvez pas sortir dans la rue comme cela.

Samantha baissa la tête, incapable d'affronter son regard. Ses ennuis de jeunesse, ses difficultés d'élocution qu'elle croyait avoir vaincues depuis longtemps revenaient, hélas ! la tourmenter.

— Vous êtes anglaise, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Depuis longtemps ici ?

— Dix jours.

— Alors c'est là-bas que vous avez été formée, à Londres ?

— Formée, monsieur... Qu'entendez-vous par là ?

— Où avez-vous appris la médecine ?

— Je n'ai jamais étudié la médecine.

— Mais enfin, vous devez avoir reçu un enseignement médical ! Comme infirmière, au moins !

Elle secoua la tête sans dire un mot.

— Quand j'ai vu la façon dont vous vous conduisiez là-bas, donnant des ordres, vous occupant d'abord des blessés les plus gravement atteints, j'ai cru que vous étiez médecin, ou tout au moins infirmière. Je ne vous aurais certes pas demandé de me suivre si j'en avais douté une seconde ; et je ne vous aurais pas imposé tout ça ! (Il fit un signe

de la main en direction de la table d'opération.) Dieu du ciel ! Que devez-vous penser de moi !...

Ils se regardèrent dans les yeux et tous les bruits du matin semblèrent s'évanouir. Pendant quelques secondes, Samantha n'entendit plus que les battements de son cœur, puis la voix éraillée de Mme Wiggen vint rompre le charme.

— Le thé est prêt, docteur.

— Servez-nous ici, madame Wiggen.

La vieille dame eut l'air très surpris. Elle jeta un œil noir à Samantha avant de se retirer.

— Je reçois si peu de visiteurs qu'il arrive à la pauvre Mme Wiggen de se laisser aller quelque peu...

Le thé fut servi et, quelques instants plus tard, Mme Wiggen apporta une jupe. Samantha la passa dans la salle de chirurgie. Le cycliste dormait profondément. La jupe de remplacement, taillée dans un lainage de qualité, était très étroite à la taille ; elle ne pouvait donc pas appartenir à la boulotte Mme Wiggen. Mais à qui, dans ce cas ?

— Vous devez me pardonner mon attitude, mademoiselle Hargrave, dit le Dr Masefield quand elle revint. Et vous devez me croire quand je vous dis que, si j'avais su que vous agissiez ainsi uniquement par charité, je n'aurais jamais eu l'outrecuidance de faire appel à vos services. Je suis consterné par cet impardonnable manque de discernement !

Samantha ne quittait pas sa tasse des yeux.

— En fait, docteur, dit-elle d'une voix à peine audible, vous n'aviez pas entièrement tort.

Elle lui raconta brièvement ses expériences en Angleterre, son amitié avec Elizabeth Blackwell et termina en lui révélant la raison de sa venue à New York. Joshua Masefield l'écouta avec intérêt. Samantha n'était pas très à l'aise. Heureusement, le bruit d'un attelage rompit ce tête-à-tête et ils entendirent quelqu'un monter les marches du perron et frapper à la porte.

C'était l'ambulance de St. Brigid. Le docteur Masefield aida l'infirmier à transporter le garçon sur une civière, tandis que Samantha, assise au salon, terminait son thé. Quand il revint prendre son siège, elle lui dit,

sur un ton qu'elle eût voulu détaché :

— Je suppose qu'on en a fini avec ma jupe, à présent.

— Ne pressez jamais une artiste ! Mme Wiggen l'a certainement étendue dans une bassine et doit l'inonder d'une de ses préparations secrètes !

— Mme Wiggen est-elle votre assistante ?

— D'une certaine façon. Elle n'a pas de formation, mais elle veille à ce que les patients se tiennent bien dans la salle d'attente et nettoie la salle de pansements. Il m'arrive de faire appel à ses services ; c'est d'ailleurs ce que j'aurais fait aujourd'hui, si vous n'aviez pas été là.

— Avez-vous pensé à prendre un élève ?

— Puisque vous en parlez, oui ! Il doit commencer la semaine prochaine.

— Qui ?

— L'étudiant en médecine que j'ai engagé.

Tous ses espoirs s'effondraient.

— Ai-je dit quelque chose de mal, mademoiselle Hargrave ?

Elle lui décrivit ses sept jours de quête ; elle ne cherchait, après tout, qu'une place bien modeste. Elle finit par avouer avec une certaine tristesse qu'elle était assez découragée.

— Ainsi vous allez suivre les cours au Dispensaire Blackwell en janvier. C'est probablement pour cela qu'on vous a refusée partout. Peu de médecins peuvent se permettre de prendre un élève pour six mois. Le minimum se situe autour d'une année.

Samantha secoua négativement la tête.

— Docteur Masfield, j'ai le sentiment que ce n'est pas pour cette raison qu'on m'a rejetée. Mais je vous remercie de votre sollicitude.

La masse imposante de Mme Wiggen parut dans l'encadrement de la porte ; elle tenait la jupe de Samantha.

— Elle est encore mouillée, mais les taches sont parties !

Samantha alla se changer à nouveau dans la salle d'opération, et remarqua qu'entre-temps tout avait été nettoyé. Elle nota également que tous les instruments dont s'était servi le docteur Masefield trempaient à présent dans un bain d'acide phénique.

Elle revint dans le salon en redressant son chapeau et en remettant en place les mèches folles qui lui barraient le front.

— Vous autres Américains aimez le progrès. C'est la première fois que je vois appliquées les méthodes antiseptiques de Lister.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas tous les Américains, mademoiselle Hargrave ; en fait, nous ne sommes qu'une poignée. J'ai lu des articles et j'ai procédé à quelques expériences personnelles. Ma conviction a été immédiate. Mais la majorité des médecins de ce pays, j'en ai peur, sont toujours opposés à la théorie des microbes.

— Bon, eh bien...

Elle lissa sa jupe et tripota ses poignets de manche. Joshua Masefield la précéda jusqu'à la porte d'entrée.

— Dois-je vous appeler un fiacre ?

— Non, merci. J'habite sur la rue Houston, chez Mme Chatham. Merci pour le thé.

— Merci à vous pour votre aide. Ce garçon vous doit la vie.

— Mais non, c'est vous qui... Oh, mon Dieu !

— Qu'y a-t-il ?

— Mes gants ! Je les ai ôtés sur le lieu de l'accident. Je suis sûre de les avoir oubliés là-bas. C'est ma seule paire !

Il se tenait en silence sur le pas de la porte. Elle lui lança un sourire timide : « Au revoir, docteur Masefield ! »

Cette nuit-là, elle dormit d'un sommeil agité. Le souvenir de Joshua Masefield revenait sans cesse. Qu'avait-il donc qui l'intriguât à ce point ? Son apparence séduisante, à n'en pas douter : ses cheveux noirs parsemés de cheveux gris, ses épaules larges et son dos si droit qu'on eût dit un officier. Mais il y avait autre chose. Joshua Masefield exprimait une sorte de mélancolie et ses yeux recelaient une grande tristesse. Ses manières ne lui avaient-elles pas semblé un peu guindées,

comme s'il avait cherché à dissimuler sa vraie personnalité ? Il y avait dans ce petit salon quelque chose de si touchant, comme s'il eût été prêt à recevoir des visiteurs qui ne seraient jamais venus.

A regret, Samantha repoussa de ses pensées l'image du médecin. Il y avait tant d'autres sujets dont elle devait se soucier : où aller, maintenant ? Comment faire durer son pécule ?

Quatre jours plus tard, un paquet arriva. Samantha était sortie, toujours en quête de travail et ce fut donc Mme Chatham qui reçut le petit colis qu'elle déposa dans la chambre de Samantha. Le soir, après une journée décourageante, la jeune fille trouva la boîte et, brûlant de curiosité, en déchira l'emballage. A l'intérieur d'un nid de papier crépon reposait une paire de gants en daim gris colombe ; un billet était joint : « Vous ne ferez jamais bonne impression sans une paire de gants. En remerciement de vos inestimables services. » Le mot était signé J.M.

En montant les escaliers qui menaient à la porte du médecin, le lendemain matin, elle se reprocha sa nervosité. Elle serait polie, mais brève ; peut-être même pourrait-elle remettre la boîte à Mme Wiggen sans le voir, lui ; elle laisserait un message pour expliquer que, bien qu'elle apprêtiât sa générosité, elle ne pouvait accepter le cadeau.

A sa grande surprise, l'entrée était remplie de patients et elle ne vit pas Mme Wiggen.

Consciente d'attirer tous les regards, car ses vêtements simples mais élégants tranchaient sur ceux des dames du quartier, Samantha chercha un siège. Il y avait deux bancs le long du mur comme dans beaucoup de cabinets médicaux : quand le malade en consultation sortait, celui qui était assis le plus près de la porte entraînait à son tour. Puis, tous les autres se poussaient sur le banc et ceux qui étaient debout prenaient la place libre, par ordre d'arrivée.

Samantha ainsi que deux hommes et un petit garçon n'avaient pu trouver à s'asseoir. Une femme au visage couperosé s'éventait avec un mouchoir. Une jeune mère grondait un bébé qui pleurait dans ses bras. Une vieille femme recouverte d'un long châle noir, un énorme crucifix sur la poitrine, regardait dans le vide.

Quand la porte du cabinet s'ouvrit, toutes les têtes se retournèrent et le cœur de Samantha battit plus fort. Joshua Masefield, en manches de chemise, se pencha et dit « signor Giovanni ! » en faisant signe à l'un des hommes debout. L'immigrant enleva vivement sa casquette et entra ; la porte se referma derrière lui. Si le docteur Masefield avait aperçu Samantha, il n'en avait rien laissé paraître.

Les minutes passèrent. Des voix étouffées parvenaient de derrière la cloison. Samantha ne cessait de retourner la petite boîte.

La porte s'ouvrit de nouveau. L'Italien revint en entourant de son bras une jeune femme qui pleurait, le visage enfoui dans ses mains. Au moment où ils sortirent, les yeux de Samantha croisèrent ceux du docteur. Ils restèrent ainsi un moment, puis il lança : « Au suivant, s'il vous plaît ! » et se réengouffra dans son cabinet, suivi par un jeune homme au poignet bandé. La nervosité de Samantha tourna au mécontentement.

Elle se demandait si elle allait partir quand elle entendit le froissement d'une robe dans le couloir. Mme Wiggen glissa vers Samantha et lui dit :

— Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît ?

Samantha fut conduite dans une pièce jouxtant le cabinet. Comme le salon, de l'autre côté du couloir, elle donnait sur la rue et s'ornait d'une belle cheminée de marbre. Mais là s'arrêtait la ressemblance. Le bureau privé de Joshua Masefield était dénué de toute prétention ; il semblait également évident qu'on y vivait bien. Il y avait un sofa en crin, recouvert de velours, une bibliothèque bien fournie, en chêne sculpté, des fauteuils assortis avec de gros coussins usés, un guéridon placé devant la fenêtre supportant une énorme plante verte et un bureau à cylindre en acajou où s'empilaient journaux, livres et magazines. Sur un guéridon, dans un coin, elle aperçut un service en cristal ainsi qu'un carafon de brandy. L'atmosphère était simple, bourgeoise, et visiblement celle d'un homme épris de solitude et d'intimité. Chose étrange, elle ne vit pas une seule photographie.

— Que puis-je pour vous, mademoiselle ?

Joshua Masefield était debout devant elle.

— Je suis venue pour vous rendre ceci, dit-elle en lui tendant la boîte.

Il haussa les sourcils, mais ne fit pas un geste pour la prendre.

— Il m'est impossible d'accepter ces gants. Je n'ai pas l'habitude d'accepter des présents de personnes que je connais à peine. Reprenez-les, je vous en prie ! (Elle regarda autour d'elle et déposa la boîte sur le bureau.) Je suis désolée si je vous ai dérangé. Au revoir, docteur.

Elle fit demi-tour pour s'en aller.

— J'ai peur que vous ne vous flattiez, mademoiselle Hargrave.

Samantha s'arrêta net.

— Comment ?

— Les gants n'étaient pas un présent, mais la rétribution de vos soins. Quand j'ai vu le cycliste à l'hôpital, son père m'a donné un chèque. Comme je savais que vous aviez besoin d'une paire de gants, j'ai pris la liberté de les acheter à votre place au lieu de vous envoyer une partie de mes honoraires. Si vous comptez devenir médecin, mademoiselle Hargrave, il va vous falloir apprendre à accepter les dons en nature ; vos malades n'auront pas toujours de l'argent liquide.

— Oh, mon Dieu ! J'avais pensé...

— Je sais à quoi vous avez pensé, mademoiselle Hargrave. Tenez ! (Il prit la boîte et la lui tendit.) Reprenez-les. Si cela vous fait plaisir, vous pourrez les garder en souvenir ; ce sont vos premiers honoraires.

Samantha prit la boîte et se força à sourire.

— Je suis stupide.

La porte s'ouvrit. Mme Wiggen apparut.

— Docteur ? M. Solomon vous attend.

— Un moment, madame Wiggen.

Une fois la porte refermée, Samantha lui demanda :

— Elle ne m'aime pas, n'est-ce pas ?

— Mme Wiggen est très protectrice, une vraie mère poule ! Dites-moi, mademoiselle Hargrave, où en sont vos recherches ?

Elle lui dit qu'elle avait échoué, et que le docteur Emily Blackwell ne lui avait pas laissé grand espoir.

— J'ai bien peur que les circonstances ne me contraignent à rechercher un autre travail en dehors de la médecine jusqu'à ce que le Dispensaire puisse m'accepter.

— Ce ne sera pas facile. Il y a des centaines de jeunes femmes dans votre situation. J'y ai pensé, mademoiselle Hargrave. L'étudiant sur qui je comptais va entrer à l'Université Cornell. Il vient d'une famille très aisée et possède d'excellentes références. Il n'aura donc aucun mal à se placer comme élève chez un médecin de Manhattan. C'est ainsi

que je me suis dit, mademoiselle Hargrave, que je devais vous engager à sa place. Après tout, vous avez bien plus besoin d'un travail que lui ; vous m'avez déjà prouvé votre savoir-faire. J'ai pensé, en outre, qu'une assistante m'aiderait énormément, car la plupart de mes patientes se sentent mal à l'aise devant moi. Est-ce que cela vous intéresserait ?

Elle le fixa interdite :

— Toutefois, j'ai... (Le docteur Masfield se dirigea vers le guéridon où il fit une pause.) J'ai d'autres motifs, plus personnels, dont je dois vous faire part, car je ne doute pas qu'ils influenceront votre décision. Voilà, j'ai pensé que vous pourriez également m'assister dans ma vie privée, mademoiselle Hargrave. Cela concerne, voyez-vous (il évita son regard), ma femme.

Il se tut, et la pièce sembla s'emplir des bruits de la rue. Samantha attendait.

— Mme Masfield est invalide, clouée au lit ; elle a parfois besoin de soins que Mme Wiggen est peu à même de lui prodiguer. J'ai pensé engager une infirmière, mais ce n'est pas un travail qui exige une présence à demeure. Mon épouse n'est que... immobilisée, parfois.

Il finit par relever la tête.

— La plupart du temps, ma femme est tout à fait capable de s'occuper d'elle-même. Mais elle a des... rechutes. Ce sera alors que j'aurai besoin de votre aide. Je m'empresse d'ajouter, mademoiselle Hargrave, que cela n'arrive pas très souvent et que, le reste du temps, vous travaillerez avec moi.

Samantha se sentit étrangement émue. Le médecin lui avait parlé d'une manière saccadée, comme si chaque mot lui eût coûté ; elle comprit qu'il venait de lui faire un aveu difficile.

— Bien sûr, vous désirez un peu de temps pour considérer...

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, docteur Masfield. Je suis très honorée d'accepter votre offre.

Samantha déménagea l'après-midi même, aidée par Louisa. Sa chambre se trouvait au deuxième étage, à côté de celle de Mme Wiggen. Elles se partageaient une salle de bains nouvellement installée en haut de l'escalier. L'enthousiasme de Samantha était quelque peu refroidi par une incertitude rétrospective : elle avait pris une décision très rapide mais, après tout, que savait-elle de cet homme ?

À sa grande déception, elle apprit qu'elle devait prendre ses repas à la cuisine, en compagnie de Mme Wiggen et de Filoména, une jeune Italienne qui venait, trois jours par semaine, faire le ménage. Les Masefield, expliqua froidement Mme Wiggen – qui ne cachait pas son mépris pour la nouvelle venue –, prenaient toujours leurs repas dans leurs appartements. Elle avait le droit de se servir du salon pour recevoir des invités, mais il ne fallait entrer, sous aucun prétexte, dans le bureau du docteur, ni déranger Mme Masefield, sauf quand celle-ci appelait. Elle avait quartier libre le dimanche.

Comme Samantha n'allait pas tarder à le découvrir, le docteur Masefield était un homme secret, renfermé. Les quelques questions qu'il lui avait posées, le jour de leur rencontre, seraient peut-être les seules qu'il lui poserait jamais. Joshua Masefield descendait tous les matins à huit heures sonnantes, lançait un « bonjour » cordial puis priait Mme Wiggen de faire entrer les premiers patients. Il gardait invariablement un aspect raide et professionnel, ne demandait jamais à Samantha si elle avait bien dormi ou si elle désirait quelque chose en particulier, Mme Wiggen étant censée s'occuper de tout. Et quand, un jour, Samantha s'enquit innocemment de la santé de Mme Masefield, qu'elle n'avait toujours pas rencontrée, il prit visiblement sa question pour une indiscretion.

Pendant les consultations, elle l'observait, tandis qu'il interrogeait les malades, établissait ses diagnostics et rédigeait ses ordonnances : il rassurait ses patients d'une voix pleine de sollicitude et ne les accompagnait pas sans leur avoir donné un échantillon de son armoire pharmaceutique. Ensuite, il se lavait les mains et expliquait chaque cas à Samantha. Ainsi, il lui dit une fois, à propos d'un enfant mordu par un chat enragé : « N'importe quelle morsure d'animal peut donner la rage ; même celle d'un animal domestique comme le chat de ce pauvre Willie. L'enfant que vous venez de voir, mademoiselle Hargrave, va souffrir tous les tourments imaginables. Il va étouffer et, ce qui est pire, sera torturé par une soif inextinguible ; la vue d'un

verre d'eau ou d'une tasse de thé le plongera dans des crises d'hystérie. Les traitements le plus souvent prescrits sont l'opium et la saignée, mais ils restent inefficaces. »

— Ainsi, ce malheureux garçon est condamné ?

— Oui. On craint plus la rage que la peste, car dans le premier cas, il n'y a pas de survivant. On dit que cette maladie réside dans la salive de l'animal. M. Pasteur fait des recherches, en ce moment, pour trouver un moyen de la guérir ; mais, pour ce pauvre Willie, ce sera trop tard, de toute façon.

Avec les femmes, il se montrait exceptionnellement doux, attentionné et respectueux de leur pudeur. Il se servait toujours du long stéthoscope démodé de Laennec afin d'éviter de les embarrasser en se tenant trop près d'elles. Il avait le don de poser des questions intimes sans en avoir l'air. Comme un véritable examen n'était guère concevable, il consacrait plus de temps à parler avec sa cliente pour aller au cœur du problème, puis établissait son ordonnance en prodiguant conseils et réconfort.

Mais il y avait des maux que Joshua Masefield ne pouvait ni ne désirait soulager.

— Mlle Sloan m'a demandé un remède pour rétablir son cycle menstruel, lui dit-il un jour. Je la soupçonne d'être enceinte. Elle m'a demandé de provoquer ses règles.

— Mais cela signifie...

— Une grossesse non désirée est une chose bien triste, mademoiselle Hargrave. Les remèdes abondent, mais je doute qu'ils fassent aucun bien. Une infusion de gui d'Espagne, des fleurs de chrysanthème peuvent donner des résultats, ou une tisane de pouliot ou d'orme. Il est des sages-femmes, je le sais, qui gagnent beaucoup d'argent dans l'avortement.

— Et que faites-vous avec de telles patientes ?

— J'ai conseillé à Mlle Sloan de laisser faire la nature. Mais je sais qu'elle s'arrêtera à la pharmacie De Winter pour acheter un de ces produits.

— Est-ce possible ?

— Les « régulateurs » féminins rapportent beaucoup d'argent,

mademoiselle Hargrave, malgré leur inefficacité. Les pilules James Clark, les potions Ford, le médicament du docteur Kilmer. Toute femme possédant une pièce de cinquante cents peut s'acheter un flacon de faux espoir.

Le docteur Masefield connaissait assez de mots dans toutes les langues qu'on parlait dans le quartier pour poser les questions de base aux immigrés qui venaient le consulter. De plus, on faisait souvent appel à Filoména pour traduire de l'italien, et le peu de français que connaissait Samantha était également mis à contribution. Avec les enfants, le docteur Masefield témoignait d'une extraordinaire patience ; il caressait leurs fronts brûlants et leur racontait des histoires. Samantha ne cessait de s'étonner de ces métamorphoses : avec elle ou avec Mme Wiggen, Joshua Masefield, rigide et distant, conservait son masque. Mais avec ses patients, il devenait doux, amical et confiant.

Quand elle se retrouvait dans sa chambre, la nuit venue, après une journée épuisante et un dîner en tête à tête avec Mme Wiggen, Samantha, assise devant le feu de sa petite cheminée, pensait à cet homme mystérieux. Pourquoi un aussi brillant praticien moisissait-il dans ce quartier obscur ? De plus, il était évident que Joshua Masefield n'avait ni amis ni relations mondaines. A part ses clients, Filoména et le jeune homme qui venait chaque semaine de la pharmacie De Winter, personne ne passait jamais le voir. Samantha se demandait pourquoi il se retirait chaque nuit dans son bureau, fermant sa porte au monde entier – il ne sortait que pour les visites à domicile – sans même passer une soirée dans un club. Pourquoi ces manières d'exilé dans cette demeure lugubre ?

Peut-être y avait-il un rapport avec l'invisible Mme Masefield.

— Qu'est-ce qui ne va pas, chez elle ? demanda Louisa.

Elles déjeunaient dans le nouveau salon de thé du Macy.

— Je ne sais pas.

Samantha n'aimait pas parler des Masefield ; elle les respectait trop pour consentir à jaser à leur sujet. Mais Louisa savait pousser aux confidences.

C'était une chaude journée d'été et les deux jeunes filles avaient prévu, après le déjeuner, d'aller faire un tour aux Champs-Élysées de Hoboken, pour voir l'équipe de base-ball des Knickerbockers de New York affronter les Red Stockings de Cincinnati. Récemment, Samantha

avait entrepris d'explorer New York en compagnie de Louisa. Elles faisaient de joyeuses excursions, mais Louisa ne pouvait réprimer sa curiosité à propos des Masfield.

— Tu veux dire que tu es censée t'occuper d'elle et qu'il ne t'a toujours pas expliqué pourquoi ? Samantha Hargrave, comment peux-tu tolérer cela ?

— Il me le dira quand il sera prêt.

— Et que feras-tu si c'est quelque chose d'absolument horrible ?

— Tu lis trop de romans, Louisa.

— Mais c'est romantique ! Il est si beau ce docteur, et il souffre tant !

— Allons, Louisa !

Bien que Samantha eût du mal à l'admettre, Louisa venait de traduire ses propres sentiments. Quelque chose de tragique émanait de la personne de Joshua Masfield. Mais Samantha refusait de se laisser entraîner à bavarder là-dessus. Le docteur Masfield avait sa vie, un point c'est tout. De plus, elle avait une grosse dette envers lui et avait presque honte de devoir le quitter dans cinq mois.

— Et comment sais-tu que cette Mme Masfield existe bien ?

Samantha, qui allait mordre dans son sandwich, la regarda :

— Je te demande pardon ?

Louisa se pencha sur la table pour lui confier sur un ton de conspiratrice :

— Après tout, il n'est pas du tout convenable qu'une jeune femme vive sous le même toit que son employeur. Qu'en penseraient les patients ? C'est pourquoi il s'est inventé une épouse.

— Louisa Binford, tu me choques ! Le docteur Masfield est d'une correction irréprochable. Et d'ailleurs, il y a aussi Mme Wiggen, dans cette maison.

— Qui doit dormir comme une souche, dès qu'elle ferme les yeux ! Je l'ai vu, Samantha, et je pense que cette froideur qu'il affiche n'est qu'un masque. C'est tout simplement un homme qui vit seul. Et toi, tu es là, si jolie, si innocente, comment pourrait-il résister ?

— Louisa ! Qu'est-ce que tu insinues ?

— Qu'une de ces nuits il viendra frapper à ta porte. Souviens-toi bien de ce que je viens de dire !

C'est exactement ce que fit le docteur, six jours plus tard. Ce samedi-là, l'heure était déjà fort avancée quand Joshua Masefield se présenta à la porte de Samantha, qui était en train d'écrire à Elizabeth Blackwell. Il était vêtu d'un frac gris anthracite, comme s'il s'appêtait à sortir. Il semblait fort préoccupé.

— Voudriez-vous venir avec moi, je vous prie, mademoiselle Hargrave ?

Samantha jeta un châle sur ses épaules, prit une lampe et le suivit dans l'escalier. Il fit halte devant une porte.

— Je dois sortir et ma femme a besoin de quelqu'un à son chevet. D'habitude, c'est Mme Wiggen qui s'en occupe, mais elle s'endort souvent. Je vous fais confiance pour rester éveillée.

Samantha ne s'attendait pas au spectacle qu'elle découvrit. La chambre de Mme Masefield, aussi élégante que celle d'un appartement de la Cinquième Avenue, contrastait étonnamment avec le reste de la maison. L'ébène polie, les chérubins dorés et le fer forgé, le paravent de cheminée en tapisserie de Berlin, les chaises Louis XIV et les tentures ornées de scènes mythologiques semblaient surgis d'un conte de fées. Une bonne flambée crépitait dans une cheminée de marbre.

L'attention de Samantha se reporta alors sur le lit au-dessus duquel se penchait le docteur Masefield ; elle n'en aperçut pas, tout d'abord, l'occupante. De lourdes draperies pendaient du ciel de lit en festons de volutes et de franges. Elle resta immobile, stupéfaite.

— Mademoiselle Hargrave...

Samantha s'approcha, tenant sa lampe bien haut ; là, elle reçut un second choc. Estelle Masefield était la plus belle femme qu'elle eût jamais contemplée.

Une couronne de cheveux blonds s'étalait sur l'oreiller de satin, frémissant à chaque mouvement du délicat visage. Sa peau était aussi pâle que celle d'une enfant, ses joues légèrement carminées : des roses sur de la neige. Quand ses paupières se soulevèrent, Samantha découvrit ses yeux presque violets. Son nez étroit était celui d'une statue grecque. Le tout évoquait l'image de Vénus représentée sur un tableau au-dessus de la cheminée.

Le Dr Masfield tenait l'un de ses poignets entre ses doigts.

— Elle a une forte fièvre. Je veux qu'elle n'augmente pas. Vous utiliserez ceci, sa température ne doit pas dépasser 38,8.

Il désignait un thermomètre sur la table de chevet ; il devait être laissé sous le bras de la patiente pendant cinq minutes.

Mme Masfield poussa un gémissement, sa tête roula sur l'oreiller.

— Elle aura des moments de conscience. Dites-lui qui vous êtes – elle a entendu parler de vous – et que j'ai dû aller accoucher une femme dans Mulberry Street. Si la température dépasse 38,8, frictionnez-la à l'alcool de la tête aux pieds. Enlevez les couvertures et sa chemise de nuit. Continuez à la frotter ainsi jusqu'à ce que sa température baisse. Je vais essayer de revenir vite.

Puis, alors qu'il s'apprêtait à partir :

— Ma femme est atteinte de leucémie, mademoiselle Hargrave. Son sang est si pauvre qu'elle risque à chaque instant l'infection ; et, si l'on n'y prend pas garde, celle-ci peut rapidement se transformer en pneumonie. Elle a déjà souffert de plusieurs crises et elle a tellement d'adhérences pleurales qu'elle souffre continuellement ; de plus, sa circulation et sa respiration sont si faibles que le moindre effort l'exténue. Il ne faut pas la quitter une seconde. Si c'est vraiment nécessaire, tirez le cordon. Il est relié à la chambre de Mme Wiggen.

Il fit brusquement demi-tour et sortit de la chambre.

Samantha venait à peine de placer une chaise près du lit qu'on frappa doucement à la porte. La tête de Mme Wiggen apparut.

— Comment va-t-elle ?

— Elle dort.

La gouvernante entra pour de bon, serrant un châle sur ses épaules, s'approcha du lit sans faire de bruit. Son visage s'adoucit et elle secoua la tête tristement.

— Pauvre homme ! Comme s'il n'avait pas déjà assez de soucis pour s'occuper du reste de Manhattan !

Elle lança un coup d'œil pitoyable à Samantha.

— Je me suis occupée d'elle toute la nuit dernière. Je suppose que

c'est pour cette raison qu'il vous a dit de venir, il voulait que je dorme un peu. Mais comment est-ce que je dormirais avec mon petit ange qui souffre autant ? Vous pouvez aller vous coucher, mademoiselle Hargrave. Je me charge d'elle.

— Le Dr Masefield me l'a demandé, madame Wiggen, et je lui ai donné ma parole de ne pas la quitter ;

Un instant, les yeux de la gouvernante scrutèrent Samantha. Puis elle laissa retomber les épaules et dit :

— Ah ! Je crois bien que vous avez raison. Je vais aller nous chercher du thé ; la nuit va être longue.

Après le départ de Mme Wiggen, Samantha prit la température d'Estelle Masefield, 38 seulement... Elle s'assit sur le bord de sa chaise et contempla le profil délicat, les cils blonds, les joues pâles, la transparence enfantine de la peau sillonnée de veines bleues. Estelle Masefield devait avoir moins de trente ans.

Mme Wiggen revint avec un plateau qu'elle déposa sur une table basse incrustée d'ivoire.

— Allez, mademoiselle Hargrave, il n'est pas nécessaire de s'asseoir sur elle !

Samantha alla rejoindre la gouvernante, mais plaça sa chaise de façon à pouvoir surveiller Mme Masefield. Mme Wiggen versa le thé.

— Comme c'est triste, tout ça !

— Cela fait longtemps ?

— Non, elle est tombée malade l'année dernière. Elle n'avait que vingt-huit ans. Au début, on ne savait pas ce que c'était. Il suffisait qu'elle prenne un tout petit peu d'exercice pour se sentir faible, et tout de suite après elle s'évanouissait. On pensait qu'elle était enceinte, ce qui aurait été merveilleux puisqu'ils avaient tellement envie d'avoir des enfants. Ça ne fait que trois ans qu'ils sont mariés, vous savez. Mais alors on a trouvé ces boules dans son cou et le docteur Washington a fait des recherches au microscope. Bien sûr, je ne comprends pas aussi bien que le docteur Masefield, mais je sais que c'est à cause de quelque chose dans son sang qu'elle est dans cet état.

Samantha regarda la silhouette diaphane qui gisait sous la couverture ; Estelle Masefield ressemblait à une enfant.

— Peu après, le docteur Masfield a décidé de l'emmener à New York.

— D'où venaient-ils ?

— Mais de Philadelphie ! Et quelle vie ils menaient ! Ils avaient une maison sur Rittenhouse Square et ne se mêlaient qu'à la meilleure société. Ils donnaient des réceptions, des bals. Mon petit ange débordait de vie, elle adorait être entourée tout le temps. Quant au docteur Masfield, eh bien c'était un des meilleurs médecins de la ville. Il donnait des cours à l'université et sa clientèle n'était composée que de grandes familles. Pas comme maintenant !

— Pourquoi sont-ils partis ?

— La leucémie est une drôle de chose, mademoiselle Hargrave. C'est une maladie qui fait peur... Certains pensent que c'est contagieux. Vous savez comment les gens réagissent avec le cancer. Ses amis se sont confondus en excuses, mais personne ne venait plus la voir. Estelle restait à la maison. Autant mettre un oiseau en cage ; elle s'est mise à dépérir. Et le pauvre docteur Masfield n'était plus que l'ombre de lui-même. Je l'ai entendu pleurer plus d'une fois, la nuit...

Soudain, elle se reprit :

— Oh, tout ça, c'est du passé, maintenant. De toute façon, s'il ne vous en a pas parlé, ce n'est pas à moi de le faire.

— Mais la maladie... Vous pouvez m'en parler, puisque je dois m'occuper d'elle.

— Je ne sais que ce que le docteur Masfield a bien voulu me dire et ce que j'ai pu voir de mes propres yeux. La leucémie touche chacun d'une façon différente. Certains en meurent tout de suite, d'autres traînent des années, comme mon pauvre petit ange. Certains jours, elle redevient elle-même, joyeuse comme un lutin et prête à faire un trajet en voiture, mais le lendemain, elle est faible et je dois m'occuper d'elle.

Samantha ne quittait pas des yeux la tête blonde sur l'oreiller.

— Quel est le pronostic ?

— Le quoi ?

— L'issue probable. Va-t-elle aller mieux ?

Mme Wiggen baissa la tête.

— C'est ça la tragédie. Elle n'ira plus jamais mieux. Elle ira de mal en pis, c'est tout ! C'est ça, leur avenir, au docteur et à sa femme. Plus d'espoir d'avoir des enfants maintenant. Voyez-vous, mademoiselle Hargrave, c'est pour ça qu'il l'a fait venir à Manhattan. Pour qu'elle meure ici.

— Mais pourquoi a-t-il fait une chose pareille ?

— Parce que d'être près de leurs amis qui ne venaient plus jamais les voir, c'était plus qu'il ne pouvait supporter. Un jour, je l'ai entendu supplier... Il ne voulait pas qu'Estelle meure ensachant que tous ses amis l'avaient abandonnée. Alors, il a inventé une histoire, il a dit qu'il était forcé de venir ici pour des raisons professionnelles, et elle, elle ne sait pas la vérité.

— Mais il devait bien y avoir des gens qui continuaient à venir la voir ?

— Oui, quelques jeunes femmes, mais c'est le docteur qu'elles voulaient voir ! Le docteur Masefield est un bel homme ; elles pensaient qu'il allait bientôt être veuf et que...

Mme Wiggen désigna la malade :

— Il est temps de reprendre sa température.

Il revint juste avant l'aube. Après avoir vérifié que la température de sa femme était tombée et qu'elle dormait paisiblement, à l'instar de Mme Wiggen sur sa chaise, il descendit à son bureau et se versa un verre de cognac. Samantha survint à ce moment.

— Elle a passé une nuit calme, docteur, dit-elle en cachant ses bras dans son châle.

— Merci.

— C'était une fille ou un garçon ?

— Un garçon.

Le salon était sombre, mais on pouvait apercevoir les premières lueurs de l'aube filtrer entre les rideaux.

— Parlez-moi de la maladie de votre femme, docteur, dit Samantha.

Il avala son cognac et s'en servit un second.

— On pense que la leucémie est une forme de cancer. Cela peut frapper n'importe qui, à n'importe quel âge ; cela peut mettre quelques jours à tuer le malade, mais il y a des rémissions de deux ou trois ans. Les symptômes sont la faiblesse, l'anémie et l'hémorragie. Les complications, la pneumonie et les tumeurs. Il n'y a pas de remède connu et personne n'en réchappe.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Il leva la tête et la regarda.

— Allez vous coucher, mademoiselle Hargrave, vous avez l'air exténué.

Samantha retourna dans sa chambre et se glissa entre les draps. Elle songeait à la merveilleuse maison de Rittenhouse Square, à la haute société, au tourbillon des réceptions et des bals, à la renommée de Joshua Masefield. Il avait renoncé à tout cela à cause de la maladie de sa femme...

Pourtant, il manquait une pièce au puzzle. Samantha ne pouvait concevoir que seule la maladie de son épouse l'avait conduit à quitter cette vie de rêve. Visiblement, il adorait sa femme, mais il semblait qu'une autre raison motivât ce désir soudain de rompre avec une telle existence et de s'isoler ainsi du monde.

Une chaleur écrasante pesait sur New York. Cet été-là, des records de température furent battus, provoquant de brusques accès de fièvre. La canicule échauffait aussi les esprits : il y eut de graves flambées de violence dans le quartier misérable de Bowery ; les gangs ne cessaient de se battre avec la police. Le président Hayes et son épouse, la championne de la lutte contre l'alcoolisme que le peuple surnommait « Lucy Limonade », partirent en vacances à la résidence d'été de Spiegel, dans l'Ohio. Quant au cabinet de Joshua Masefield, il était encore plus bondé qu'à l'ordinaire.

Samantha eut le loisir d'observer toutes les maladies dont souffrait l'humanité ; elle regardait, écoutait et apprenait. Le docteur Masefield lui enseignait la fonction et le maniement des instruments chirurgicaux : scalpels et bistouris à manche en os, scies à amputer, lancettes pour saigner, aiguilles allemandes anti-anévrismes, sondes creuses françaises, mortiers, spéculums... Et l'armoire à pharmacie du docteur Masefield était si complète qu'il rédigeait rarement des ordonnances.

La nombreuse clientèle contraignit Samantha à renoncer à son statut d'observatrice ; après avoir vu le patient, le docteur Masefield laissait la jeune femme appliquer le cataplasme, changer le pansement ou injecter l'analgésique, tandis qu'il se consacrait au malade suivant. Ils avaient tant de travail qu'ils se passaient souvent de déjeuner. Le hall était constamment envahi d'enfants couverts d'éruptions, de vieillards secoués de toux rebelles et d'ouvriers accidentés. La nuit, la maison restait toujours silencieuse ; Samantha lisait dans sa chambre ou restait au chevet d'Estelle Masefield, pendant que le docteur se retirait dans son bureau ou partait faire des visites. Bien que Joshua reçût des patients même le dimanche, au cours de cet été épuisant, il insista pour que Samantha continuât à prendre son jour de congé. Elle présenta Louisa à Luther Arndt, le livreur de la pharmacie De Winter et, chaque semaine, le trio se lançait dans des randonnées à travers la ville.

Samantha connut bientôt Manhattan aussi parfaitement que si elle y était née. Ils prenaient l'omnibus à impériale pour descendre la Cinquième Avenue et s'émerveillaient devant les hôtels particuliers qui bordaient ce qui n'était encore qu'une étroite rue pavée. Ils passaient devant le nouvel hôpital St. Luke et comptaient les numéros des rues, Cinquante-Cinquième, Cinquante-Sixième, jusqu'à ce qu'ils aient atteint les limites de la ville, là où commençait une campagne

sauvage. Le joyeux trio explora Central Park avec ses bicoques et ses fermes de squatters ; ils visitèrent le musée d'Histoire naturelle, perdu dans la campagne. En marchant sur un sentier, Luther Arndt montra à ses deux amies la ferme – qui se trouvait au coin de la Soixante et Onzième Rue et de Madison Avenue – où il avait vécu à son arrivée d'Allemagne.

Ils achetaient des saucisses, des pommes, et pique-niquaient sur les rives de l'Hudson pour admirer les vapeurs et les bateaux à roues. Ils allèrent à Madison Square et grimpèrent à l'intérieur d'un gigantesque bras de bronze qui y était exposé – un bras assez grand pour contenir plusieurs personnes et qui, leur expliqua Luther, ferait un jour partie d'une statue colossale que l'on élèverait dans la baie à la gloire de la liberté. Ils se rendirent chez Macy, chez Tiffany, et se mêlèrent aux nombreux élégants en calèche qui se pressaient au Delmonico ; ils prirent la ligne El et contemplèrent la première arche du pont de Brooklyn en construction. Ils sillonnaient les trottoirs de New York, s'arrêtant pour écouter les musiques des rues, achetant à manger aux vendeurs à la criée, donnant parfois une pièce à un mendiant et finissaient généralement, tard dans l'après-midi, par prendre un en-cas à la pharmacie où travaillait Luther.

Mais pendant tout ce temps, Samantha ne cessait jamais de penser à Joshua Masefield.

L'officine De Winter fascinait Samantha. Elle ressemblait si peu aux pharmacies du vieux monde, avec ses immenses glaces et ses rayons où s'entassaient bandages, pessaires, ceintures électriques, corsets et agrandisseurs de poitrine. A l'intérieur, derrière des comptoirs transparents, étaient exposés les élixirs et les remèdes en flacons, toniques, purificateurs, baumes miraculeux – ces panacées que le Dr Masefield appelait les « flacons de faux espoirs ». En haut des rayonnages se trouvaient les eaux de Cologne et les poudres de riz, les sucreries et les cartes de vœux ; et contre un mur, la dernière nouveauté : le bar à glaces et à sodas – la fameuse fontaine à soda.

Luther faisait asseoir ses deux amies à l'une des tables et passait derrière le comptoir de marbre d'où il rapportait trois verres d'un liquide brunâtre et gazeux : une toute nouvelle boisson composée d'acide carbonique et de jus de coca que beaucoup de gens prenaient sous le prétexte de se calmer les nerfs.

Luther s'asseyait alors à côté des jeunes femmes et les langues allaient bon train.

— Vous voyez celle-là ? dit-il un jour à voix basse en désignant une dame plantureuse qui entrait dans la boutique. C'est Mme Bowditch, elle vient une fois par semaine pour s'acheter un flacon de potion Bowker contre les maux d'estomac.

Samantha et Louisa virent la dame échanger quelques mots avec M. De Winter, prendre son flacon empaqueté et sortir.

— Mme Bowditch, continua Luther, est présidente de la ligue de tempérance. Elle dit qu'elle ne boit de la potion Bowker que pour ses indigestions. Chaque matin et chaque soir, réglée comme une horloge ! (Il eut un petit rire méchant.) La potion Bowker est alcoolisée à quarante-deux pour cent...

Luther Arndt était un garçon charmant et spirituel qui faisait beaucoup rire Samantha et Louisa. Il venait tous les mercredis matin au cabinet du docteur Masefield avec la commande passée la veille ; il trouvait toujours le moyen de dire un mot gentil à Samantha. Le dimanche, vêtu de son plus beau costume et coiffé d'un chapeau melon, il allait chercher les deux filles et leur faisait visiter la ville. Samantha comprit vite que Louisa et lui étaient amoureux.

« Il m'a dit qu'un jour il posséderait sa propre pharmacie », confia Louisa à son amie. Samantha et elle s'amusaient beaucoup en se promenant, tard dans l'après-midi, dans Washington Square. C'était l'heure où les dames à la mode sortaient dans leurs calèches, pour être admirées ; les jeunes femmes, toutes deux âgées de dix-huit ans, adoraient regarder les belles robes et les ombrelles.

— Luther a étudié la pharmacologie en Allemagne, tu sais. Il dit que ce n'est qu'une question de temps avant que le vieux M. De Winter ne lui demande de s'associer. Et quand ça se fera, Luther sera un très beau parti.

— Mais enfin, Louisa, tu ne le connais que depuis deux mois et tu comptes déjà l'épouser ?

— J'ai su que j'allais l'épouser à la seconde même où tu me l'as présenté ! Je le trouve très élégant ! Une fille doit rechercher des occasions pareilles, Samantha. Tu ne vas pas rester célibataire ta vie durant, tu sais, et tu ne seras pas éternellement jeune non plus. Passé un certain âge, aucun homme ne voudra plus de toi ! Il n'est jamais trop tôt pour se chercher un mari. Je suppose que tu n'as personne en vue ?

— Non, personne.

Samantha s'était souvent posé la question quand elle travaillait aux côtés du Dr Masefield, ou la nuit dans son lit, incapable de dormir. Mais elle repoussait ces pensées. Comment aurait-elle pu tomber amoureuse d'un homme deux fois plus âgé qu'elle, marié, inaccessible ? Après trois mois de collaboration, elle n'en savait guère plus à son sujet que le premier jour. Les quelques renseignements qu'à l'occasion elle recueillait de la bouche de Mme Wiggen ne suffisaient pas à compléter l'image qu'elle se faisait de lui. Samantha ne connaissait l'homme qu'en surface ; le véritable Joshua Masefield demeurait un inconnu.

Il l'intriguait, l'étonnait, mais elle n'était pas amoureuse de lui. Et puis il y avait Estelle, dont Samantha s'occupait de plus en plus. Elle la soutenait pour aller du lit à la chaise, l'aidait à s'habiller, à manger, lui faisait la lecture et lui racontait ce qu'elle avait vu à Washington Square.

Estelle Masefield mourait d'envie d'avoir des nouvelles du monde. Samantha lui lisait dans le *Register* la liste des personnalités qui avaient assisté aux célèbres bals de Mme Astor ou passé l'été à Newport. Bien qu'elles eussent peu de points communs, Estelle et Samantha devinrent vite des amies. Samantha attendait avec impatience les après-midi ou les soirées dans la chambre à écouter Estelle lui raconter de sa voix douce ses souvenirs de Philadelphie.

La malade appréciait la compagnie de cette jeune Anglaise qui l'écoutait si patiemment et partageait son point de vue sur les ourlets, les chapeaux et les romans d'amour.

Cette camaraderie seule eût été suffisante pour dissuader Samantha de tout projet d'intimité avec Joshua Masefield. Mais il y avait autre chose : l'attitude de Joshua lui-même envers sa femme ; Samantha les avait assez souvent vus ensemble pour savoir qu'il était désespérément amoureux d'Estelle. La façon dont il s'approchait d'elle, sa touchante dévotion, sa ferveur et ses regards blessés quand il devait songer à la brièveté de leur vie commune ne laissaient aucun doute.

Comment, dans ces conditions, Samantha aurait-elle pu tomber amoureuse de lui ?

Les gelées précoces d'automne annonçaient un hiver rude. Elles rappelaient aussi à Samantha que, dans trois mois, il faudrait partir. Elle s'occupait de soigner les femmes et les enfants. En octobre, elle effectua sa première visite à domicile en compagnie du Dr Masefield.

On avait envoyé un gosse faire la commission. Joshua prit sa trousse et son chapeau haut de forme et vint frapper à la porte de Samantha.

— C'est pour un bébé ; c'est le fils des voisins, pas la famille, qui m'a prévenu. Je m'attends à une certaine résistance. Je pourrais avoir besoin de l'aide d'une femme. Le gosse va nous conduire.

Ils empruntèrent des rues où Samantha n'eût pas osé s'aventurer la nuit, mais le Dr Masefield était connu dans le quartier ; on l'aimait, on le respectait, aussi pouvait-il se promener en toute sécurité où il voulait. C'était un quartier de Manhattan que le Bureau des Statistiques avait baptisé le « Royaume du Suicide » : Hester Street et Mulberry Bend. Les gens assis sur les perrons ou appuyés aux lampadaires saluaient le docteur et sa jolie assistante ; Samantha entendit des cris, des rires, et même une chanson par une fenêtre ouverte. Elle éprouva, un instant, une certaine nostalgie : comme il ressemblait à Crescent, ce quartier !

Le gosse en haillons les conduisit vers un immeuble dont ils durent monter quatre étages par un escalier vermoulu. Tout en haut, ils se retrouvèrent face à une femme très anxieuse qui braillait en italien. Joshua et Samantha la suivirent dans le couloir.

Il était difficile de dire si le taudis abritait une ou plusieurs familles. Toujours est-il qu'on accueillit les étrangers avec des regards méfiants. Un gros homme, d'aspect rébarbatif, en tricot de corps et bretelles, fit un pas en avant.

— On n'a pas besoin de *dottore* ici ! On se soigne nous-mêmes.

On entendait, venant de la chambre du fond, les pleurs d'un enfant.

— Je pourrais peut-être vous aider, dit Joshua.

La famille se rassembla, comme soudée par l'instinct de groupe. Samantha connaissait bien leurs habitudes pour avoir rencontré des gens aussi malheureux dans le cabinet du Dr Masefield et à Crescent autrefois : des enfants aux côtes saillantes qui n'avaient jamais vu le

soleil, des femmes usées avant l'âge, des vieillards au torse malingre, à la bouche édentée.

— Sortez ! dit le gros homme.

Le Dr Masefield enleva son haut-de-forme.

— J'aimerais dire un mot à la mère, si c'était possible.

Une créature jeune et mince, l'air angoissé, passa le seuil de la porte. Samantha comprit à ses mains tachées de brun qu'elle était cigarière. C'est-à-dire qu'elle faisait partie de ces femmes qui travaillaient dix-sept heures, sept jours sur sept pour un salaire dérisoire, à fabriquer des cigares à la main. Si ces ouvrières venaient à manquer ne fût-ce qu'une heure, elles étaient renvoyées et aussitôt remplacées. La jeune femme s'appuya sur l'épaule de son mari.

A ce moment, une vieille femme fit son entrée en boitant.

— Suivez-moi, dit-elle.

Samantha accompagna Joshua dans la chambre où ils durent enjamber des paillasses étalées à même le sol. Un bébé silencieux gisait dans un berceau orange, devant une fenêtre.

— Elle pas manger, dit la vieille femme.

Joshua s'agenouilla devant le berceau.

— Elle pas pleurer. Pas bouger.

Joshua posa la main sur la peau froide et moite du bébé.

— Depuis combien de temps est-elle comme cela ?

— Deux, trois jours.

— *Trismus nascentium*, dit-il en regardant Samantha. Trismus infantile. Et ce sont eux qui l'ont provoqué !

Il prit très doucement le bébé dans ses bras et l'appuya contre sa poitrine. Samantha s'agenouilla près du médecin qui lui saisit la main et la plaça très délicatement sur la nuque du bébé.

— Est-ce que vous sentez le léger creux ? Ils mettent le bébé sur le dos, donc la petite dort en ressentant une compression de l'occiput. Le crâne d'un nouveau-né étant très tendre, l'os occipital déformé exerce

lui-même une pression sur le cerveau et coupe la circulation. Très vite, le nouveau-né respire par à-coups et n'accepte plus la nourriture. Il est pris de violents spasmes et ses membres deviennent rigides. On appelle cela la crise des neuf jours, car c'est la période maximale au-delà de laquelle le bébé est condamné. Si on intervient assez vite, on peut le sauver.

— Est-ce que vous pouvez faire quelque chose ?

— Si elle dit la vérité, il ne s'est passé que deux ou trois jours ; dans ce cas, nous pouvons sauver la petite. Tout ce qu'il faut faire, c'est coucher le bébé sur le côté. De cette façon, la circulation redeviendra normale.

Il reposa délicatement l'enfant dans son berceau, puis se leva ensuite, et Samantha fit de même. Toute la famille s'était réunie près de la porte.

— Mettez le bébé sur le côté. Veillez à ce qu'il ne roule pas sur le dos et, dans quelques heures, il devrait déjà aller mieux.

Ils lui jetèrent un regard vide, aussi se tourna-t-il vers la vieille femme.

— Vous comprenez ?

— *Si, si !* (Elle hocha plusieurs fois la tête.) *Capisco, capisco ! Mille grazie, Signor Dottore !*

Il prit le bras de Samantha et la guida à travers l'appartement ; ils se retrouvèrent bientôt dans la rue.

— Certains cas sont très simples. Ce n'est qu'une question d'éducation. S'ils font ce que je leur ai dit, le bébé ira mieux dès demain.

Samantha, troublée, ne disait mot. Le docteur lui avait pris la main pour la mettre sur la nuque du bébé. Sa main sur la sienne...

Beaucoup de prostituées fréquentaient le cabinet du docteur Masefield. Dans l'ensemble, leur histoire était toujours la même : des agents de compagnies maritimes leur avaient promis monts et merveilles en Amérique, affirmant qu'elles n'auraient pas besoin d'argent et qu'on s'occuperait d'elles. Elles avaient dépensé jusqu'à leur dernier penny dans l'achat d'un ticket pour découvrir finalement la dure réalité, de l'autre côté de l'océan. Sur les docks, elles se

faisaient aborder par de jeunes Juifs, doux et charmants (ces « cadets », comme on les appelait, formaient la majorité des proxénètes new-yorkais), qui les invitaient à des soirées et promettaient de les aider à trouver un travail et un logement. Confiantes et naïves, les filles acceptaient l'invitation avec enthousiasme ; la nuit même, elles se retrouvaient enfermées dans un bordel. Leur vertu envolée après l'« initiation », apeurées et sans un sou, elles tentaient rarement de s'enfuir. Après quelque temps, elles venaient à la consultation du Dr Masefield pour se faire prescrire des abortifs ou des remèdes contre les maladies vénériennes.

Mais les prostituées n'étaient pas les seules à vivre dans la peur de la grossesse. D'autres immigrantes, saturées de travail, y voyaient un esclavage supplémentaire et demandaient des conseils pour éviter d'être enceintes.

— La tragédie, mademoiselle Hargrave, c'est que si leurs maris l'apprenaient, elles se feraient battre comme plâtre. Malheureusement, je ne peux rien leur prescrire. C'est aux maris de prendre leurs précautions, car ce sont les seuls à pouvoir employer une méthode efficace.

Un matin, Samantha dut quitter la pièce quand un jeune couple angoissé, marié depuis moins d'un an, vint consulter Joshua Masefield. Pour la suite, le praticien commenta leur cas d'un ton détaché et clinique, comme il l'eût fait pour une maladie quelconque.

— L'acte physique est pénible à la jeune femme, aussi n'est-il que rarement consommé. Elle souffre de vaginisme, c'est-à-dire d'une contraction des muscles durant le rapport sexuel. Ils m'ont demandé de venir chez eux, un soir, et d'administrer de l'éther à la jeune femme, afin que le mari puisse accomplir son devoir conjugal. Ils veulent des enfants à tout prix. Bien entendu, il ne saurait être question d'accéder à une telle requête, mais j'ai prescrit du bromure pour qu'elle se calme les nerfs. Quatre-vingt-dix pour cent des cas de vaginisme ont une cause psychologique ; rares sont ceux qui ont une cause physiologique.

— Une cause psychologique ?

— La jeune femme est soit effrayée par l'acte, soit profondément dégoûtée, aussi se contracte-t-elle. Il est rare qu'on doive recourir à la chirurgie ou à des médicaments particuliers.

Samantha tentait de dissimuler sa gêne. Elle pensait : « Comme il est

étrange que je parle d'un sujet aussi inconvenant avec un homme qui m'est à peu près étranger ! Un sujet que même mari et femme n'abordent jamais ensemble ! Et comment dois-je réagir, moi qui ne connais rien à ces problèmes ! Que ressent-on ? Pourquoi certaines femmes craignent-elles cet acte, alors que d'autres semblent ne pas pouvoir s'en passer ? Comment serait-ce avec lui ?...»

Parmi les femmes qui venaient chaque jour, les unes suppliaient le médecin de leur donner des moyens pour ne pas avoir d'enfants, les autres mendiaient des solutions pour être enceintes. Pour les premières, la maternité était la malédiction suprême ; pour les secondes, une bénédiction divine. Mme Malloy, une femme stérile d'une quarantaine d'années, semblait avoir renoncé depuis longtemps ; or, un après-midi, elle vint voir le docteur d'un air triomphant. Samantha entendit Joshua Masefield lui poser les questions d'usage :

— Quand avez-vous eu vos règles pour la dernière fois ?

— Il y a un mois.

— Quand avez-vous eu des rapports avec votre mari ?

— Je ne me souviens pas.

— Votre poitrine est-elle sensible ?

— Non.

Il examina ses poignets et ses chevilles pour voir s'ils n'étaient pas gonflés – mais ne fit rien d'autre. Mme Malloy, toute rouge, répondit quand même à ses questions et lui permit de palper son abdomen à travers sa jupe. Mais quand il lui recommanda de consulter l'un des meilleurs chirurgiens de l'hôpital pour femmes, Mme Malloy refusa d'un ton cavalier.

— Ce ne sera pas nécessaire, docteur. Je voulais juste une confirmation de mes espérances. Je n'ai jamais vu M. Malloy aussi heureux. Il est déjà en train de repeindre la chambre d'enfants.

Joshua Masefield demanda à Samantha de servir à Mme Malloy un verre de brandy. Il lui expliqua alors, avec tous les ménagements possibles, que ce n'était pas un bébé qui grandissait dans son ventre, mais une tumeur... La malheureuse eut une crise de nerfs. Il fallut une demi-heure pour la calmer. Elle finit par s'en aller.

Il était rare que Samantha et Joshua prissent le café ensemble, mais c'est ce qui arriva ce jour-là ; tous deux assis dans le bureau, ils regardaient grandir sur le tapis les dernières ombres de cet après-midi d'automne.

— Si Mme Malloy avait été convenablement instruite, elle aurait su qu'il faut plus de six semaines pour que la grossesse devienne évidente. Malheureusement, on maintient les femmes dans l'ignorance et c'est souvent trop tard qu'elles apprennent la vérité.

— Que peut-on faire pour elle ?

— Si elle a de la chance, ce ne sera qu'une tumeur ovarienne. Elle s'en tirera avec une incision. Mais c'est peut-être un fibrome. Les médecins de l'hôpital pour femmes savent ouvrir promptement l'abdomen, exciser et refermer en limitant l'hémorragie.

— Et si c'était autre chose ?

— On ne pourra rien faire. On procède, en ce moment, à des expériences plus complexes de chirurgie abdominale en Allemagne, mais, jusqu'à présent, sans succès. Il y a un confrère, en Angleterre, qui a tenté plusieurs fois l'ablation de l'appendice. Tous ses patients sont morts. Je ne doute pas qu'un jour la chirurgie abdominale sera pratiquée couramment, mais pour l'heure, l'anesthésie à l'éther reste dangereuse et les hémorragies incontrôlables. Même le chirurgien le plus hardi ne tentera qu'une incursion rapide dans la cavité péritonéale.

Pourquoi ne parlait-il toujours que métier ? N'éprouvait-il aucune curiosité à son égard ? Un cœur battait-il dans la poitrine de cet homme si austère ?

Un après-midi, le docteur Masefield reçut en urgence une jeune Polonaise qui travaillait dans un atelier de confection ; sa main était passée sous l'aiguille d'une machine à coudre. Elle pleurait en tenant un mouchoir imbibé de sang et fut conduite à la salle d'opération par une camarade de seize ans à peine qui la consolait en polonais, mais dut ensuite retourner en courant à l'atelier.

— Ces cas sont les plus tristes, dit le Dr Masefield en dégageant la main. Elle ne pourra pas travailler pendant plusieurs jours et perdra d'abord son emploi, puis sa paillasse dans le taudis surpeuplé où elle vit et finira protégée par un « cadet ».

Samantha entourait de son bras les épaules de la jeune fille. Elle

remarqua sa pâleur, sa jupe et sa blouse élimées. Quelle vie avait-elle donc fuie en Pologne pour en arriver là ?

— Mais il n'y a pas d'usines près d'ici, docteur Masefield ! s'exclama Samantha.

— La majorité de ces ateliers se trouvent dans des maisons, ainsi les lois sur le travail à l'usine ne les concernent pas. Ces pauvres créatures peinent douze heures par jour, mangent mal, respirent un air vicié, dorment dans la vermine. La plupart du temps, elles étaient mieux dans leur pays d'origine. Regardez ces blessures !

Quand il essaya d'ouvrir les doigts de la jeune fille, elle se mit à hurler.

— Six gouttes de Magendie, mademoiselle Hargrave.

Il lui avait appris à administrer les narcotiques. Samantha mesura la morphine, la versa dans une cuiller de sirop et la fit avaler à la jeune fille.

Le docteur Masefield insensibilisa ensuite le dos de la main en vaporisant de l'éther. Quand la peau devint molle, il versa sur la plaie de l'acide nitrique qui produisit aussitôt des craquelures.

La fille hurlait, jurait en polonais, saurait sur place. Après avoir exploré chaque centimètre carré de la main pour voir s'il ne restait pas un morceau d'aiguille, Samantha banda la plaie et le docteur Masefield donna à sa patiente un flacon de morphine Magendie et un bout de papier sur lequel il avait écrit la seule phrase qu'il connût en polonais : « Une cuillerée à chaque douleur ».

Il se tourna vers Samantha :

— Nous nous dispenserons de lui demander les deux dollars d'honoraires.

Un soir de novembre, Samantha était assise devant la cheminée de sa chambre, une couverture sur les jambes et un magazine oublié à ses pieds. Elle avait reçu une note du docteur Emily Blackwell l'informant qu'elle pourrait venir s'installer au Dispensaire dès la première semaine de janvier. Attentive au bruit du vent qui soufflait derrière les rideaux, elle n'éprouvait nulle joie en songeant à cette bonne nouvelle. Dans six semaines, elle quitterait définitivement les Masefield.

Elle tenta de sortir de sa torpeur et reprit son magazine ; c'était le dernier numéro du *Journal Médical et Chirurgical* de Boston. Le premier article était intitulé : « La question féminine ou le médecin au rabais ».

L'auteur, un certain Charles Gage, entendait fournir les preuves scientifiques de l'incapacité des femmes à devenir médecins. « Nulle femme, de par sa complexion, expliquait-il, n'est faite pour affronter l'angoisse, la tension nerveuse et les traumatismes de la pratique médicale. La femme, par nature, manque du courage et de l'audace nécessaires aux décisions difficiles et souvent dangereuses qui incombent au praticien. De plus, les femmes ne sont pas des êtres libres, mais des prisonnières de leur constitution biologique et, pour être plus précis, de leurs troubles périodiques. Quel malade pourrait mettre sa vie entre les mains d'une créature dont l'équilibre ressemble à celui d'un maniaque ? Il varie d'une semaine à l'autre, tantôt vers le haut, tantôt vers le bas. L'infirmité périodique de la femme influence son état mental, elle passe par des périodes durant lesquelles elle est, temporairement, folle ; de fait, en de telles occasions, la femme a besoin d'une aide médicale. Elle est incapable d'en dispenser une ! »

« Dans la mesure où il est établi que la femme est inférieure à l'homme et que, d'un point de vue général, le genre inférieur d'une espèce animale est le féminin et le supérieur le masculin, il n'est que logique d'en inférer qu'une profession où les femmes abonderaient perdrait tout prestige. Quelle société peut bien avoir besoin de femmes médecins, à une époque où l'on joue de plus en plus mal du piano, où l'on cuisine de moins en moins et où l'on ne coud pratiquement plus ? »

Samantha referma la revue et se souvint d'un incident, vieux d'à peine une semaine ; le Dr Masefield était en train de suturer une blessure au crâne. Elle avait lancé l'habituel « Au suivant, s'il vous plaît ! » et une sorte de gros ours était entré dans le cabinet, tenant sa casquette d'ouvrier entre ses grosses mains. Quand Samantha lui avait

demandé quel était son problème, l'Irlandais lui avait répondu : « Si ça ne vous gêne pas, mademoiselle, je vais attendre le docteur. » Samantha lui expliqua que le docteur Masefield était occupé et tenta de rassurer le bonhomme : elle était tout à fait capable de lui venir en aide. A son grand étonnement, l'Irlandais s'était dressé brusquement, le visage cramoisi, et il était parti en claquant la porte. Plus tard, le Dr Masefield lui avait confié :

— Ce devait être Roddy O'Dare. Il souffre d'une inflammation chronique des testicules. Je comprends son humiliation ! A partir de maintenant, mademoiselle Hargrave, laissez-moi m'occuper des hommes !

Cet incident avait préoccupé Samantha, tout comme l'article de la revue de Boston : les femmes étaient censées discuter de leurs problèmes les plus intimes avec un inconnu, mais la situation inverse était impensable.

Depuis peu, Samantha s'était abonnée à la *Revue de la femme*, éditée à Boston par Lucy Stone ; même si elle ne partageait pas son féminisme militant, Samantha savait que la revue soutenait la cause des femmes qui entendaient devenir médecins. « Ne laissons pas les hommes penser qu'ils sont les seuls à posséder la clef de la science. Ils verrouillent et condamnent les portes des hôpitaux de Boston à routes les étudiantes, ils se réfugient derrière une prétendue faiblesse constitutionnelle des femmes comme s'ils n'avaient pas leurs insuffisances eux aussi. Mais le jour est proche où les femmes contraindront les hommes à accepter cette vérité : en tant que médecins, elles sont leurs égales. »

Samantha se souvint des paroles d'Elizabeth Blackwell : « Ils ont peur de nous, et je ne sais pas pourquoi. » Elle pensa alors à Joshua Masefield. Elle n'avait jamais décelé en lui de préjugé ; d'ailleurs, elle était persuadée qu'il lui dispensait le même enseignement que celui qu'il aurait donné à l'étudiant de Cornell. Mais que se passerait-il une fois qu'elle serait une praticienne établie ? Son attitude changerait-elle ?

Samantha s'était préparée à rencontrer bien des obstacles. Ses déconvenues commenceraient-elles avec son admission dans une école médicale pour femmes ? La considérerait-on comme un charlatan, comme Louisa et Luther le lui avaient laissé entendre ?

Ce problème la tint éveillée toute la nuit. L'aurore la trouva courbatue, transie de froid sur son fauteuil, effrayée par sa propre

décision : elle allait essayer d'obtenir le diplôme d'une grande école de médecine réservée aux hommes. Le fait que cette décision signifiait une prolongation de neuf mois de son service dans le cabinet du docteur Masefield n'avait en rien influé sur sa détermination. C'est du moins ce qu'elle se dit.

Elle se sentait fébrile à la seule idée de lui annoncer son projet. Sa plus grande crainte était qu'il tentât de la persuader d'entrer au Dispensaire. Cette appréhension réveilla son défaut d'élocution. Chaque fois qu'elle crut avoir le courage de lui parler, elle fut incapable de trouver les mots.

Le premier jour de décembre, il y eut une tempête de neige ; à minuit, les rafales redoublèrent, au point que l'on dut bander de calicot les jarrets des chevaux. Les rues étaient désertes. Samantha n'arrivait pas à dormir. Le Dr Masefield était sorti après le dîner pour aller voir un enfant qui souffrait d'une forte fièvre ; à trois heures du matin, il n'était toujours pas rentré. Samantha entendit Mme Wiggen ronfler dans la chambre à côté ; elle passa sa robe de chambre, prit une bougie et descendit voir Estelle. Mme Masefield dormait comme un enfant. Tremblante de froid, Samantha se rendit au rez-de-chaussée avec l'intention de réchauffer un peu de lait à la cuisine. Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit. Une bise s'engouffra à l'intérieur, soulevant ses longs cheveux noirs et éteignant la flamme de la bougie. Joshua Masefield dut refermer la porte de l'épaule ; il ôta ensuite son haut-de-forme et son cache-nez, secoua les flocons de ses bras et leva les yeux en direction de l'escalier.

— Mademoiselle Hargrave... dit-il.

— J'allais chauffer un peu de lait. Comment va l'enfant ?

Le docteur retira son holster qu'il suspendit au portemanteau.

— Scarlatine. Il ne passera pas la nuit.

Joshua pénétra dans le bureau sombre. Samantha l'entendit craquer une allumette.

— Mademoiselle Hargrave ! Venez vous réchauffer.

Samantha entra, oubliant qu'elle était en robe de chambre, la bougie éteinte toujours à la main. Le Dr Masefield, penché sur l'âtre, tisonnait les braises en ajoutant un peu de bois.

— Quelle nuit ! Venez ici, vous serez mieux.

Elle s'approcha de lui, déposa la bougie sur la cheminée ; quand il se redressa, Joshua Masefield planta son regard dans le sien. Puis il se détourna brusquement et se dirigea vers le guéridon.

— Un peu de brandy vous fera du bien, mademoiselle Hargrave.

Elle le regarda remplir deux verres et les apporter près du feu.

Quand elle prit le sien, leurs doigts se frôlèrent.

— Comment va ma femme ?

— Elle dort.

Il continuait à la dévisager de ses yeux noirs.

— Et pourquoi ne dormiez-vous pas ?

— Je... je pensais à quelque chose.

— Je m'en doutais. Vous semblez distraite, ces derniers jours.

— Je ne voulais pas que cela mette en cause mon travail.

— Mais pas du tout. Votre travail était irréprochable, comme d'habitude.

Elle faillit sursauter. C'était la première fois qu'il lui faisait un compliment.

Les traits séduisants de Joshua se découpaient avec plus de précision dans le clair-obscur.

— Est-ce une chose dont vous voudriez discuter avec moi, mademoiselle Hargrave ?

— Oui... J'ai pensé, docteur Masefield, que je commettais peut-être une erreur en allant au Dispensaire.

Comme il ne disait rien, elle posa son verre sur la cheminée et recula de quelques pas. Loin de son regard, elle se sentait plus à l'aise pour parler.

— J'ai pensé que je ferais mieux de suivre les cours d'une école de médecine réservée aux hommes, comme l'ont fait les sœurs Blackwell ; ainsi je pourrais utiliser mon diplôme au mieux, quelles que soient les circonstances.

— L'idée est excellente.

— Vraiment ?

— Mais vous aurez un mal fou à trouver une école qui vous accepte.

— J'y suis préparée. Tout ce que je peux faire, c'est tenter ma chance. Si j'échoue, j'irai au Dispensaire.

— Et comment espérez-vous trouver cette faculté ?

— Je comptais un peu sur votre aide...

— Vous avez eu raison. (Joshua vida son verre et revint au guéridon.) Nous allons établir une liste des écoles de médecine renommées et je vous écrirai des lettres de recommandation. Je jouis heureusement de quelque influence dans le milieu.

Samantha le fixait, interdite.

— Alors, vous ne voyez pas d'inconvénients à ce que je continue à vous assister ?

— Aucun. Nous nous fixerons septembre prochain comme date limite ; d'ici là, vous aurez accompli un an d'apprentissage.

— Docteur Masfield, je ne sais pas comment vous...

— J'agis pour des motifs très égoïstes, mademoiselle Hargrave. Pendant neuf mois de plus, je vais pouvoir compter sur votre précieuse collaboration, et Estelle sur votre compagnie, qu'elle apprécie énormément. Et maintenant, il est tard.

Samantha prit soudain conscience de l'aspect qu'elle avait : debout dans sa robe de chambre, ses cheveux pendant dans son dos jusqu'à la taille. Très embarrassée, elle courut à la porte.

— Bonne nuit, docteur Masfield, et merci infiniment.

Il la regarda s'éloigner, attentif au bruit de ses pas dans l'escalier. Quand il entendit sa porte se fermer, son regard retourna au verre qu'il tenait à la main : il le serrait si fort que tout son bras tremblait.

Pendant une brève période, la santé d'Estelle sembla s'améliorer. En février et mars, malgré l'humidité et le froid, elle put quitter son lit sans aide et se promener un peu dans sa chambre. Samantha ne voyait pas sans joie les couleurs revenir sur le visage naguère livide de la malade. Mais Joshua refusait d'entretenir de faux espoirs ; aussi ne fut-il pas autant touché que Samantha quand la rechute survint. Cela se passa quelques jours avant le Jour du Souvenir.

Ce jour férié venait d'être institué pour célébrer la mémoire des victimes de la guerre de Sécession. Samantha et Estelle avaient secrètement conçu le projet de se rendre en calèche jusqu'à la Cinquième Avenue pour assister à la parade. Il y aurait des fanfares militaires et un défilé splendide qui réunirait les anciens combattants des guerres de Sécession, du Mexique et de 1812. Elles comptaient également persuader Joshua de les emmener pique-niquer à Central Park. Mais une semaine avant la fête, Estelle prit froid. Une fièvre si forte s'empara d'elle que chacun pensa qu'elle n'y survivrait pas.

Samantha éprouva une peine immense à voir la vie abandonner ce visage angélique. Joshua passait ses soirées à son chevet. L'amour que Samantha vouait à ces deux êtres la conduisit, pour la première fois de son existence, à s'interroger sur la réalité de la justice et de la compassion que le Tout-Puissant était censé prodiguer sur cette terre.

L'attitude pragmatique de Louisa choqua aussi, profondément, la jeune femme.

— Pleurer ne la guérira pas, disait-elle. Regarde les choses en face, cette femme est en train de mourir. Et quand elle aura disparu, il sera libre.

C'était au mois de mars. Les deux amies restaient de nombreux moments à deviser près du feu tout en découpant des décalcomanies pour les œufs de Pâques qu'elles enverraient à l'hôpital Bellevue, à l'occasion d'un autre jour férié récemment établi par le président Hayes. Samantha avait confié à Louisa les sentiments qu'elle éprouvait pour Joshua Masfield. Elle regrettait à présent cette confiance car, une fois de plus, Louisa traduisait en termes cyniques les espoirs que Samantha entretenait sans oser se les avouer.

— C'est horrible ce que tu dis, Louisa ! Je ne pourrais pas profiter de la mort d'Estelle. Elle est si douce, et c'est mon amie.

En juin, les réponses aux vingt-six lettres de candidature commencèrent à arriver. Celle d'une grande école du nord de l'État se lisait comme suit :

« Madame, »

« Rendez-vous à vous-même, ainsi qu'à la société, un grand service en oubliant cette insanité et en revenant à ce que vous avez appris sur les genoux de votre mère. Seule une jeune femme d'une moralité douteuse peut proposer sa candidature dans une école de médecine pour hommes. »

Une autre disait :

« Je vous prie, mademoiselle, de relire la Genèse : les femmes ne naquirent qu'après coup. »

Bien que préparée à ces refus, Samantha fut surprise et désespérée par la dureté du ton ; à en juger par le contenu insultant de certaines réponses, elle avait provoqué l'indignation de ces messieurs. D'autres lettres suivirent, qui allaient du refus poli à la condamnation de sa tentative. Samantha commença de sentir la colère s'emparer d'elle. La lettre d'Harvard la poussa à se défendre.

« Le 10 juin 1879, »

Madame,

« Si, personnellement, je considère comme exemplaire votre demande d'entrée dans notre école de médecine, et si je ne trouve rien dans les statuts de ladite école qui empêche les dames d'assister aux cours, j'ai dû néanmoins prendre l'avis de mes collègues ; ceux-ci m'ont demandé de soumettre votre candidature au Conseil des étudiants. Voici leur réponse, rédigée après le vote :

Etant donné que nulle femme vraiment sensible n'accepterait, en présence d'hommes, de prendre part aux discussions qui entrent nécessairement dans le cadre d'études médicales.

Etant donné que nous refusons d'être contraints à accepter dans nos rangs une personne du beau sexe, elle-même disposée à renier son sexe et à sacrifier sa pudeur en assistant aux conférences en compagnie d'hommes,

Nous refusons la présente candidature.

Ainsi, mademoiselle Hargrave, le consensus du corps enseignant et des étudiants aboutit au refus de votre candidature.

Je vous souhaite sincèrement plus de chance auprès d'une autre université. »

La lettre était signée Oliver Wendell Holmes, doyen de la faculté de médecine d'Harvard.

— Seize refus, docteur Masfield, et toujours motivés par le fait que je suis une femme. Je ne peux pas en rester là...

— Que comptez-vous faire ?

Elle contempla la lettre qu'elle tenait en main.

— Je vais me rendre à Boston.

Elle avait cru, au ton de la lettre, que le docteur Holmes était un homme intelligent, et qu'il lui suffirait de venir en personne exposer son cas pour le convaincre du sérieux et du bien-fondé de sa candidature...

Elle fut absente pendant deux jours, mais quand le docteur Masfield alla la chercher en fiacre à la gare, il sut immédiatement qu'elle avait échoué.

Ils roulèrent en silence jusqu'à la maison. En entrant, Samantha tendit son manteau et son bonnet à Mme Wiggen, puis se laissa tomber dans un fauteuil du salon. Joshua Masfield se tenait près de la cheminée.

— Dites-moi ce qui s'est passé.

— J'ai eu un entretien avec le docteur Holmes. Bien qu'il ait été très courtois, il n'a pu se résoudre à affronter les critiques de ses collègues. Ce ne serait pas seulement l'Université, m'a-t-il dit, qui refuserait, mais aussi l'Ordre des médecins du Massachusetts. Il m'a expliqué que les étudiants m'avaient interdit l'accès de la faculté afin d'en préserver la dignité et le prestige. Il est allé jusqu'à m'avouer que ma présence nuirait à sa réputation.

Joshua écoutait. Elle poursuivit :

— Je lui ai répondu que j'étais prête à n'importe quel arrangement, que j'accepterais toute condition qu'ils voudraient m'imposer, si je finissais par obtenir mon diplôme. Mais c'était justement là le problème. Quatre membres de la faculté avaient été impressionnés par mes références. Selon eux, elles étaient meilleures que celles de beaucoup d'étudiants. Ces quatre professeurs accepteraient même de

me donner des cours, mais il n'était pas question de me décerner le diplôme d'Harvard. Ils disaient que cela nuirait au renom de leur faculté !

Samantha regarda Joshua droit dans les yeux.

— Et savez-vous ce qu'a ajouté le docteur Holmes ? Que les étudiants considéraient la présence d'une femme dans la salle de cours comme quelque chose de « socialement répugnant ». Grand Dieu ! Socialement répugnant !

Le docteur Masefield, s'éloignant de la cheminée, vint s'asseoir à côté d'elle.

— Vous a-t-il offert quelque recommandation ?

— Oui. Il m'a dit que l'université du Michigan acceptait à présent des étudiantes, et qu'il me ferait avec joie une lettre de recommandation.

— Le Michigan ! C'est si loin...

— N'y a-t-il aucun espoir, docteur Masefield ? Dois-je me rendre avant même d'avoir combattu ? Dois-je renoncer simplement parce que je suis une femme ?

Il la regarda encore un long moment puis, sans dire un mot, se leva et quitta le salon. Samantha sentait les larmes lui monter aux yeux ; ces échecs réitérés la mettaient au désespoir. Joshua revint. Tout d'abord, elle ne vit pas ce qu'il lui tendait ; elle essuya ses larmes et l'entendit dire calmement :

— Ces lettres sont arrivées pendant votre absence. J'ai pris la liberté de les ouvrir.

Samantha saisit les deux enveloppes sans le regarder. La première était de la faculté de médecine de l'université de Pennsylvanie. C'était une lettre d'excuse adressée au Dr Masefield. Le doyen, dans la mesure où il ne disposait pas d'installations permettant de loger des étudiantes, ne pouvait accepter son élève. Samantha la jeta par terre et commença de lire la suivante.

* 14 juin 1879,

Mademoiselle Hargrave,

Votre candidature est sans précédent et, dans la mesure où nos statuts ne prévoient nullement un tel cas, la faculté de Lucerne a décidé de transmettre votre demande au Conseil des étudiants pour un vote. Je vous livre sa réponse :

Etant donné qu'un des principes fondamentaux d'un gouvernement républicain est l'éducation sans discrimination pour les deux sexes ; que la porte doit être également ouverte à tous dans chaque domaine de l'instruction scientifique ; que la candidature de Samantha Hargrave est unanimement approuvée par nous, nous avons l'honneur de l'inviter tout aussi unanimement à s'inscrire dans notre faculté...

Je vous engage donc, mademoiselle Hargrave, à venir prendre possession d'un logement dans la semaine qui précédera le début de l'année académique, le dernier lundi de septembre, et de venir me voir dans mon bureau dans la matinée dudit jour.

Respectueusement,

Dr Henry Jones,

Doyen de la faculté de médecine. »

Samantha resta, pendant un long moment, paralysée sur sa chaise, les yeux rivés sur la lettre.

— Ils m'acceptent ?

— Félicitations.

Samantha, qui avait fini par se lever, se jeta au cou du médecin.

— Ils m'acceptent, docteur Masefield, ils m'acceptent !

Joshua, éberlué, recula d'un pas. Samantha s'éloigna de lui, pressant la lettre contre son sein, folle de joie. Il la regarda un moment. Puis, gêné, attendri, il tourna les talons.

Les adieux, sous les vélums rayés de la nouvelle gare de Grand Central, furent un peu rendus. Le Dr Masefield s'était occupé du ticket et des bagages de Samantha. Il lui tendit la main de façon très protocolaire et regagna son cab avant de disparaître dans la Quarante-Deuxième Rue.

Le train s'ébranla quelques minutes plus tard et Samantha se rappela d'autres départs et d'autres adieux en songeant que, de tous, celui-ci était sûrement le plus difficile. Au dernier moment, elle s'était demandé si elle n'allait pas changer tous ses plans : en suivant les cours du Dispensaire, elle aurait pu rester auprès de Joshua. Sans compter que deux lettres positives étaient arrivées la veille, provenant de deux universités plus proches. Mais Joshua, connaissant l'excellente réputation de Lucerne, avait insisté pour que Samantha ne manquât pas une telle occasion. Puis il y avait eu les pénibles adieux à Estelle, dont le regard avait exprimé la peur muette de ne jamais revoir son amie. Mme Wiggen elle-même avait embrassé Samantha ; quant à Louisa et Luther, ils avaient promis, les yeux embués de larmes, de lui envoyer de nombreuses lettres.

A présent, Samantha se consolait en pensant que, dans neuf mois, elle serait de retour.

Le voyage fut long et fatigant. La ville de Lucerne située à cinq cents kilomètres de Manhattan, bordait la rive nord du Canandaigua (le « pouce » des Finger Lakes, ces lacs en forme de doigts). On y accédait en passant par Albany, capitale de l'État de New York, puis par Rochester, en longeant la rivière Mohawk. A Newark, un omnibus la conduisit jusqu'à Geneva, sur le lac Seneca ; enfin, elle loua un attelage pour accomplir les vingt-cinq derniers kilomètres. Dans la soirée, elle atteignit les marches du seul hôtel de Lucerne.

Elle ne savait rien de l'endroit où elle allait vivre et ignorait tout encore de l'étroitesse d'esprit des provinciaux. Pour l'instant, Lucerne ressemblait à une ville paisible, au bord d'un lac. Demain, elle irait s'inscrire à la faculté, trouverait un logement, et, dans une semaine, les cours commenceraient. Tout allait donc pour le mieux.

— Qui êtes-vous, je vous prie ?

Décontenancée, Samantha répéta son nom.

Le docteur Jones se replongea dans ses papiers.

— Je vois. Oui, Hargrave. Vous nous avez adressé une demande en juin dernier.

Samantha se sentit soudain mal à l'aise.

— Je pense que tout est en ordre, docteur Jones. Je suis bien arrivée à temps, n'est-ce pas ? Vous m'avez écrit...

— Oui, oui, dit-il en secouant une main pesante. Je sais ce que je vous ai écrit. Mais, vous comprenez... Eh bien, pour être parfaitement franc, mademoiselle Hargrave, vous n'êtes pas du tout comme je l'imaginais. *Pas du tout !*

— Ai-je dit quelque chose de déplaisant ?

— Grand Dieu, non ! Tout au contraire, mademoiselle, tout au contraire ! (Son visage devint aussi rouge qu'un radis.) Je voulais simplement dire que nous nous attendions à quelqu'un de plus... *âgé*.

— Je ne suis pas renvoyée, j'espère ?

Il secoua la tête, fouilla à nouveau dans ses papiers et en sortit une feuille imprimée.

— Vous remplirez ceci. C'est pour votre dossier. Rendez-le à mon secrétaire dans la semaine.

Samantha rangea soigneusement le formulaire.

— Docteur Jones, je me demandais si vous pourriez me conseiller pour un logement. Je réside actuellement à l'hôtel et c'est cher...

— Nous avons quelques pensions en ville, mademoiselle Hargrave, mais tous nos jeunes gens les occupent. C'est que, voyez-vous, on n'a pas l'habitude de loger des étudiantes.

Samantha fronça les sourcils. Le docteur Jones lui avait écrit une lettre d'acceptation ; essayait-il maintenant de la décourager ?

Elle se leva :

— Merci, docteur. Quand dois-je me présenter, pour les cours ?

— Lundi, à huit heures précises.

— Et dans quelle salle ?

— Passez d'abord à mon bureau.

Le lendemain, elle ne trouva aucun logement. La nouvelle de son arrivée avait déjà fait le tour de la ville. On la renvoyait avant même qu'elle ait eu le temps de frapper à la porte. En fin d'après-midi, elle avait visité neuf pensions et essuyé neuf refus.

L'hôtel possédait un salon de thé pour dames seules où il était interdit de fumer et de boire des boissons fortes. Samantha s'installa près de la fenêtre et commanda un sandwich.

Pendant sa journée de marche, elle avait découvert que Lucerne était une petite ville calme, avec des rues bordées d'arbres et des maisons en bois de style colonial. Elle avait apprécié les couleurs chatoyantes des ormes et des chênes, celles des pommes mûres qui pendaient aux branches et l'or des renoncules dans les pâtures. Elle s'était assise sur un banc pour admirer des faucons aux ailes rouges prendre leur essor dans le ciel, tandis que des enfants lançaient leurs gaules sur le lac, leurs paniers remplis de truites et de perches. Des essaims de papillons, de scarabées et de moustiques voltigeaient dans l'air d'automne ; parfois, une brise fraîche venait rider la surface de l'eau comme pour rappeler à chacun que l'été allait finir.

Mais la tranquillité de la ville, les saluts polis et les sourires des passants étaient impuissants à conjurer le sentiment de rejet qui l'accaparait.

Soudain, une voix rauque lança :

— Alors, c'est vous ? Eh bien, je suis déçue !

Une femme se tenait devant elle, les mains posées sur ses larges hanches. Ses cheveux roux formaient un étrange chignon au sommet de sa tête, son visage grêlé de taches de rousseur exprimait un amusement manifeste.

— Plaît-il ?

— Je croyais que vous aviez au moins deux têtes, avec tout ce qu'on dit sur vous. J'ai donc fait ce chemin pour venir vous voir et je dois dire que je suis déçue !

Samantha demeura interdite.

— Je m'appelle Hannah Mallone, et je suis très contente de faire votre connaissance.

Elle tendit une main gantée, que Samantha accepta, et prit place sans plus de manières sur une chaise. C'était une femme aux formes épanouies, à l'opulente poitrine ; le timbre de sa voix était chargé d'une espièglerie tout irlandaise.

— J'ai entendu parler de vos malheurs, ma petite, et je n'ai pas peur de dire que la moutarde m'est montée au nez !

— On m'a fermé neuf portes à la figure, aujourd'hui. Pouvez-vous m'en donner la raison ?

— C'est que personne ne veut d'un monstre chez soi !

— Un monstre ?

— Ah, ma pauvre petite ! Vous avez toute ma sympathie, je vous le jure. Quand j'ai entendu dire, il y a à peine une heure, à la boutique de nouveautés de M. Kendall, qu'une créature arpentait nos rues en espérant qu'elle pourrait trouver à se loger dans une de nos respectables maisons, et tous ces caquètements sur votre prétendue audace, et sur ce que le monde va devenir si des femmes de votre sorte viennent impunément rôder dans Lucerne, comme si de rien n'était...

— Des femmes de ma sorte ?

— Ils pensent, en effet, que vous êtes une femme de mauvaise vie.

Samantha était atterrée.

— Vous ne saviez donc pas ? Dans cette ville, les esprits bornés sont légion. Les gens ne veulent pas qu'une femme étudie la médecine, un point c'est tout ! Les maisons où vous êtes allée disposent encore de chambres libres, mais pas pour une fille perdue ! Je suis avec vous, ma petite, car j'ai souffert des mêmes préjugés.

— Je commence à me demander pourquoi cette université a accepté ma candidature.

— C'est pas la peine de s'en faire pour ça. Pour l'instant, il faut vous trouver un endroit où vivre.

— Vous pourriez m'aider ?

— Oh, j'ai une grande maison, et avec mon mari qui est toujours parti, je me sens un peu seule ! Ça me ferait plaisir d'avoir de la compagnie.

— C'est très aimable à vous, madame Mallone.

— Appelez-moi donc Hannah !

La maison Mallone était en effet très grande. Haute de deux étages, elle s'élevait sur une prairie à la limite de la ville. Sean Mallone et son épouse s'étaient installés à Lucerne quinze ans plus tôt, avec la ferme intention d'avoir une nombreuse famille. Mais les chambres étaient restées vides.

— Nous ne sommes pas loin de l'usine textile, dit Hannah. Sean y a un peu travaillé avant de devenir trappeur.

Samantha admira l'immense salle de séjour.

— La maison est si grande, Hannah. Pourquoi ne louez-vous pas des chambres à des étudiants ?

— Sean ne voudrait pas. C'est un Irlandais, aussi brun que je suis rousse. Ils ont la fierté plus raide qu'un piquet, ces Irlandais bruns, et Sean, c'est le pire de tous. Il ne veut pas qu'on croie en ville que nous avons besoin d'argent. Sean gagne bien sa vie, d'ailleurs.

— Que fait votre mari, exactement ?

Hannah se leva de son fauteuil et se dirigea vers un guéridon proche de la fenêtre. Elle avait passé une robe verte à volants avec de larges manches et un jabot en dentelle. Elle s'empara d'une photographie et l'apporta à Samantha.

— Voici mon Sean. Il a du sang royal irlandais dans les veines.

Samantha s'avoua impressionnée. L'époux d'Hannah, vêtu de daim et de fourrures, figurait accoudé à la crosse d'un fusil, un sourire radieux aux lèvres. Une peau traînait à ses pieds.

— Quand j'ai rencontré Sean, il y a seize ans, il travaillait dans l'usine à briques de Haverstraw. Mais ce qu'il cherchait, c'était le grand air et la liberté, et pas un travail d'esclave devant un four pour mourir avant l'âge. Il est venu à Manhattan pour vivre une autre vie ; c'est là que nous nous sommes rencontrés. A l'époque, j'avais vingt-quatre ans. J'étais arrivée en Amérique dans un de ces navires qui sauvaient les Irlandais de la famine. Quand j'ai rencontré Sean, cela faisait quatre ans que j'étais là...

Samantha leva les yeux. La voix d'Hannah continuait sur un ton plus

détaché :

— Ah, la vie n'était pas facile pour une fille de vingt ans dont le père et la mère étaient morts pendant la traversée. J'ai accosté sans un penny. Je n'avais que mes cheveux roux et ma fierté. Mais tout cela, c'est le passé ! Sean m'a sauvé la vie. J'étais en train de me faire battre dans une ruelle ; les bandits frappaient si durement que tous les saints réunis n'auraient pu me sauver. Et alors, ce gros ours du comté de Cork a surgi de nulle part et les voyous ont déguerpi !

Sean se fichait bien de mon passé. Il savait que je n'étais pas la Vierge Marie, il m'aimait pour moi. Il avait entendu dire qu'on pouvait se faire une fortune, dans le Nord : vingt dollars pour un couguar, trente pour un loup. Alors, nous sommes venus à Lucerne. Mais il y a moins de gibier, maintenant ; il doit s'absenter des mois durant, mais il revient avec une belle somme et, de temps en temps, avec une peau de castor pour que je m'en fasse un manchon. On mène la belle vie. Tout ce que je regrette, c'est de ne pas lui avoir donné d'enfants.

— Vous avez encore le temps...

— Dieu t'entende, ma fille, mais c'est fini ! J'ai quarante ans. Voilà seize ans que j'essaie... C'est un des bons côtés de mon homme : il ne m'en veut pas d'être stérile.

Hannah se tourna vers Samantha.

— Au fait, tu dois être fatiguée. Je vais arrêter de papoter et te laisser te reposer. J'ai comme l'impression que tu auras besoin de toutes tes forces, dans les jours à venir !

Ce n'était pas seulement de force, dont Samantha avait besoin. Pour faire front, il aurait aussi fallu qu'elle fût sourde et aveugle. Au début, l'attitude des gens de Lucerne la choqua ; mais l'indignation céda bientôt la place à la colère. Tout se passait comme si elle eût été atteinte de la lèpre. Les femmes traversaient la rue pour ne pas se trouver sur le même trottoir, les enfants se moquaient d'elle, les hommes ne soulevaient plus leur chapeau. Elle remarqua qu'on fermait les rideaux à son passage.

Samantha remplit le formulaire du docteur Jones et elle le porta à la faculté un après-midi. Quelques étudiants paressaient à l'ombre des piliers du porche. Quand elle parvint à leur hauteur, ils se turent, la dévisagèrent de façon grossière, puis éclatèrent de rire. Le secrétaire du docteur Jones prit la feuille sans mot dire et la déposa sur le

bureau du doyen. Le professeur était absent.

— Je me demande si je suis à la hauteur, Hannah. Je ne sais pas si je pourrai tenir deux ans dans ces conditions, confia-t-elle un soir à son amie, alors qu'elles préparaient le dîner.

— Mais si, petite !

Hannah remuait une crème anglaise dans une bassine à confitures.

— Ça passera, tu verras. Pour le moment, tu es une attraction, mais avec le temps, ils se lasseront et chercheront quelqu'un d'autre à persécuter. Si tu crois que ç'a été facile pour Sean et moi, un couple d'Irlandais mal dégrossis dans une petite ville de province comme ici. Mais aujourd'hui, ils s'y sont faits, tout comme ils s'habitueront à toi !

Samantha s'efforça de sourire. Sans doute Hannah avait-elle raison : on lui mènerait la vie dure pendant quelque temps, mais un jour, on finirait par l'accepter.

Le lundi de la rentrée, Samantha se présenta au bureau du docteur Jones. Il sembla tout à la fois surpris et ennuyé. Après lui avoir fait quelques remarques sur la façon dont elle devrait se comporter, il la conduisit au premier étage, à l'amphithéâtre.

Samantha ne passa pas la porte en sa compagnie. Elle dut le suivre dans une sorte d'antichambre réservée aux patients et aux professeurs qui s'apprêtaient à monter en chaire. Il insista pour qu'elle s'y assît. Puis, ayant ajusté cérémonieusement son frac, il pénétra dans l'amphithéâtre.

A travers la porte fermée, Samantha avait entendu des cris et des piétinements. Mais au moment où le doyen apparut, le silence se fit.

Joshua Masefield et Emily Blackwell avaient prévenu Samantha que les étudiants en médecine étaient généralement tapageurs et indisciplinés. Le célèbre docteur Lister lui-même, alors qu'il donnait une conférence à l'université de Londres, avait eu grand mal à se faire entendre au milieu des piétinements et des rires de ses auditeurs. Voilà sans doute ce qui rendait le docteur Jones aussi nerveux. Quelle serait la réaction des étudiants quand il leur présenterait une jeune et jolie consœur ? Par quelles facéties accueilleraient-ils la nouvelle venue ?

Le doyen fit donc son discours. Samantha ne s'étonna pas de la politesse inattendue des étudiants. Ils étaient probablement impatients d'entendre ce qu'on avait à leur dire. Mais la voix était étouffée, aussi ne saisit-elle pas un seul mot.

Elle tressaillit quand la porte s'ouvrit.

— Mademoiselle Hargrave !

Elle se leva et suivit le docteur Jones dans l'amphithéâtre.

Les hautes fenêtres laissaient passer un soleil éclatant qui inondait la salle. Samantha cligna les yeux. A sa gauche, quand elle traversa l'estrade, elle aperçut un mur couvert de planches anatomiques et un tableau noir ; à sa droite, des jeunes gens silencieux la fixaient, disposés en demi-cercle jusqu'aux fenêtres. On n'entendait que le frôlement de ses jupes sur le plancher. Le doyen la conduisit jusqu'à la chaise placée au bord de l'estrade, séparée des autres ; Samantha prit place, tournant le dos aux étudiants. Elle ôta son chapeau et le fit

glisser sur son siège, puis ouvrit le cahier qu'elle avait apporté, trempa sa plume dans l'encrier et regarda le professeur Page.

Mais celui-ci comme le Dr Jones et les cent dix-neuf étudiants restaient figés comme des statues. Jones, cependant, toussota, adressa un signe de tête poli à Page, puis s'en alla aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient.

Page ajusta ses lunettes et s'empara de ses notes et annonça le plan du cours d'anatomie.

— Généralités. Structure, forme et fonction des différents organes.

Derrière elle, Samantha perçut un soupir collectif, bientôt suivi par un froissement de papier et par un bruit de pieds raclant le sol.

Le docteur Page parla pendant deux heures. Sans être interrompu. Sans être interpellé. Chaque fois qu'il faisait une pause pour regarder la nouvelle venue, celle-ci baissait la tête et écrivait. Le médecin écarquillait les yeux. Jamais, depuis qu'il enseignait la médecine, il n'avait vu d'amphithéâtre aussi calme. Les étudiants étaient vraiment en train de prendre des notes !

A la fin du cours, le docteur Jones apparut dans l'encadrement de la porte, de l'autre côté de l'estrade. Samantha rassembla ses affaires, le rejoignit et disparut dans l'antichambre. L'amphithéâtre explosa en cris et trépignements frénétiques.

— Quand je pense que je vais devoir faire cela tous les jours, pendant deux ans...

Le soir même, devant la cheminée, Samantha racontait sa journée à Hannah.

— Cette rentrée ne semble pas t'avoir plu outre mesure...

— Je ne sais pas. J'ai assisté à cinq leçons. J'ai dû attendre dans cette ridicule petite pièce à chaque intercour et sortir quand on m'en donnait le signal. Ensuite, je devais m'asseoir à ma place réservée, et supporter tous ces regards braqués sur moi.

— C'est quand même un succès. Et j'ai l'impression que tu sauras apprivoiser tous ces diables. J'ai entendu parler d'une faculté où l'on avait soulevé de son siège et expulsé une étudiante.

Samantha acquiesça. Elizabeth Blackwell lui avait raconté cette

histoire, et d'autres plus horribles encore. Le fait qu'elle fût acceptée ne garantissait pas qu'une femme pût suivre ses études dans des conditions normales : il fallait aussi compter avec l'agressivité des étudiants. Et pourtant, c'étaient bien eux qui avaient permis son entrée !

Assise près du feu, elle tenait une lettre de Louisa qu'elle ne parvenait pas à terminer. Durant cette semaine, elle avait eu l'intuition que quelque chose se préparait. Et malgré la douceur de cette soirée, elle frissonna.

Ses pressentiments n'allaient pas tarder à se révéler fondés.

Le premier cours du lendemain portait sur les maladies contagieuses ; après que Samantha se fut assise, les étudiants observèrent un silence total et prirent sagement des notes. Au milieu du cours, une flèche de papier atterrit sur la manche de Samantha. Elle feignit de ne s'apercevoir de rien. Quelques minutes plus tard, une autre flèche lui piqua la nuque. Quand le cours prit fin, elle ramassa ses affaires et sortit calmement, la tête bien droite.

Pendant le cours de l'après-midi sur les maladies nerveuses, elle ressentit une légère irritation à la gorge et toussa faiblement. Derrière elle, cent dix-neuf étudiants toussèrent à l'unisson. Vers la fin de la leçon, elle laissa tomber son porte-plume. Cent dix-neuf porte-plume tombèrent sur le sol. Le professeur, M. Watkins, écarlate, se mit à bafouiller, mais il n'en poursuivit pas moins son cours. Samantha quitta la salle aussi sereinement qu'elle le put.

Elle rentra seule chez elle, insensible aux regards des passants ; à la maison, elle s'effondra dans un fauteuil, au bord des larmes.

— Je ne tiendrai pas, Hannah !

— C'est ce qu'ils veulent. Ne leur donne pas cette satisfaction, je t'en prie.

— L'épreuve est terrible. Ils attendent mon premier faux pas. Je suis si nerveuse qu'il m'est impossible de me concentrer sur ce que dit le professeur. Et maintenant, je suis trop malade pour étudier ! Pourquoi me font-ils ça ? Pourquoi ne puis-je être considérée comme n'importe quel autre étudiant ? Est-ce un péché si grave que d'être une femme ?

— Et tu ne peux pas en parler au docteur Jones ?

— Il serait trop content de pouvoir me dire que, si je ne supporte

pas la situation, je n'ai qu'à retourner à Manhattan. Je ne comprends pas, Hannah. Je croyais qu'ils m'avaient acceptée. Maintenant, ils essaient de me faire partir. Les cours sont déjà assez difficiles, si, de surcroît, je dois passer chaque journée avec une boule dans la gorge...

— S'ils veulent se battre, ma petite, fais-leur front et défends-toi.

L'occasion lui en fut donnée le lendemain. Assise dans l'antichambre, elle prêtait l'oreille à l'effrayante cacophonie qui régnait dans la salle. Quand le docteur Page fit son apparition, les étudiants cessèrent leur remue-ménage. Droite comme un i, Samantha traversa l'estrade sans trembler. Elle arriva à sa table, ôta son chapeau, et allait s'asseoir quand elle découvrit, au milieu de son banc, une petite mare d'encre noire. Elle sentit aussitôt la rage et l'indignation s'emparer d'elle. Lentement, afin que personne ne la vît trembler, elle se retourna et, pour la première fois, se retrouva face à l'amphithéâtre. Cinq rangées de costumes sombres et de visages flous se levèrent devant elle.

Les bras le long du corps, Samantha s'avança de trois pas, et s'arrêta devant les étudiants assis à l'extrémité du premier rang. Deux d'entre eux évitèrent son regard, l'un sourit, décontenancé, le quatrième ébaucha une grimace.

D'une voix qui la surprit elle-même, elle s'adressa au dernier :

— Veuillez m'excuser, monsieur, auriez-vous un mouchoir ?

La grimace disparut.

— Hein ?

Elle tendit la main.

— Auriez-vous un mouchoir, je vous prie ?

— Oh... Ouais. Je veux dire, oui, madame.

Il fouilla dans sa poche et, sans la regarder, lui tendit un carré de lin propre.

— Merci ! dit Samantha en regagnant sa place.

Soigneusement, elle épongea l'encre et revint vers le jeune homme. Chacun retenait sa respiration. Elle lui remit le mouchoir souillé d'encre et lui dit d'une voix claire :

— Merci infiniment. Vous êtes très aimable.

Après une seconde d'hésitation, l'amphithéâtre éclata en applaudissements. Surprise, Samantha vit, tout autour d'elle, des visages souriants et radieux. Ils frappaient dans leurs mains et donnaient des coups de talon sur le sol ; ils hurlaient, s'interpellaient, se lançaient des claques dans le dos. Même le jeune homme au mouchoir esquissa un sourire...

Samantha venait de réussir brillamment sa première épreuve.

— Ce ne sont pas de mauvais garçons, mademoiselle Hargrave. Beaucoup sont des fils de fermiers du coin. Ils ne pensaient pas à mal.

— Mais, docteur Jones, je ne comprends pas. Ce sont eux qui ont voté mon admission. Pourquoi mon arrivée les a-t-elle surpris à ce point ?

— C'est très gênant, mademoiselle Hargrave. Comment vous dire... Votre demande d'inscription a été considérée... comme une plaisanterie... Oh ! pas de la part du personnel enseignant ! Nous avons tous compris qu'il s'agissait d'une demande sérieuse. Mais certains étudiants ont cru qu'on leur faisait une blague...

— Continuez, je vous prie, docteur.

Il leva les yeux, hésita puis reprit :

— Pour tout vous dire, mademoiselle Hargrave, quand votre lettre est arrivée, j'ai dû affronter un cruel dilemme. Même si vos qualifications étaient excellentes – meilleures, dois-je le préciser, que celles de la majorité de nos étudiants –, je ne voulais pas d'une femme dans l'établissement. J'étais et j'y suis toujours opposé. En juin dernier, la faculté a lancé une campagne pour recueillir des fonds ; nos buts n'ont pas été atteints. Le fait que vous soyez recommandée par le Dr Masefield m'a fait craindre que si je rejetais simplement votre demande, il pourrait user de son influence pour nous priver de certains de nos bienfaiteurs. C'est alors que j'ai eu cette idée : si les étudiants eux-mêmes s'opposaient à votre entrée, la faculté et moi-même serions à l'abri de toute critique. Malheureusement, si j'ose dire, mon plan a échoué.

— Comment ?

— J'ai présenté votre demande au Conseil des étudiants, persuadé que tous refuseraient sur-le-champ. A ma grande surprise, ils voulurent soumettre votre candidature à un vote. Je me suis retiré pendant les débats, pour permettre à ces jeunes gens de discuter librement...

Il enleva ses lunettes et se mit à les nettoyer avec son mouchoir.

— Voyez-vous, mademoiselle Hargrave, on ne m'aime pas beaucoup, ici. Les étudiants sont prêts à tout pour contrarier mes souhaits. Ils savaient que j'étais contre l'admission d'une étudiante, ils ont donc

voté pour vous... Ils ont voulu se venger de moi.

— Je vois, dit Samantha. J'ai été assez naïve pour croire que mon mérite seul avait eu raison de leurs réticences. Et je découvre qu'on m'a utilisée pour vous tourner en ridicule.

— Ne leur en tenez pas rigueur, mademoiselle Hargrave. Après tout, ils vous ont à présent acceptée dans leurs rangs. J'ai même le sentiment qu'ils sont assez contents que vous soyez là.

— Malgré tout, rien de ce que vous m'avez dit n'explique la réception à laquelle j'ai eu droit. Pourquoi tout le monde a-t-il été si surpris de me voir ?

Il remit ses lunettes.

— Mademoiselle Hargrave, personne ne croyait que vous oseriez vous présenter. Nous pensions qu'avant le début de l'année universitaire, vous verriez la folie de votre ambition, que votre famille et vos amis vous en dissuaderaient, comme cela se passe pour presque toutes les femmes qui entendent faire des études médicales, ou même que vous vous marieriez entre-temps. Donc, quand nous avons entendu dire par M. Rutledge, le propriétaire de l'hôtel, que notre étudiante était arrivée ce soir-là... (Il haussa les épaules.) Puis vous êtes entrée dans mon bureau. Je crois que vous me comprenez, à présent ?

— Docteur Jones, qu'essayez-vous de me dire ?

Son visage s'empourpra.

— Mademoiselle Hargrave, nous nous attendions à ce que vous ayez un mètre quatre-vingts, une voix de basse et une moustache !

Samantha mit une main devant sa bouche pour s'empêcher de rire.

— Mais maintenant que vous êtes là, mademoiselle Hargrave, je suppose que nous allons devoir nous y habituer. Vous avez les étudiants et certains membres de la faculté de votre côté. Mais vous n'avez pas encore fait vos preuves, en ce qui me concerne. Je vais être net : je suis contre le fait que les femmes fassent des études de médecine.

— Mais, docteur Jones, la femme, à l'origine, est le médecin naturel. Dans son seul rôle de mère, elle doit prendre soin du corps de ses enfants, connaître les remèdes, soigner les malades, panser les plaies.

Depuis toujours, alors que leurs maris partaient guerroyer, les femmes ont été les médecins du foyer ! Enfin, croyez-vous que Dieu ait voulu que seuls les hommes puissent devenir médecins ?

— Sans doute avez-vous raison, mademoiselle Hargrave, mais la médecine aujourd'hui est une science. Son étude ne peut échoir qu'à un intellect supérieur : celui de l'homme.

— Mais les femmes y ont sûrement leur place. Au Dispensaire Blackwell, les femmes médecins...

Il l'arrêta d'un geste :

— Économisez votre souffle, mademoiselle Hargrave. Je n'ai pas l'intention d'aborder ce sujet. La région de New York abonde en « féministes » qui nous accablent de leurs radotages sur les droits des femmes. J'ai déjà entendu cette antienne : les femmes s'occuperaient des femmes ! Je n'ai jamais ouï chose plus sottie. Un chien malade ne s'adresse pas à un autre chien, n'est-ce pas ? Ni un enfant à un autre enfant ? Bien sûr que non ! Cette responsabilité incombe au *maître*. Et l'homme, de par sa supériorité innée sur la femme, est le gardien désigné de son bien-être. Comme je l'ai dit, vous êtes là et il faudra nous en accommoder. Je suis un homme très occupé, mademoiselle Hargrave, je ne peux pas y consacrer ma journée. J'aimerais cependant vous donner quelques consignes.

Samantha faisait des efforts pour garder son calme.

— En dehors des règles courantes, vous vous abstenrez de sympathiser avec les étudiants ou les membres de la faculté...

— Sympathiser, docteur Jones ? Je ne comprends pas. Ces jeunes gens sont mes camarades. Nous devons étudier ensemble, discuter des cours...

— Mademoiselle Hargrave... Il nous faut protéger la réputation de cette institution. Tout rapport avec les étudiants ou les membres de la faculté en dehors des heures de cours entraînera une exclusion immédiate. Suis-je assez clair ?

Elle hocha la tête.

— De plus, dit-il en s'enfonçant dans son fauteuil, vous ne devrez pas assister à certaines conférences. Celles, en particulier, qui ne sont pas compatibles avec la décence. Et pour être parfaitement précis, toutes les discussions sur les organes reproducteurs et les maladies qui s'y

rattachent.

— Vous ne voulez pas dire...

— Et vous ne serez pas admise non plus en salle de dissection.

— Docteur Jones, comment pourrais-je acquérir une connaissance complète de l'anatomie si...

— De même que vous n'aurez pas la permission d'examiner un malade du sexe masculin, sinon au-dessus du col.

Le Dr Jones se leva et repoussa son fauteuil :

— Et maintenant, mademoiselle Hargrave, je crois que ce sera tout.

En novembre, alors que les cours de dissection allaient commencer, Samantha dut prendre une décision.

— Ne le contrarie pas, ma petite, lui dit Hannah, tandis qu’elles marchaient bras dessus, bras dessous, au bord du lac, leurs ombrelles les protégeant de la chute des feuilles.

— C’est de la folie. Il n’attend qu’un prétexte pour te renvoyer.

Le ciel d’automne se reflétait dans le lac. Si seulement Samantha avait pu parler au Dr Masefield... Mais elle était à Lucerne depuis sept semaines et n’avait toujours pas reçu une lettre de lui.

— Je ne pourrai pas me considérer comme un médecin sans avoir étudié à fond l’anatomie, Hannah.

— Que comptes-tu faire, alors ?

Samantha avait décidé de mettre le Dr Jones à l’épreuve. Elle espérait qu’en assistant à la première séance de dissection, et en prouvant qu’elle était digne de confiance, elle le ferait changer d’avis.

Elle avait un plan. Un jour, Elizabeth Blackwell lui avait conté comment elle s’y était prise, alors que tout le monde l’épiait, espérant un faux pas. Même en sachant qu’elle était capable de disséquer aussi bien que n’importe quel homme, Elizabeth avait conscience que son visage pouvait la trahir, par exemple, en rougissant. Aussi avait-elle mis au point une tactique. Tard le soir, elle s’entraînait devant sa glace en essayant d’évoquer mentalement les situations les plus atroces et les plus embarrassantes. Elle suivit de plus un régime draconien : elle ne mangea plus de viande et renonça au vin. Enfin, chaque matin, elle se poudrait le visage de talc. La grande épreuve survint quand la classe eut à étudier les organes masculins. Alors que le professeur discourait devant le cadavre, elle se concentra pour ne pas rougir. Lorsqu’elle quitta la salle de dissection, elle n’avait pas saisi un traître mot de l’exposé du médecin...

Forte de cet exemple, Samantha s’était préparée pendant trois semaines : le régime, les privations, l’entraînement devant son miroir. Et ce jour-là, elle avait légèrement teinté ses joues d’alun.

Mais quand, à dix heures, elle arriva à la salle de dissection, au deuxième étage, elle trouva la porte close. Les autres étudiants

faisaient les cent pas dans le hall. M. Monks, le professeur d'anatomie, refusait de faire cours en présence d'une femme.

Le lendemain, la même scène se répéta. La porte resta fermée, les étudiants s'en allèrent.

Elle plaida sa cause auprès du docteur Jones :

— Monsieur, cela ne peut pas durer ! Qu'on laisse au moins entrer les autres !

— Mademoiselle Hargrave, cette affaire est du ressort de M. Monks. Il sait votre intention d'assister à sa leçon et, dans ces conditions, préfère ne pas faire cours du tout.

— Les autres pâtaient à cause de moi, confia-t-elle le soir même à Hannah. Ils vont commencer à m'en vouloir. Ainsi, quoi que je fasse, je retombe dans le même dilemme : si j'insiste pour être présente, la porte restera fermée. Si je ne mets pas les pieds en salle de dissection, j'obtiendrai un diplôme sans valeur ! Imagine-t-on un médecin qui n'aurait jamais étudié l'anatomie !

Hannah cousait. Après un temps, de sa voix douce, elle dit :

— C'est un problème facile à régler, ma petite.

— Que veux-tu dire ?

Hannah la regarda avec amusement.

— Je suis étonnée qu'une finaude de ton genre n'y ait pas encore pensé. (Elle laissa son ouvrage à ses pieds.) Je vais t'expliquer...

Le lendemain, Samantha se rendit au bureau du docteur Jones.

— Vous pouvez dire au professeur Monks que je n'essaierai plus de me faire admettre à la salle de dissection.

Le Dr Jones parut sceptique.

— Je vous en donne ma parole ! Les étudiants ne doivent pas, à cause de mon entêtement, être privés de leçons d'anatomie. M. Monks peut rouvrir sa porte. Je n'entrerais pas.

Elle tint sa promesse. A sa façon : sitôt que les étudiants étaient entrés dans la salle, elle allait chercher une chaise dans l'un des amphithéâtres voisins et la plaçait contre la porte. Elle pouvait ainsi

entendre ce qui se disait à l'intérieur et prendre des notes.

Un jour, un étudiant mal réveillé arriva en retard. Il s'arrêta net en la voyant :

— Qu'est-ce que vous faites ici, mademoiselle Hargrave ?

Elle lui expliqua la raison de sa présence. Il réfléchit, puis disparut dans la salle. Une minute après, il revint avec une chaise et s'installa à son côté pour entendre le cours. Samantha en fut très surprise.

Le Dr Jones, curieux de voir comment se déroulaient les séances de dissection, apparut quelques minutes plus tard. Après avoir exigé des explications, il devint fou de rage et expulsa du couloir Samantha et son compagnon.

Le soir, Samantha dit à Hannah que son idée ingénieuse n'avait guère donné de résultats.

— Essaie encore, ma petite. Tu sous-estimes tes camarades. Crois-en une femme qui connaît les hommes. Recommence demain et tu obtiendras de meilleurs résultats.

Le lendemain, elle trouva le couloir rempli de chaises et de pupitres. L'un des étudiants, désigné par les autres comme porte-parole, lui expliqua timidement que le jeune homme de la veille leur avait raconté l'incident, et qu'ils étaient tous convenus que si le couloir était assez bon pour Mlle Hargrave, ils pouvaient également s'en contenter.

Sur ce, les Dr Jones et Monks firent irruption. Ils voulaient connaître les raisons de ce scandale. Mais aucune menace d'exclusion ne fit céder les étudiants. La guerre du couloir tournait à l'avantage de Samantha : M. Monks finit par se laisser fléchir. Et, lorsqu'il la vit pour la première fois dans l'amphithéâtre, il se dit que, finalement, il n'y avait aucun inconvénient à ce qu'elle se mêlât au groupe de ses élèves.

La tradition veut que l'on commence une dissection par le bras. Plus tard, dans l'hiver, le professeur en vint inéluctablement aux parties les plus intimes du corps humain. Alors, l'entraînement de Samantha se révéla inefficace.

Elle rougit.

— Tu ne veux pas rester avec moi, ma petite ? Sean ne rentrera qu'au printemps.

Penchée sur sa valise, Samantha continuait à plier ses affaires, sans regarder Hannah qui la surveillait de la porte.

— Je vais me sentir drôlement seule, sans toi...

— Je suis désolée, Hannah, vraiment ! Mais mes amis me manquent et me réclament.

Ce n'était qu'en partie vrai. La dernière lettre de Louisa la suppliait de rentrer pour Noël, mais elle n'avait toujours reçu aucune nouvelle des Masefield. Elle s'en inquiétait beaucoup. Peut-être Estelle était-elle morte ?

Hannah se tenait toujours près de la porte, les bras croisés. Elle avait des idées bien arrêtées sur Samantha Hargrave, des idées qu'elle ne lui confierait jamais. Elle estimait en particulier déplacée cette ambition de devenir médecin ! Samantha aurait mieux fait de briser le cœur des jeunes gens plutôt que d'apprendre à les soigner. Il n'était pas naturel qu'une jolie femme, entourée de beaux étudiants, n'ait aucune aventure. Au cours de leurs promenades, Hannah avait remarqué que certains garçons s'inclinaient très bas devant elle... Samantha semblait ne pas les voir.

Hannah ne savait pas grand-chose au sujet de Joshua Masefield. Samantha lui en avait parlé en termes évasifs, sans jamais insister. Cependant, Hannah avait noté avec quel empressement son amie allait inspecter la boîte aux lettres, et combien elle semblait déçue en revenant les mains vides. De qui donc attendait-elle des nouvelles ? D'un homme, sans nul doute... Et d'un homme séduisant puisqu'il rendait Samantha aveugle aux attentions que lui témoignaient tous ses camarades étudiants. Pourquoi gardait-elle si jalousement son secret ?

Hannah secoua la tête et s'éloigna de la porte.

— J'appelle un fiacre.

Au moment de se séparer, Hannah offrit à son amie un manchon de loutre. Samantha, très touchée, ne put que répéter :

— Merci, merci...

— Pour l’instant, ma petite, tu n’es qu’une étudiante pauvre, mais, quand tu seras une grande dame, j’espère que tu penseras encore à moi. Maintenant, il te faut partir. Tâche de passer un joyeux Noël avec tes amis !

Quand, venant de la gare Grand Central, le fiacre emprunta Bleecker Street, le cœur de Samantha se mit à battre plus vite. Elle était partie depuis quatre mois. Comment serait-elle accueillie ?

Il y avait quelques patients dans le hall d’entrée ; ceux qui la connaissaient lui adressèrent un sourire. Elle laissa son sac près de la porte, enleva son manteau et son chapeau, et partit à la recherche de Mme Wiggen.

La gouvernante se trouvait dans la cuisine. Son visage s’épanouit. Elle lui tendit les bras.

— Ça m’a fait tellement plaisir de lire la lettre où vous disiez que vous alliez revenir pour les fêtes.

— Comment va Estelle ?

— Pas bien, la pauvre chérie. Le froid lui a fait beaucoup de mal. Elle a d’horribles douleurs et de grandes difficultés à respirer. Le Dr Masefield dit que ce sont ses poumons qui collent à sa poitrine, ou quelque chose comme ça.

— Et comment va-t-il, lui ?

— Comme toujours. Il est avec Mme Creighton, en ce moment.

Samantha vérifia qu’aucune mèche folle ne dépassait de son chignon et, lissant sa robe, elle se retint pour ne pas se précipiter hors de la cuisine.

Elle frappa doucement à la porte de la salle de soins.

— Entrez, madame Wiggen !

Samantha entra. Elle hésita en le voyant, de dos, tapoter le genou de Mme Creighton avec un petit marteau d’acajou.

La patiente s’inquiétait :

— C’est de l’arthrite, n’est-ce pas, docteur Masefield ?

Le Dr Masefield se redressa.

— Vous en avez tous les symptômes, madame Creighton. Mais ne vous inquiétez pas, je crois que je peux faire quelque chose pour vous. Madame Wiggen, pourriez-vous me donner les cachets ?

Samantha se dirigea vers l'armoire, retira les cachets du bocal et les déposa dans la main qu'on lui tendait.

— Merci ! murmura-t-il.

Il se rapprocha d'abord de sa patiente, puis se retourna :

— Mademoiselle Hargrave !

— Je suis revenue pour les fêtes, docteur Masefield.

— Vous êtes bien maigre, mademoiselle, dit-il d'un ton sévère. Y a-t-il, à la faculté, quelque chose qui vous empêche de manger décemment ?

Samantha eut l'impression désagréable d'être une enfant qu'on grondait.

— Non, docteur Masefield, rien. Je voulais seulement...

— Un cachet tous les soirs avant de vous coucher, madame Creighton. Veuillez à ne pas augmenter la dose et surtout n'oubliez pas de prendre votre cachet. C'est très important.

— Oui, docteur !

Samantha se retira discrètement dans sa chambre où elle défit sa valise. Elle frissonnait ; ce n'était pas le froid, mais l'humiliation. S'il ne désirait pas qu'elle vînt pour Noël, il aurait dû lui envoyer un télégramme. Samantha ne voulait pas se sentir indésirable ; elle en arrivait même à regretter d'avoir abandonné Hannah Mallone.

Le lendemain, Louisa et Luther lui remirent un peu de baume au cœur. Ils prirent tous trois un traîneau pour parcourir Central Park et admirer les patineurs. Samantha, après tout, ne devait pas juger trop durement Joshua : comment aurait-il pu être heureux avec Estelle qui se mourait !

Elle reprit pour un temps ses habitudes. Elle assistait le docteur Masefield et l'accompagnait dans ses visites. Il ne lui posa aucune question sur la faculté, ne lui demanda pas si elle avait de nouveaux amis et n'exprima jamais le moindre intérêt envers ses études et sa façon de vivre. Il était, en un mot, toujours aussi distant.

Aussi fut-elle très surprise quand, deux semaines avant Noël, il vint lui demander un service.

— Pourrais-je vous parler un moment, mademoiselle Hargrave ? C'est très important.

Elle l'invita à entrer, referma la porte et resta debout, décontenancée. Le Dr Masefield s'assit dans le fauteuil qui faisait face à la cheminée.

— J'ai un grand service à vous demander, mademoiselle Hargrave, et je ne sais trop comment m'y prendre...

Il se tut, fixant la cheminée. Samantha prit place dans l'autre fauteuil.

— Continuez, je vous en prie...

— Savez-vous, mademoiselle Hargrave, qu'il n'est pas un seul hôpital dans la région de New York qui accepte de prendre des malades atteints du cancer ou de la leucémie ?

— Non, je l'ignorais.

— Les gens craignent la contagion. Et même si les médecins savent qu'il n'en est rien, il nous est impossible d'en convaincre le public. Si un hôpital acceptait un seul de ces malades, il se viderait immédiatement et l'on n'aurait plus qu'à mettre la clef sous la porte. Le résultat, c'est que les cancéreux ou les leucémiques, comme mon épouse, ne peuvent être traités qu'à domicile ou dans des cliniques privées hors de prix. C'est pour ces raisons que nombre d'entre eux ne reçoivent aucun soin et souffrent atrocement ; généralement, ils meurent seuls.

Il leva les yeux vers elle.

— Un mouvement s'est créé qui envisage d'ériger un service de cancéreux à l'hôpital pour femmes. C'est une noble cause, car les malades isolés pourront enfin recevoir des soins.

Samantha avait, en effet, entendu parler de cet hôpital pour femmes, qu'avait fondé le docteur Marion Sims.

— Il va y avoir un bal de charité chez Mme Astor, pour le réveillon de Noël ; on compte ainsi réunir des fonds pour la construction de ce pavillon. Et j'ai reçu une invitation... Mon problème est le suivant. Je

n'ai jamais touché mot à quiconque de la maladie de ma femme ; personne n'est au courant à Manhattan. Je suppose que Mme Wiggen a bien fini par vous parler de Philadelphie et vous devez savoir qu'Estelle et moi sommes arrivés à New York l'année dernière. Bien. Estelle ne veut à aucun prix qu'on sache qu'elle est atteinte de leucémie, aussi ai-je dû inventer un petit stratagème. Les quelques personnes que je connais à New York n'ont jamais rencontré Estelle, mais ils la croient en parfaite santé. En certaines circonstances, je suis même allé jusqu'à raconter quelques innocents mensonges sur sa vie mondaine. Hélas ! on convie aujourd'hui Mme Masefield à une soirée importante.

— Mais cela est impossible.

— Évidemment. Je dois cependant me rendre à ce bal. Refuser une invitation de Mme Astor est impensable. Et surtout, je désire ardemment participer à ce projet de pavillon.

— Vous pourriez excuser l'absence d'Estelle en parlant d'un malaise...

Il se leva :

— Depuis que je suis à New York, j'ai participé à quatre réceptions, et chaque fois j'ai expliqué par un malaise l'absence de ma femme. Mme Astor serait vexée et penserait qu'Estelle n'aime ni le monde ni les bonnes œuvres.

— Pourquoi ne pas lui dire la vérité ?

— Je ne peux pas. J'ai promis à Estelle.

— Alors, que comptez-vous faire ?

Il se tourna lentement vers elle.

— Mademoiselle Hargrave, accepteriez-vous de m'accompagner au bal des Astor en vous faisant passer pour mon épouse ?

Samantha ouvrit de grands yeux.

— C'est un subterfuge, je le sais, et pas très élégant. Mais, après tout, ce n'est qu'une innocente comédie qui ne fera de tort à personne. En fait, tout le monde y gagne. J'aurai respecté le désir d'Estelle et eu la satisfaction de contribuer à une cause humanitaire.

— Mais que va penser Estelle ?

— L'idée vient d'elle.

Samantha, pour échapper à son regard, baissa les yeux, se demandant s'il entendait combien son cœur battait vite.

— Croyez-vous qu'ils seront dupes ?

— Personne n'a jamais vu Estelle. Vous n'aurez pas grand-chose à faire, mademoiselle Hargrave. Je veillerai à ce que l'épreuve ne vous soit pas pénible. Nous prendrons congé de bonne heure.

Samantha ne savait que penser. Elle imaginait les autres femmes dans leurs toilettes importées de Paris ou de Londres... Elle songeait aux noms qu'elle avait souvent lus à Estelle dans le *Social Register* : Stuyvesant, Belmont, Roosevelt... Joshua en cape et haut-de-forme. Et elle, jouant le rôle de sa femme pour une nuit...

— Un bal chez les Astor ! Mais je n'ai rien à me mettre !

— Donc, vous allez m'aider ?

— Oui, docteur Masefield, dit-elle en souriant. Je vous aiderai.

Samantha fit part à Joshua de son intention de louer une robe pour la soirée. Il refusa sèchement : sa femme n'irait pas à un bal chez Mme Astor dans une robe de location. Samantha dut demander l'aide d'Estelle. Mais Estelle plutôt que de lui prêter l'une de ses toilettes lui donna l'adresse d'un drapier de la Cinquième Avenue et le nom d'un couturier d'excellente réputation.

— Mais je n'ai pas assez de temps, dit Samantha.

Estelle, adossée à ses oreillers de satin, trouva la force de répliquer :

— Mme Simmons est habituée aux commandes de dernière minute, surtout en cette période de l'année. Elle fait des miracles. Et quand vous lui direz que c'est pour le bal Astor, elle fera travailler ses couturières nuit et jour. Vraiment, ajouta-t-elle malicieusement, j'aimerais tant y aller, mais je suis heureuse que vous puissiez le faire à ma place, Samantha ; c'est pour Joshua. Il tient tellement à ce que ce service de cancéreux voie le jour. C'est une petite mascarade sans méchanceté ; je vous sais gré d'avoir accepté.

Samantha rendit aussitôt visite au drapier. Elle choisit plusieurs longueurs de taffetas noir, et de velours pour les parements. Elle refusa dentelles, nœuds et autres fioritures coûteuses. Mme Simmons se montra aussi désireuse de lui faire plaisir que l'avait prévu Estelle. Samantha lui donna des ordres très stricts : pas trop d'ampleur, une tournure modeste, un décolleté peu profond et, de façon générale, rien de tapageur.

La robe arriva cinq jours avant Noël. Joshua et Samantha passèrent au salon pour examiner l'ouvrage avant que le livreur ne s'en aille. Elle coupa les faveurs et souleva le couvercle. Joshua blêmit en découvrant la robe. D'abord, il accusa le pauvre garçon de s'être trompé d'adresse. Samantha intervint pour dire que c'était bien là ce qu'elle avait commandé ; ce fut alors que Joshua se mit en colère pour de bon.

En présence du livreur effrayé, il lança la robe dans sa boîte et dit :

— A quoi diable aviez-vous la tête quand vous avez commandé ça, mademoiselle Hargrave ?

Samantha, médusée, ne sut que répondre.

— Mais où avez-vous été chercher cela ? Si vous n'avez aucun goût en

matière de toilette, il fallait demander conseil à Mme Simmons !

— Mais qu'est-ce qui ne va pas ? Je pensais...

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Mais, c'est hideux ! C'est une robe tout juste digne d'une ouvrière ! Est-ce que vous espériez vous montrer en public, à mon bras, comme ma femme, là-dedans ?

Samantha jeta un regard de panique au livreur.

— Mais, j'essayais simplement de...

Il lui tourna le dos, saisit la boîte et l'emballage et rendit le tout au livreur.

— Reprenez ça. Nous n'en voulons pas !

Atterrée, la jeune fille protestait :

— Docteur Masefield... Je peux opérer quelques modifications... Ajouter de la dentelle, si vous le voulez. Mme Wiggen m'aidera...

Il fit demi-tour, les lèvres décolorées et les yeux pleins d'orage.

— La seule chose qui puisse améliorer cette monstruosité, mademoiselle Hargrave, c'est le feu !

Elle fit un pas en arrière.

Derrière eux, le livreur se balançait d'un pied sur l'autre, affreusement gêné.

— Sortez-moi cette chose d'ici. Dites à Mme Simmons de m'envoyer sa note.

Le garçon sortit à toute allure et ferma la porte derrière lui. Dans le salon, Samantha et Joshua continuaient à s'affronter du regard.

— Maintenant, il faut que nous trouvions autre chose, dit-il. Cinq jours, ce n'est pas beaucoup.

Samantha siffla, glaciale :

— Si vous m'aviez dit ce que vous désiriez, au lieu de me laisser carte blanche.

— Bigre ! mademoiselle Hargrave. Je ne croyais pas que ce fût

nécessaire. Pour se choisir une simple robe, grand Dieu !

— Que reprochez-vous à celle-ci ?

— Elle était laide ! Je ne tolérerai pas que ma femme apparaisse en public ainsi fagotée...

— Je ne suis pas votre femme. Je voulais seulement...

— Dieu merci, vous ne l'êtes pas !

— Ne me laisserez-vous pas terminer une seule phrase ?

Il se tut. Ses lèvres ne formaient plus qu'une ligne blanche.

— Vous semblez suggérer que j'ai agi exprès, docteur Masfield, pour vous faire enrager ou vous humilier. Je désirais seulement que cette robe vous coûtât le moins cher possible.

— Vous voulez rire ?

— Pas du tout !

— Vous me croyez pauvre, mademoiselle Hargrave ?

— Docteur Masfield, on m'a élevée dans le respect de...

— Je me fiche de savoir comment vous avez été élevée !

— Rien ne vous autorise à me parler sur ce ton !

Joshua la regarda fixement, avec de la sauvagerie dans ses yeux noirs, pivota sur ses talons et quitta la pièce.

Incapable de bouger, incapable même de respirer de peur de fondre en larmes, Samantha resta figée dans le salon. Une minute plus tard, elle entendit claquer la porte d'entrée. Par la haute fenêtre, elle vit Joshua descendre les degrés glacés du perron et s'enfoncer dans la tempête de neige.

On ne parla plus de l'incident et il ne fut plus question une seule fois du bal. Joshua, ce soir-là, dîna seul dans son bureau et se retira aussitôt après dans sa chambre. Le lendemain matin, Samantha fit comme à l'accoutumée : après un petit déjeuner en compagnie de Mme Wiggen, elle appela le premier patient dans le cabinet et assista le docteur Masfield en silence.

La veille de Noël, Masefield sortit pour un accouchement. Dans sa chambre, Samantha, rêveuse, tournait et retournait entre ses doigts une carte de Noël naïvement coloriée : les vœux d'Hannah Mallone.

Elle était occupée à écrire quelques lettres quand elle entendit claquer la porte d'entrée et un bruit de bottes qui frappaient le dallage pour faire tomber la neige. Masefield était rentré. Elle entendit son pas jusqu'au premier, mais, à sa grande surprise, il gravit un étage de plus. Quand il s'arrêta devant sa porte, elle retint sa respiration.

Il frappa.

Elle rangea vivement son papier à lettres et son encrier, vérifia que sa coiffure était en ordre, et ouvrit.

Joshua, maussade, se tenait devant elle, un grand paquet à la main.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-il en lui tendant le carton. Le fiacre sera là dans une heure.

Samantha, surprise, prit le paquet, le soupesa, s'enquit de son contenu.

— Votre robe, mademoiselle Hargrave. Je devais aller la chercher plus tôt chez Mme Simmons, mais le petit Levy a pris son temps pour venir au monde.

Il tourna les talons.

— Je ne comprends pas...

Il se retourna. Il était clair que cette scène l'excédait :

— Celle que vous porterez ce soir, lui dit-il, comme on parle à un enfant.

— Que voulez-vous dire ? Je pensais que vous aviez abandonné le projet.

— Ah ! oui, et pourquoi donc ?

— Pourquoi ? Docteur Masefield, dois-je vous rappeler votre algarade ?

Il prit un air innocent.

— Eh bien ?

— J'ai cru que cette sortie choquante impliquait qu'il n'était plus question de ce bal.

— Mais grand Dieu, mademoiselle Hargrave, c'est à cette maudite robe que j'en voulais, pas à vous !

— Vous m'avez humiliée devant le livreur ! Vous m'avez insultée ! Et à présent, vous vous attendez à ce que je vous suive docilement à ce... maudit bal !

— Vous m'en voulez, mademoiselle Hargrave ?

— Certainement.

— Moi qui vous prenais pour une gentille fille !

— Je pensais avoir droit à quelques excuses.

— Je vois. C'est le prix qu'il faut payer pour que vous m'accompagniez ? Des excuses !

— Oui.

— Dans ce cas, je vous présente mes excuses. Soyez prête dans une heure.

Samantha descendit les marches dans une sorte d'ivresse. Jamais elle n'avait porté robe plus belle. Le satin bleu paon était une merveille, la coupe parfaite. La cascade de volants s'épanouissait sous une ample tournure. Le buste, brodé de fleurs d'argent laissait les épaules découvertes. De longs gants en soie de Lyon et un éventail de dentelles complétaient cette toilette.

Joshua l'attendait au pied de l'escalier. Il leva les yeux et elle fut dégrisée d'un coup. Ce n'est pas moi qu'il voit, pensa-t-elle, c'est sa femme...

Il lui tendit une lourde cape doublée de chinchilla, et la caresse de la fourrure sur ses bras et ses épaules nues fit frémir la jeune fille.

— C'est à Estelle. Elle a insisté pour que vous la mettiez.

Comme il l'aidait àagrafer le vêtement, Samantha sentit la chaleur de ses mains qui s'attardaient un peu sur son cou.

— Samantha, vous êtes ravissante ce soir.

— Merci, docteur Masfield.

Il recula d'un pas.

— Souvenez-vous que pour ce soir je suis Joshua.

Il lui saisit le bras pour descendre le perron et monter dans le fiacre. Il s'assit tout près d'elle et lui recouvrit les jambes de chaudes couvertures. Ils n'échangèrent pas un mot de tout le trajet.

Quand elle aperçut les attelages garés devant le numéro 350 de la Cinquième Avenue, Samantha sentit son courage l'abandonner. L'hôtel particulier des Astor scintillait de mille feux et les abords grouillaient d'une foule élégante. Soudain prise de panique, elle se demanda comment elle avait pu un seul instant imaginer qu'elle saurait tenir son rôle... Leur fiacre se posta en fin de file.

— Docteur Masfield...

— Mon prénom, s'il vous plaît.

La porte de leur attelage s'ouvrit.

— N'oubliez pas que vous êtes ma femme.

Ils se joignirent au cortège des invités, et pénétrèrent dans le hall. La main crispée sur le bras de son cavalier, la tête bien droite Samantha s'avancait vers leur hôtesse. Telle une reine acceptant des hommages, Mme Astor accueillait ses invités, sous un portrait d'elle-même peint par Carolus-Duran.

Mme William Astor préférait être connue sous la seule dénomination de Madame Astor. Cette petite femme ronde était toute caparaçonnée de bijoux au point de ne pouvoir pratiquement pas bouger, et c'est par nécessité qu'elle adoptait cette majestueuse immobilité.

Mme Astor avait quelque chose de terrifiant et Samantha, évitant de la regarder dans les yeux, concentra son attention sur la robe signée Redfern. Elle était toute de velours pourpre brodé d'or, de perles et de paillettes, dont l'éclat rivalisait avec celui d'un énorme bouquet d'orchidées épinglé sur le corsage, d'un triple rang de diamants auprès duquel le fameux collier de Marie-Antoinette eût paru misérable, d'innombrables bagues, de lourds bracelets et des gemmes multicolores disséminés dans la perruque. Samantha observa la révérence des femmes qui la précédaient et s'appliqua à les imiter. Quand Joshua l'eut présentée comme sa femme. Mme Astor les salua avec grâce, adressa un sourire à Samantha et les remercia tous deux de l'aider dans son noble effort. Puis, un valet en livrée bleue les débarrassa de leurs capes, et ils gagnèrent la salle de bal.

A la vue de cette pièce magnifique, Samantha eut le souffle coupé. La fameuse galerie Astor présentait une profusion de toiles des artistes les plus cotés, notamment des peintres de l'École de Barbizon, des Millet, des Troyon... Des lumières éclatantes fusaient de candélabres italiens et un luxe de fleurs et de plantes de chez Klinder transformaient la soirée hivernale en nuit d'été. Les valets fendaient la foule avec leurs plateaux dans un tintement de cristal. Plus de six cents invités se pressaient dans la salle de bal.

— Voulez-vous manger quelque chose ? demanda Joshua.

— Non, merci ! Je n'ai absolument pas faim !

— Un peu de Champagne, dans ce cas.

Il la conduisit vers un coin de la galerie où de petites tables ornées de roses « Gloire de Paris » étaient disposées à l'ombre de palmiers ; puis il tourna les talons et se mêla à la foule. Samantha agita nerveusement son éventail en essayant de garder un œil sur Joshua.

Elle lui trouva la démarche un peu raide.

Tout autour, les femmes lui semblaient si différentes d'elle-même, si étrangères à son propre monde. Elle se demanda à quoi elles passaient leurs journées. Toutes, quel que soit leur âge, paraissaient n'avoir qu'un but : atteindre le tour de taille canonique de quarante cinq centimètres. Qu'importait qu'elles souffrissent le martyre dans leurs redoutables corsets. Un jour, Estelle avait dit à Samantha que la garde-robe de ces femmes se composait de quatre-vingt-dix à cent robes avec ombrelles, chapeaux et gants assortis.

Joshua revint avec deux coupes. Il boitillait. Elle but en silence. Joshua ne semblait guère enclin à la conversation. Soudain, son cœur se serra : l'orchestre du balcon, dissimulé par d'immenses bouquets de fleurs, égrena les premières notes du *Beau Danube bleu*. Les couples gagnèrent le centre de la piste. Joshua allait certainement l'inviter à danser, au moins une fois.

Mais les danses se succédaient sans que son compagnon se départît de son mutisme ; sans doute allaient-ils passer leur soirée assis, à regarder les autres.

— Après tout, j'aimerais bien manger quelque chose, dit-elle en reposant son verre. (Les premiers effets du Champagne se faisaient sentir.) Puis-je aller me servir moi-même ? J'aimerais tant voir le buffet...

À sa grande surprise, il ne protesta pas, mais se contenta d'opiner du chef. Peut-être désirait-il rester seul.

La table courait le long d'un mur immense. Samantha put mettre un nom sur à peine la moitié des plats ; elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont il fallait manger le reste. Madame Astor avait acquis, grâce au choix de ses fournisseurs, une réputation méritée de raffinement. Il y avait de la tortue claire, de la mousse de foie gras, du filet de bœuf aux truffes, du ris de veau à la toulousaine, du homard Thermidor, des fonds d'artichauts à la sauce barigoule, une variété de fromages des plus fins, une énorme pièce montée en nougatine, du pudding Nesselrode, des sorbets de toutes sortes. Samantha ne savait par quoi commencer.

— Je me permets de vous recommander le filet, dit une voix derrière elle.

— Je vous demande pardon ? répondit-elle, découvrant un sourire charmeur et de doux yeux bruns.

L'homme grand et mince devait avoir la trentaine. Il s'inclina vers le plateau de tranches de bœuf.

Samantha laissa errer son regard sur l'immense buffet.

— Je me demande si l'on viendra à bout de tous ces plats...

— Mais non ! Il n'est guère à la mode de se gaver, en de telles occasions. Mais ne vous en faites pas, les mets et les fleurs qui resteront seront envoyés à l'hôpital Bellevue.

— Vraiment ?

L'homme la regardait avec insistance, intrigué par ses grands yeux gris. Il trouvait charmante son évidente ignorance de la vie mondaine. Qui diable était-elle ?

— Chaque fois que Mme Astor donne un bal, les malades de l'hôpital Bellevue s'agenouillent de gratitude. En temps normal, ils n'ont droit qu'à du bouillon. Et croyez-moi, ce bouillon est vraiment de l'eau grasse.

— Vous n'êtes pas sérieux !

— Mais si. On ne peut plus sérieux. Récemment, une commission a enquêté sur les conditions d'hébergement à Bellevue ; elle a non seulement découvert qu'on force les malades à manger avec leurs doigts, si répugnante que soit cette pratique, mais aussi qu'il était impossible de trouver un seul savon dans tout l'établissement.

Samantha reposa son assiette en porcelaine de Sèvres.

— Finalement, je crois que je n'ai plus très faim...

— Pardonnez-moi de vous avoir coupé l'appétit. J'en ai même oublié les bonnes manières. Comme il n'y a personne pour faire les présentations, permettez-moi de les faire moi-même : Mark Rawlins.

— Enchantée. Vous faites partie des Œuvres ?

Il la regarda un instant, puis éclata de rire.

— Seigneur ! Certainement pas !

Samantha s'imagina qu'il riait d'elle. Elle chercha Joshua dans la salle, mais ne l'aperçut pas.

— Je suis la bonne conscience de cette soirée. Je fais partie de ces pauvres médecins surchargés de travail, sous-payés et sous-estimés que, par charité, la charitable Mme Astor a invités à cette fête de charité.

A en juger par la coupe impeccable de son frac et de son pantalon à rayures, le Dr Rawlins ne semblait ni sous-payé ni surchargé de travail ; sans doute se moquait-il ?

— Ainsi, vous êtes médecin ?

Il s'inclina légèrement.

— Chirurgien. Et maintenant que j'ai eu l'impardonnable audace de me présenter seul, puis-je aggraver mon cas en vous priant de m'accorder cette danse ?

— Je vous remercie, monsieur, mais je suis en compagnie.

— Un chevalier servant ? Une nouvelle fois, pardonnez-moi ! J'avais pensé...

Il la considéra à nouveau ; elle ne paraissait pas très pressée de rejoindre son cavalier.

— Verrait-il une objection à ce que nous dansions ensemble une seule fois...

Samantha essaya encore de repérer Joshua dans la foule, mais en vain. Elle fixa le visage souriant de Mark Rawlins – une petite cicatrice à la commissure des lèvres donnait de l'espièglerie à son sourire. Elle avait très envie de danser et il ne faisait aucun doute que Joshua ne l'inviterait pas.

— Mon Dieu, pourquoi pas...

Elle n'eut pas le temps d'achever. Déjà il l'entraînait vers la piste, une main passée dans son dos et l'autre serrant la sienne. Samantha eut le sentiment de revivre : la musique, la salle en liesse, le charmant sourire de Mark Rawlins...

— Je ne sais toujours pas votre nom.

— Sam... Estelle Masefield. Madame Estelle Masefield.

— Vous êtes la femme de Joshua Masefield ?

— C'est cela, répondit-elle dans un souffle.

Il lui sourit.

— Eh bien ! Félicitations. Vous semblez vous porter beaucoup mieux que la dernière fois, madame Masefield.

Samantha fit un faux pas et lui marcha sur le pied. Ils s'arrêtèrent.

— Oh ! Je suis désolée.

Les autres couples les contournaient savamment ; Samantha, troublée, fixait avec de grands yeux l'homme qui la tenait toujours par la taille.

— Vous ne m'avez pas fait mal, savez-vous ? Reprenons...

Ils s'élancèrent à nouveau dans la foule et Samantha s'aperçut qu'ils allaient bientôt passer devant Joshua.

— Vous êtes écarlate, dit Mark Rawlins. Vous n'allez pas défaillir, j'espère ?

— Ne vous occupez pas de moi. Dansons.

Le Dr Rawlins se demandait quelles pouvaient être ses relations avec Joshua Masefield. Il devait être facile de tomber amoureux d'elle ; Joshua avait-il succombé ?

— Joshua est là ? J'aimerais beaucoup le revoir. Nous étions très liés à Philadelphie. Et même, j'étais avec lui quand le Dr Washington fit, à propos d'Estelle, ce terrible diagnostic. Maintenant, dites-moi tout.

— Estelle est trop malade pour venir et le docteur Masefield ne voulait pas s'excuser une fois de plus. Jouer le rôle de sa femme le temps d'une soirée nous a paru une petite comédie sans danger.

« Sans danger... songea Mark Rawlins. Et peut-être un tout petit peu excitante ? Mais que sait-elle vraiment de Joshua ? Je suis sûr qu'il ne lui a pas tout dit... »

— Où l'avez-vous rencontré ?

Elle raconta l'accident, les soins au blessé, son engagement comme assistante. Rawlins semblait désormais la considérer de façon différente.

— Une étudiante en médecine... Mais c'est moi qui suis impressionné !

Pardonnez-moi, mais je ne l'aurais jamais imaginé...

Samantha se figea soudain. Par-dessus l'épaule de son cavalier, elle venait d'apercevoir Joshua, l'air toujours aussi sombre. Il se levait lentement, le visage étonnamment pâle, les yeux fixés sur elle.

Quelques voltes et elle le perdit de vue. La musique cessa.

— Docteur Rawlins, pria-t-elle en s'éventant nerveusement, auriez-vous la honte d'aller me chercher une coupe de Champagne ?

Il l'installa près des palmiers, puis s'enfonça dans la foule. Samantha sentait une angoisse monter en elle, tandis qu'elle cherchait désespérément Joshua dans la salle.

— Votre Champagne, madame Masfield.

Le docteur Rawlins lui rendait une coupe.

— Merci...

Il prit place à côté d'elle.

— Mais où est donc Joshua, ce soir, je ne le vois pas ?

— Je l'ai aperçu il y a une minute.

Mark Rawlins ne put s'empêcher de concevoir une terrible pensée : « Je sais où il est ». Mais il s'exclama, avec une légèreté feinte :

— Il ne va sans doute pas tarder. Ce vieux Josh doit être fou pour abandonner une si jolie femme.

Samantha trempa ses lèvres dans son Champagne en essayant de contrôler sa nervosité. C'est lui qui la tira d'embarras :

— Racontez-moi la faculté. Le fait que vous soyez une femme ne vous pose pas trop de problèmes ?

Soulagée par cette diversion, Samantha entreprit de lui raconter ses débuts à Lucerne. Face à cet auditeur attentif et qu'à l'évidence le sujet intéressait, elle se sentait diserte :

— ... Le Dr Page ne voulait pas de moi. Ce vieil oiseau est si grand et si maigre que, pendant les premiers cours, je m'attendais à chaque instant qu'il levât une jambe et se tînt sur un pied, comme un héron...

Rawlins éclata de rire et saisit au vol deux autres coupes sur un plateau.

— J'ai quand même l'impression d'être constamment mise à l'épreuve, comme si, à la moindre faute, j'allais être expulsée. J'ai même été bien près de croire que ces premiers jours seraient les derniers. Tout le monde semblait m'en vouloir.

Mark Rawlins étudiait silencieusement son interlocutrice.

— Je suis sûr qu'ils sont tous amoureux de vous, à présent.

— Il ne s'agit que de camaraderie, je vous assure, répliqua-t-elle en reposant son verre vide.

— On dirait que Joshua a d'autres soucis que vous. Dansons encore, voulez-vous ?

Ils dansèrent encore deux valse, jusqu'à ce que Samantha eût le souffle coupé ; elle riait en se tenant au bras du jeune homme. Il n'était pas loin de minuit et la fête battait son plein. Six cents invités triés sur le volet dansaient, buvaient, médisaient, conspiraient. Mark Rawlins potinait gentiment à propos de tout un chacun.

La Gloire et la Richesse les entouraient. A leur gauche se tenaient la fille de Mme Astor et son dernier mari, James Roosevelt ; à leur droite, Ellin Dynley Prince, l'homme qui se vantait d'avoir épousé la seule Juive qui fût admise dans la haute société. Les bribes de conversations glanées çà et là par Samantha eussent-elles été prononcées en chinois qu'elle n'en eût pas moins compris le sens. Il était question de la saison à Newport, des bains de soleil à Bailey's Beach, de soirées à Reechwood, de l'art de jouer au tennis sans corset, du culot d'un nouveau riche qui avait essayé de s'introduire directement à Newport, alors que chacun savait qu'il fallait d'abord faire ses preuves à Bar Harbor... Mais une question était sur toutes les lèvres : où donc se trouvait William Astor, alors que sa femme donnait l'une des plus grandes réceptions de l'année ?

Mark Rawlins se rapprocha de Samantha et lui susurra à l'oreille :

— Le mari de Mme Astor est en Floride ; il vogue sur son yacht en galante compagnie. On dit qu'il a fait don au gouverneur de Floride d'une somme importante destinée à financer une compagnie de mercenaires pour traquer les Indiens Séminoles, retranchés dans les Everglades...

L'harmonie du petit groupe fut rompue par une soudaine agitation. Au milieu du cercle, un homme était en train d'étouffer et demandait de l'eau. Un murmure parcourut la foule ; on réclamait un médecin. Rawlins s'élança immédiatement, suivi par Samantha. Ils trouvèrent un personnage barbu, de courte taille, en train de boire, secondé par une grosse femme qui lui tendait un autre verre.

— Que s'est-il passé ? demanda Rawlins en s'agenouillant aux pieds du barbu.

— Son cigare, dit la femme. (Elle portait un œil de verre qui lui donnait un air troublant.) Il a par erreur mis le bout incandescent dans sa bouche.

Bien que la foule semblât dans l'ensemble préoccupée par l'état du malheureux fumeur, Samantha remarqua les clins d'œil et les sourires complices. Le médecin examina la bouche.

— Rien de très grave, monsieur, vous aurez une petite cloque, voilà tout.

Le barbu s'épongea le visage avec un mouchoir, et, désignant le deuxième verre d'eau, s'écria :

— Je préférerais du whisky, ma chère !

Une voix lança :

— J'aurais cru qu'il avait assez bu, pourtant !

Alors, Samantha prit conscience qu'elle se trouvait en face d'Ulysses Simpson Grant et elle fut très impressionnée. L'assistance prodiguée par son compagnon lui valut d'être présentée à l'homme qui était encore président des États-Unis d'Amérique deux ans plus tôt.

Rawlins donna quelques conseils à Ulysses Grant sur la façon de soigner sa petite blessure. Samantha remarqua qu'à chaque gorgée de whisky il clignait les yeux, ce qu'elle attribua à la brûlure. On ignorait encore que le célèbre héros de la guerre de Sécession souffrait du cancer de la gorge qui, cinq ans plus tard, devait remporter.

Rawlins s'éloigna au bras de Samantha afin de permettre aux autres de venir saluer le grand homme. Au même moment, un valet de pied vint informer Grant que le chef d'orchestre serait très honoré de jouer un morceau en son honneur.

— Quelle ironie ! dit Rawlins à l'oreille de Samantha en s'éloignant de l'attroupement. Grant a si peu le goût de la musique qu'il a déclaré un jour ne connaître qu'une chanson : *Yankee Doodle*...

Samantha sourit avec complaisance : elle était toujours en quête de Joshua ; il y avait près d'une heure qu'il avait disparu.

— M'accorderez-vous cette danse ?

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, docteur Rawlins, je préférerais m'asseoir.

Ils revinrent donc à leur table en prenant au passage deux nouvelles coupes de Champagne.

— Vous savez, lui dit Rawlins, comme ils s'asseyaient, que vous ne m'avez toujours pas dit votre vrai nom.

Une voix derrière eux lança :

— Estelle Masefield !

Ils se retournèrent et virent Joshua, posté devant un palmier.

— Josh ! s'écria Mark Rawlins en se levant. Comme je suis heureux de te revoir ! Nous t'avons cherché partout !

Les yeux d'obsidienne de Joshua étaient braqués sur Samantha.

— Vraiment ?

— Veux-tu te joindre à nous... Enfin, je veux dire, verrais-tu un inconvénient à ce que je vous tienne compagnie ? Cela fait si longtemps, Josh ! Je suis à l'hôpital St. Luke, à présent. Depuis six bons mois.

Joshua fixait toujours Samantha d'un œil sombre. Enfin, il s'assit sur une chaise libre. Samantha remarqua la sueur qui perlait à sa lèvre supérieure.

— J'aimerais vraiment connaître l'identité de ta compagne, dit Rawlins.

— C'est mon épouse.

— Je comprends tout à fait la raison de cette petite supercherie, Josh. La jeune femme m'a expliqué.

— Vraiment, ma chère ? Il ne vous a pas fallu longtemps pour trahir notre convention.

— Ne lui en tiens pas rigueur, Josh. C'est moi qui l'ai pratiquement torturée pour lui faire avouer la vérité. Mais je ne sais toujours pas son nom.

— Tu vas malheureusement continuer à l'ignorer.

Rawlins se balançait nerveusement sur sa chaise, conscient de la tension qui montait entre Samantha et Joshua. Il songeait : « Moi qui me demandais si Josh ne s'était pas entiché d'elle ! Mais elle semble au moins autant éprise de lui... Étrange relation. Elle a l'air à la fois attirée et effrayée... »

— J'ai dit à ta jeune amie qu'elle ne ressemblait guère à une étudiante en médecine.

Samantha émergea de sa torpeur.

Il fallait à tout prix faire diversion.

— On m'a déjà dit, cher monsieur, qu'en tant qu'étudiante en médecine, je devrais être plus grosse et plus âgée. C'est arrivé quand on a essayé de m'interdire la salle de dissection.

Rawlins essaya d'oublier le regard vindicatif de Joshua.

— Vous n'avez pas le droit d'aller en salle de dissection ?

— Plus maintenant, mais j'ai dû me battre pour y entrer.

Elle relata l'épisode du couloir.

— Depuis, on nous a divisés en groupes de cinq et nous travaillons souvent le soir. Il est fréquent que des membres de mon groupe préfèrent passer leur nuit dans les tavernes ; ce qui fait que je me retrouve seule. Et je dois avouer que cela me rend un peu nerveuse...

Mark Rawlins n'écoutait que d'une oreille cette jeune femme dont la volubilité cachait mal le trouble. Il était clair que la seule présence de Joshua la mettait mal à l'aise. Quel étrange pouvoir avait-il sur elle ?

— ... On dit que l'école de médecine est hantée...

— Je vous demande pardon ?

— C'est une vieille légende indienne... Un jeune homme et une jeune femme appartenant au clan du Loup étaient tombés amoureux l'un de l'autre. Mais la mère de la jeune fille avait déjà arrangé un mariage avec un guerrier du clan de la Tortue. La veille de la cérémonie, celui du clan du Loup enleva sa belle et ils s'enfuirent dans la forêt. Le rival, offensé, partit à leur recherche, les trouva, tua la jeune fille et castra son amant. Pour les membres du clan du Loup, les amoureux étaient considérés comme incestueux et la honte retombait sur l'ensemble de la communauté ; le jeune homme fut banni. Comme il ne savait où aller, il s'étendit auprès de la jeune fille et resta ainsi de longs jours avant de mourir. Selon la légende, les âmes des amants hantent les couloirs de l'école de médecine ; elles s'appellent l'une l'autre, mais elles ne pourront jamais être réunies à cause de la malédiction...

Samantha se tut enfin et la musique de l'orchestre parut soudain discordante. Mark Rawlins regardait la pointe de ses souliers. Le silence s'installait entre eux ; ce fut Joshua qui le rompit.

— L'amour, à ce qu'il semble, n'apporte que des peines...

— Il peut aussi apporter le bonheur, dit doucement Samantha, si l'on veut seulement le reconnaître.

Mark Rawlins comprenait tout à présent.

— Mais c'est ce vieux docteur Barnes et sa jument de femme ! plaisanta-t-il en se levant. Mon Dieu ! Cela doit faire... Je n'avais pas revu ce vieux Barnesy depuis la fac !

Il tendit la main à Joshua.

— Désolé de m'enfuir comme cela, mais j'ai un vieux compte à régler avec Barnesy. Tu sais où me trouver, Josh : St. Luke. Essayons de nous voir, non ? J'ai été enchanté, mystérieuse dame, poursuivit-il à l'adresse de Samantha. J'espère que le hasard nous ménagera d'autres rencontres. Et ne craignez rien, ajouta-t-il d'un air entendu. Avec moi, votre secret sera bien gardé.

Il était sur le point de partir quand il se retourna :

— Tu sais, Josh, ta petite mascarade était très réussie, mais certains ont pu trouver curieux qu'un homme ne danse pas une seule fois avec sa femme... Bonne soirée !

Ils le regardèrent s'enfoncer dans la foule jusqu'à la porte d'entrée. Nerveusement Samantha ouvrait et fermait son éventail. Le silence de

Joshua la déconcertait. Elle tressaillit quand il proposa :

— Dansons, voulez-vous ?

Blessée dans son orgueil, Samantha aurait aimé avoir la force de refuser. Il était trop clair que c'était Mark Rawlins qui avait soufflé cette proposition à Joshua.

— Oui, avec plaisir.

En gagnant la piste, Samantha remarqua à nouveau le boitillement de son compagnon.

— Vous vous êtes fait mal.

— Ce n'est rien.

Il lui tendit un bras assez raide pour la maintenir à bonne distance et posa une main discrète sur sa taille. Ils s'élancèrent sur le contretemps en accordant leurs pas à ceux des autres couples. Joshua dansait de façon mécanique, comme s'il exécutait une corvée, les yeux fixés sur un point imaginaire.

— J'étais inquiète à votre sujet, risqua-t-elle enfin. Vous vous êtes absenté bien longtemps...

— Mais vous avez su vous trouver de la compagnie.

Etait-ce l'effet de l'éclairage ? Joshua était d'une étrange pâleur.

— Le docteur Rawlins m'a dit que vous étiez de vieux amis. J'aurais cru que vous aviez plus de choses à vous dire.

Joshua ne répondit pas. Il avait à présent le front emperlé de sueur.

— Le docteur Rawlins a l'air très sympathique.

— Vous comptez le revoir ?

— Pourquoi cette question ?

— Il serait parfait pour vous. Mark jouit d'une réputation flatteuse, il possède de gros revenus et un cabinet important. Il n'a pas de vices, c'est un homme à la décence irréprochable et, visiblement, il est épris de vous.

Samantha leva la tête. Dans un tourbillon Joshua l'attira contre lui.

Elle dit dans un souffle :

— Sur quoi fondez-vous... ?

— Cela fait longtemps que je connais Mark et je ne l'ai jamais vu regarder une femme comme il vous a regardée ce soir. Ce n'est pas une idée en l'air, Samantha. Celui que vous épouserez pourra décider du succès de votre carrière médicale, et je crois que Mark vous soutiendrait.

— Je ne pense pas au mariage...

Il manqua un pas et parut perdre l'équilibre.

— Docteur Masefield, vous vous sentez bien ?

Il fléchit un peu et s'appuya sur Samantha.

— Nous devrions peut-être nous asseoir un moment...

Ils s'éloignèrent des danseurs et se dirigèrent vers une rangée de sièges libres. Il boitait franchement, à présent, et s'essuyait le front avec son mouchoir.

— Que puis-je pour vous, docteur Masefield.

Il fit un signe de la main.

— Je ne me suis pas senti très bien de toute la journée. Ce doit être un refroidissement. Je crois que nous ferions mieux de partir, dès que j'aurai repris quelques forces...

Dix minutes plus tard, elle l'aidait à descendre les marches glissantes. Le valet de pied, croyant que Joshua avait un peu forcé sur le Champagne, le soutint jusqu'à la voiture. Samantha monta à sa suite et s'empressa de poser la couverture sur ses genoux. Joshua était livide.

Pendant tout le trajet, comme le cheval trottait sur les pavés gelés, Joshua frissonna et transpira sous la couverture. Mais il refusa qu'elle l'aide à monter les marches du perron ; l'air frais, prétendit-il, lui avait fait du bien ; il conseilla à Samantha d'aller se coucher et disparut dans son bureau.

Samantha défit le fermoir de sa cape de chinchilla ; la soirée lui avait semblé merveilleuse, bien qu'elle fût un peu déçue d'être partie si tôt. Elle sourit en pensant aux doux moments passés en compagnie de

Mark Rawlins, et elle admit même qu'il ne lui déplairait pas de le revoir.

Un rai de lumière filtrait sous la porte de la chambre d'Estelle. Samantha se douta qu'elle l'avait attendue pour entendre les dernières nouvelles, les ragots mondains, et voir la robe ; elle entra et trouva Mme Wiggen penchée sur le lit.

— Que se passe-t-il ?

Estelle ouvrit péniblement les yeux.

— Ah, ma chère Samantha, murmura-t-elle, je n'ai plus de souffle. Mais la robe est magnifique... Comme vous avez eu raison de choisir cette couleur, elle rend vos yeux plus clairs...

Samantha posa la cape au pied du lit et prit les mains d'Estelle entre les siennes. Le visage de la malade s'animait :

— Et ce bal ? Comment était-ce ? Racontez-moi tout !

Samantha s'efforça d'adopter un ton gai, égrena des noms, décrivit les toilettes, narra l'amusant incident du président Grant. Elle passa sur la disparition de Joshua, son attitude presque impolie envers son ancien ami, sa façon de la regarder et tant d'autres choses...

Estelle fermait les yeux et souriait, comme plongée dans un rêve, évoquant ce temps encore proche et pourtant si lointain où la société la plus élégante de Philadelphie défilait dans son salon.

— Et Joshua ? Est-ce qu'il s'est amusé ? Avez-vous souvent dansé avec lui, Samantha ? Joshua aime tant danser...

Samantha détourna son regard de peur qu'Estelle ne vît ses larmes.

— J'ai dû le faire sortir du bal de force. J'étais si fatiguée ; prête à tomber, en vérité, mais Joshua aurait pu continuer toute la nuit.

— C'est tout Joshua ! C'était toujours lui le centre des réceptions ; toutes les femmes l'entouraient en espérant se faire inviter. Ah ! je l'imagine, au bal Astor ! Merci, Samantha, de lui avoir rendu un peu de cela...

La jeune fille quitta la chambre et gagna la sienne. Elle s'y agenouilla, le front sur le lit, mais sa prière ne lui apportait aucun réconfort. Elle récita les paroles apprises par cœur dans son enfance,

priant comme son père le lui avait montré ; mais, dans le silence de la nuit, montait la voix de l'inflexible Samuel Hargrave : « Pour qui pries-tu, Samantha Hargrave, pour la pauvre femme qui souffre en bas, ou pour toi-même ? »

« Pour Estelle ! Je prie pour Estelle... » Mais la voix se faisait plus pressante : « Il ne suffit pas pour effacer tes péchés de prier pour cette femme. Tu n'as qu'un moyen pour te laver de l'adultère que tu as commis dans ton cœur... »

Soudain, elle entendit un bruit venant d'en bas. Quelqu'un s'agitait dans une pièce du rez-de-chaussée.

Elle saisit sa lampe de chevet, et gagna le couloir. Aux étages, toute la maison semblait dormir. Elle se pencha au-dessus de la rampe et aperçut une lumière s'échappant de la salle de soins. Au bas de l'escalier, elle retint son souffle et prêta l'oreille. Un tintement de flacons l'avertit que quelqu'un fouillait dans la pharmacie.

Elle réfléchit posément avant d'intervenir. Ce devait être un malade ayant un besoin urgent de médicaments, mais pas assez d'argent pour les acheter. Ce genre de vol dans les pharmacies n'était pas rare. Cependant, Joshua lui-même avait rarement été victime de telles intrusions, car il était de notoriété publique qu'il donnait volontiers aux impécunieux les médicaments qu'ils ne pouvaient pas payer. Samantha pensait qu'elle parviendrait certainement à raisonner l'intrus, quel qu'il fût. Elle tourna le bouton de la porte et entra.

Joshua se tenait au centre de la pièce, tournant en tout sens comme un dément.

— Où l'avez-vous mise, mademoiselle Hargrave ?

Samantha ne savait que répondre. Joshua avait renversé le contenu de l'armoire à pharmacie. Un gros bocal de quinine gisait, brisé, à ses pieds.

— La morphine, où est-elle ?

D'une main, il tenait une seringue hypodermique. La manche de l'autre bras était relevée.

— Il y avait un flacon de Magendie, ce matin. Où est-il ?

— C'est le petit Evans. Cet après-midi. Il s'était fait une blessure au crâne en jouant au hockey. Vous étiez sorti. Pour lui faire des points

de suture, j'ai dû l'anesthésier...

— Vous lui avez injecté *tout* le flacon ?

— Il est arrivé un accident : le petit s'est débattu et a fait tomber le flacon. Tout s'est répandu sur le sol.

— Vous voulez dire qu'il ne reste rien ?

— Je... Je ne comprends pas, docteur Masefield.

— Nom de Dieu ! Vous êtes en train de me dire que vous avez utilisé toute la morphine sans me le dire ?

— Je ne croyais pas que...

— C'est Noël demain ! hurla-t-il en s'avançant vers elle. Comment vais-je faire pour le remplir, ce flacon ?

Samantha remarqua ses pupilles anormalement dilatées, ses yeux humides. Il transpirait abondamment. Elle réfléchit très vite, posa la lampe et referma la porte.

— Si vous souffrez, docteur Masefield, nous avons des comprimés à prendre par voie orale.

Il s'écarta d'elle et repartit en boitant vers l'armoire.

— Votre jambe vous fait mal, docteur ?

— C'est de morphine injectable dont j'ai besoin, grommela-t-il en balayant de la main une rangée de flacons sur l'étagère.

Son bras rencontra la bouteille d'acide phénique. Samantha se précipita, mais trop tard ; le flacon tomba sur le sol, éclaboussant sa robe et emplissant l'air d'une odeur âcre.

— Comment avez-vous pu vous faire mal à ce point ?

— Assez ! Dois-je vraiment vous mettre les points sur les i ? Vous n'avez donc rien appris, ces dix-huit derniers mois ? Je ne me suis pas fait mal, je suis morphinomane !

Joshua avait l'air d'un fou, avec ses cheveux défaits. Il haletait comme s'il venait de courir ; sa chemise lui collait à la peau. Ils s'affrontèrent du regard pendant un long moment. Puis Samantha contourna calmement l'armoire et se planta devant lui.

— Je suis sûre qu'il y a ici quelque chose que vous pourriez prendre en attendant, docteur Masefield. Demain, j'irai chez De Winter...

— Ça ne suffira pas, dit-il d'une voix presque soumise. J'en suis à deux grammes par jour.

Les yeux voilés de larmes, Samantha voyait à présent tout le décor tanguer autour d'elle. Elle comprenait tout : le départ de Philadelphie, cette vie de reclus, la tragédie qui ruinait ce foyer... Elle s'empara d'une fiole.

— La morphine est un dérivé de l'opium, n'est-ce pas ?

— Le laudanum ne peut rien pour moi. Il m'en faudrait deux grammes *par veine !*

— Cela calmera au moins vos symptômes les plus violents. J'irai chez Dr Winter dès le matin. S'il n'est pas chez lui, j'irai chez le docteur Newman. Noël ou pas, il y a toujours quelqu'un pour les urgences.

Il la contempla un long moment, le regard lourd de tristesse et de honte. Puis il prit le flacon et s'enferma dans son bureau. Sans songer à préserver des taches sa robe de satin, Samantha s'agenouilla et entreprit d'éponger le sol.

Dix minutes plus tard, elle se tenait dans l'embrasure de la porte du bureau. Affalé sur son fauteuil, Joshua fixait les cendres froides de la cheminée ; sa main pendait, inerte, crispée sur le flacon vide.

— Je suis désolé pour tout cela... Et aussi pour ce que j'ai pu vous dire. Vous n'imaginez pas ma panique quand... Mon Dieu, quelle panique !

Elle attira un tabouret à côté de lui et s'assit, accoudée au bras de son fauteuil :

— Vous vous sentez mieux ?

— Ça m'a aidé un peu. La crise... est passée. Mais dès le matin...

— Ne vous en faites pas, docteur Masefield, dès les premières lueurs de l'aube, j'irai chez De Winter.

— Je n'ai pas le droit de vous le demander.

— Vous serez incapable de faire cela par vous-même, docteur Masefield. Pour moi, ce ne sera qu'une leçon supplémentaire sur la

façon de faire face aux urgences.

Ses pupilles avaient repris leur taille normale, sa peau était sèche, mais son teint toujours livide.

— Comme vous devez me mépriser, à présent !

— Docteur Masefield, vous m'insultez en pensant que je pourrais porter un jugement sur vous. Si vous n'avez aucune confiance en vous, ayez-en au moins en ma loyauté.

Ces mots semblèrent raviver sa douleur ; il détourna le regard.

— Admirable ! Me considérer comme un simple problème médical, voilà qui est en effet admirable ! Mais je ne suis qu'une loque, mademoiselle Hargrave, et, que vous vouliez l'admettre ou non, il n'est rien de plus méprisable que celui qui devient l'esclave des narcotiques.

Samantha posa une main sur sa manche.

— Comment est-ce arrivé ?

— C'était il y a une vingtaine d'années, lors de la première bataille de Bull Run. Quand la guerre de Sécession a éclaté, je m'étais engagé dans l'armée nordiste comme chirurgien d'ambulance. Les combats faisaient rage depuis deux mois. J'ai pris une balle dans la cuisse.

Il laissa échapper un soupir pitoyable et posa sa main sur celle de Samantha.

— Elle m'a brisé le fémur. Il a fallu cinq grands gaillards pour me maintenir tandis que le chirurgien versait de l'acide nitrique fumant sur ma chair déchiquetée. Dieu merci, je me suis évanoui avant qu'il atteigne la balle, car, en ce temps-là, on ne connaissait pas l'anesthésie. Je ne saurai jamais comment j'ai fait pour survivre. Les semaines suivantes, j'ai connu l'enfer. J'ai souhaité mourir. La fièvre et la douleur m'avaient rendu fou. On m'injectait de la morphine pour me soulager. Nul ne connaissait les effets d'accoutumance des narcotiques, à cette époque. On en prescrivait librement, et plus d'un soldat est revenu de la guerre complètement intoxiqué. On appelait cela la « maladie du soldat ».

Il fit une pause pour reprendre son souffle.

— Je suppose que je dois considérer que j'ai eu de la chance.

D'abord, on a réussi à sauver ma jambe. Ensuite, quand l'armée a levé le camp, je l'ai suivie. La bataille de Bull Run avait eu lieu avant que l'Union organise des hôpitaux de campagne et un service d'infirmiers. Ceux qui souffraient de blessures graves et qui ne pouvaient pas se déplacer étaient abandonnés sur le champ de bataille, pendant la retraite ; mais en tant que chirurgien, j'étais d'une certaine utilité ; aussi m'ont-ils emmené avec eux. J'ai voyagé avec la troupe, des phases de douleur insupportable alternaient avec d'autres de complète atonie. Finalement, j'ai guéri et j'ai pu assister à la bataille de Gettysburg, le tournant de la guerre. J'ai rejoint le général Sherman dans sa marche triomphale jusqu'à la mer. Mais à cette époque, j'étais déjà esclave de la morphine... Vous n'avez aucune idée du cauchemar que je vis, chaque jour de mon existence...

Samantha laissa errer son regard sur les mains puissantes qui enserraient les siennes. Elle n'était pas aussi ignorante sur ce problème des stupéfiants que Joshua semblait le croire. Elle savait que l'opium et la morphine avaient tôt fait de transformer d'innocents utilisateurs en épaves pitoyables ; deux institutrices de Playell étaient opiomanes et ne pouvaient plus se passer du « Fortifiant du Dr Richter ». Cela commençait toujours de la même façon : on allait chez le pharmacien pour soulager des douleurs menstruelles. On achetait des préparations commerciales en vente libre, dans des bouteilles à l'aspect séduisant, ornées de jolies étiquettes promettant la disparition des douleurs et le remboursement en cas d'échec. La plupart de ces préparations étaient à base d'opium, quoique les étiquettes n'en fissent jamais mention, l'apaisement survenait immanquablement. Quelques cuillerées à café par jour, et la consommatrice, non seulement ne souffrait plus mais encore elle voyait la vie en rose. Le jour où elle décidait d'arrêter la cure, elle se trouvait incapable. A Playell, Samantha avait souvent surpris les sanglots nocturnes des institutrices en manque. Elle se souvenait de leurs accès de transpiration, de leurs spasmes violents, de leurs vomissements. Puis c'était la course désespérée, le matin, à la pharmacie du village ; dans le secret du cab, elles engloutissaient le contenu du flacon... Cette dépendance ne leur apportait qu'humiliation.

— Ne pouviez-vous pas suivre une cure ?

— Une cure ? Pour la maladie du soldat ? La seule cure, c'est l'abstinence, et croyez-moi, Samantha, j'ai essayé.

Il rapprocha sa tête de son côté, si bien que leurs visages n'étaient plus séparés que par quelques centimètres.

— Si vous saviez comme j'ai essayé ! Comme j'ai prié, comme j'ai appelé la mort à mon secours ! Avez-vous la moindre idée de ce que signifie se déshabituer de la morphine, Samantha ? Le premier stade est déjà presque intolérable : irritabilité, yeux larmoyants, bâillements. Mais il laisse vite place à une forme de torture très raffinée. Chaque nerf réagit comme s'il avait été mis à nu. Comparé aux spasmes qui s'ensuivent, l'arrachement d'une molaire semble un plaisir. Les crampes abdominales vous empêchent de bouger. En même temps, le corps et le cerveau se livrent un combat acharné, car si le cerveau sait qu'il faut arrêter la drogue, le corps ne cesse d'en réclamer comme un affamé réclame du pain. Et puis cette impression que votre tête va exploser... On se sent englouti par la folie. Croyez-moi, Samantha, *fat essayé d'arrêter*.

— C'est cela que vous tentiez de faire ce soir ? Vous vouliez arrêter ?

Il la repoussa soudainement et se leva.

— Oui.

— Mais pourquoi aujourd'hui ?

— J'avais mes raisons.

Samantha resta assise tandis que Joshua, qui ne boitait plus, arpentait la pièce.

— Ma dernière tentative remonte à deux ans. J'ai échoué, mais j'ai pensé que cette fois-ci, ce serait différent à cause de... (Il s'arrêta et la dévisagea.) Maintenant, vous avez compris la vraie raison de mon départ de Philadelphie. Déjà certains de mes amis avaient deviné que je ne pouvais plus me passer de morphine. Si jamais un client avait découvert... Vous n'imaginez pas la tension qu'on éprouve à se surveiller en permanence. J'ai si peu de contrôle sur mes réflexes et mes émotions... Chaque minute de mon existence est une lutte pour garder l'équilibre. Il fallait que je m'en aille avant de m'effondrer. La maladie d'Estelle représentait une excuse parfaite.

Samantha le vit se remplir un gobelet de cognac. Elle se leva vivement.

— Ne buvez pas !

Il vida le verre d'un trait.

— Joshua ! Pas après l'opium !

Un immense mépris envers lui-même perça dans le sourire qu'il lui adressa :

— Pourquoi pas ? Je tiens bien la boisson, vous savez.

— Ne vous accablez pas, Joshua, ce n'est pas votre faute.

— Je... voudrais vous présenter mes excuses pour l'épisode de la robe. Je n'avais pas toute ma tête.

— Mais non, j'aurais dû comprendre que vous teniez à ce que les gens pensent que vous habillez décemment votre épouse. Moi, je ne songeais qu'à l'argent...

— Assez, Samantha ! Cela n'avait rien à voir avec le fait d'impressionner les gens par les toilettes de ma femme ! C'était pour vous montrer ! Vous vous nippez toujours comme l'as de pique, vous ne vous mettez pas en valeur. Pourtant, vous avez une... silhouette...

Il s'éloigna en titubant et chercha gauchement à atteindre la carafe.

— Vous devriez vous montrer un peu plus. Je voulais vous voir une seule fois comme vous méritez d'être vêtue. On n'enferme pas une rose dans une boîte de fer-blanc, n'est-ce pas ?

Il but lentement son cognac. Après quelques gorgées, il dit d'une voix sourde, comme pour lui-même :

— Il y a un an et demi, une jeune femme très fière est entrée dans ce bureau pour rendre une paire de gants. Elle prétendait que le cadeau l'avait offensée, mais son regard brillait d'une telle façon...

Il s'avança d'un pas et caressa la joue de Samantha du bout des doigts.

— C'est Noël, Samantha.

Elle ferma les yeux, persuadée que ses doigts avaient laissé une empreinte.

— Je ne vous l'ai jamais dit, mais je suis très fier de vous... C'est vrai, j'avais certains doutes, la première fois que vous vous êtes présentée chez moi. Vous sembliez si jeune, si désarmée. Mais regardez comme vous avez changé, à présent. Vous êtes devenue si mûre, si confiante, si volontaire... Lucerne a eu sur vous une excellente influence.

— Ce n'est pas Lucerne. C'était vous, Joshua. Je vous aime.

— Vous ne devriez pas dire cela.

— C'est pourtant vrai.

Il sembla hésiter, puis, mû par un soudain réflexe, il l'enlaça et la serra contre lui.

— Moi aussi, je vous aime, murmura-t-il dans ses cheveux. Je vous aime depuis si longtemps...

Samantha avait envie de rire et de pleurer en même temps. Elle se nicha dans ses bras, éperdue. Elle avait tant rêvé de cette étreinte qu'à présent elle doutait de sa réalité, et pour s'en persuader, blottie contre sa poitrine, elle respirait le parfum de sa peau, éprouvait la profondeur de sa voix, épiait les battement de son cœur. Alors leurs bouches s'effleurèrent, et cet attouchement lui parut d'une facilité déconcertante. Autour d'elle, la pièce, les bûches dans la cheminée, la nuit blanche à travers la fenêtre vacillèrent pour ne laisser place qu'au baiser passionné de Joshua. Il la repoussa brusquement.

— Non. Je ne peux pas faire cela. Je n'en ai pas le droit. Je ne veux pas vous entraîner avec moi.

Il s'éloigna d'elle et s'arc-bouta contre le mur.

— Je n'ai pas le droit. Je ne mérite pas cette joie. Je vous aime trop, Samantha, pour vous attirer dans cet abîme.

Elle le rejoignit et posa ses mains sur ses épaules.

— Joshua, Joshua, ce n'est pas l'abîme qui nous attend, c'est le bonheur !

— Vous ne comprenez pas... Ma chère, ma très chère Samantha, vous n'êtes pas une femme ordinaire. Vous êtes unique, plus encore que vous ne le pensez. Vous êtes née pour réaliser un grand dessein, pour connaître une destinée exceptionnelle. Voilà longtemps que je sais cela et ce fut une grande joie de ma vie que de vous avoir un peu aidée à atteindre ce but. Mais tout a changé, maintenant. Je me suis moi-même privé de cette récompense.

— Joshua, je ne comprends pas.

— Si nous succombons à la tentation, ce soir, je sais où cela nous

mènera. A l'obsession, au mépris de soi. En ce moment, Samantha, votre désir d'être médecin vous consume ; mais si je deviens votre amant, c'est moi qui remplacerai ce rêve. Ce ne sera plus votre carrière qui sera le but de votre vie, mais moi !

— Ne puis-je donc continuer mes études et vous aimer en même temps ?

— Vraiment ? Je sais ce qu'exige de volonté, de rigueur, de clarté l'étude de la médecine. Imaginez votre vie, le jour au chevet de ma femme, la nuit dans mes bras. Comment trouverez-vous le temps d'étudier ? Je ne parle pas du remords qui accaparerait votre esprit. Et une fois votre diplôme obtenu, auriez-vous la force de faire votre internat et de poursuivre cette difficile carrière enchaînée à un morphinomane incurable ? Avant que vous n'entriez dans ma vie, mes jours étaient bien mornes. Autant qu'à la piqûre quotidienne qui soulageait ma souffrance, je pensais à la piqûre fatale qui y mettrait un terme définitif. Mais vous êtes venue et j'ai repris espoir à cause de vous. S'il ne me restait aucune chance d'être sauvé, j'avais au moins la satisfaction de vous voir devenir quelqu'un, de vous voir progresser, d'assister à la métamorphose qui allait faire d'une jeune fille timide, une femme qui laisserait une empreinte ici-bas. Ma seule joie, c'était de pouvoir vous aider à réaliser cela. Mais aujourd'hui, si nous versons dans cette folie, tout sera perdu – c'est mon chemin tortueux que vous suivrez, et je devrai supporter le remords de vous avoir détournée de votre chemin. Oh, Samantha...

— Joshua, je vous aime...

— Si c'est vrai, quittez cette maison et ne revenez jamais !

Mais, comme il prononçait ces mots, son étreinte se resserrait et ses lèvres retrouvaient son visage. Ses paroles s'évanouirent tandis qu'ils s'allongeaient sur le tapis.

Jamais Samantha n'aurait songé que l'amour atteignît cette intensité. Il y eut cet appel de tout son corps, le cri qu'elle retint dans sa gorge, le ravissement de le sentir au plus profond d'elle-même, la vision de ce visage transporté, et puis cet immense sentiment d'unité, cette explosion de toutes les fibres de son être. Blottie entre ses bras, elle oubliait l'odeur du tapis, la poussière et la brûlure des mailles rugueuses sur son dos. Enfin, la tête de Joshua roula sur son sein, et elle connut une paix qui annulait tout le reste.

Quand ils eurent recouvré leurs esprits, ils montèrent dans la

chambre de Samantha, où nul ne pouvait les entendre. Les premières lueurs s'infiltrèrent derrière les rideaux, Joshua se rhabilla et sortit sans faire de bruit, laissant Samantha assoupie, les cheveux épars sur l'oreiller. Plus tard, en buvant le cacao que Mme Wiggen lui avait apporté, elle trouva le billet.

« Quand vous lirez ceci, Samantha, je serai dans les rues en quête de morphine. Lorsque je reviendrai, la seule chose qui comptera pour moi sera ma piqûre – et rien d'autre. Estelle va mal, ce matin, l'air froid et sec ne lui convient pas. Pendant que nous nous adonnions à nos désirs égoïstes, ma femme était seule et souffrait l'enfer. Ce qui est fait est fait, ma chère Samantha, mais nous ne devons jamais recommencer. Si vous m'aimez vraiment et si vous tenez à accomplir le destin qui vous attend, vous quitterez cette demeure aujourd'hui même. Accordez-moi, dans mon malheur, ne serait-ce qu'une parcelle de respect envers moi-même. »

Elle marchait seule sur les chemins de Lucerne, escaladant les talus de neige si hauts qu'en levant le bras, elle aurait pu toucher les fils du télégraphe. Seul le crissement de ses chaussures rompait le calme de janvier. Elle parcourut plusieurs kilomètres, le visage rougi sous la morsure du froid, le bas de ses jupes trempé. Même ses doigts abrités dans son manchon de loutre commençaient à devenir gourds. Parfois, la clochette d'un traîneau tintait au loin, mais Samantha évitait les routes déblayées et les environs du lac où les patineurs glissaient en dessinant de gracieuses arabesques. Ses pas la conduisirent aux limites de la ville, là où elle était sûre de ne rencontrer personne et de ne pas être sollicitée par un salut, un sourire ou même un clin d'œil. Elle avait besoin d'être seule.

Dans la maison, Hannah soulevait les rideaux de temps à autre, espérant apercevoir la silhouette enveloppée d'une cape sombre se détachant sur la campagne immaculée. Puis elle laissait retomber le voile, hochait la tête et retournait à ses fourneaux, convaincue, dans sa simplicité, qu'avec le temps, les tourments de sa jeune amie ne tarderaient pas à s'estomper, comme toute chose, bonne ou mauvaise. La possibilité que Samantha ne redevînt jamais comme avant ne l'effleurait même pas. Pour elle qui ne s'embarrassait jamais de psychologie, la mort était la seule chose qui pût réellement transformer une personne. Après tout, elle n'était pas si loin de la jeune fille amoureuse de la vie qui avait grandi à Shannon en Irlande, des années auparavant. Hannah croyait fermement en son immuable jeunesse. Il suffisait de ne point trop se poser de questions. Elle préférait laisser cela aux prêtres et aux philosophes ; elle savait qui elle était et ce qu'elle voulait. Pourquoi brouiller les cartes en se torturant ? Nul doute qu'un jour, Samantha oublierait les événements de Noël.

Quand celle-ci était revenue de Manhattan, elle n'avait pas jugé nécessaire de se confier à Hannah. Elle était arrivée sans prévenir, deux jours après Noël, le visage fermé, exsangue, et s'était laissé bercer par la chaleur et la paix qui régnaient dans le monde clos de la maison d'Hannah. Quelques mots, rien de plus, puis elle s'était installée dans une routine silencieuse et superficielle, exécutant mécaniquement les mêmes gestes qu'avant, mangeant sans trouver de saveur aux mets, dormant sans se reposer et partant tous les matins, enveloppée dans sa grande cape, en quête d'un impossible but.

Samantha avait la vague sensation d'avoir tourné une page de son

existence ; quelque chose en elle s'était fermé pour toujours. Elle sortait de la maison, respirait l'air glacé, laissait errer son regard sur la couverture de neige et pensait : « Mon avenir commence aujourd'hui. »

Cette pensée l'étonnait, car elle ne comprenait généralement le sens des événements qu'à posteriori. Une femme de quarante ans comme Hannah pouvait, elle, considérer son passé et affirmer : « Ce jour-là, ma vie a changé ! » Mais elle ne pouvait le dire qu'avec le recul des années. Comment une jeune femme de dix-neuf ans parvenait-elle à percevoir la fin d'une époque au moment même où celle-ci s'achevait ? D'autant que la frontière restait incertaine.

Devant Samantha, le lac gelé reflétait le ciel poudreux, sa surface laiteuse, marbrée de quelques taches noires, là où la glace était plus mince. Qu'essayait-elle de saisir qui fût si ténu ? Elle savait bien que tout était fini, mais quoi exactement ? Parfois, levant un lièvre, elle cherchait à l'effrayer ; mais il s'asseyait bientôt sur ses pattes, moustaches au vent, et elle songeait qu'elle était sur le point de saisir ce qui lui échappait. Puis l'animal s'enfuyait et sa pensée, comme une plume, s'envolait dans le lointain.

Samantha saurait, un jour ; quand les années l'auraient conduite à ce point où l'on peut se pencher sur son passé, Samantha saurait dire : « Oui, ce jour-là, ma vie a changé. Ce jour-là, j'ai perdu mon innocence. »

L'hiver fit place à un printemps hésitant ; les bourgeons éclatèrent et les prairies se couvrirent de chervis et de castillèjes. A la fin du mois de mai, Sean Mallone rentra, ce qui provoqua chez Hannah une transformation miraculeuse. Elle sembla soudain avoir rajeuni de dix ans et courait partout avec une énergie retrouvée ; elle était redevenue la jeune fille de Shannon. Ses yeux ambrés brillaient et ses joues prirent le teint et le velouté des pêches ; elle soignait sa coiffure, allait acheter les mets et le whisky favoris de Sean et mettait des fleurs dans tous les vases.

Samantha, heureuse pour son amie, s'effaça afin de ne pas gêner le couple. Mais le retour de Sean n'influença pas le cours de sa vie ; elle s'en tenait strictement à ses habitudes, révisait tard dans la nuit et occupait ses dimanches en de longues promenades solitaires, cueillant à l'occasion des framboises sauvages pour les confitures d'Hannah.

Ce fut au cours de la dernière semaine du trimestre qu'elle découvrit le sous-bois.

Les étudiants étaient alors devenus déchaînés et les citoyens de Lucerne, comme chaque année à cette période, déploraient le vent de folie qui balayait leur ville. Un jour, quatre étudiants poussèrent la plaisanterie un peu trop loin : complètement ivres, ils s'étaient emparés d'un cadavre du cours de dissection, l'avaient rafistolé tant bien que mal et perché en croupe, derrière un général dont la statue équestre ornait le parc. Puis, ils s'étaient cachés dans les buissons, en attendant l'aube pour voir la tête que feraient les habitants. Mais ils s'endormirent, vaincus par l'ivresse et on les retrouva abrutis dans l'herbe à deux pas de leur sinistre plaisanterie ; ils furent expulsés le jour même.

Soucieuse de se démarquer de ses turbulents condisciples, Samantha faisait de longues balades dans la campagne. Perdue dans ses pensées, elle marchait sans un regard pour la nature. C'est par hasard qu'elle trouva la clairière. Une trouée minuscule cernée de peupliers et de bouleaux et au sol recouvert d'un épais tapis de feuilles. Un vieux tronc abattu depuis longtemps par la foudre constituait un banc très convenable... Samantha s'assit en se demandant si le lieu avait déjà été visité ; la profusion de mûres qui pendaient librement dans les buissons semblait attester le contraire.

Depuis qu'à ses yeux le corps humain avait perdu tout son mystère, elle ressentait le besoin d'un peu de magie, de féerie. Aussi s'enhardit-elle à penser que sa clairière était enchantée. La découverte dans la mousse d'une pointe de flèche indienne alimenta ses rêves : nul doute, cet endroit avait dû autrefois être le lieu d'un de ces cultes voués à des divinités familières, tangibles, arbres ou rivières. Rien à voir avec le Dieu lointain et sans visage de Samuel Hargrave. Les effluves des fruits blets, les riches senteurs de terre grasse et des feuilles en décomposition valaient bien l'encens des églises. Pour Samantha, ce sous-bois était un havre de paix, propice à la contemplation. Elle prit l'habitude d'y pique-niquer, emportant dans un panier du jambon, des biscuits et du thé au citron dans une bouteille isolante. C'était aussi le refuge qu'elle gagnait pour peu qu'elle décelât, dans le comportement de Sean, une tendresse particulière pour Hannah, ou chez Hannah une certaine langueur qui laissait deviner qu'ils eussent préféré être seuls. Elle inventait alors une excuse pour sortir et s'enfuyait discrètement vers son sous-bois. Souvent, le seul fait de marcher sous ses rameaux feuillus lui apportait une consolation immédiate. Quelques mois plus tôt, elle avait assisté à l'office de l'église presbytérienne de Lucerne, mais elle en était sortie avec le sentiment de quitter un festin le ventre vide... En l'absence d'église catholique dans la ville, Hannah récitait un rosaire tous les dimanches matin ; pour lui faire plaisir, Samantha l'avait appris par cœur et joignait sa prière à celle de son amie, mais

sans y puiser non plus le moindre réconfort. Seul son sanctuaire naturel dans les bois lui apportait une authentique sérénité.

Samantha ne se formalisa jamais d'être exclue du couple que formaient Sean et Hannah. Son besoin de solitude était aussi impérieux que leur désir de se retrouver en tête à tête.

Au début, elle pensait presque toujours à Joshua. Mais peu à peu, elle se sentit plus détachée de lui. Avait-elle été réellement amoureuse ? Elle en doutait à présent. Elle ne disposait d'aucun point de comparaison. Bien sûr, il y avait eu Freddy ; mais avec le temps, son souvenir était devenu bien flou. Peut-être existait-il plusieurs sortes d'amour. Envers Joshua, elle avait éprouvé de l'adoration ; un amour, certes, mais pas de ceux qui apportent le bonheur. Bizarrement, Samantha comprenait que de l'instant où elle s'était donnée à lui, ses sentiments à son égard avaient changé.

Et tandis que les jours d'été s'écoulaient lentement, sans qu'aucun fût marqué d'un événement extraordinaire, Samantha finit par trouver dans la clairière la réponse à ses questions : Joshua était un symbole. C'était comme ces fleurs que l'on fait sécher entre les pages d'un livre et que l'on aime, moins pour elles-mêmes que pour ce qu'elles représentent – un moment précieux. Joshua symbolisait ainsi le passage de l'adolescence à la maturité, et, pour cela seul, il occupait une place privilégiée dans son cœur, mais jamais plus elle ne renouvellerait cette expérience qu'elle était heureuse d'avoir vécue avec lui. Joshua habiterait sa mémoire pour l'éternité. Mais, avec l'arrivée de l'automne et le début d'une nouvelle année universitaire, elle en vint à se faire à l'idée de ne plus jamais entendre parler de lui et ses pensées changèrent de cap. Au lieu de s'appesantir sur le passé, elle regarda vers l'avenir. Une chose était certaine : elle avait la vocation de la médecine. C'était en prodiguant des soins à Freddy, à Mme Steptoe qu'elle s'était le plus sentie en harmonie avec elle-même. Hawksbill l'avait compris, puis Elizabeth Blackwell et enfin Joshua. Désormais, cette certitude était vraiment sienne : quels que soient les obstacles, aucun ne saurait la détourner de sa voie.

En août, elle reçut une nouvelle qui lui mit du baume au cœur. Louisa et Luther partaient pour Cincinnati ou ils allaient se marier ; elle préleva une petite somme sur ses modestes économies et envoya par la poste un service à thé de chez Kendall.

L'automne survint rapidement, faisant de la région une palette de rouges, d'ors et de bruns. Et sa seconde année d'études commença. Le travail, plus dur, plus complexe, en découragea beaucoup qui

renoncèrent. Samantha, libre de toute préoccupation d'ordre sentimental, exactement comme Joshua l'avait voulu, investit toutes ses forces dans l'étude.

En octobre, Sean regagna ses montagnes. Sans lui, la maison devint singulièrement vide, comme résonnant d'échos lointains. Quand les premières pluies de novembre tombèrent, Hannah recommença de s'interroger au sujet de Samantha : la jeune fille avait bien changé.

Hannah ne perdait pas volontiers son temps à analyser les autres, mais cette fois, ce fut plus fort qu'elle. Assise près du feu, une théière à portée de main, elle épiait le visage de son amie penchée sur un livre de médecine ouvert à une page présentant une illustration inconvenante. Elle se demandait pourquoi, contrairement à toutes les autres femmes que Dieu avait créées, Samantha Hargrave ne se confiait jamais à quiconque.

Pourtant, quoi de plus naturel pour deux femmes que de partager leurs petits secrets ? Hannah prit son ouvrage et tenta d'engager la conversation sur les tourments féminins. En vain, Samantha se contenta d'une réponse polie : – Je sais ce que vous voulez dire, Hannah. moi aussi, je deviens plus rêveuse durant certaines périodes ; je ne crois pas qu'il faille s'en inquiéter.

Hannah fut déçue de ce refus de se confier. Les médecins, pensa-t-elle, découvraient les gens dans leur absolue nudité et recueillaient plus de confessions qu'aucun prêtre n'en entendrait jamais. Peut-être, songea Hannah, la révélation impudique des mystères du sexe masculin incitait-elle, par contrecoup, Samantha à cet excès de réserve. Il n'était pas convenable d'avoir une connaissance aussi claire de ces choses ; sans doute Samantha éprouvait-elle le besoin de compenser cette indécence en s'entourant de murailles. Le vieux Dr Shaughnessey de Lucerne était lui-même un homme extrêmement réservé ; il ne se départait jamais d'un silence de tombe. Les médecins étaient-ils tous semblables ? Hannah soupira et regarda à nouveau sa compagne, constatant avec soulagement qu'elle avait tourné l'horrible page. Elle lui accorda encore une minute d'attention, puis, haussant les épaules, conclut qu'elle n'était décidément guère experte en psychologie.

Pourtant, elle avait vu juste.

— Je n'ai jamais été aussi humiliée de ma vie ! Je ne serai vraiment contente que lorsque j'aurai obtenu mon diplôme... Je serai médecin et je n'aurai plus à supporter de tels affronts !

Hannah lança un regard de biais à son amie. « Ne compte pas trop là-dessus, ma petite », pensa-t-elle. Mais elle garda le silence. Pour l'heure. Hannah Mallone avait d'autres sujets de préoccupation.

C'était un mois de janvier grisâtre et la chaleur dispensée par le poêle ne suffisait pas à conjurer le froid qu'une bise aigre faisait entrer dans la maison. Samantha avait les mains gelées, mais c'était davantage la colère et la nervosité qui l'empêchaient de tenir convenablement son aiguille. Et pas question d'aller à la clairière avec toute cette neige...

Hannah tournait le dos à Samantha ; elle coupait des carottes en petits dés pour un ragoût de lapin.

— Tout de même, ma petite, t'avoir fait asseoir derrière un paravent !

L'exaspération de Samantha redoubla au point de l'empêcher de prononcer un seul mot. Les événements de la veille défilaient dans son esprit : la visite exceptionnelle de ce professeur d'une autre université, le sujet délicat de sa leçon, son indignation lorsqu'il découvrit qu'une jeune fille assistait à son cours, son refus solennel de reprendre sa conférence. Le docteur Jones avait supplié Samantha de quitter la salle, « juste pour cette fois ». Elle s'était obstinée. Finalement, on avait trouvé un compromis : le maître consentait à parler à condition qu'un paravent dissimulât la jeune fille à ses yeux, afin que cette insupportable présence n'offensât pas sa pudeur. On apporta le meuble, on l'installa dans un coin et Samantha dut se cacher derrière pour écouter le cours portant sur la sexualité. Ainsi devait-on éviter l'apoplexie à ce digne professeur. Mais Samantha avait choisi pour éternuer le moment où il en était arrivé à la pratique du toucher vaginal. Le bégueule s'en était presque évanoui.

— En temps normal, en ce genre d'occasions, les étudiants chahutent et font des réflexions obscènes, lui avait expliqué le docteur Jones, après la première des cinq conférences. C'est par respect pour vous qu'ils se sont bien tenus.

Pourtant, Samantha avait déjà eu à se plaindre de ses condisciples.

Le docteur Miller avait expliqué qu'il convenait d'affecter une indifférence totale pendant un toucher vaginal : on devait choisir dans la pièce un objet quelconque et feindre de s'y intéresser tandis que se faisait l'examen sous la robe de la dame, jamais plus d'un doigt à la fois... Un étudiant avait éclaté de rire. Une série de tousotements charitables avait tenté de couvrir cette manifestation, mais Samantha avait entendu...

— Je dois dire que j'approuve le professeur, dit Hannah. Je ne comprends pas que tu assistes à ce genre de cours. Ce n'est pas convenable.

— Mais un médecin doit savoir ces choses. Il faut bien que je les apprenne !

— C'est au mari d'apprendre les choses du sexe à sa femme. Aucune femme respectable ne resterait assise, entourée d'hommes, à entendre de telles horreurs. Tu en sauras bien trop le soir de tes noces. Les hommes n'aiment pas ça !

— Mais toi, Hannah, tu n'étais pas innocente non plus, et cela n'a pas gêné Sean ?

Hannah haussa les épaules. Elle, ça n'avait rien à voir... Samantha cessa de coudre. Elle se souvenait de la dernière conférence du docteur Miller : « Souvenez-vous, messieurs, que dans la mesure où les femmes se plaignent généralement de maux incurables, le rôle du médecin consiste avant tout à entrer dans les vues de sa patiente. Vous découvrirez que la plupart d'entre elles viendront vous voir avec mille bonnes raisons de gémir. Pour citer mon estimé confrère, le Dr Oliver Wendell Holmes, la femme est un bipède constipé qui souffre constamment des reins. »

Hannah se pencha pour ouvrir la porte du four, où rissolaient des pommes de terre. D'habitude, la cuisine la rendait joyeuse, mais aujourd'hui, elle avait l'esprit ailleurs. Elle songeait à ce jour de Noël, et à l'échec qu'elle avait essuyé. Elle avait pensé faire plaisir à Samantha en invitant un de ses camarades d'université à passer la journée avec elles. Il fallait en trouver un qui n'eût aucun engagement pour les fêtes, qui fût un parfait gentleman, et surtout qui appréciait la compagnie de Samantha. Il devait quand même en exister quelques-uns répondant à ces exigences.

Le jeune homme s'était présenté, vêtu d'une veste de chasse verte et d'un pantalon anthracite d'une coupe et d'un goût parfaits. Hannah en

avait tout de suite conclu qu'il devait être riche. Un excellent parti pour Samantha. Il avait offert un cadeau à chacune de ses hôtes : à Hannah, un sachet de lavande et à Samantha, un roman : *Ben-Hur*, œuvre toute nouvelle du gouverneur du Nouveau-Mexique. Hannah passa son temps à la cuisine, inventant mille prétextes pour laisser les jeunes gens seuls dans le salon.

Elle avait surpris quelques bribes de leur conversation :

— On parle beaucoup, mademoiselle Hargrave, d'un chirurgien polonais qui expérimente à Vienne des gants de tissu stérilisé pour ses opérations. D'aucuns ne prennent pas cela au sérieux, moi si. Qu'en pensez-vous ?

— Il est tout à fait possible, monsieur Goodman, que les mains du chirurgien contribuent à contaminer les plaies, si la théorie microbienne est exacte. Si les germes existent vraiment, on peut croire que les microbes qui se trouvent sur les mains du chirurgien provoquent des infections. Mais, quoi qu'il en soit, il est probable qu'en portant des gants le praticien perdra beaucoup de sa sensibilité tactile...

Le jeune homme avait tenté de relancer la conversation sur un sujet plus personnel :

— J'espère que vous aimerez ce livre, mademoiselle Hargrave. C'est une excellente reconstitution de la vie du Christ.

— Hélas ! monsieur Goodman, je n'ai que peu de temps à consacrer aux romans. Mais puisque nous en sommes à parler de lecture, j'ai lu, l'autre jour, dans le *Journal de Boston*, que le docteur Tait, en Angleterre, avait réussi une ablation de l'appendice ; le patient a survécu. Mais le plus extraordinaire, c'est qu'il a stérilisé ses instruments avant d'opérer...

C'était désespérant ! Hannah avait dû se retenir pour ne pas faire irruption dans la pièce et secouer Samantha. « Mais bon sang, fillette ! pensait-elle avec dépit, tu ne sais donc pas ce qui t'attend ? Il n'y a pas que la médecine dans la vie. Si tu continues comme ça, tu vas devenir vieille fille ! » Hannah chassa ses souvenirs, s'essuya le front d'un large geste, et jeta ses carottes dans la sauce bouillante. Son visage s'assombrit. Comment lui dire ?... Comment réagirait-elle ? Elle avait pris cette effrayante décision des semaines auparavant ; à présent, il fallait trouver assez de courage pour demander à Samantha cette horrible chose...

De son côté, Samantha était à mille lieues de deviner ce qui se tramait. Les dernières lettres de Louisa lui avaient semblé inquiétantes. Plus elle les relisait, plus elle se sentait troublée.

Hannah se rinça les mains, les essuya à son tablier et tira une chaise à elle.

— Je suis exténuée. Il faut que je m'asseye une minute.

— Quelque chose ne va pas, Hannah ?

Elle ne répondit pas, prit la théière et se versa une tasse dans laquelle elle mit deux cuillerées de miel sauvage. Elle enveloppa la tasse de ses mains, comme pour les réchauffer. Pourtant, elle transpirait.

Samantha avait remarqué le manque d'appétit de son amie, ces deux dernières semaines. Sur la table du petit déjeuner se trouvaient encore les reliefs d'un pâté en croûte. Samantha souleva le torchon qui le recouvrait et en coupa une tranche qu'elle porta à ses lèvres.

— Hannah, je crois que vous avez besoin d'un reconstituant. L'hiver, le sang de certaines personnes s'éclaircit.

Hannah se leva pesamment, ouvrit le placard et s'empara d'une bouteille de whisky. Elle en versa une bonne rasade dans son thé. Puis, tenant toujours la bouteille à la main, elle interrogea Samantha du regard.

— J'ai quelque chose à te dire.

— Oui, Hannah ?

— Tu as dû remarquer le nouveau... gentleman de chez Kendall ?

Samantha le connaissait de vue, mais elle n'aurait pas employé ce terme de « gentleman » à son égard. Personne n'en savait bien long sur ce personnage. Il avait fait son apparition en ville un jour d'octobre et M. Kendall lui avait proposé un emploi, à peine de quoi gagner son dîner ; mais l'homme s'était révélé agréable, et efficace, si bien que le commerçant l'avait gardé. Tout ce que Samantha savait de lui, c'était qu'il se prénomait Oliver, et qu'elle n'aimait pas du tout la façon dont il la lorgnait quand M. Kendall ne se trouvait pas dans les parages.

Hannah cherchait ses mots.

— Eh bien, ma petite... Je crois qu'il m'a, comment dirais-je, prise en sympathie... Il était très gentil avec moi, et il me faisait des réductions sur le prix des tissus. Un jour, il m'a même raccompagnée à la maison pour porter mes paquets ; je lui ai offert le thé... C'était un après-midi à l'époque de tes examens...

Effectivement, un soir de novembre, Samantha était rentrée si obnubilée par ses examens qu'elle avait à peine prêté attention au silence d'Hannah. Mais elle s'en souvenait très bien, à présent.

— ... Il est resté tout l'après-midi. Et ça n'a pas été la seule fois...

Samantha crut que son amie allait fondre en larmes.

— J'ai peur, Samantha.

— Que Sean le découvre ? Mais comment ?

— Le secret a été bien gardé, Sean ne saura rien.

— Et, à présent, vous continuez...

— Ne t'en fais pas, ma fille, ça n'a duré que quinze jours, et j'y ai mis fin !

— Dans ces conditions, je ne vois pas ce qui vous tracasse ?

— Je suis enceinte, Samantha ! Je suis enceinte !

— Vous êtes sûre ? Vous avez consulté un médecin ?

— Est-ce que j'ai besoin d'aller voir le docteur quand je n'ai pas mes règles, que je vomis le matin et que mes chevilles enflent comme des melons ? J'ai vu assez de femmes dans cet état pour savoir à quoi m'en tenir !

— Oh, Hannah...

— C'est pour cela que je te raconte cette histoire, Samantha. Il faut que tu m'aides !

— Mais que puis-je faire ?

— M'aider à m'en débarrasser.

Samantha tressaillit. Hannah détourna le regard et retourna à ses fourneaux.

— Tu dois te demander pourquoi j'ai fait ça. Quand on a un homme comme Sean dans son lit cinq mois par an, qu'a-t-on à faire avec d'autres hommes ? Des types comme Oliver en plus !

Samantha ne répondit pas.

— Mais, ma petite, tu as vingt ans, tu es mince, tu as une peau de pêche et cette fraîcheur qui attire les hommes. Moi aussi, j'étais comme toi, il y a longtemps. Depuis quelque temps, si je me regarde dans la glace, je vois mes rides s'accuser, ma taille s'épaissir et mes cheveux blanchir. Je me suis surprise à penser que Sean ne m'aimait peut-être que parce qu'il était habitué à moi. Bien sûr, je ne peux plus plaire aux hommes comme avant.

Elle fit volte-face.

— J'ai essayé d'imaginer les années qui me restaient à vivre. Je deviendrai chaque jour plus grosse et plus grise et un jour, Sean se réveillerait, me regarderait une bonne fois, et me découvrirait telle que je suis. Samantha, ce ne serait pas aussi grave si nous avions eu des enfants. Là, on ne s'occupe ni de son poids ni de son âge. On a la preuve vivante qu'on a été un jour jeune et désirable. Mais moi, qu'est-ce que j'ai ? Je te le dis, ma fille, j'ai eu peur.

Elle se rassit, et versa de nouveau du whisky dans sa tasse.

— Je n'étais pas amoureuse d'Oliver, mais, avec lui, j'avais l'impression d'être jeune ; il me faisait la cour, il m'appelait mademoiselle Mallone, et quand il posait les mains sur moi, je croyais avoir vingt ans et il m'émouvait plus que Sean n'a été capable de le faire depuis longtemps. Au bout de deux semaines, je me suis rendu compte que je n'étais qu'une vieille femme qui se ridiculisait avec un homme plus jeune. Je l'ai renvoyé en le priant de ne jamais revenir... Tu sais ce qu'il faut faire, ma fille. Tu as appris toutes ces choses. Tu sais comment me sortir de ce pétrin. Peut-être une potion...

Samantha saisit le poignet d'Hannah :

— Hannah... Est-ce vraiment ce que vous voulez ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais plus ! Mais je dois le faire et c'est tout. (Des larmes emplirent soudain ses yeux.) Dieu sait que j'ai voulu un bébé. J'ai tellement prié la Vierge que j'en avais les genoux en sang. Et maintenant (Hannah plaqua les mains sur son ventre)... Penser que cet enfant est enfin là, qu'il dort, replié sur lui et qu'il attend d'entrer dans le monde en donnant des coups de pied comme un bon

Irlandais... Je l'aime, ce bébé, Samantha, il est à moi, mais j'aime encore plus Sean. Il faut m'en débarrasser.

— Mais vous n'êtes pas forcée de choisir ! Vous pouvez avoir les deux. Dites à Sean la vérité. C'est un homme compréhensif et bon, sous des dehors un peu rudes, il gardera le bébé et l'élèvera comme le sien...

— Là n'est pas la question, ma chérie. Toutes ces années, nous avons pensé que c'était à cause de moi que nous ne pouvions pas avoir d'enfant. Mais, à présent, je sais que c'est Sean qui est stérile. S'il l'apprenait, cela lui retirerait toute sa fierté d'homme. Je n'ai pas le droit de lui faire ça. Il faut que tu m'aides à préserver son amour-propre.

— En avez-vous parlé à Oliver ?

— Non.

— Il a le droit de savoir.

— Il n'a aucun droit. Tout ce qu'il a fait, c'est monter dans ma chambre. Nous sommes quittes, je ne lui dois rien. Peu importe que cela soit rapide ou douloureux. Je ne demande rien. Si le Seigneur veut que je souffre, je suis prête. Je veux seulement que tu me promettes que ce sera efficace.

Mille pensées assaillaient Samantha. Elle aurait tant aimé ne pas connaître la formule. Mais elle savait :

— Hannah... êtes-vous sûre ?

— Oui, ma chérie, j'y ai pensé et repensé toutes ces nuits sans dormir. Je souffre d'avoir à te demander ça. (Elle éclata en sanglots.) C'est ma punition. Je n'avais pas le droit de courir le guilledou avec cet homme. C'est le jugement du Bon Dieu. Je suis damnée, ma fille... Mais je le ferai pour épargner Sean, pour qu'il ignore la vérité !

Hannah s'effondra dans les bras de Samantha. Celle-ci sentait les larmes lui monter aux yeux, mais se retint de pleurer.

— S'il te plaît, fais que tout soit comme avant ; je prendrai le reste sur moi. Je sais que ce n'est pas juste de te mettre dans une telle situation, mais je n'ai personne d'autre. (Sa voix se réduisit à un murmure.) Je suis si seule...

— Non, Hannah, tu n'es pas seule. Je suis là. Nous serons ensemble. Mais vraiment, Hannah, es-tu certaine de ne pas pouvoir le garder ? Nous pourrions nous absenter ensemble quelques mois.

Tu mettrais ton enfant au monde et, à notre retour, nous dirions à Sean que c'est le mien.

— Tu ferais ça pour moi ? Mais non... Tu es toujours à la faculté et tu perdrais ta réputation. Tu n'obtiendrais jamais ce diplôme dont tu rêves tant. Ça je ne pourrais pas le supporter. Non, ma chérie, j'ai pensé à toutes les solutions. Il n'y en a qu'une : supprimer le bébé.

— Hannah, je crois en la vie. C'est à cela que je me suis vouée. Je ne peux pas... tuer un bébé.

Hannah eut un mouvement de recul.

— Et moi, tu crois que je ne suis pas attachée à la vie ? Tu penses que je ne l'aime pas, cette petite créature qui est en moi ?

— Je suis désolée, Hannah, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je crois savoir ce que vous ressentez en ce moment. Mais il faut que j'y réfléchisse... Laissez-moi un peu de temps. Demain, je vous dirai ce que j'en pense.

— Je suis épuisée, ma chérie, je crois que je vais monter m'allonger un peu...

Elle dénoua son tablier et l'accrocha à la patère.

— Hannah, je voudrais vraiment vous aider.

— Bien sûr, ma chérie. Mais je ne pourrai pas attendre trop longtemps. Si tu ne penses pas pouvoir faire ça pour moi, il faudra que j'aille voir la veuve Dorset et elle habite à trente kilomètres d'ici.

— La veuve Dorset ?

— C'est une bonne femme très discrète qui ne pose pas de questions et qui connaît son affaire. Je suis étonnée que tu n'aies jamais entendu parler d'elle. La meilleure sage-femme du pays... Ne me fais pas trop languir.

Ce soir-là, Samantha ne put avaler une bouchée. Elle rangea le civet, entoura les biscuits d'un linge et plaça le lait sur le rebord de la fenêtre. Puis elle monta dans sa chambre.

La colère la tint éveillée une partie de la nuit. Enveloppée dans son châle, elle faisait les cent pas devant la cheminée. Elle en voulait à cet Oliver qui s'était enfui comme un voleur. Elle s'en voulait aussi à elle-même. Incapable de prendre la situation en main, de décider fermement.

Elle devait aider Hannah, tout comme Hannah l'avait aidée lors de son arrivée à Lucerne. Mais il y avait l'enfant. Avait-elle le droit de lui ôter la vie ? Elle quitta sa chambre et gratta à la porte d'Hannah. Aucune réponse ne lui parvint. Le jour n'était pas encore levé, Hannah devait dormir. Samantha frappa plus fort, en vain. Alors elle tourna le bouton de porte et entra. La chambre était vide. Elle se rua dans l'escalier, elle appela. En vain : la maison était froide et silencieuse. Enfin, elle se résolut à chausser ses bottes, enfila ses gants et sa lourde cape, et se précipita dehors. L'air glace du petit matin lui coupa le souffle.

Les empreintes des bottes d'Hannah et la trace de ses jupes se détachaient nettement sur la neige. Samantha les suivit. Dans la quasi-obscurité, les troncs noirs et tordus prenaient des airs menaçants. Elle se retrouva à l'orée du bois, tout près du lac, et s'engagea avec précaution sur la pente périlleuse.

Soudain, elle constata avec effroi que les traces de pas continuaient sur la surface gelée du lac. Elle porta les mains à ses lèvres et hurla le nom de son amie de toutes ses forces, fouillant l'obscurité à la recherche d'un mouvement, d'un appel, d'une voix. Mais il n'y avait que le silence, comme si la vie se fût figée. Le froid mordit sa chair. Elle ne sentait plus ses mains ni ses pieds. Elle se sentait pétrifiée, prisonnière de ce paysage polaire.

C'est alors qu'elle l'aperçut, là bas, sur le lac, minuscule silhouette. Elle appela encore et courut à perdre haleine, les bras en avant sur la surface glissante. Plusieurs fois, elle tomba et il lui sembla que, dans le choc contre la glace dure, son corps se brisait comme du verre. Au levant, une étrange lueur filtrait de la forêt, réverbérée par le miroir poli du lac. La silhouette d'Hannah se détachait clairement, à présent. La malheureuse avançait lentement, regardant droit devant elle, sourde aux appels de Samantha.

— Ne bougez pas ! La glace va céder !

Hannah oscillait d'avant en arrière, ses bras décrivaient de petits cercles. Samantha accéléra sa marche. Autour d'elle, la glace se craquelait. La silhouette d'Hannah continuait à glisser en vacillant.

Elle avait chaussé des patins. Absurde !

— Hannah, ne bougez pas...

Hannah s'avança encore d'un pas, puis disparut. Samantha sentit ses genoux se dérober sous elle et tomba. C'est en se traînant qu'elle parvint à l'endroit où Hannah avait coulé. Au bord d'un trou, un pan de manteau traînait sur la glace, à demi enfoncé dans l'eau agitée. Elle agrippa le vêtement et tira de toutes ses forces. Un sinistre bruit de fêlure l'affola. Au même moment, une plaque de glace se souleva, pour s'enfoncer aussitôt, entraînant Samantha. Elle ouvrit la bouche pour crier, battant des mains et des pieds, empêtrée dans sa longue jupe et les plis de sa cape. Une main crispée sur la glace ferme, l'autre empoignant les cheveux d'Hannah, elle tentait vainement d'attirer son amie. Les eaux noires les aspirèrent toutes deux comme des pierres et les ténèbres glacées se refermèrent sur elles.

La minute suivante, sans comprendre pourquoi, elle était étendue sur le dos, bouche ouverte, les yeux tournés vers le ciel. Une douleur cuisante sous les aisselles lui fit prendre conscience qu'on la tirait sur la glace.

— Quelle idée de faire du patinage à une heure pareille !

M. Kendall se tenait au côté du Dr Jones, qui lui donnait des ordres :

— Faites dissoudre une demi-cuillerée à café de cette poudre dans de l'eau tiède et donnez lui-en toutes les quatre heures. Cela devrait faire tomber la fièvre.

Mme Kendall était penchée sur le corps d'Hannah.

— Pauvre femme ! Heureusement que tout s'est passé si vite. Elle n'a pas eu le temps de souffrir.

Samantha dormit d'un sommeil agité, tourmentée par d'affreux cauchemars. Des fantômes surgissaient dans des tourbillons de brouillard : Freddy, silhouette désinvolte, James, étendu sur une table de dissection, les veines ouvertes, Samuel hideusement mutilé, le vieux Hawksbill, enfermé dans un grand bocal d'où il tentait de sortir... Samantha se réveillait souvent en sursaut, la chemise trempée de sueur. Alors elle entrevoyait le visage de Mme Kendall au-dessus d'elle, et des mots de réconfort bourdonnaient à ses oreilles.

A la fin de février, les soins diligents de Mme Kendall portèrent leurs fruits. Samantha découvrit à son grand étonnement que sa lutte contre

la mort avait duré six semaines. Elle apprit que c'était un certain McKinney, fermier de son état, et son fils qui l'avaient tirée de l'eau. Pour Hannah, ils étaient arrivés trop tard.

Assis au pied du lit, le Dr Jones prenait le pouls de Samantha. Satisfait, il remit sa montre dans sa poche et reposa doucement le bras de son élève.

— Eh bien, jeune fille, on dirait que vous allez vous en tirer. Vous possédez une robuste constitution, mademoiselle Hargrave. J'ai rarement vu quelqu'un se remettre d'une aussi belle pneumonie.

Elle le regarda d'un œil morne.

— Ne vous inquiétez de rien. Mme Kendall vous laisse cette chambre pour le restant de l'année universitaire et son mari a apporté toutes vos affaires. Pour ce qui est de la faculté, vous êtes une étudiante si brillante que je n'ai aucun doute sur vos capacités à rattraper le temps perdu.

— Et... Sean ?

— Il sera prévenu dès qu'on le retrouvera. Maintenant, ma chère, reposez-vous. Vous avez subi une terrible épreuve. Quelques secondes de plus dans cette eau, et vous mouriez de froid.

On enterra Hannah Mallone au premier dégel. Ce fut une rude semaine pour le révérend Patterson qui dut présider aux offices funèbres de toutes les victimes de l'hiver, car, durant des mois, le sol était resté trop profondément gelé pour qu'on pût y creuser des tombes, et il avait fallu garder les corps dans la crypte de l'église. Les funérailles d'Hannah eurent lieu aux derniers jours de mars, à cette saison incertaine où l'hiver hésite à se retirer. Au moment où l'on jeta la terre sur le cercueil de sapin blanc, des flocons de neige se mirent à tomber.

Le Dr Jones avait jugé Samantha trop faible pour lui permettre d'assister aux obsèques. Mais, devant l'insistance de la jeune fille, il finit par lever son interdiction. Samantha demanda à M. Kendall de l'escorter. Le petit groupe silencieux entourait la tombe, et le révérend Patterson s'évertuait à donner une coloration catholique à ses prières protestantes. Le docteur Jones fixait le visage blafard de Samantha avec une curiosité dévorante : « Mais que leur a-t-il pris d'aller faire du patin à une heure pareille ? »

Dès que le temps s'améliora, Samantha se rendit seule au cimetière.

Elle plantait des graines sur le petit monticule de terre, arrachait les mauvaises herbes et prenait soin de la tombe comme si elle s'était occupée d'Hannah en personne.

La clairière était redevenue accueillante, mais elle lui préférait la tombe. Il lui semblait qu'il n'existait pas d'autre endroit où trouver les réponses aux questions qui la harcelaient. « Que s'est-il passé, Hannah ? Tu savais que j'allais t'aider, n'est-ce pas ? Mais j'ai été si maladroite, si hésitante... Je ne t'ai pas aidée, ma chère amie, je t'ai laissée seule avec ta honte. Je t'ai abandonnée. Il n'y a jamais eu de veuve Dorset, j'en suis sûre. Tu l'as inventée pour me permettre de me tirer de ce mauvais pas avec la conscience tranquille... Et les patins, tu les avais mis pour moi aussi, n'est-ce pas ? Pour me protéger ? Que je n'aie pas à expliquer ta mort... Je n'étais pas préparée à tout cela, Hannah ! J'ai appris beaucoup de choses à la faculté sur le corps humain, mais aucun livre ne peut apprendre à guérir une âme blessée...»

A mesure que les jours passaient, Samantha recouvrait ses forces et comprenait mieux le geste d'Hannah. Elle songeait à Oliver, à la punition qu'il méritait, et aux hommes en général. Pas un d'eux ne se doutait de ce qui était réellement arrivé. L'auraient-ils su que leur esprit se serait aussitôt détourné de cette vérité... Car ils n'ont la certitude de détenir le droit de vie et de mort que parce que les femmes leur laissent cette illusion, alors que la plupart des décisions vitales dépendent en réalité d'elles et d'elles seules. Samantha pensait à toutes les trahisons secrètes, à toutes les lâchetés, à ces recettes transmises de mère en fille, à ces vies sacrifiées depuis que le monde était monde... Et les hommes qui n'en avaient jamais rien su... Hannah, sais-tu quel pouvoir ont les femmes ? Les hommes, mon amie, ont peur de nous !

C'était un jour venteux d'avril ; un parfum de gerbe d'or embaumait l'air. Les rafales faisaient battre les pans de la cape de Samantha, à en arracher le vêtement. Devant la tombe fleurie, Samantha, à genoux, récitait le *Je vous salue Marie* qu'Hannah lui avait appris, et sa prière s'entrecoupait de réflexions : « C'est parce que les hommes nous craignent qu'ils nous réduisent en esclavage, mais c'est parce que nous le voulons bien ; ils sont nos geôliers, mais nous sommes leurs gardiennes. » Cette découverte allait changer sa vie. Elle revit le visage d'Hannah : « Je serai digne de toi, Hannah, je te le promets. Je ne peux pas te faire revenir, je ne peux pas défaire ce que j'ai fait, mais je peux te promettre une chose. Je te le jure, Hannah Mallone, tu seras toujours avec moi. C'est de ta mort que me vient cette force nouvelle. Je ne les laisserai pas me dominer ; je serai mon propre

maître. Je suivrai toujours ton exemple et, sur ma route à venir, quand je rencontrerai d'autres sœurs d'infortune, je saurai ce que j'ai à faire. Et je te le promets, chère Hannah, jamais plus je n'hésiterai...»

Le cortège des diplômés s'arrêta devant les marches de l'église afin de donner aux journalistes le temps de prendre leurs photographies. Samantha secoua la tête, incapable d'écarter les sombres pensées qui l'assaillaient. D'abord, il y avait eu cette nuit le rêve de mauvais augure. Et à présent, le boycottage des femmes.

Comment, après ces deux années, les femmes pouvaient-elles encore lui tenir rigueur ? Certes, Samantha connaissait bien les raisons de leurs préjugés. Mme Kendall ne lui avait pas caché, de sa voix douce, qu'elle mettait sérieusement sa réputation à l'épreuve en suivant les cours de l'école de médecine ; et quelques femmes, particulièrement prudes, refusaient encore ouvertement de la recevoir. Mais Samantha avait espéré qu'après tout ce temps, la majorité d'entre elles se serait habituée à sa présence, découvrant qu'en fin de compte ses études n'avaient causé aucun scandale susceptible de rejaillir sur les habitants de Lucerne. C'était un terrible camouflet. Hannah, elle, serait venue...

Sean Mallone était rentré à l'occasion de la fête annuelle dite des Fleurs de Pommiers. Le choc avait été brutal. Samantha, quant à elle, avait préféré garder le secret, laissant à Sean la consolation de croire que la mort de sa femme était un accident. Avec le temps, celui-ci, recouvrant un peu d'ardeur, avait vendu la maison et s'en était retourné pour toujours dans ses montagnes.

Samantha avait consacré le dernier mois du trimestre universitaire à une révision si intense qu'elle passa, à la grande surprise de tout le monde, de la vingtième à la troisième place du classement. Les reporters et les photographes en prirent bonne note et s'émerveillèrent qu'une jeune et jolie femme se distinguât de la sorte.

Les étudiants firent un pas de côté, reprirent *America* en chœur et le cortège se remit en marche. Comme Samantha entra dans la pénombre de l'église, un froufroutement de soie et des murmures retinrent son attention. Elle découvrit un océan de bonnets et de chapeaux à plumes.

Les femmes !

Elles étaient partout, dans la nef et dans les galeries supérieures ; leurs coiffures, leurs vêtements, leurs éventails et leurs bijoux formaient un kaléidoscope de couleurs vives. Les Lucernoises s'étaient faites belles en son honneur Samantha sentit son cœur chavirer et

deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Elles ne l'avaient pas abandonnée...

Tandis que les diplômés s'installaient sur les bancs disposés devant l'autel, l'assistance emplît bientôt l'église ; certains, faute de place, s'alignaient contre les murs. L'air était électrique, comme si un orage allait éclater. Un grand jour pour une petite ville...

Le Dr Jones gagna l'estrade et coiffa sa toque de velours noir. Il avait à peine prononcé la première phrase du traditionnel discours annuel que Samantha reçut un nouveau choc. Sur l'estrade, assis face au public, avec les autres professeurs, il y avait le Dr Mark Rawlins.

Samantha ne put s'empêcher de le dévisager. Il était séduisant, avec ses longs cheveux bruns tombant en petites boucles sur le col de sa veste, ses yeux noisette et ses traits rudes. Bien qu'il fût grand et élancé, la façon dont son pantalon moulait ses jambes trahissait une musculature impressionnante, insolite pour un homme qui partageait son temps entre son cabinet et l'hôpital.

Mark Rawlins tourna la tête dans sa direction. Leurs regards se croisèrent ; ils se sourirent. Puis chacun reporta son attention sur le discours du docteur Jones. Justement, il présentait à l'assistance le Dr Rawlins, en tant qu'invité pour la collation des diplômes. Samantha le vit se lever et gagner l'estrade d'un pas assuré. Mark Rawlins s'exprimait avec aisance ; ses gestes élégants et son accent de Boston donnaient l'impression qu'il conversait avec un petit groupe d'amis. Samantha essaya de se rappeler son comportement lors de leur rencontre à cette fameuse réception. En vain. Toute à sa passion pour Joshua Masefield, elle n'avait pratiquement pas retenu un seul mot de leur conversation. L'homme qui se tenait devant elle eût pu être un parfait inconnu.

Rawlins regagna sa place, aussitôt remplacé par le Dr Jones qui commença à faire l'appel. Il n'était plus question d'attendre Kent et son parchemin.

Il procéda par ordre alphabétique. Après l'appel du *Dominus* Gower et du *Dominus* Jarvis, Samantha comprit qu'on lui réservait la dernière place. Les étudiants se dirigeaient un à un vers l'estrade, prenaient le parchemin et serraient la main du doyen. Personne ne remarqua la nervosité croissante du Dr Jones. Samantha se retenait pour ne pas regarder à nouveau dans la direction de Mark Rawlins.

Un léger bruit sur le côté se fit soudain entendre. Un homme

bousculait l'assistance, qui souffla quelque chose à l'huissier, lui tendit un objet et se perdit dans la foule. L'huissier se leva, et posa ce qu'on venait de lui remettre sur la table du professeur, au moment où celui-ci appelait le *Dominus* Young, dernier de la liste. Son soupir de soulagement n'échappa à personne : il saisit le diplôme et lança fièrement :

— *Domina* Hargrave !

Tout avait été prévu pour que la sortie hors de l'église s'effectuât aussi calmement que possible ; mais, une fois dehors, les nouveaux médecins lancèrent leurs chapeaux en l'air et poussèrent des cris de joie. Les alentours de l'église s'étaient transformés en une joyeuse mêlée : les parents embrassaient leur fils et se congratulaient, les dames se tamponnaient les yeux avec leur mouchoir, les enfants se bousculaient, les reporters tentaient de se frayer un passage... Samantha, elle, scrutait l'assemblée. Mark Rawlins avait disparu.

— Mademoiselle Hargrave ! Une question pour les lecteurs du *Baltimore Sun* ! Comment doit-on vous appeler ? Mademoiselle le docteur ? Doctoresse Hargrave ?

Elle fit mine de ne pas entendre et regarda autour d'elle. Comment un si grand nombre de personnes avait-il pu rentrer dans l'église ? Mme Kendall, la larme à l'œil, se précipita sur elle pour lui dire combien elle avait trouvé la cérémonie émouvante, et sa robe ravissante. Puis ce fut le tour du Dr Jones, qui assura à Samantha – assez fort pour que les journalistes l'entendissent – qu'elle était la fierté de la faculté. D'autres se joignirent à lui, arborant de grands sourires et égrenant leurs compliments ; certaines femmes qui n'eussent pas daigné, un an plus tôt, lui adresser la parole, parlaient à Samantha comme à une vieille amie. Diplômés, professeurs, journalistes, tous se pressaient autour de Samantha. Elle distribuait des sourires polis, mais ne prêtait qu'une oreille distraite à ces manifestations de sympathie. Où donc était passé Mark Rawlins ?

— Docteur Hargrave, nous vous présentons nos plus sincères félicitations.

Samantha n'avait jamais vu les deux femmes qui se tenaient devant elle.

— Je suis mademoiselle Anthony, et voici mon amie, madame Stanton.

Elle était très belle, en dépit de sa soixantaine et d'un chignon

sévère.

— Enchantée, mesdames...

Mme Stanton était l'antithèse de sa brune compagne, petite, plutôt grasse, vêtue d'une robe de satin rose ornée de dentelles et de lacets. Mlle Anthony poursuivit :

— Nous sommes venues aujourd'hui pour assister au couronnement de votre entreprise et vous transmettre nos plus chaudes félicitations. Ce que vous avez fait, docteur Hargrave, n'est pas une mince réussite. Et cela n'a échappé à personne. Vous avez remporté une victoire décisive qui sert la cause des femmes du monde entier... Vous ne savez peut-être pas qui nous sommes, ni quel mouvement nous représentons, mais cela n'a pour l'heure aucune importance. Nous ne sommes pas venues pour vous recruter dans nos rangs, mais simplement pour vous remercier.

— Me remercier ? Mais de quoi ?

— Pour ce que vous avez fait aujourd'hui. Docteur Hargrave, les femmes de ce pays sont asservies et elles ne sont même pas conscientes de leur servitude. Ce que vous avez réalisé est un pas vers une prise de conscience, un encouragement dans la voie de l'émancipation.

Samantha observait avec curiosité la façon surprenante dont Mlle Anthony s'adressait à elle : de profil. Susan B. Anthony souffrait de strabisme. Mieux valait pour elle ne se présenter que de profil, surtout dans les portraits.

Mme Stanton posa la main sur le bras de Samantha.

— Vous êtes la génération montante, docteur Hargrave. Nous, à présent, ne sommes plus toutes jeunes, qui avons commencé le combat, et nous sommes battues de toutes nos forces. C'est maintenant à vous de continuer la lutte.

Samantha, songeuse, regarda les deux femmes s'éloigner. Elle n'avait pas remarqué que Jack Morley, du *Baltimore Sun*, s'était rapproché d'elle.

— Des amies à vous ?

— Veuillez m'excuser, monsieur, mais je dois absolument rejoindre les autres.

Suivant du regard la mince silhouette qui avançait vers la foule, le reporter griffonna sur son carnet le texte de la dépêche qu'il allait envoyer à son rédacteur en chef : « La belle doctoresse sera sans doute très occupée à soigner les maux de cœur ! »

Mark Rawlins discutait avec le Dr Page sur les marches de l'église. Samantha s'arrêta à quelques mètres de lui. Cet homme lui rappelait tant de choses auxquelles elle n'avait pas pensé depuis si longtemps : le bal de Mme Astor, les valse étourdissantes, le Champagne, le baiser de Joshua, leur nuit d'amour. Il y avait eu cette conversation laconique entre Joshua et lui, la gêne de Rawlins, le mécontentement de Joshua quand il les avait vus danser ; et ensuite, ces mots qui l'avaient troublée : « Cela fait longtemps que je connais Mark et je ne l'ai jamais vu regarder une femme comme il vous a regardée ce soir... Il serait parfait pour vous... et il est épris de vous... »

Paroles cruelles, vite oubliées. Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si Joshua n'avait pas dit la vérité. Certes le Champagne et la musique suffisaient sans doute pour qu'un homme considérât une femme d'agréable façon. Dix-huit mois avaient passé ; le Dr Rawlins se souvenait-il de cette soirée ? Et surtout, se pouvait-il que sa présence, aujourd'hui, fût plus qu'une simple coïncidence ?

Il tourna le regard dans sa direction, comme s'il avait deviné qu'elle se trouvait là, puis, vivement, prit congé du Dr Page et descendit l'escalier.

— Docteur Hargrave, permettez-moi de vous présenter mes plus vives félicitations.

— Merci, docteur. Vous souvenez-vous que nous nous sommes déjà rencontrés ?

— Evidemment ! Vous pensiez que j'aurais oublié ? En revanche, j'ignorais, en passant ces instants en votre charmante compagnie, que j'étais en présence d'une jeune femme qui laisserait son nom dans l'histoire !

Le Dr Jones accourait :

— Ah ! vous êtes là ! Pardonnez-moi de vous avoir abandonné, docteur Rawlins, mais j'ai dû soutenir le siège de ce type du *Journal de Boston*.

Il saisit la main de Mark Rawlins et la secoua vigoureusement.

— Jamais je ne pourrai vous remercier assez d'être venu, docteur !
Votre présence a rehaussé notre modeste cérémonie. Mme Rawlins ne vous a pas accompagné ?

— Malheureusement, elle n'était pas en état de faire le voyage.

— Rien de sérieux, j'espère ?

— Oh non, un simple malaise...

Samantha n'écoutait plus. Il était marié...

— ... à quatre heures... Vous ne pouvez pas la manquer. C'est la grande maison blanche qui fait le coin, avec des persiennes jaunes.

Le Dr Jones les salua et s'en fut à grands pas.

— Irez-vous à ce dîner ?

— Naturellement. Je loge chez Mme Kendall...

— Dans ce cas, je ne vous quitte qu'un court instant, docteur Hargrave. Je dois passer à mon hôtel.

Il lui adressa un sourire hésitant, comme s'il avait autre chose à ajouter, mais se contenta de retirer son haut-de-forme.

— A tout à l'heure.

Mme Kendall s'était surpassée. La table ployait sous les victuailles. L'argenterie et la porcelaine scintillaient, le parfum des roses se mêlait à celui des mets rares. Elle avait consacré l'après-midi entier à la préparation de la réception et se reposait à présent en bout de table, souriant aux invités qui savouraient ses mets succulents. A l'autre extrémité de la table, M. Kendall hochait la tête d'un air approbateur en voyant se succéder la soupe aux huîtres, le jambon cuit à la sauce au raisin, la tarte à la tomate, la salade de choux et de céleri et le gâteau au safran, le tout arrosé d'un vin du Canandaigua. A la cuisine, du pudding aux noix, des chaussons à la gelée de prune et des pêches au cognac attendaient le dernier service.

Samantha était assise au centre de la longue table, entre le Dr Jones et sa femme. Le Dr et Mme Page les encadraient ; de l'autre côté se trouvaient le révérend et Mme Patterson, le reporter du *Journal de Boston*, Collins du quotidien local, et, juste en face d'elle, Mark Rawlins.

Tout le monde discutait. Tandis que Samantha écoutait Mme Jones parler de ses petits-enfants, Jones avait engagé une conversation très animée avec Mark Rawlins.

— Votre père est-il aussi médecin, docteur ?

— Mon père est avocat, comme l'était son père avant lui. Tous deux sont sortis d'Harvard et mon arrière-grand-père a eu l'honneur de servir sous les ordres de George Washington, en tant que conseiller.

— Vraiment ? Mais puisque vous venez d'une famille de juristes, pourquoi ne pas avoir suivi leur exemple ?

— Mais c'est précisément pour cela que ma vocation fut différente. Je vais être tout à fait sincère avec vous, docteur Jones. J'ai choisi la carrière médicale pour contrecarrer les projets de mon père qui règne en despote sur notre famille. A l'âge de dix-huit ans, un jeune homme ne peut pas faire grand-chose pour braver l'autorité paternelle si ce n'est, bien sûr, plonger dans l'immoralité ou la révolte sociale. Moi, je ne désirais défier que mon père. Et d'une manière respectable. Il voulait que je devinsse avocat. Je suis devenu médecin.

Le Dr Jones partit d'un grand rire.

— Eh bien, cher monsieur, permettez-moi de vous dire que j'admire votre sincérité. Mais alors, pour vous le choix de notre profession n'est qu'un camouflet infligé à votre père ?

— Au début, oui. C'est à Cornell que j'ai découvert, pour mon plus grand bonheur que j'aimais vraiment la médecine. Depuis, j'ai souvent rendu grâce à mon père de m'y avoir involontairement poussé.

— Qu'en pense-t-il à présent ?

— Comment le saurais-je ? Le jour de mes dix-huit ans, je lui ai annoncé mon intention d'étudier la médecine – il m'a déshérité. Il y a treize ans de cela, nous ne nous sommes jamais revus depuis.

Le Dr Jones s'enfonça dans son fauteuil.

— Comme c'est dommage !

— Pour qui ? Grand Dieu ! En ce moment même, mes trois frères vivent sous la tyrannie paternelle et moi, je suis un homme libre.

— Mais à quel prix !

— Je dois admettre qu'au début, ce fut un peu difficile. Mais aujourd'hui, je vis confortablement. On peut vivre avec un cabinet sur la Cinquième Avenue...

— Il me semble bien avoir entendu parler de votre père...

— C'est bien possible. Nicholas Rawlins...

— Le roi de la glace ? Mais bien sûr que je le connais ! Je m'étais souvent demandé si vous étiez parents, mais je n'aurais jamais cru que vous fussiez son fils ! Comment a-t-il fait pour en arriver là ? Une fulgurante ascension...

— L'histoire de mon père n'est pas ordinaire... Dans sa jeunesse, il s'était dit un jour que la glace d'un lac voisin pouvait être vendue, comme n'importe quel produit alimentaire. Il risqua dix mille dollars dans une « récolte » de glace et en accompagna cent trente tonnes jusqu'à la Martinique. Sur place, il affirma au propriétaire des fameux jardins de Tivoli qu'il était capable de produire des crèmes glacées rapidement et à bas prix. La crème glacée devint immédiatement la grande mode de l'île et, au bout de six semaines, mon père avait écoulé tout son stock. Sa perte était de quatre mille dollars, mais les Martiniquais ne pouvaient plus vivre sans glace. A La Havane, mon père vendit des boissons glacées, pour le même prix que des boissons normales ; ainsi l'on prit rapidement l'habitude de mettre de la glace dans son verre. Lorsque des concurrents importèrent de la glace de la Nouvelle-Angleterre, il vendit la sienne à un penny la livre : il suffisait de tenir jusqu'à ce que la glace concurrente eût fondu dans les docks, c'est ce qui arriva. Père n'avait ni principes ni scrupules, et il sortit de cette expérience avec le monopole légal du commerce de la glace et de Charleston à Sainte-Croix l'exclusivité des droits pour construire des glaciers. Ensuite, il augmenta ses prix de vente et rattrapa ses énormes pertes. Avant qu'il fût son trentième anniversaire, de La Nouvelle-Orléans à Torlota, les gens buvaient l'eau de la Nouvelle-Angleterre sous forme de glace...

— Je suppose, dit le Dr Jones, que votre père ne voit aucune objection à être surnommé le « roi de la glace ».

— Aucune !

Mark Rawlins leva son verre et fut surpris de rencontrer le regard de Samantha qui le fixait ouvertement.

Mme Jones échangeait à présent ses anecdotes de grand-mère avec le Dr Page. Le Dr Jones portait, quant à lui, son attention sur

M. Collins, qui lui faisait face. Mark et Samantha se retrouvèrent isolés...

— Dites-moi, docteur Hargrave, quels sont vos projets, après Lucerne ?

— Je compte ouvrir un petit cabinet de quartier.

Mark ne put s'empêcher de penser : « Un cabinet comme celui de Joshua ? »...

— Voyez-vous, docteur Rawlins, je veux aller là où les malades sont les plus nombreux. J'ai fait quelques recherches sur la répartition des médecins à New York. Il en ressort qu'il y a un déséquilibre choquant. Paradoxalement, c'est dans le quartier où la densité de population est la plus importante que l'on trouve le moins de praticiens.

Mark Rawlins songeait qu'entre la jeune fille qu'il avait rencontrée un an et demi plus tôt et sa radieuse interlocutrice il y avait un abîme que l'âge ne suffisait pas à expliquer. Bien sûr, Samantha était toujours la même, belle à couper le souffle, délicate dans ses gestes comme dans ses paroles ; mais dans son regard perçait une force intérieure qu'il n'avait pas remarquée le soir du bal. A cette époque, Samantha Hargrave était plus nerveuse, et contemplait avec une crainte juvénile les extravagances de la haute société. La personne qui lui faisait aujourd'hui face était au contraire une femme sûre d'elle-même et déterminée.

— Dites-moi, docteur Rawlins, comment vont les Masefield ?

— Je suis navré de vous l'apprendre, docteur Hargrave, mais Mme Masefield a succombé à son mal il y a quelque temps. Le mois de janvier a été très rude à Manhattan, il a eu raison de la pauvre Estelle.

— Comme cela m'attriste...

Le passé resurgit comme un torrent, l'inondant de la passion qu'elle avait muselée à force de volonté. Une pensée dominait le vacarme de ses souvenirs : Joshua était libre... Mais elle ne devait pas la laisser s'insinuer dans son cœur – tout était fini, elle se l'était promis...

La voix du Dr Jones retentit.

— Mais dires-moi, dois-je comprendre que vous vous connaissez ?

Mark hésita, l'air contraint :

— Nous avons fait connaissance par l'intermédiaire d'un ami commun.

— Je vois ! Ainsi, Mlle Hargrave était la personne à laquelle vous faisiez allusion dans votre lettre ?

— Comment ? dit Samantha, se tournant vers le Dr Jones.

— Le Dr Rawlins m'a écrit, il y a quelque temps, pour me demander la date de notre cérémonie de remise des diplômes. Il me disait que Mme Rawlins et lui-même avaient décidé d'accompagner l'une de leurs connaissances à cette occasion.

Samantha regarda Mark.

— Est-ce possible ? Vous êtes venu pour moi ? Mais alors, ce n'est pas une coïncidence ?

Le Dr Rawlins ouvrit la bouche, mais ce fut le Dr Jones qui parla :

— Je me suis risqué à quelques suppositions, en lisant cette lettre. Dans la mesure où nos étudiants sont généralement des fils de fermiers de la région, il n'est pas fréquent qu'ils puissent s'honorer de la présence d'un homme aussi estimé que le Dr Rawlins. Aussi ai-je pris la liberté de répondre pour lui demander le nom de cet étudiant. Mais je n'aurais jamais pensé, mademoiselle Hargrave, qu'il s'agissait de vous.

— Vous me voyez flattée, docteur Rawlins, de savoir que vous avez fait tout ce chemin pour venir me voir.

Celui-ci parut contrarié. Samantha se demanda pourquoi il n'avait pas apprécié qu'on révélât la raison de sa présence.

Ils terminèrent le repas sans ajouter un mot. M. Kendall se leva et invita les hommes à le suivre dans le salon pour les cigares et les digestifs. Mme Kendall commanda le café pour les dames. Samantha s'apprêtait à les suivre dans le petit boudoir joliment décoré, quand Rawlins l'arrêta.

— Pourrais-je vous dire un mot ? En privé ?

— Mais certainement.

Elle assura son hôtesse qu'elle les rejoindrait dans un instant et referma sur eux la porte de la salle à manger.

— Docteur Hargrave, j'ai une chose à vous dire. Et une autre à vous donner.

Il sortit de la poche de sa veste une enveloppe qu'il fit tourner dans ses mains, la fixant en haussant le sourcil.

— Docteur Hargrave, les motifs qui m'ont poussé à venir ici aujourd'hui ne sont pas ceux que vous pensez. Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée d'assister à la cérémonie, mais Joshua. Voici une lettre qu'il m'a prié de vous remettre.

Samantha fixait l'enveloppe qu'il lui tendait ; elle hésita une seconde avant de la prendre.

— Merci.

Elle tenta de l'ouvrir sans dommage, mais ses mains tremblaient tant qu'elle la déchira. La lettre qu'elle contenait n'était pas de la main de Joshua.

« *Chère docteur Hargrave,*

J'ai demandé à Mark de ne vous donner cette lettre qu'après l'obtention de votre diplôme ; quand vous lirez ces lignes, vous serez déjà médecin – et mon vœu le plus cher sera réalisé. Je suis désolé de ne pouvoir être présent en personne ; Mark sera mon messager. Au moment où je dicte cette lettre, la vie est en train de quitter mon corps et, lorsque vous la lirez, je serai mort. »

Elle garda les yeux rivés sur le dernier mot ; elle entendit vaguement la voix forte de M. Kendall qui sortait du bureau, suivie par un chœur de rires. La lettre dansait devant ses yeux. Elle murmura :

— Excusez-moi, docteur Rawlins, mais je ne peux pas lire ici...

Il lui répondit à voix basse qu'il comprenait, tandis que, d'un geste maladroit, elle ouvrait la porte et se ruait dans l'entrée. Elle prit sa cape et descendit le perron quatre à quatre. La lettre toujours serrée dans la main, elle se dirigea vers le lac.

Le soleil était presque couché lorsqu'elle atteignit la clairière ; les ombres s'étiraient comme des taches d'encre, le ciel était d'un rose glacé. Elle s'assit lourdement sur la souche où elle avait pris tant de décisions importantes, et tenta de terminer sa lecture à la lueur du jour mourant.

« Mark Rawlins a fait son diagnostic : bientôt l'arrêt cardiaque congestif ; le ventricule gauche ne se vide pas entièrement avant de se dilater à nouveau. Cela provoque une endocardite. M. Pasteur, de Paris, vous dirait que mon état est dû probablement à une bactérie dans la seringue hypodermique. Sans doute aurait-il raison. Dans le domaine de la médecine, qui, de nos jours, peut avoir encore une certitude ? Notre ignorance nous a conduits à d'innombrables erreurs. Souvenez-vous, Samantha, que ce fut cette ignorance qui a fait de moi un morphinomane ; si, il y a vingt ans, les médecins avaient su ce que nous savons aujourd'hui, je ne serais pas dans cet état lamentable. Il faut que cela change. Les hommes de l'art ont un devoir sacré. La médecine, chère Samantha, en est encore au Moyen Age et nous ne sommes pratiquement que des charlatans.

Je vous écris cette lettre pour vous extorquer une promesse. Et je sais qu'au nom de ce que nous avons un jour partagé, vous exaucerez, mon dernier désir. Je veux que vous vous battiez, Samantha, pour apporter quelque lumière dans ces ténèbres où nous nous sommes débattus. Je vous supplie de ne pas aller vous enterrer dans un cabinet médiocre, comme moi, comme n'importe quel médecin de second ordre... Vous devez vous consacrer à une tâche plus importante. Je sais de quoi vous êtes capable, Samantha. Utilisez votre savoir à l'amélioration de la science médicale. A présent, tout commence pour vous : ne vous contentez pas de votre diplôme. Laissez-moi mourir en sachant que je lègue au monde un grand médecin.

Vous héritez de tous mes instruments, chère Samantha. Je vous les confie en étant persuadé que vous vous en servirez mieux que moi.

Ce qui est arrivé n'est pas de votre faute, mon amour, nous étions condamnés dès le début. Je n'ai plus de souffle en moi pour vous dire tout ce que je voudrais vous dire. Mon cœur s'épuise. Mark vous dira tout. Il sait. Adieu, je vous aime. »

Il y avait un gribouillis en bas qui ressemblait un peu à la signature de Joshua.

Elle relut la lettre. Les larmes lui montèrent aux yeux et coulèrent sur ses joues. Une brindille craqua : Mark Rawlins était là, le visage navré. Elle murmura seulement :

— Quand ?

— Il y a six semaines.

Samantha tenta désespérément de se souvenir de ce qu'elle faisait six semaines plus tôt : il fallait qu'elle sût ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait pensé à l'heure de la mort de Joshua.

— Il est mort rapidement et sans souffrir. Quand il m’a appelé, il était déjà à l’agonie. Il ne m’a autorisé à lui faire qu’une injection de digitaline afin de disposer d’une heure pour me dicter cette lettre. Il voulait mourir.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Rawlins n’était plus qu’une ombre passant devant ses yeux. Un rayon de lune traversait les branches au-dessus d’eux, entourant d’un halo blafard le visage de Samantha. Mark Rawlins pensa qu’il n’avait jamais vu une jeune femme aussi belle.

— Nous avons parlé. Il voulait que je vous dise quelque chose, mais je n’en voyais pas l’utilité. Il a insisté, arguant que vous sauriez pourquoi il m’avait choisi, moi, pour vous le dire... Voilà, ce n’est pas la maladie qui a eu raison des jours d’Estelle, c’est Joshua qui l’a tuée.

Samantha ne fit rien qui pût donner à penser qu’elle avait entendu. Assise près du médecin, elle continuait à le regarder. Leurs épaules se touchaient.

— Estelle souffrait terriblement. Elle était la proie de toutes les infections ; elle devenait de plus en plus faible, et si maigre qu’on eût dit un squelette. Elle l’a supplié...

Samantha posa sa main sur celle de Mark, comme si c’eût été lui qu’il fallait consoler.

— ... Il lui a injecté une dose excessive de cette même morphine dont lui-même abusait. Elle a poussé son dernier soupir sans douleur, en le remerciant...

« Je sais, Joshua, oui je sais pourquoi vous vouliez que je sois au courant, pensa tristement Samantha. En médecine, il n’y a pas de décisions tranchées, rien n’est simple... Tuer un embryon et sauver la vie d’une femme, ou tuer une femme pour abrégé ses souffrances et préserver la vie d’un enfant ?... Et c’est au médecin qu’il incombe de choisir. Les réponses ne sont pas toujours dans les livres, et c’est bien souvent en lui-même que le praticien est obligé de chercher les solutions. C’est le message que vous avez chargé Mark de me transmettre, en me révélant la vérité sur la mort d’Estelle ; même dans votre ultime confession, Joshua, vous m’avez laissé un héritage précieux : la liberté du choix, le bon choix, qui distingue le grand médecin du médiocre... Même par-delà la tombe, vous continuez à me guider... »

— Docteur Rawlins, puis-je vous demander de me laisser, à présent ?

— Ici ? Est-ce bien raisonnable ?

— Ne vous inquiétez pas. Que voulez-vous qu'il m'arrive ici !

— Mais...

— Je vous en prie. Il faut que je réfléchisse et je ne peux le faire qu'en cet endroit. Ce ne sera pas long. Excusez-moi auprès de Mme Kendall...

Cependant, Samantha resta longtemps assise sur la souche, les yeux perdus dans la nuit, attentive aux bruits confus de la forêt. Une route périlleuse s'ouvrait devant elle que nulle femme encore n'avait empruntée. Elle, Samantha Hargrave, allait lutter pour apporter la lumière dans les ténèbres qui enveloppaient la médecine.

TROISIÈME PARTIE

NEW YORK 1881

Samantha savait ce que voulait le Dr Prince. Il y avait quatre semaines qu'elle était arrivée à l'hôpital St Brigid, tout de suite, il avait cherché à se débarrasser d'elle. Aujourd'hui, il lui tendait un piège ; mais dans sa précipitation, il avait sous-estimé Samantha. Elle aussi possédait son plan.

Ce qu'elle ferait ce soir, aucune femme dans les annales de la médecine ne l'avait jamais fait. Aussi se sentait-elle nerveuse, bien qu'elle fût persuadée du succès de son entreprise. Elle arpentait sa chambre de long en large, attendant l'inévitable cloche de l'ambulance. Samantha aurait préféré ne pas recourir à un tel subterfuge. C'est en désespoir de cause qu'elle avait dû s'y résoudre.

Sitôt arrivée à Manhattan, elle avait postulé un poste d'interne dans tous les hôpitaux. Le Dr Jones lui avait assuré qu'il n'existait pas d'autre moyen de s'élever dans la hiérarchie du corps médical ; n'importe quel docteur pouvait être titulaire d'un diplôme, mais seul le titre d'interne distinguait le praticien sérieux du charlatan. Comme elle le pressentait, Samantha avait vite découvert qu'aucun hôpital de New York n'acceptait d'engager une femme médecin.

Toutes les portes se fermèrent. Les administrateurs des hôpitaux ne prenaient même pas la peine de jeter un coup d'œil à ses références avant de lui déclarer qu'ils n'avaient plus de place. Samantha comprit vite la manœuvre et changea de tactique. Plutôt que de venir en personne poser sa candidature auprès des derniers établissements qu'elle n'avait pas encore sollicités, elle envoya des lettres auxquelles elle joignit son dossier universitaire, qui était excellent, et des copies de lettres de recommandation des docteurs Jones et Page. Elle signa : *S. Hargrave, docteur en médecine.*

L'administration de ces institutions prit immédiatement contact avec le doyen de Lucerne pour vérifier l'authenticité des documents. Peu de jours après Samantha reçut plusieurs lettres lui signifiant son engagement.

Elle avait choisi St Brigid en raison de l'enseignement chirurgical que dispensait cet immense établissement de quatre cents lits. Quand elle se présenta au bureau du Dr Prince et que celui-ci s'aperçut, après quelques instants de quiproquo, que le docteur S. Hargrave était une femme, le médecin chef de l'hôpital informa sa candidate, avec une indignation à peine contenue, qu'il lui était finalement impossible de

l'admettre à l'internat. Samantha s'était préparée à une telle réception. Elle répondit bien calmement que ce changement constituait une rupture de contrat et qu'elle se voyait par conséquent dans l'obligation de remettre l'affaire entre les mains de son avocat.

C'était évidemment un bluff, car Samantha était au bout de ses économies. Mais le Dr Prince, inquiet, soumit le dossier au conseil d'administration de l'hôpital.

Le débat fut houleux. Du fait de la légèreté du Dr Prince, Samantha Hargrave se trouvait dans une situation inexpugnable : elle possédait une lettre d'engagement signée de la main de Prince et aussi, comble de l'ironie, le soutien juridique de l'institution médicale, dans la mesure où sa charte ne spécifiait nulle part que l'on dût interdire aux femmes médecins l'accès d'aucun des services. Personne n'avait cru nécessaire d'y faire figurer une telle clause, car personne n'aurait imaginé qu'une femme eût l'outrecuidance de présenter sa candidature. Cette affaire était pain bénit pour les avocats et tout autant pour la presse féministe ou libérale. Si Samantha Hargrave engageait des poursuites contre St Brigid, l'image de marque de l'établissement risquait d'être ternie. Peut-être même certains mécènes cesseraient-ils d'envoyer leurs dons. Bon gré, mal gré, le conseil d'administration dut se résoudre à admettre la candidate. Une nouvelle charte serait rapidement mise sur pied pour que pareille situation ne se reproduisît pas. On pria le Dr Prince de ne pas ébruiter l'affaire, en formant le vœu qu'à l'avenir, il fût plus vigilant. Prince s'était insurgé :

— Mais enfin, messieurs, c'est intolérable ! Il s'agit d'une femme ! Comment pourrais-je l'intégrer à mon équipe ? Songez qu'elle déambulera dans les salles de garde tenues par des hommes, et qu'elle utilisera les mêmes installations qu'eux !...

— C'est précisément ce que nous voulons, docteur Prince, lui fut-il répondu. Cette femme s'attend sans doute à un traitement de faveur. Eh bien, nous lui réservons une surprise. Vous veillerez personnellement à ce que le Dr Hargrave prenne part à *tous* les aspects de l'internat et à ce qu'elle soit considérée comme l'égale des autres internes. Gageons qu'ainsi l'affaire sera vite résolue.

Pronostic malheureux. En premier lieu, Samantha ne désirait nullement jouir du moindre privilège ; en second lieu, l'ancienne sauvagienne de Crescent ne s'effarouchait guère d'avoir une chambre à côté de celle des hommes, de partager avec eux l'unique salle de bain ou d'avoir à supporter des histoires de carabins copieusement

arrosées de whisky.

Pourtant, ce ne serait pas facile. Le Dr Prince avait été blessé dans son orgueil. Il chercherait à se venger.

Le directeur n'était d'ailleurs pas la seule personne que sa présence dérangeât. Il y avait les internes qui se demandaient si leurs orgies nocturnes ne seraient pas bientôt troublées par cette intruse et les infirmières qui trouvaient dégradant de recevoir des ordres d'une femme. Samantha ne bouleversait-elle pas la hiérarchie ? Ordinairement, les médecins étaient leurs supérieurs, et les femmes, leurs égales ; dans quelle catégorie placer une femme médecin ?

Mais la plus hostile était Mme Knight, l'infirmière en chef. En dehors de sa tâche qui consistait à diriger des infirmières sous-payées, mal nourries et à peine formées (le système mis au point par Florence Nightingale n'était pas encore parvenu jusqu'à St Brigid), Mme Knight avait la responsabilité de veiller à la bonne tenue du logement des internes. Lorsqu'elle conduisit Samantha dans une chambre vide située au fond du couloir du premier étage, elle ne chercha pas à cacher son ressentiment.

— Je vais demander au concierge d'installer un verrou sur la porte de la salle de bains. En attendant, vous chanterez très fort quand vous y serez pour éviter de vous retrouver dans une situation embarrassante. Vous devrez aussi fermer votre porte à clef pendant la nuit. En aucun cas vous ne sortirez dans le couloir autrement que totalement vêtue. La salle à manger du personnel se trouve au troisième étage ; les repas ne sont servis qu'aux heures prévues, autrement, vous jeûnerez. J'avais demandé que vous mangiez avec les infirmières, mais le Dr Prince a insisté pour que vous preniez vos repas avec les autres membres du personnel médical...

Mme Knight était une femme obèse, aux cheveux d'un gris métallique. Elle croisa les mains sur son énorme poitrine pour signifier sa désapprobation.

— ... Je veux que vous sachiez, docteur Hargrave, que je suis absolument opposée à votre présence dans ce service. L'expérience a déjà été tentée une fois, à l'hôpital de Pennsylvanie, en 1869. Ces prétendues femmes médecins n'ont pas tenu plus d'une journée. Les malades crachaient leurs chiques de tabac sur leur blouse. Les femmes ne sont pas faites pour être médecins, elles n'ont pas les qualités requises pour ce genre de responsabilités. Vous tiendrez un mois tout au plus. Une dernière chose : vous n'êtes pas autorisée à venir dans le

service pendant vos règles. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser s'occuper des malades des femmes dans cet état les infirmières ont toutes reçu cette même consigne.

Et elle tourna les talons. Samantha ouvrit la porte de sa chambre ; la fenêtre était si sale que les vitres en étaient opaques, l'armoire était branlante, le lit défoncé. Elle fut néanmoins ravie.

Par la suite, elle découvrit que les heures étaient longues et le travail pénible. Mais, à la surprise générale, son enthousiasme lui permit de supporter toutes les contraintes. Son seul regret restait que les internes ne l'acceptassent toujours pas. Ils étaient neuf avant l'arrivée de Samantha ; deux d'entre eux quittèrent l'hôpital, refusant de tolérer sa présence une minute de plus ; les autres demeurèrent hostiles, persuadés qu'elle ébranlait le prestige de l'institution et faisait d'eux la cible de la risée publique. Ils se plaignirent même auprès du Dr Prince ; le Dr Prince les rassura : elle ne resterait pas longtemps. Ils se comportaient avec elle comme si elle n'existait pas : personne ne s'asseyait à sa table au cours des repas, on l'excluait des discussions, et le soir, quand ils prenaient du bon temps au terme d'une journée exténuante, les rires et les accords de banjo résonnaient jusque dans les couloirs, sans que personne prît la peine de l'inviter.

Pour le Dr Prince, Samantha restait la preuve vivante de l'erreur qu'il avait commise. Il trouva bientôt l'occasion de se venger.

Samantha s'était introduite à l'hôpital grâce à une faille institutionnelle : elle en sortirait de la même façon. Premièrement, le règlement stipulait que les employées devaient, en toute circonstance, se comporter de façon convenable ; elles n'avaient droit ni au tabac, ni à l'alcool, il leur était interdit d'employer des mots grossiers et de porter une tenue qui ne correspondît pas à la plus scrupuleuse bienséance. Les robes devaient couvrir les chevilles, les poignets et le cou. Toute femme surprise en tenue indécente encourait l'expulsion immédiate. Deuxièmement, chaque interne devait consacrer un certain nombre d'heures à chaque service : urgences, maternité, ambulance. On ne tolérait aucune exception. Or, une femme ne pouvait s'acquitter de cette dernière tâche, précisément du fait des restrictions vestimentaires. Habillée comme elle l'était, Samantha parviendrait difficilement à sauter dans l'ambulance en marche sans déchirer sa robe ou faire une chute. Le Dr Prince en concluait qu'elle ne serait pas en mesure de respecter l'alternance des tâches. Elle serait licenciée rapidement, discrètement, et de manière parfaitement légale.

Samantha avait prévu le coup. Lorsqu'elle avait lu son nom inscrit

sur le tableau de service de l'ambulance, et qu'elle avait compris qu'il ne lui restait qu'une semaine pour résoudre cet épineux problème, elle avait couru chez un tailleur de la Cinquantième Rue pour lui passer une commande inhabituelle.

Pour régler son acquisition, elle s'était résolue à mettre au clou le beau stéthoscope d'argent offert par le Dr Jones, le jour de la collation des diplômes. Mais le vieux tailleur avait refusé d'être payé. Ce costume, disait-il, représentait un défi, donc une source inespérée de publicité. Une semaine plus tard, Samantha retourna à sa boutique. L'ensemble faisait remarquablement illusion : assez court pour ne pas gêner les mouvements, assez long pour rester dans les limites de la décence, pratique mais néanmoins féminin, il était en serge bleu marine, et constitué d'une veste cintrée et d'une jupe-pantalon. Le Dr Prince ne l'accuserait pas de provocation, et elle pourrait commodément monter et descendre de l'ambulance autant de fois que ce serait nécessaire. Plusieurs poches boutonnées et le nom de St Brigid brodé en fil d'or sur les manches apportaient la touche finale.

L'épreuve aurait lieu le soir même, et Samantha arpentait nerveusement sa chambre.

La plupart des internes essayaient de dormir quand ils étaient affectés au service ambulancier, assurés que la cloche de l'étage les réveillerait inmanquablement ; alors ils s'habillaient en quatrième vitesse et gagnaient l'ambulance dans le temps réglementaire de trois minutes. Mais l'enjeu était trop important pour que Samantha s'endormît. Tout le monde avait les yeux braqués sur elle. Le Dr Prince lui-même, qui ne passait que rarement une nuit à l'hôpital, avait renoncé à son confortable appartement sur Park Avenue pour pouvoir savourer sur place sa victoire.

Samantha ne s'inquiétait que modérément des réactions que susciterait son costume. Qu'il fût ou non accepté lui importait peu, à présent : question dérisoire au regard de celle qui la préoccupait en ce moment. Serait-elle à la hauteur ? Quelques instants plus tôt, elle était descendue voir l'ambulance afin de se familiariser avec la voiture et son cocher. Elle avait même chronométré la durée du trajet. Comment eût-elle pu se préparer mieux ?

Elle veillait donc, l'oreille aux aguets, quand un bruit la fit sursauter : un bruit de pas qui venait du fond du couloir. Lors de sa première nuit à l'hôpital, elle avait été réveillée par les mêmes craquements. Ils s'étaient arrêtés juste devant sa porte. Samantha, tendue, retenant son souffle, avait eu la désagréable impression qu'on

l'épiait par le trou de la serrure. Après une minute, pourtant, le bruit avait repris dans l'autre sens, décroissant jusqu'à s'évanouir tout à fait. Depuis, la même chose s'était reproduite deux ou trois fois par semaine, toujours tard dans la nuit. Inutile de se plaindre auprès de Mme Knight : l'infirmière en chef se contenterait de lui répondre qu'il ne lui arrivait que ce qu'elle méritait. De plus, l'étranger ne semblait lui vouloir aucun mal ; simple curiosité envers la doctoresse, avait-elle conclu en tentant d'oublier ce manège.

Mais cette fois, elle était décidée à riposter. Quand elle entendit les pas se rapprocher, elle saisit sur sa toilette un pulvérisateur d'eau de Cologne dont elle introduisit l'embout dans le trou de la serrure et pressa vigoureusement sur la poire. Il y eut un cri de l'autre côté puis un bruit mat. Aussitôt après, les pas s'éloignèrent à toute allure. Une seconde plus tard, un tintement de cloche rompit le silence. L'ambulance !

Les chevaux piaffaient d'impatience, entièrement harnachés. Jake, le cocher de nuit, sauta de la voiture pour l'aider à monter, mais Samantha lui fit signe de retourner à son poste. Le Dr Prince devait la surveiller. Elle saisit la barre d'appui et se hissa avec tant de force qu'elle atterrit sur les genoux. Elle avait à peine recouvré son équilibre, la voiture s'ébranlait déjà.

Comme ils dévalaient la Cinquantième Rue en faisant tinter leur cloche, Samantha se cramponnait à deux mains. Les piétons étaient rares à cette heure. D'aucuns, cependant, remarquaient que le médecin brimbalé sur le marchepied était une femme, et ils s'arrêtaient en la montrant du doigt. Ils défilaient sous le regard de Samantha, immobiles et muets comme des statues. Elle ne savait absolument pas où on la conduisait. Le voyage s'acheva près de l'East River, devant une belle maison en pierre de taille et tout illuminée ; une lanterne rouge brillait au-dessus de la porte. Des passants avaient suivi l'ambulance en courant et s'agglutinaient à présent autour du porche d'entrée.

Une femme au visage émacié accueillit Jake et Samantha et les précéda à l'étage. Des femmes de tous âges circulaient à demi nues dans les salons. Car, Samantha avait bien dû finir par se rendre à l'évidence, c'était là un lupanar...

— Elle ne se sentait pas très bien, ces derniers jours, déclara l'austère sous-maîtresse, lorsque Samantha entra dans la chambre.

Sur le lit gisait une fille qui paraissait à peine avoir dépassé quatorze

ans. Son corps fluet n'était recouvert que d'une chemise de nuit en dentelles. Elle semblait endormie, les mains jointes sur le ventre. Samantha nota les narines pincées et les lèvres bleuâtres.

— Qu'est-ce qu'elle a pris ?

La femme désigna un flacon vide. « L'élixir du Dr Jansen. »

— Toutes mes filles en prennent de temps en temps. Cela ne peut pas faire de mal : c'est écrit sur l'étiquette. Je ne comprends pas.

Samantha souleva les paupières de la jeune fille. Les pupilles n'étaient pas plus grosses que des têtes d'épingle. Elle respirait à peine, mais le pouls était correct.

— Elle a avalé une dose excessive d'opium, Jake. Il faut l'emmener immédiatement à l'hôpital.

Ils l'allongèrent sur un brancard et descendirent l'escalier en toute hâte. La femme les suivait en geignant :

— Ce n'est pas de ma faute, vous savez... Ma maison est sérieuse. Jamais aucune de mes filles...

L'ambulance démarra et Samantha prit place à côté de la jeune fille, frictionnant les mains glacées, et ses lèvres murmuraient une supplique muette : « Ne meurs pas ! S'il te plaît, ne meurs pas ! »

La salle des urgences était déserte. Ils placèrent la patiente sur la table d'auscultation. Le visage était presque bleu.

Le lavage d'estomac donna un résultat insuffisant et elle dut faire appel à des méthodes plus énergiques. Elle se souvenait des paroles du Dr Page : « D'abord, rétablir artificiellement la respiration, gifler l'abdomen à coups de serviette mouillée et réchauffer les mains et les pieds. Puis faire avaler au patient du café noir, beaucoup de café ! Le forcer à marcher... »

Elle exécutait un mouvement de pompe avec les bras ballants de la jeune fille quand apparut un interne de dernière année. Il s'approcha de la table, posa les doigts sur le cou de la malade, observa le visage bleuâtre et déclara, condescendant :

— Ma chère, vous vous épuisez sur un cadavre.

Samantha prit encore le pouls. Il battait. Elle continua la respiration

artificielle.

— Aidez-moi, docteur. Il faut la forcer à respirer jusqu'à ce que le souffle se rétablisse spontanément.

— Vous perdez votre temps. Autant faire revivre une morte, mademoiselle Hargrave. Je vous suggère de la déclarer comme telle et d'aller vous coucher. Vu le métier qu'elle fait, cette fille sera aussi bien dans l'autre monde que dans le nôtre.

Et il sortit en ricanant, laissant Samantha effarée de tant d'indifférence.

— Faites venir quelqu'un. N'importe qui, lança-t-elle à Jake.

L'effort qu'elle avait fourni l'avait mise au bord de la syncope.

Jake, cependant, revint en compagnie de Mme Knight. Sans un mot, l'infirmière en chef prit la place de Samantha et continua les mêmes mouvements sans briser le rythme. Samantha savait que cela durerait toute la nuit. Elle auscultait la jeune fille et remplaçait Mme Knight tous les quarts d'heure.

Vers minuit, un jeune interne fit son apparition. Il les regarda en silence quelques instants, puis enleva sa veste et vint relever l'infirmière. Dans son coin, Jake observait la scène, fasciné. La prostituée était morte, cela ne faisait aucun doute, mais ce Dr Hargrave, c'était un caractère...

L'interne, quant à lui, manquait d'enthousiasme.

— Elle est cuite, docteur. Je crois que vous devriez la déclarer.

— Pas tant qu'elle aura un pouls, même faible. Si vous êtes fatigué, docteur, je peux vous remplacer.

Mais il persévéra, aidé par les deux femmes, pendant plus de deux heures, pompant, écoutant, massant les mains et les pieds, jusqu'à ce que le visage de la jeune fille commençât à changer de couleur. La malade finit par avaler une longue goulée d'air en toussant. L'interne cessa de pomper. Samantha prit une serviette gorgée d'eau glacée et entreprit de cingler le ventre de la jeune fille à petits coups qui la revivifièrent. Alors, elle poussa des cris, agitant frénétiquement la tête de droite et de gauche.

— Madame Knight, nous allons avoir besoin de beaucoup de café noir.

Dès que la prostituée fut sur pied, elles la firent marcher, et lui ingurgitèrent de force de grands bols de café.

A l'aube, Samantha estima que la patiente pouvait être hospitalisée dans le service. Alors qu'elle prenait son bonnet et sa veste, l'interne se posta devant elle et lui tendit la main :

— Docteur Hargrave, vous aviez raison. Je vous ai bien notée dans mon rapport !

Au petit déjeuner, tout le monde parlait du coup de feu tiré contre le président Garfield. Cet attentat avait suscité une réaction populaire beaucoup plus vive que seize ans plus tôt le meurtre de Lincoln. A l'époque, la population venait de vivre quatre années de tueries et d'atrocités ; Lincoln n'apparaissait que comme la dernière victime de la guerre de Sécession. Mais James Garfield était le Président d'un temps de paix et de prospérité ; il en était devenu le symbole, et jouissait par conséquent de l'estime du public. A présent, il s'éteignait doucement à la Maison-Blanche. On avait, disait-on, fouillé sa plaie afin de retrouver la balle, à l'aide d'une sonde métallique creuse, et même directement avec un doigt (sans doute pas même stérilisé, pensait Samantha). Le professeur Alexander Graham Bell avait inventé, pour localiser le projectile, un dispositif complexe capable de déceler une présence métallique, mais l'engin, paraît-il, ne faisait qu'indiquer la présence des ressorts dans le matelas. Les distingués praticiens qui veillaient jour et nuit ne savaient plus que penser. C'était, ce matin-là, le sujet de conversation favori de l'équipe de St Brigid.

— Les Démocrates sont derrière tout cela ! lança un vieux chirurgien, la bouche pleine d'œufs au bacon.

— A vrai dire, messieurs, dit un autre, c'est pure folie que de tenter d'ouvrir l'abdomen. Peu importe que la balle y soit toujours logée : ouvrir l'abdomen, c'est condamner le patient à mort.

A cet instant, Samantha entra dans la salle à manger. Tout le monde se tut. Les têtes se tournèrent vers elle, en particulier celle d'un jeune interne tout décontenancé aux yeux rougis et qui empestait l'eau de Cologne. Le Dr Prince se leva et s'approcha d'elle à pas lents, tenant dans sa main l'édition du matin du *New York Tribune*.

— Avez-vous lu ceci, docteur Hargrave ?

Elle l'avait lu. Un exemplaire du journal avait été posé devant sa porte et elle l'avait ramassé en se rendant à la salle de bain. En

première page, un bref article relatait le sauvetage héroïque de la veille.

— Docteur Hargrave, je n'approuve guère une telle renommée. Le responsable de cela est Jake, le cocher de l'ambulance, qui semble avoir voulu gagner un peu de notoriété en se vantant de ses exploits nocturnes devant un reporter qui passait par là. Il y a en bas six journalistes qui nous demandent des renseignements sur la *doctoresse*. J'ai réprimandé Jake. Mon rapport à son sujet est allé à la direction. Quant à vous, docteur Hargrave, je vous conseille d'être plus discrète et de ne pas rechercher ce genre de publicité. St Brigid n'est pas un théâtre.

— J'ai compris, docteur Prince.

Le médecin avait l'air furieux. Il n'appréciait guère la petite victoire de Samantha. Il n'en restait pas moins qu'à l'avenir il ne la sous-estimerait plus.

— Une dernière chose, docteur Hargrave. Consacrer une nuit entière à une prostituée prouve la pauvreté de votre discernement. Cet effort vous a fait manquer les visites de ce matin ; vous avez immobilisé notre infirmière en chef et un interne, ce qui représente des frais supplémentaires pour l'hôpital, et, de plus, vous n'auriez pu vous libérer au cas où une nouvelle urgence aurait été signalée. Vous allez devoir choisir entre l'héroïsme inconsidéré et le bon sens, docteur Hargrave.

— Oui, docteur Prince.

Il hésita, puis tourna les talons. Samantha, pâle de colère, gagna sa place habituelle, à la table vide. Elle s'assit avec des mouvements délibérément lents. Quand la serveuse arriva avec du thé et des biscuits au miel, elle fit mine d'ignorer les vingt paires d'yeux fixés sur elle.

Alors, tout doucement, comme une pluie fine qui vient gicler sur un toit, quelques encouragements fusèrent de la table voisine. Samantha, surprise, se retourna. La salle à manger crépita sous un tonnerre d'applaudissements. Samantha considéra avec un immense étonnement les sourires approbateurs. Elle ne put avaler une seule gorgée de son thé.

Louisa n'était plus la même. Si le visage bouffi, les cheveux en bataille, les kilos en plus se comprenaient chez une jeune femme enceinte de huit mois, que fallait-il penser de ses gestes nerveux, de ses yeux fuyants, de sa voix brisée. Il s'était passé quelque chose.

Luther était maintenant associé à M. De Winter et il gagnait très bien sa vie. Dans la pièce trônait une machine à coudre toute neuve, symbole de la prospérité bourgeoise du ménage. C'était un modèle perfectionné dont la pédale entraînait le cylindre d'une boîte à musique qui entonnait des airs connus... Mais cette extraordinaire machine était recouverte d'une épaisse couche de poussière. Certes, Louisa ne s'était jamais senti une âme de femme d'intérieur, mais ce petit salon poussiéreux trahissait davantage qu'une simple négligence : un abandon, un renoncement.

— Garfield, Garfield, Garfield ! Ils parlent tous de l'état du Président. Il n'y en a que pour lui ! Cela devient énervant !

Louisa s'approcha du sofa, avec un plateau chargé de deux verres remplis d'un liquide brun et mousseux, de tranches de gâteau aux graines de pavot et d'un aliment inconnu de Samantha : la margarine. Louisa avait toujours eu un penchant pour les choses les plus modernes, fût-ce au détriment du bon goût.

— On appelle cela *root beer*, dit Louisa, c'est tout nouveau.

Samantha tentait de dissimuler sa déception. Elle avait tant attendu de ces retrouvailles ! Elle avait voulu consacrer son premier jour de congé à son amie. Mais Louisa n'était plus que l'ombre d'elle-même. Pourtant, son accueil avait été chaleureux. Mais, après les premières effusions, elle avait semblé se lasser, comme si Samantha n'était qu'un nouveau jouet dont elle eût épuisé les charmes.

— Comment va Luther ?

— Très bien, merci.

— Tu dois être heureuse de son association avec M. De Winter.

— Il passe tout son temps à la boutique, maintenant... Ils vont vendre des glaces. Dans une pharmacie !

— Tu dois être très occupée par la layette ?

Louisa la regarda d'un air stupide et ne répondit pas.

— ... Et la chambre d'enfant ? Elle est prête ? J'aimerais la voir...

Louisa haussa les épaules et se leva péniblement. A l'étage, Samantha regretta d'avoir demandé à voir la chambre du bébé. Elle y découvrit un berceau sommairement garni, au milieu d'un capharnaüm de journaux et de chaises dépaillées.

— Enfin... Tu as encore tout ton temps.

En descendant l'escalier, ses soupçons devinrent certitude : Louisa n'allait pas bien du tout.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Louisa ?

— Rien ne va, Samantha ! Oh... Je ne veux pas te noyer sous le flot de mes malheurs, mais il faut bien que j'en parle à quelqu'un. Je suis restée enfermée dans cette maison depuis si longtemps que je me sens devenir folle. Samantha, ce n'est pas juste que les femmes enceintes soient obligées de se confiner ainsi. Les gens sont tellement hypocrites !... Ils adorent les bébés, mais ils ne veulent pas savoir d'où ils viennent. Tout se passe comme si je devais avoir honte. La société veut que nous nous mariions et ayons des enfants, mais, dès que nous sommes enceintes, elle nous oblige à nous cacher. Si je sortais, les gens me regarderaient et sauraient immédiatement ce que j'ai fait. Eh bien, Luther a fait la même chose, non ? Mais lui peut sortir sans honte. Les femmes sont marquées par les rapports sexuels, mais pas les hommes. C'est injuste !

Samantha songeait qu'il ne s'agissait sans doute pas uniquement d'un problème de grossesse ; le ton des lettres de son amie avait commencé à changer avant même qu'elle fût enceinte. Le malaise avait des racines plus profondes.

— Est-ce qu'avec Luther ?...

— Tu ne peux pas savoir ce que c'est, Samantha... Tu n'es pas mariée...

Samantha pensa immédiatement à Joshua, et, à sa grande surprise, à Mark Rawlins. Elle ne l'avait pas revu depuis la soirée chez les Kendall. Elle devait pourtant aller chercher chez lui les instruments de Joshua ; mais elle repoussait toujours l'échéance : elle n'avait pas la place où les ranger, elle n'en avait pas un besoin urgent, ils étaient mieux à l'abri chez le Dr Rawlins..., autant de prétextes pour ne pas se

rendre chez lui. Au cours des deux derniers mois, elle avait interprété sa propre défiance en se persuadant que Mark lui faisait trop penser à Joshua ; à présent, dans le salon encombré de Louisa, la vérité lui apparaissait clairement : elle accordait au jeune médecin une place excessive dans ses souvenirs...

— Je ne sais plus à quoi je m'attendais, Samantha. Mais je croyais que d'une certaine façon ce serait propre et pur. La nuit de noces m'a choquée. Luther n'arrêtait pas de me dire que c'était normal, que tout le monde faisait ainsi. J'en ai pleuré, Samantha ! Mais il ne s'arrêtait pas. Il m'a dit qu'il était bien compréhensible que je n'aime pas cela, que seuls les hommes doivent avoir du plaisir. C'est pour cela que j'étais si contente d'être enceinte, Luther allait enfin me laisser tranquille !

Louisa mentait. En réalité, durant leur nuit de noces, elle avait tout à fait apprécié les avances de son mari. Mais, en même temps, elle s'était sentie humiliée de découvrir en elle des pulsions aussi viles. Depuis, elle se révoltait, et en voulait à Luther d'avoir éveillé en elle de tels désirs. Elle se haïssait d'être ainsi attirée par lui, de sa propre impatience à attendre le moment de se glisser dans les draps avec lui. Mais comme Louisa n'était pas femme à se mépriser elle-même, elle avait reporté ce dégoût sur Luther, un peu plus convaincue chaque soir que c'était lui, et lui seul, le responsable de leur corruption.

— Luther fait des choses inouïes. Il n'a même pas la décence de me laisser me déshabiller, passer ma chemise de nuit et me mettre sous les draps avant d'entrer dans la chambre. Il veut absolument enlever... je ne peux pas le dire. Et avec la lampe allumée ! Oh, rien qu'à en parler, cela me donne la nausée.

Samantha plaignait sincèrement ses deux amis. Comme il était remarquable, pensait-elle, que le même acte accompli par des personnes différentes produisît des réactions si différentes ! Avec Joshua, elle aurait pu rester dans ses bras toutes les nuits, et aussi le jour, n'importe où, sans jamais être rassasiée.

— Est-ce que tu en as parlé à Luther ?

— Tu veux dire... En discuter avec lui ? Samantha ! Tu es folle !

— Mais vous avez bien dû échanger quelques mots...

— Quelques mots ? Tu veux savoir le plus révoltant de tout cela ? Quand Luther m'étreint, il parle ! Il me dit des choses à l'oreille, des choses... horribles. Certaines dont je ne connais même pas le sens !

— Louisa... Peut-être Luther ne comprend-il pas à quel point cela te répugne. Beaucoup de jeunes mariées commencent par pleurer, ensuite elles s'habituent, et finissent par y prendre goût... Peut-être Luther pense-t-il que tu vas surmonter ta répulsion. Louisa, tu cours à la folie si tu ne règles pas cela rapidement.

— Je ne peux pas en parler à Luther, c'est tout. Tu es la seule personne au monde à qui je puisse me confier, Samantha. Tu es ma meilleure amie, et, en plus, tu es médecin. C'est facile avec toi. Quand je te parle, je n'ai jamais l'impression que tu me prends pour une idiote.

— Pourquoi ? Tu as cette impression avec les autres ?

— Le Dr McMahan ! C'est un petit homme odieux qui me traite comme un enfant. Quand je lui dis à quel point je me sens mal à l'aise, il me caresse les cheveux et se met à glousser. Je sais, rien qu'à regarder ses yeux, qu'il n'éprouve pas la moindre sympathie à mon égard. Il me répond que je devrais me sentir belle, parce que je remplis un devoir sacré. Mais, regarde moi, Samantha ! Regarde mon ventre ! Si les hommes pouvaient connaître la grossesse, ils cesseraient de dire que c'est beau ! Je ne l'ai jamais dit à personne, mais c'est vrai : j'en veux au bébé. Je lui en veux de me déformer, de m'emprisonner dans cette maison... C'est affreux, Samantha ! Je ne veux pas de ce bébé, de ce parasite qui envahit mon corps et s'en nourrit. S'il n'existait pas, je pourrais sortir, aller dans les boutiques continuer à travailler chez Bell...

— Mais pourquoi donc ne sors-tu pas ? Tu devrais prendre l'air. Cela te ferait du bien.

— Samantha Hargrave, depuis que tu es médecin, tu n'as plus les pieds sur terre ! Comment sortir dans cet état ? Que diraient les gens ?

— Mais enfin, Louisa, la grossesse n'est pas une maladie, il n'y a aucune raison pour qu'une future maman ne puisse pas faire de l'exercice. Nous pourrions sortir ensemble, comme au bon vieux temps. Nous déjeunerions chez Macy, et nous irions à l'hôtel Everett voir les nouvelles lampes inventées par M. Edison. Tu adorerais, Louisa, c'est une pure merveille !

— Quand ?

— Quand ? Je ne sais pas ? J'ai bien un dimanche libre sur deux, mais je le consacre au lavage et à la couture.

— Cela ne fait rien, Samantha. De toute façon, je ne veux pas sortir comme cela. Peut être après la naissance du bébé...

Des pensées confuses tourmentaient l'esprit de Louisa : si elle ne pouvait aller nulle part, c'est parce qu'elle n'avait pas d'amis.

Évidemment, personne ne voulait consacrer un peu de son temps à une femme enceinte. En revanche, si le bébé mourait, tout le monde lui témoignerait de la sympathie, on viendrait la voir et on la cajolerait. Ou alors, si Luther mourait dans un accident... Veuve ! Son entourage ne cesserait de la choyer. Personne ne la forcerait à se remarier et à avoir des enfants.

— Je ne veux plus de ces rapports. Luther va devoir apprendre à s'en passer. Et s'il lui faut absolument satisfaire son désir animal, il y a des femmes qu'on paie pour ça !

Elle rougit d'avoir ainsi exprimé à voix haute ses propres pensées. Maladroitement, Samantha cherchait une diversion :

— Il fait vraiment beau, tu ne trouves pas ? Non, ne bouge pas, Louisa, je vais débarrasser...

Louisa, le visage chiffonné, lui indiqua l'emplacement de la cuisine. Elle avait le bonheur de posséder tout le confort moderne dont une femme pût rêver, mais, là encore, sa négligence en ruinait tous les effets. Samantha posa le plateau près de l'évier, et un flacon attira son attention. « Sirop calmant du Dr Pool pour les futures mères. » Elle le déboucha et renifla une odeur douceâtre. Et voilà pour Louisa.

Un instant plus tard, dans la salle de bain, à côté du nécessaire à rasage de Luther, elle découvrait un flacon de « Cordial du Dr Raphaël pour la prolongation des merveilleux attributs de la virilité ». Et voilà pour Luther.

Que se passait-il donc dans cette maison ? Samantha gardait le souvenir de deux jeunes gens heureux, arpentant gaiement le dimanche les rues de Manhattan, d'une femme coquette, débordant d'énergie et d'un homme fier et généreux. A présent, elle avait le sentiment d'être chez des étrangers qui se méfiaient l'un de l'autre. Louisa et elle n'avaient plus rien de commun ; Louisa appartenait désormais à un autre monde, celui des femmes mariées. Leurs routes se séparaient. Louisa en avait-elle conscience ? Est-ce pour cette raison qu'elle semblait lui en vouloir, ainsi qu'à l'univers entier ? Le bébé allait naître et le gouffre s'élargirait encore, infranchissable.

Elle entendit claquer la porte d'entrée, descendit à la rencontre de Luther, serra une main enthousiaste. Il n'avait pas changé : toujours grand et droit, les cheveux blonds séparés par une raie, les yeux bleus et chaleureux. Quand il se pencha pour embrasser sa femme, Louisa lui tendit la joue. Il lui demanda comment elle se sentait. Elle répondit en geignant qu'elle avait mal aux reins. Comme si elle cherchait à le punir. Ils s'assirent tous trois au salon.

— J'ai cru comprendre que tu travaillais beaucoup à la pharmacie, Luther.

— C'est en effet beaucoup de travail et de responsabilités, mais je ne me plains pas... (Son regard ne quittait pas sa femme.) M. De Winter se fait vieux ; il a l'intention de me laisser diriger la pharmacie tout seul, un de ces jours. J'essaie d'ores et déjà de l'inciter à moderniser le magasin, mais cela ne lui plaît guère.

Louisa ne fit rien pour dissimuler un bâillement d'ennui.

— J'aimerais transformer sa boutique en une pharmacie des temps modernes ! Tu aimerais cela, Samantha. Par exemple, il y a un nouveau produit miracle qui vient de mon pays natal. C'est une poudre blanche qui guérit toutes les douleurs, fait baisser la fièvre et n'a aucun effet nocif sur l'organisme : l'acide salicylique. La compagnie Bayer, de Berlin, compte la vendre en tablettes sous le nom d'« aspirine ». Eh bien, tu sais la meilleure ? M. De Winter n'en veut pas !

Samantha observa Louisa à la dérobée. Alors que Luther faisait de son mieux pour détendre l'atmosphère, elle s'obstinait dans son mutisme.

Luther semblait plus gai tout à coup.

— Louisa, ma chérie, que sommes nous censés faire ce soir ?

Elle répliqua, revêche :

— Tu devrais apporter le dîner.

Il rougit jusqu'aux oreilles.

— Mais bien sûr ! J'avais oublié. Samantha, bien sûr, tu restes avec nous...

— Avec plaisir, dit-elle. Si Louisa veut bien...

— Mais, bien sûr...

— Parfait !

Luther se leva et remplit des verres.

Samantha se pencha, complice, à l'oreille de Louisa :

— Nous reparlerons de tout cela plus tard, qu'en dis-tu ?

Louisa sourit.

— D'accord.

Le dîner, finalement, fut charmant. Luther raccompagna Samantha jusqu'à la porte et chuchota de manière à n'être pas entendu de Louisa :

— C'est une mauvaise période pour elle, Samantha. Nous devons être patients.

— Je comprends. Après le bébé, tout ira bien.

— Oh ! Je me fais bien du souci pour elle. Elle a si peur !

— Mais de quoi ?

— De la naissance de l'enfant. Elle est persuadée qu'elle en mourra. Elle ne veut pas accoucher, Samantha. Cette idée la rend folle.

Samantha jeta un regard en direction du salon.

— Quand elle sera à terme, Luther, préviens-moi.

C'était un torride après midi de septembre. L'ait était immobile et l'hôpital baignait dans une atmosphère malsaine. Les huit internes essayaient de consacrer toute leur attention aux paroles du médecin de service.

— Ainsi, messieurs, le diagnostic pour ce patient est l'asthme. Quel traitement préconiseriez-vous, docteur Weston ?

— Fumigation de chanvre indien, trois fois par jour, répondit l'interne.

— Excellent. A présent, nous allons voir une femme qui...

Des vociférations l'interrompirent.

Étendue sur son lit de fer, une grosse femme remontait ses couvertures sous son menton. Elle jetait un regard horrifié à un homme en redingote qui se penchait sur elle. Il tentait, excédé, de la raisonner.

— Enfin, madame, comment voulez vous que je vous aide si vous ne coopérez pas ?

— Ne me touchez pas ! Je vous dis ! Ne me touchez pas. !

Le Dr Miles levait les bras au ciel.

— Allez au diable, stupide créature ! Ou bien vous faites ce que je vous dis, ou bien je vous fais expulser de cet établissement !

La patiente fondit en larmes et cacha son visage sous les draps.

Des ricanements fusaient du groupe des internes, mais Samantha, accourue au chevet de la malade, posa la main sur l'épaule secouée de sanglots.

— Allons, calmez vous... Là ! là !

— Je ne veux pas qu'il me touche ! J'en mourrais de honte !

Samantha s'adressa au docteur Miles.

— De quoi souffre-t-elle ?

— Comment le saurais-je ? Cette idiote ne veut pas me laisser l'examiner.

La femme leva brusquement la tête et lui lança un regard assassin.

— C'est peut être parce que je ne paie pas, que je ne devrais pas garder le respect de moi même ? Non, je vous dis. Non ! Vous ne me toucherez pas.

Les scènes de ce genre étaient monnaie courante dans les services réservés aux femmes.

— Vous, vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr !

C'était le grand problème de la plupart des patientes. Dans une société qui imposait aux femmes de préserver leur pudeur à tout prix et à une époque où la vue d'une cheville suffisait à enflammer les hommes, nombreuses étaient celles qui préféraient supporter stoïquement leurs malaises intimes plutôt que de se soumettre à l'examen d'un homme, fût-il médecin.

— Elle est arrivée dans la nuit, dit le Dr Miles. Elle souffrait de douleurs abdominales aiguës. Ce sont peut-être les premières douleurs de l'accouchement, mais cette espèce de vache est tellement grosse qu'on ne sait pas si elle est enceinte ou non.

Samantha se retourna vers la femme.

— Pensez-vous être en travail ?

— Je ne sais pas...

— Vous avez des enfants ?

— Neuf sont vivants.

— Il faut qu'on vous examine pour savoir ce que vous avez...

— Non ! Je ne veux pas qu'un homme que je ne connais pas me touche.

— Je suis médecin. C'est moi qui me charge de tout.

— Vous ? Vous êtes docteur ?

— Absolument.

Samantha dit au Dr Miles :

— Avec moi, il ne devrait pas y avoir de problèmes. Si vous m'en donnez la permission, je crois pouvoir faire très rapidement un diagnostic.

La malade s'opiniâtrait :

— Je ne veux pas que celui-là traîne dans les parages...

— Pourriez-vous nous laisser seules, s'il vous plaît ?

Indigné, le Dr Miles s'éloigna de quelques pas.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais procéder à un rapide examen sous les couvertures. Tout ira bien, je vous le promets. Maintenant, décontractez-vous.

Quelques minutes plus tard, Samantha rejoignait le Dr Miles.

— Descente d'utérus...

— Hum ! Cela doit venir de son corset. Serré comme un ruban de chapeau !

— Docteur Hargrave !

Le docteur Prince se tenait dans l'encadrement de la porte du service.

— Pourrais-je vous parler un instant ?

Elle le suivit dans le couloir.

— Vous n'aviez aucun droit de vous mêler de cela. Cette patiente ne dépend pas de nous.

— Elle avait besoin d'aide, et le Dr Miles ne pouvait rien faire.

— Que peut-on pour ces hystériques ?

— Déjà, ne pas les injurier. Peut-être...

— C'est hélas ! la seule façon de les traiter. Il faut être impitoyable, leur montrer qui est le maître. Nous ne pouvons pas les dorloter, docteur Hargrave. Vraiment, je ne sais pas ce qui leur passe par la tête ! Après tout, nous sommes médecins !

Samantha se retint de ne pas lui demander ce qu'il penserait d'une

femme médecin voulant à tout prix examiner ses testicules.

— N'intervenez plus jamais, docteur Hargrave. Et estimez-vous heureuse que le Dr Miles soit compréhensif.

Il s'apprêtait à la quitter, lorsque Samantha lui lança :

— Si vous le voulez bien, j'aimerais vous faire part d'une affaire très importante.

Il s'arrêta, mais ne fit rien pour dissimuler son impatience. Le Dr Prince semblait toujours sur le point d'abandonner son interlocuteur. Il recourait à ce petit stratagème pour le forcer à s'exprimer le plus rapidement possible. Invariablement, l'autre s'embrouillait et se plaçait en position d'infériorité. Mais Samantha refusait de se laisser manipuler de la sorte. Elle s'exprima posément et d'une voix assurée. Le médecin en conçut de l'irritation.

— Docteur Prince, je n'ai pas lu mon nom sur la liste de chirurgie ce mois-ci. Voilà six semaines que je suis ici, je suis passée par tous les services, et je découvre qu'on m'a de nouveau affectée à la maternité ; or, c'est par là que j'ai commencé. Y aurait-il eu un oubli ?

— Ce n'est pas un oubli, docteur Hargrave. Vous n'avez pas été admise en chirurgie.

Elle s'était attendue à cette réponse, aussi parvint-elle à cacher sa déception.

— Docteur Prince, vous admettez que c'est injuste. Pourquoi m'interdit-on la salle de chirurgie ?

— Parce qu'une femme n'y a sa place qu'en tant qu'assistante. Les infirmières lavent les sols et les fenêtres et c'est tout. La chirurgie, docteur Hargrave, est le royaume des hommes. Les femmes ne sont pas faites pour pratiquer cet art.

— Je me permets de vous exprimer mon désaccord...

— Je ne vais pas rester ici, docteur Hargrave, pour discuter avec vous d'une évidence ! L'instabilité périodique de la femme la rend inapte à une affaire aussi sérieuse que la chirurgie. C'est la vie qui est en jeu dans la salle d'opération. Je vous accorde que quelques femmes exceptionnelles possèdent le courage et la perspicacité nécessaires à une telle activité ; mais cela, une fois par mois, elles sont réduites à une infirmité comparable à celle qui immobilise les patients dont elles

s'occupent. Même vous, docteur Hargrave, vous ne devez pas être différente des autres femmes. Il vous faut bien l'admettre.

— On m'avait laissé entendre, docteur Prince, que je devais accomplir tous les devoirs d'un interne et que mon sexe ne me dispenserait d'aucune corvée.

— Vous n'êtes l'objet d'aucune faveur, docteur Hargrave. Ce n'est pas pour vous privilégier que nous vous interdisons la salle d'opération, c'est par égard pour les patients.

Le Dr Prince avait ponctué ces dernières paroles d'un geste dramatique. Comme il savait Samantha capable de soutenir avec brio une longue discussion, il choisit cet effet théâtral pour clore l'entrevue et s'éloigna dans le couloir.

Samantha ne l'entendait pas ainsi. Le Dr Prince ne s'en tirerait pas à si bon compte. D'une façon ou d'une autre, elle réussirait à se frayer un chemin à travers les portes jalousement gardées de la salle d'opération.

Elle s'apprêtait à partir, quand, soudain, elle aperçut, au fond du couloir, dans l'angle qui menait au foyer, deux silhouettes dont l'élégance contrastait de façon surprenante avec l'aspect lugubre de l'hôpital. L'homme était grand et marchait avec une manière de raideur militaire mais non sans aisance. Sa femme portait une superbe robe de soie bleu nuit. Elle n'était plus toute jeune mais parfaitement à l'aise au bras de son compagnon. Son rire évoquait un tintement de clochettes.

Le Dr Rawlins laissa errer son regard en direction de Samantha. Quand leurs yeux se croisèrent, elle sentit naître en elle un sentiment qu'elle avait cru enfoui à jamais. Mais, étrangement, cette attirance que Rawlins exerçait sur elle se doublait d'un pressant désir de fuir. Le sourire que le médecin adressa à Samantha n'échappa pas à sa compagne. Dès cet instant, pour des raisons qu'elle ne comprenait pas encore, elle détesta immédiatement Samantha Hargrave.

— Docteur Hargrave !

— Docteur Rawlins ! Quelle agréable surprise !

— Ce n'est pas vraiment une surprise pour moi. En fait, je comptais bien vous trouver ici !

— Vraiment ? Et comment savez-vous que je travaille à St Brigid ?

— Mais toute la ville ne parle que de la femme médecin qui a balayé les défenses de St Brigid ! On vous décrit à la fois comme une amazone et une sorcière, mais jamais comme une dame !

— Je l'ignorais.

— Et à cause de vous, tous les hôpitaux de la ville sont assiégés par des femmes médecins, encadrées par leurs avocats. Vous en avez provoqué des remous !

Tous deux rirent de bon cœur.

— J'en oublie les bonnes manières, veuillez m'en excuser. Janelle, permets-moi de te présenter l'audacieux Dr Hargrave.

— Ravie de vous connaître, madame Rawlins.

— Madame Rawlins ! Grand Dieu, Janelle n'est pas ma femme ! M'y suis-je mal pris ! Docteur Hargrave, laissez-moi vous présenter mademoiselle McPherson, une vieille et chère amie.

— Veuillez excuser ma maladresse, mademoiselle McPherson. Je ne sais pourquoi j'ai pu penser que vous étiez l'épouse du Dr Rawlins.

Janelle McPherson garda le silence. A l'évidence, elle aurait autant aimé laisser planer un doute.

— Mais où avez-vous pris que j'étais marié ?

— Ne l'êtes-vous pas ?

— Pas que je sache...

— Dans ce cas, c'est moi qui suis embarrassée. Mais à Lucerne, avant la cérémonie de remise des diplômes, le Dr Jones vous avait demandé des nouvelles de Mme Rawlins.

— Ah oui ! Ma mère... Elle avait décidé de m'accompagner, mais une crise d'arthrite l'a clouée au lit. Alors, vous me croyiez marié...

L'autre semblait désireuse de mettre au plus vite un terme à cette conversation :

— J'ai été enchantée de faire votre connaissance, docteur Hargrave, dit-elle, revêche. (Elle ajouta, sucrée :) Mark chéri, nous allons être en retard.

— Rien qu'une minute, Janelle... je t'en prie. Docteur Hargrave, je m'attendais à ce que vous passiez chercher votre héritage.

— Je n'ai guère eu le temps de quitter l'hôpital, ces temps-ci. Mais je vous promets de passer dès que possible. J'espère que vous n'éprouvez aucune gêne à garder ces instruments chez vous ?

— Pas le moins du monde. Dites-moi, comment trouvez-vous les corvées de l'hôpital ?

— Exténuantes mais stimulantes...

— Et vous en avez encore pour longtemps ?

— Treize mois.

— Je n'en croyais pas mes oreilles, quand j'ai entendu dire que vous dirigiez cette ambulance !

— Sans l'aide de Jake, je ne sais pas comment je m'en serais tirée. Il possède une intuition remarquable pour établir un diagnostic ; il sait quelles urgences exigent qu'on roule à tombeau ouvert et pour quelles autres le trot suffit...

— J'ai lu le récit de vos aventures. C'est remarquable.

— J'ai bien peur que le docteur Prince n'apprécie guère. Il a tenté de faire taire Jake, mais il semble que certains de nos mécènes apprécient cette publicité.

— En tout cas, il est certain qu'on ne considère plus St Brigid comme un hôpital de second ordre !

— D'une certaine façon, oui...

Samantha se refusait à confier à Mark Rawlins que le prix de sa notoriété était la solitude. Même si plusieurs internes avaient fini par l'accepter, voire à admirer son « cran », elle n'en restait pas moins exclue du cercle. En dehors des heures de travail, les internes mettaient un point d'honneur à respecter la vie privée de Samantha, de peur qu'elle ne prît ombrage de leur familiarité. Aussi se conduisaient-ils en parfaits gentlemen, et lui témoignaient-ils une politesse exagérée, attentifs à ce qu'aucune convention mondaine ne fût transgressée. Rares étaient les soirs où Samantha, assise devant un ouvrage de couture ou un livre, n'entendait pas des femmes glousser et des bouchons sauter. Tout se passait comme si elle avait acheté une

carte de membre dans un club exclusivement réservé aux hommes ; mais bien qu'elle vécût avec eux, elle se trouvait plus radicalement coupée d'eux que la plupart des femmes.

— Pardonnez-moi, ma chère, dit le Dr Rawlins en s'adressant à sa compagne. Vous avez raison, nous devons partir. Docteur Hargrave, Mlle McPherson est la présidente du Club de charité des Dames de Madison Avenue. St. Brigid fait partie des institutions qui bénéficient de leur noble et généreuse entreprise. Et, dans la mesure où je fais partie du personnel de l'hôpital, j'ai été invité à participer à leur réunion cet après-midi.

— Vraiment ? Vous travaillez à l'hôpital ? Mais je ne vous y ai jamais vu...

— St Brigid est trop spécialisé pour la majorité de mes clients, aussi dois-je rester le plus souvent à St. Luke. Mais il m'arrive d'envoyer un patient ici. Le complexe opératoire me semble d'excellente qualité. N'est-ce pas votre avis ?

— Je n'ai pas encore eu l'occasion d'aller en chirurgie, mais je compte bien combler au plus tôt cette lacune. A présent, si vous voulez bien m'excuser, j'ai pris quelque retard pour mes visites. Docteur Rawlins, mademoiselle McPherson, je vous souhaite une bonne journée...

Samantha consulta sa montre. Lorsque la petite aiguille atteignit le douze, elle saisit le bistouri. La rapidité était essentielle. Trois incisions nettes et Samantha reposa l'instrument, qu'elle échangea contre la scie. La partie la plus difficile commençait.

Un geste maladroit envoya l'écarteur rouler sur le sol. Elle lâcha un soupir excédé et jeta violemment l'oreiller sur le lit.

Elle resta un instant immobile. Ses jambes et son dos lui faisaient mal, et elle songea à abandonner pour cette nuit. Mais son regard se posa sur la malle ouverte par terre, munie de tiroirs, de casiers et d'une plaque d'argent gravée : JOSHUA MASEFIELD DOCTEUR EN PHARMACIE. Elle respira longuement et se remit à l'ouvrage.

Elle avait envoyé Jake, Madison Avenue, chercher chez Rawlins les instruments de Joshua. Puis elle avait acheté le meilleur des manuels de chirurgie, s'était familiarisée avec chaque instrument. Elle s'exerçait toute seule sur un oreiller qu'elle avait si souvent incisé et recousu qu'il tombait en lambeaux.

A travers la cloison fusaient des rires gras et des cris suraigus : Amy Templeron, une infirmière débutante, était encore avec les internes. Ils s'arrangeaient pour la faire entrer en catimini à l'étage, lui offraient quelque babiole et se partageaient ses faveurs.

Samantha savait qu'elle réussirait un jour à acquérir la maîtrise du chirurgien, à réaliser n'importe quelle opération décrite dans le traité ; la plupart concernaient les bras et les jambes. Le président Garfield venait de mourir parce que personne n'avait eu l'audace de l'opérer pour extraire la balle. Seule, jusqu'à présent, l'ovariectomie était effectuée avec quelque succès, mais personne n'avait encore osé ouvrir un abdomen. Lors du procès, Guiteau, le meurtrier, avait déclaré : « Ce sont les médecins qui l'ont tué, je me suis contenté de lui tirer dessus. »

Comme Samantha faisait mine d'apercevoir l'os du péroné, elle songea qu'il serait merveilleux de découvrir le moyen d'opérer l'abdomen. Tant de vies sauvées, de tragédies évitées ! Et tous ces problèmes utérins résolus ; ce monde de chair et d'os situé à quelques centimètres sous la peau demeurait aussi mystérieux que le cosmos.

Un coup frappé à la porte la tira de ses pensées. C'était Mme Knight.

— Docteur Hargrave, le docteur Prince voudrait vous voir dans son bureau.

— Maintenant ?

— Immédiatement.

Samantha rangea ses instruments et glissa la malle sous son lit, de peur que quelqu'un entrant par erreur dans sa chambre ne surprit le petit exercice auquel elle avait coutume de se livrer.

Samantha avait toujours été étonnée que la profession médicale attirât tant de grincheux. Elle savait que cette attitude n'était la plupart du temps qu'une façade – « Gardez toujours un comportement froid et sérieux, enseignait-on dans les écoles, personne ne fait confiance à un médecin guilleret » – mais, dans le cas du Dr Prince, il n'y avait pas de doute que ce fût sa vraie nature. Il affecta d'abord de ne pas remarquer sa présence, et ne l'invita pas à s'asseoir. Puis il la fixa d'un œil sévère.

— Docteur Hargrave, chaque année, les membres d'une société charitable organisent un gala au profit de plusieurs hôpitaux new-yorkais. Le but de cet événement est de décider quel hôpital sera le bénéficiaire des fonds que ce groupe a réussi à rassembler. Cela fait un certain nombre d'années que St. Brigid a été laissée pour compte, mais cette fois-ci, nous avons de sérieuses chances de recevoir ce don. Il s'agit d'une soirée très mondaine à laquelle les internes ne participent pas d'ordinaire, mais cette année, on a demandé que St. Brigid y produise la vedette de son internat. Vous devrez donc assister à cette soirée, docteur Hargrave.

Il la regarda, attendant sa réponse ; mais elle se garda de faire aucun commentaire.

— Certains membres influents de cette société tiennent depuis fort longtemps à ce que des femmes médecins soient admises au sein du personnel hospitalier. Ce sont de ces dames de la meilleure société, à la langue bien pendue, qui se font appeler « féministes ». Elles ont exigé de pouvoir faire votre connaissance. Je leur ai promis que vous seriez là. Ce raout a lieu dans une semaine ; le Dr Weston vous servira de cavalier. Je compte que vous aurez à cœur de faire la meilleure impression, docteur Hargrave. Les finances de notre institution dépendent en grande partie de la façon dont vous vous conduirez ce soir-là.

« Espèce de vieux charlatan, pensa-t-elle. Alors, tout à coup, je veux

quelque chose à tes yeux... Eh bien, peut-être pourrions-nous faire un petit marché...» Comme elle se préparait à sortir, le médecin lui dit :

— Docteur Hargrave, je ne saurais assez insister sur l'importance que revêt votre présence à cette soirée. Vous devrez arriver à l'heure, et faire en sorte que ces dames soient favorablement impressionnées.

Alors qu'elle boutonnait sa robe de soie grise, celle-là même qu'elle portait le jour de la collation des grades, Samantha souriait à son reflet dans le miroir. Elle savait exactement ce qu'elle allait faire. Si Prince voulait qu'elle coopère, il devrait y mettre le prix.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Les préposés de la voirie allumaient les becs de gaz. Samantha avait eu le temps de penser à ce qu'elle dirait aux membres de l'association. Comme un acteur avant d'entrer en scène, elle répétait mentalement son texte. « Mais oui, madame Stuyvesant, je suis très bien à St. Brigid. Ce fut très charitable de leur part de me prendre comme interne. Mais hélas ! je suis toujours l'objet d'injustes préjugés masculins... Voyez-vous, madame Stuyvesant, je désirerais tant recevoir une formation de chirurgien, eh bien, le croiriez-vous, on m'interdit encore... »

On frappa à la porte.

— Qui est-ce ?

— Quelqu'un vous demande au foyer, dit la voix d'Amy, l'infirmière.

Samantha regarda la montre qu'elle avait épinglée à son corsage. Ce devait être le Dr Weston.

— Qui ?

— Un certain monsieur Arndt, et il dit que c'est urgent.

Luther !

Il marchait de long en large dans le foyer, l'air absorbé. Louisa était en travail et la réclamait à grands cris. Oui, il y avait bien une sage-femme à son chevet, mais elle refusait qu'elle la touchât.

Samantha revint à sa chambre en courant, laissa un mot sur sa porte à l'intention du Dr Weston – il devait partir seul, elle le rejoindrait plus tard – prit sa cape et sa sacoche, et, au bras de Luther, s'enfonça dans le brouillard.

Au début, Samantha ne comprit pas pourquoi Louisa l'avait demandée. A première vue, l'accouchement semblait devoir se passer normalement, sans complications, et la sage-femme avait l'air compétente et les mains propres. C'est le visage paniqué de Louisa qui lui fit comprendre que sa présence s'imposait.

— Tout va bien se passer, Louisa. L'enfant se présente normalement. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— Samantha ! je vais mourir ! J'ai fait un rêve, je ne vais pas m'en tirer !

— Je vais revenir, Louisa. Mme Marchand reste avec toi.

Elle s'échappa des mains de son amie et descendit au rez-de-chaussée. Luther était assis dans la cuisine en désordre. Il leva sur elle un œil glauque.

— Elle ne veut pas de cet enfant, Samantha. Elle déteste ce bébé.

— Louisa est seulement effrayée, Luther. Après l'accouchement, elle verra les choses d'une autre façon.

— Non, dit-il en secouant la tête. Après, elle haïra encore plus le bébé. Et moi de même.

Samantha le fixa un instant. Sans doute avait-il raison.

— Samantha, laisse-moi être avec elle. Elle ne devrait pas affronter seule cette épreuve. C'est notre enfant ; nous devons le faire ensemble.

Samantha eut un moment d'hésitation. Dans les campagnes, il était fréquent que les maris assistassent à l'accouchement de leur femme et personne n'y trouvait rien à redire ; mais, pour des raisons obscures, cette coutume n'avait pas cours dans les villes : les citadins l'eussent jugée obscène. Dans le quartier de St Brigid, plus d'un interne s'était vu fermement interdire l'accès de la chambre d'une parturiente. C'était là affaire de femmes.

Samantha pensa au Dr Prince et à la soirée de gala. Puis à Mme Marchand, au premier étage. Membre de la société jalousement conservatrice des sages-femmes, elle ne permettrait jamais à Luther l'accès de la chambre. Soudain, Samantha sut ce qui lui restait à faire.

Luther entra à la suite de Samantha, et ce qui était prévu arrivait, la sage-femme poussa les hauts cris. Samantha ne se départit pas de son

calme :

— Monsieur Arndt va nous aider...

Comme il prenait place auprès de Louisa et épongeait son front, la sage-femme fit une moue de désapprobation. « Elle avait commencé par appeler un *docteur*, et maintenant c'était le mari qui s'en mêlait ! Eh bien, la prochaine fois, les Arndt pourraient appeler une autre sage-femme. »

Tout se passa fort bien après que Luther fut entré. Mme Marchand ne comprenait pas pourquoi Samantha avait insisté pour qu'elle restât là. Elle s'assit un peu à l'écart, et se mit à tricoter en jetant de temps à autre un regard à la jolie doctoresse dans sa robe de soie. Quand les contractions devinrent plus fortes, Louisa hurla :

— Ne me laissez pas mourir ! Il me tue !

La tête du bébé apparut.

— Voilà ton bébé, Luther, dit Samantha. Viens t'asseoir ici et mets tes mains là. Regarde, le sommet de son crâne...

Luther ouvrit de grands yeux. Le col de sa chemise était trempé de sueur.

— Très bien, Luther, à toi de jouer à présent.

Samantha prit ses mains et les plaça autour de la tête du nouveau-né. A chaque contraction, il ajustait sa prise. Lorsque la tête fut totalement dégagée, il agit avec célérité. Il entoura d'une main le visage, tandis que de l'autre, il protégeait avec infiniment de délicatesse le tendre crâne qui tournait lentement. Il semblait fasciné par ce qu'il était en train de faire, et ses mains se mouvaient d'elles-mêmes, comme si elles s'acquittaient d'une tâche maintes fois répétée. Il ne tira pas sur la tête, comme Samantha l'avait craint, mais attendit patiemment que la rotation s'arrête et que survienne une nouvelle contraction. Ensuite, il saisit l'épaule du bébé, et d'un air protecteur, reçut le petit corps dans ses mains.

Samantha voulut intervenir, mais Luther essuya rapidement le nez et la bouche de l'enfant avec une serviette, et donna de petites tapes sur son dos. Il y eut un hoquet, suivi d'un cri.

— C'est un garçon ? demanda Louisa.

Samantha para au plus pressé ; elle fit un nœud au cordon ombilical et le coupa, Luther serrant avec amour le bébé contre sa poitrine, s'approcha de sa femme et déposa son léger fardeau dans les bras qu'elle lui tendait.

— Oui, Louisa, nous avons un petit garçon.

— Un garçon ! Un garçon !

La jeune mère approcha son fils près de son visage et le considéra longuement.

— Oh ! Luther, comme il te ressemble...

Samantha s'était assise, émerveillée. A cet instant, la pendulette égreña trois petits coups innocents. Elle fut saisie d'effroi : il était trois heures du matin.

Luther insista pour la raccompagner. Maigre l'heure avancée, ils trouvèrent un fiacre et cheminèrent côte à côte dans l'épais brouillard qui stagnait sur Manhattan.

— Elle est déjà amoureuse de son bébé, Samantha, dit Luther dont la voix couvrait le claquement des sabots sur le pave mouille. Et maintenant, je crois qu'elle est aussi amoureuse de moi.

— Elle l'a toujours été, dit Samantha avec un sourire las.

Elle ne savait plus exactement en quoi consistait le miracle de la nuit, mais cela n'avait plus d'importance. Au plus profond d'elle-même, elle savait que tout irait bien, désormais, pour Luther et Louisa. Ce ne fut que lorsque la formidable façade de St Brigid se profila qu'elle réfléchit à sa situation.

Luther demanda au cocher de l'attendre et monta jusqu'à la porte de sa chambre.

— Je peux me débrouiller maintenant, Luther. Merci de m'avoir raccompagnée.

— Jamais nous ne pourrons te remercier assez, Samantha.

— Va rejoindre ta famille, Luther. Mme Marchand doit t'attendre.

Luther prit soudain Samantha dans ses bras et l'étreignit avec force. Elle lui rendit son baiser fraternel.

De l'autre côté de la porte de chêne, Mark Rawlins traversait d'un pas lourd le foyer faiblement éclairé. On l'avait appelé en pleine nuit pour suturer une plaie et il s'apprêtait à rentrer chez lui.

Il poussa la porte et s'arrêta net. La scène n'avait duré que quelques secondes, et pourtant elle resterait gravée dans sa mémoire – Samantha Hargrave embrassant fougueusement un jeune homme. Mark Rawlins fit un pas en arrière, laissa la porte se refermer doucement et emprunta une autre sortie.

Silas Prince était hors de lui. Lorsque Samantha fit son apparition dans la salle à manger du personnel, il se dressa brusquement renversant sa chaise, et lui barra le passage.

— Où étiez-vous la nuit dernière, docteur Hargrave ? Samantha, surprise par la brutalité de l'attaque, ne trouva d'abord rien à répondre. Tous les regards étaient braqués sur elle. Le Dr Prince réitéra sa question en tremblant. Outrée de cette violence, Samantha se contenta de le regarder avec effroi. Derrière elle, Mark Rawlins était assis à une table avec deux autres médecins. Interprétant le silence de Samantha comme un aveu de culpabilité, il interrompit le Dr Prince.

— Elle était avec moi, monsieur. Tous les visages convergèrent vers lui.

— Elle... quoi ?

— Tout est de ma faute, monsieur. Le Dr Hargrave n'a pas cessé de me dire que nous ne rentrerions pas à temps, mais je suis têtu et je l'ai forcée à nous suivre, ma mère et moi, dans notre promenade à Long Island. Quand nous avons voulu rentrer, le brouillard nous en a empêchés.

— Pardon, docteur Rawlins, intervint Samantha. Vous n'êtes pas forcé d'inventer de toutes pièces une histoire pour me défendre. Je suis tout à fait capable de me défendre toute seule. Docteur Prince, j'avais un accouchement, hier soir. Je peux vous donner le nom et l'adresse de la parturiente, vous vérifierez mes dires...

— Vous auriez pu envoyer quelqu'un d'autre, docteur Hargrave. Vous n'étiez pas de garde.

— C'était une amie très proche. Je lui avais promis de mettre au monde son enfant.

— Ne pouvait-on pas faire appel à une sage-femme ?

— Il y en avait bien une.

— Alors pourquoi y êtes-vous allée ? Y avait-il des complications ?

— Pas du tout.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous allée là-bas au lieu de vous rendre chez les Vanderbilt ?

— Comme je vous l'ai dit, docteur Prince, j'avais fait une promesse à mon amie !

— Docteur Hargrave ! Vous m'avez mis, hier soir, dans une situation impossible. Moi et tout l'hôpital. Nous vous avons attendue toute la soirée. Je ne savais que dire à ces dames. Vous m'avez ridiculisé. Le Dr Weston a cherché à vous excuser, mais nos hôtesse se sont montrées déçues. Est-ce que vous réalisez ce que vous avez fait ? A cause de vous, St. Brigid vient de perdre sa seule chance de financement pour cette année. Avec cet argent, nous aurions pu acheter les lits qui nous font cruellement défaut, des matelas, de la quinine, engager des infirmières supplémentaires. La première règle de cet établissement, docteur Hargrave, est l'obéissance. Nous ne pouvons tolérer ce mépris que vous affichez à l'égard de l'autorité. Je vous prie de faire vos bagages et de quitter les lieux avant la tombée de la nuit.

— Mais, monsieur, il existe des exceptions à cette règle. Le service des malades prime les considérations de discipline.

— La vie de la patiente était-elle en danger, docteur ?

— Non, mais...

— Est-ce que sa sécurité, ou celle du bébé, était menacée ?

— Non.

— Était elle seule ?

— Non.

— Dans ce cas, ce que vous avez fait est inexcusable. Je vous saurais gré de quitter cet hôpital au plus vite.

Samantha demeura debout, au milieu de la salle ; Silas Prince était

déjà parti à grandes enjambées et le reste du personnel, mal à l'aise, quitta également les lieux ; elle se retrouva seule avec Mark Rawlins. Samantha se tourna alors vers lui.

— Je vous remercie d'être intervenu en ma faveur, docteur, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous avez pu croire que j'en avais besoin.

Le Dr Rawlins jeta un regard dans la salle, pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, et lui dit à voix basse :

— Je suis sorti de l'hôpital, tôt ce matin, et j'ai surpris malgré moi vos adieux sur les marches.

— Je ne comprends pas.

— Je me suis rendu compte que vous pourriez difficilement expliquer à Prince que vous n'aviez pas pu assister à la soirée parce que vous étiez avec un homme.

— Avec un homme ? Oh, vous voulez parler de Luther ! C'est le mari de la femme que j'ai accouchée. Et vous pensiez... Je suis très flattée, docteur Rawlins, mais ce n'était nullement ce que vous croyez. J'apprécie votre geste chevaleresque, mais je peux vous assurer que je n'avais nul besoin de votre aide !

— Vraiment ? J'ai pourtant bien peur, docteur Hargrave, que votre honnêteté ne soit responsable de votre exclusion de l'hôpital.

— Oui, dit-elle tristement. C'est bien ce qu'il semble.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je l'ignore. Je ne pensais pas que Prince se montrerait si dur.

— Me permettrez-vous un deuxième geste chevaleresque ?

Samantha songea un instant qu'il se moquait d'elle. Mais il y avait dans son regard une véritable compassion.

— Que proposez-vous ?

— Le directeur de St Luke me doit une faveur...

— Merci, docteur Rawlins, mais je me sentrais mal à l'aise d'obtenir un poste par protection.

— Je vous en prie, ne rejetez pas mon assistance trop vite. Ce n'est pas se montrer faible que d'accepter l'aide d'un ami.

Il semblait sincère. Elle sentit le parfum entêtant qui émanait de sa personne, eau de Cologne et tabac. Mark Rawlins avait le don de lui faire éprouver des sensations qu'aucun homme ne lui apportait ; avec lui, elle était simplement femme. Et, en ce moment, faible, désemparée.

— Je crains que vous n'avez raison, docteur. J'ai besoin de toute l'aide qu'on voudra bien me proposer.

— Voulez-vous que je parle à Prince de votre part ?

— Jamais je ne lui donnerai une telle satisfaction ! De toute façon, il vous rejetterait.

— Au directeur de St Luke, dans ce cas ?

Samantha cédait au charme du Dr Rawlins. Bien qu'elle eût conscience qu'il se tenait beaucoup trop près d'elle, elle ne recula pas.

— St Luke est un bon hôpital, Samantha. Vous pourriez tomber plus mal.

— Je suis touchée de l'intérêt que vous me portez, docteur Rawlins. Je ne sais pas encore ce que je vais faire, mais si je changeais d'avis...

— Vous connaissez mon adresse. Venez me voir quand vous voudrez. Je vous aiderai.

Samantha était assise devant la fenêtre de sa chambre, ses valises bouclées sur le lit. Elle comptait ses économies en espérant s'être trompée. Mais elle ne possédait bel et bien que vingt-neuf dollars et quarante-sept *cents*.

On frappa à la porte. Elle ouvrit et se trouva nez à nez avec le secrétaire du Dr Prince.

— Docteur Hargrave, dit le jeune homme. Je suis venu vous informer que vous devez rester à St. Brigid jusqu'à la fin de votre internat.

— Voulez-vous dire au Dr Prince que je désire qu'il me confirme cela personnellement ; dans le cas contraire, je partirai comme prévu.

Cinq minutes plus tard, elle recevait une convocation.

— Voilà ! Je vous l'ai confirmé de vive voix, lui dit-il, debout devant sa fenêtre, lui tournant le dos.

— Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

Le Dr Prince se retourna et lui jeta un regard plein de ressentiment.

— St. Brigid a bien reçu les dons de l'organisation charitable en question, docteur Hargrave, mais la somme a été versée à votre nom.

— Mais pourquoi ?

— Grâce à la presse, ces dames ont l'impression de déjà vous connaître. La décision, semble-t-il, était prise depuis longtemps ; votre présence à cette soirée n'était, en quelque sorte, qu'une formalité. (Il fit le tour du bureau et la regarda droit dans les yeux.) Docteur Hargrave, pour le bien de cet établissement, je suis prêt à faire des concessions, et même à sacrifier certains principes personnels. Mais je vous préviens, faites très attention : je reste convaincu que votre présence est indésirable. Je ne vous tolère qu'en raison des graves difficultés financières de St Brigid, mais je vous assure que, malgré tout, il ne faudrait pas que vous vous croyiez autorisée à dépasser certaines limites. Je n'oublierai pas cet incident. Désormais, je pense que vous avez intérêt à éviter le moindre faux pas...

L'automne fit place à un hiver très rude. A l'hôpital, toutes les couvertures avaient été mobilisées et les calorifères brûlaient nuit et jour dans les salles, répandant une odeur acre. Samantha renonça bientôt à sortir : la couche de neige était trop haute pour qu'elle pût s'aventurer jusque chez Louisa. De plus, elle consacrait ses journées entières aux pneumoniques et aux victimes de la circulation.

Elle voyait rarement Mark Rawlins, mais quand l'occasion se présentait, il lui semblait toujours que cette rencontre n'était pas due au hasard. Ils se croisaient généralement dans la salle à manger ; elle sentait invariablement son regard se poser sur elle, même lorsqu'il était occupé à converser avec d'autres. Mark Rawlins lui souriait parfois ; c'était un sourire de connivence, comme s'ils eussent partagé un secret.

Janelle McPherson déambulait de temps à autre dans les salles. Enveloppée dans un manteau d'hermine et coiffée d'une toque assortie, elle arpentait les couloirs telle une reine, escortée par une cour de jeunes femmes blasées et bien intentionnées, distribuant aux malades bibles et couvertures, histoire de se donner bonne conscience. Elle gratifiait toujours Samantha d'un salut glacial.

En revanche, Samantha avait plaisir à rencontrer Lætitia McPherson, la jolie sœur de Janelle ; c'était une jeune fille joyeuse, aux cheveux presque rouges. Sa compassion envers les malades paraissait authentique. Elle était la seule dans le groupe à s'arrêter pour dire un mot aimable à cette doctoresse si modestement vêtue.

Samantha passait toujours ses nuits à étudier la chirurgie. Cette astreinte lui demandait d'autant plus de courage que lui parvenaient à travers sa porte les éclats de rire de ses condisciples qui fêtaient la fin de l'année. Mais sa détermination restait inébranlable. Elle possédait à présent tous les rudiments de la théorie chirurgicale. Le manuel n'avait plus de secrets pour elle ; elle s'était familiarisée avec les instruments et maîtrisait parfaitement la technique de la suture. Il ne lui restait qu'à mettre ses connaissances en pratique.

Le premier gong la tira brusquement d'un sommeil profond. Quand retentit le second, elle courait déjà dans le couloir, coiffée de sa casquette d'ambulancière. Jake faisait les cent pas devant les chevaux et se réchauffait en s'étrillant les bras.

— Foutue nuit, doc ! dit-il en l'aidant à monter.

— Qu'est-ce donc, cette fois, Jake ?

— Un accident au Meadowland. Je n'en sais pas plus long. Samantha s'accrocha à la ridelle, et l'ambulance s'enfonça dans la nuit froide.

Le Meadowland... Sans doute un trapéziste blessé. Cela arrivait souvent dans ces music-halls : les artistes prenaient trop de risques pour attirer le public avide de sensations.

Les fenêtres étaient illuminées. Ce soir était celui du réveillon de Noël. Elle n'en fut pas émue. Elle s'était portée volontaire pour laisser les autres internes fêter Noël en famille. Les Arndt l'avaient bien invitée, mais à quoi bon ; ils étaient bien assez occupés avec leur petit Johann. Samantha essaya de se persuader que cette nuit n'était pas différente des autres.

Inondée de lumières, tapissée d'affiches bariolées, la façade du Meadowland ressemblait à un arbre de Noël. Des clientes en robe et cape du soir descendaient de leur fiacre, posant un pied prudent sur le trottoir gelé. Un homme de petite taille apparut en gesticulant. C'était le directeur.

— Doctoresse, par ici ! Ne faites pas de bruit, s'il vous plaît. Personne ne sait...

Samantha et Jake le suivirent, franchirent l'entrée des artistes, montèrent un escalier et traversèrent une jungle de cordes et d'accessoires divers. On entendait, venant de la scène, les dissonances d'un orchestre en train de s'accorder, et les trépignements d'une foule impatiente. Une porte s'ouvrit sur une loge violemment éclairée où régnait un grand désordre. Samantha découvrit une femme étendue sur une chaise longue et une autre agenouillée à ses pieds, le visage constellé de paillettes.

— Que s'est-il passé ? demanda Samantha.

La femme aux paillettes, la regarda et répondit le plus sérieusement du monde :

— Un accident avec une aiguille à tricoter.

Samantha retira la couverture qui protégeait la malade.

— Quand a-t-elle fait cela ?

— Il y a une heure, sans doute. C'était son tour d'entrer en scène. C'est elle le « Rossignol d'or », vous savez. Enfin, juste avant son entrée, elle s'est querellée avec son mari. On les entendait dans tout le théâtre. Lui hurlait que l'enfant n'était pas de lui et il la traitait de putain. Quand je suis arrivée, elle était en train de se servir de l'aiguille... Il était trop tard pour que je l'arrête, et il y avait tellement de sang...

— Et c'est par une nuit de Noël qu'elle me fait ça ! geignait le directeur.

— Apportez la civière, Jake, dit Samantha, rabattant la jupe et enveloppant les jambes avec la couverture.

— C'est moi qui lui ai mis la serviette, dit la femme en ouvrant la porte. J'ai eu raison ?

— Sans cela, elle serait morte.

L'ambulance démarra à toute allure. Quand Samantha se pencha sur la femme inconsciente, sa décision était déjà prise. Il y avait perforation de l'utérus, du péritoine et peut-être de l'intestin. A moins qu'on ne l'opère sur-le-champ, la malade n'avait que peu de temps à vivre. Or, aucun chirurgien ne se trouvait à l'hôpital ; le Dr Prince avait organisé chez lui un réveillon auquel assistaient la plupart des médecins. Et cinq internes passaient la soirée dans leur famille. Seul le jeune Dr Weston était de garde.

Elle évalua le temps nécessaire pour ramener un chirurgien de chez le Dr Prince. La comédienne serait morte depuis longtemps... En toute hâte, ils traversèrent le foyer.

— Sommes-nous seuls, docteur Weston ?

Il acquiesça en embrassant du regard la salle vide.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tentative d'avortement. Je crois qu'il y a hémorragie interne. Elle est en train de se vider de son sang. Il faut opérer tout de suite. En êtes-vous capable ?

— Impossible. Je n'ai que de vagues notions. Il vaut mieux que Jake aille chercher quelqu'un.

— Jake, dit Samantha, faites venir un médecin, n'importe lequel. Mais

avant cela, portez la femme à la salle d'opération.

— Mais...

— Nous devons commencer tout de suite. Elle est dans un état critique, docteur.

— Mais nous n'avons pas le droit de faire une opération sans la présence d'un membre du personnel médical !

— Nous pouvons commencer. Savez-vous faire une anesthésie ?

— Docteur Hargrave, vous n'avez même pas...

— Jake, allez-y ! Venez, docteur, nous perdons du temps.

Mme Knight avait entendu la cloche de l'ambulance. Elle les croisa dans l'escalier.

— Que se passe-t-il, docteur Hargrave ?

— Il faut conduire cette femme à la salle d'opération. Je compte sur votre aide.

— Mais qui va opérer ?

— Moi.

Dans la salle d'opération, elle sélectionna les instruments susceptibles de lui être utiles. Mme Knight alluma les lampes et le Dr Weston attacha la patiente sur la table.

Quand les vapeurs d'éther se furent répandues dans la pièce, Samantha déposa ses instruments dans une bassine remplie de phénol. Elle négligea délibérément les tabliers sanguinolents qui pendaient aux patères, leur préférant une serviette propre qu'elle épingla sur sa robe. Avant de commencer, elle plongea ses mains dans la solution d'acide phénique ; les autres s'en étonnèrent.

— Madame Knight, occupez-vous des jambes de la patiente, s'il vous plaît.

L'hémorragie avait diminué d'intensité, ce qui n'était pas forcément bon signe ; elle pouvait fort bien continuer à l'intérieur. Samantha jugea ridiculement faible la lueur des lampes à gaz. Il était de règle, à l'époque, de pratiquer la chirurgie le matin, au moment où la lumière naturelle est la plus vive ; si des nuages obscurcissaient le ciel, on

suspendait l'opération. Il était rare qu'on opérât la nuit.

— Madame Knight, j'ai besoin de voir mieux.

L'infirmière approcha la lampe. Samantha ouvrit son manuel, prit une érigne dans la bassine. Un instant plus tard, elle décelait la perforation.

La nuit semblait n'en pas finir, alors que quelques minutes seulement s'étaient écoulées depuis leur entrée en salle d'opération. Elle priaït pour que Jake revînt le plus tôt possible.

— Quel est son pouls, docteur Weston ?

— Quatre-vingt-dix. Régulier.

— Voudriez-vous le contrôler assez souvent ?

Les minutes passaient ; l'air, dans la salle, était désespérément froid. Le Dr Weston frissonnait. La poitrine de la patiente s'élevait et retombait, comme si elle dormait d'un sommeil profond. Samantha opérait, la bouche crispée dans une grimace. Mme Knight, paisible sentinelle, se tenait de l'autre côté de la table.

Samantha luttait pour chasser le sentiment de panique qui s'emparait d'elle. A présent, elle regrettait de s'être lancée dans une telle entreprise. Pourtant, il y allait de la vie d'une femme. Mais combien de temps pourrait-elle tenir ? Elle pensait : Je vais la tuer. Je n'aurais pas dû commencer...

Les portes à double battant s'ouvrirent et Mark Rawlins se précipita vers la table :

— Comment est-elle ?

— Bien faible...

Une minute plus tard, il prenait la place de Mme Knight et contrôlait rapidement le travail de Samantha.

— Ici, dit-il en prenant l'érigne et en la changeant de position. Comme cela. On voit mieux, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Bien, tenez cette pince, docteur.

Ses mains guidaient celles de Samantha avec douceur mais fermeté.

— Utilisez davantage vos éponges. Il faut que vous gardiez le terrain toujours propre. Madame Knight, cette lumière est insuffisante. Docteur Weston, la malade commence à réagir. Rajoutez un peu d'éther.

Samantha avait pensé que Mark Rawlins la reliaierait. Il ne fit que la seconder, ne l'aidant qu'en cas de nécessité.

— Vous avez fait du bon travail, docteur, mais cet écarteur vous serait plus utile s'il était placé ici. Ne tirez pas trop dessus ou vous déchirez les tissus. Avez-vous préparé les sutures ?

— Oui. Là, dans le phénol...

Il sembla surpris, mais saisit le boyau dans la cuvette et le lui plaça doucement entre les doigts. Elle manœuvrait adroitement, nouait les extrémités des fils... si attentive à sa besogne que Rawlins songea qu'elle devait s'être à peine aperçue qu'il se tenait à ses côtés. En réalité, jamais Samantha n'avait plus fortement ressenti sa présence ; elle s'enhardissait au contact de ses mains fermes, puisant dans sa maîtrise un immense réconfort.

Il jeta un coup d'œil aux instruments qui baignaient dans l'acide, tous correctement choisis. A la longueur des sutures, il essaya d'estimer le degré d'audace dont elle avait fait preuve en entreprenant une telle tâche, seule et démunie.

— Docteur, chuchota-t-il, vous avez sauvé la vie de cette femme.

Samantha ne sentait plus la fatigue. Qu'une joie immense qui la submergeait. Elle répliqua modestement :

— Sans vous, je l'aurais perdue.

Il se pencha pour prendre sa main et elle baissa les paupières, en proie à la plus vive émotion qu'elle eût jamais connue. C'était sa première intervention chirurgicale, elle avait sauvé une vie et elle avait, à présent, la certitude d'aimer Mark Rawlins. Il lâcha sa main et saisit la serviette propre que lui tendait Mme Knight.

— Elle doit être mise sous surveillance pendant les cinq prochains jours, docteur Hargrave. Elle risque une péritonite ou une septicémie. Inspectez l'abdomen au moins trois fois par jour et vérifiez souvent la température.

— Oui, docteur Rawlins, répondit-elle en souriant.

Mark enleva son tablier et le pendit à la porte ; il tira sa montre de son gousset et l'ouvrit.

— C'est Noël, docteur Hargrave.

Elle aperçut les flocons qui tombaient de l'autre côté de la vitre.

— C'est vrai.

Il s'approcha d'elle, lui prit à nouveau les mains et, sans se soucier du Dr Weston et de Mme Knight qui les observaient, il plongea son regard dans le sien.

— Vous avez conquis mon admiration. Je n'oublierai jamais cette nuit.

Samantha était au comble de l'inquiétude. Elle avait elle-même fourni au Dr Prince l'occasion de sa revanche. Le soutien de Mark Rawlins serait-il suffisant pour lui épargner l'exclusion ? Elle goûta à peine au repas de Noël que Louisa et Luther lui avaient préparé et, de toute la nuit qui suivit, ne parvint pas à trouver le sommeil. Vingt-quatre heures après, le terrible Dr Prince ne s'était toujours pas manifesté ; elle se persuada qu'il méditait un rapport pour la confondre. Elle ne pourrait même pas lui en vouloir. Il y avait trop longtemps qu'elle le défiait...

Il ne la convoqua que deux jours plus tard.

Silas Prince avait la mine déconfite. Un homme se tenait à son côté.

— Docteur Hargrave, j'aimerais vous présenter le Dr Landon Fremont. Docteur Fremont, voici le docteur Hargrave.

Elle salua l'inconnu. Son nom lui était vaguement familier, et elle remarqua son air bienveillant. Il devait avoir la trentaine, bien qu'une calvitie précoce et un léger embonpoint le fissent paraître plus vieux.

— Asseyez-vous, chers confrères, dit Prince. Docteur Hargrave, Landon Fremont aimerait s'entretenir avec vous.

L'inconnu manquait d'assurance. Il s'éclaircit la gorge pour masquer son embarras.

— Je vous prie de m'excuser, docteur Hargrave, mais je ne m'attendais pas à vous voir si... Enfin, je m'attendais à rencontrer une femme moins jeune. Comprenez-moi, j'ai tant entendu parler de vous,

lu tant d'articles dans la presse... Voilà. Je désire vous poser quelques questions. Voyez-vous, on m'a parlé de ce que vous aviez fait, l'autre soir, en salle d'opération, et j'aimerais en discuter avec vous. Le Dr Rawlins m'a dit que vous aviez plongé vos mains et vos instruments dans une solution de phénol avant de commencer l'opération. Puis-je vous en demander la raison ?

— Mon premier maître, le docteur Joshua Masefield, pratiquait l'antisepsie et me l'a enseignée.

— Ainsi vous croyez à la théorie des germes ?

— Je n'ai aucune certitude, mais si les germes existent, le phénol les détruit et son usage ne peut que diminuer les risques d'infection des plaies. Si, au contraire, les bactéries n'existent pas, le phénol, s'il ne sert à rien, ne peut faire aucun mal.

— J'ai utilisé pendant des années le vin pour laver les blessures, car il contient un polyphénol encore plus puissant que l'acide phénique, et cela fait des années que mes confrères rient de moi. Mais, en proportion, j'ai eu parmi mes malades bien moins de morts par infection qu'eux, et à présent que M. Pasteur est sur le point d'apporter une preuve à ce qui, pour l'instant, n'est qu'une hypothèse, mes collègues sont moins enclins à s'en gausser. J'ai aussi cru comprendre, docteur Hargrave, que vous aviez demandé au Dr Weston de contrôler le pouls de la patiente durant l'opération. Puis-je vous en demander la raison ?

— Dans la mesure où tant de malades meurent sur la table d'opération à cause des inhalations d'éther, ou pour d'autres raisons que nous ignorons, j'ai pensé qu'il était possible d'éviter l'accident en vérifiant plus souvent le rythme cardiaque.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une telle méthode. Où l'avez-vous apprise ?

— Nulle part, docteur. C'est une idée que j'ai eue moi-même.

— Et où avez-vous appris la chirurgie ?

— Dans les manuels. Je me suis exercée seule.

— Vous n'avez jamais suivi de cours ?

— Non. Puis-je vous demander, docteur, pourquoi vous me posez toutes ces questions ?

Le Dr Prince intervint.

— Landon Fremont vient d'arriver à l'hôpital, docteur Hargrave. St Brigid a reçu une donation pour ouvrir un service de gynécologie, qui sera situé au rez-de-chaussée de l'aile est. Le Dr Fremont en sera le chef et il sera assisté par un interne dont il assurera la formation.

Comme pour s'excuser, le Dr Fremont lança vivement :

— Le Dr Rawlins m'a parlé de votre exploit en salle d'opération...

Un instant, Samantha se rappela cette heure passée avec Mark Rawlins, la façon dont il l'avait soutenue, sa voix grave et rassurante... Ils seraient à jamais réunis par le souvenir de ce moment exceptionnel.

— ... C'est pourquoi, docteur Hargrave, je considérerais comme un honneur que vous veniez travailler avec moi dans ce nouveau service.

— Docteur Fremont... je... j'accepte avec joie cette proposition, et je vous donne ma parole que je ferai tout pour que vous n'ayez jamais à vous repentir de cette décision.

Le Dr Fremont se leva et lui tendit la main, bientôt imité par Silas Prince qui semblait avoir décidé un armistice ; ce dernier déclara :

— Je vous souhaite bonne chance, docteur !

Samantha faillit le remercier, mais elle se ravisa à temps. C'est à Mark Rawlins qu'elle devait de la gratitude... A Mark qu'elle n'avait pas revu depuis cette fameuse nuit. Elle le revit sourire en tirant la montre de son gousset : « C'est Noël, docteur Hargrave... »

St. Brigid, disait-on, avait été construit sur un amoncellement de squelettes. Ceux des suicidés qui, au XVIII^e siècle, étaient enterrés sur la voie publique, un épieu planté dans le cœur. Dans la lumière mourante du soleil d'été, Samantha parcourait le service, allumant les lampes, quand elle crut voir venir vers elle une de ces âmes errantes. La femme avançait les bras tendus, les cheveux en bataille. Samantha la prit doucement par le coude.

— Allons, madame Franchimoni, vous devez vous remettre au lit.

— Mon bébé. Avez-vous vu mon bébé ?

Samantha la raccompagna jusqu'à son lit et la borda comme une enfant.

— Nous ne pouvons pas vous laisser vous promener comme cela, madame Franchimoni. Il faut vous soigner, après cette épreuve.

— Et mon petit ?

— Vous devez dormir, à présent. Allons, dormez...

Samantha attendit que la femme ferme les yeux, puis elle reprit son inspection. La nuit de juin était tombée comme un rideau sans qu'elle s'en fût aperçue, et le service de gynécologie baignait dans une obscurité piquée régulièrement du halo chétif des veilleuses. Les malades dormaient, comme Mme Franchimoni qui ignorait encore que son bébé était mort. Quand Landon le lui annoncerait-il ? Mais existait-il un moment propice pour apprendre à une mère la mort de son enfant ?

Samantha se dirigea vers l'autre extrémité du service où une infirmière était en train d'enrouler des bandages. Landon Fremont avait engagé des infirmières formées par l'école de Florence Nightingale ; contrairement aux autres, celles-ci faisaient preuve d'un dévouement et d'un souci d'hygiène irréprochables. Leur présence constituait l'un des plus remarquables changements introduits par le chef du service. Mildred sourit à Samantha.

— Nous allons peut-être avoir une nuit calme, docteur. Ça nous changera...

Samantha se laissa choir sur une chaise, fourbue. Elle avait passé la

journée en salle d'opération. Elle essaya de sourire. Une nuit calme ! C'eût été un événement.

— Mildred, si vous nous faisiez du thé ?

Samantha posa ses jambes sur un tabouret. Trop fatiguée pour dormir, mais cela lui était égal. Les six derniers mois avaient été assez riches d'expérience pour qu'elle ne regrettât en rien d'être épuisée et les quatre à venir s'annonçaient tout aussi passionnants. Elle aimait tant travailler avec Landon Fremont, la séparation serait cruelle.

Pourtant, elle n'était pas heureuse. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas revu Mark Rawlins.

Peu de temps après Noël, le père du jeune homme avait eu une attaque et s'était éteint dans sa demeure de Beacon Hill, le quartier le plus luxueux de Boston. Depuis lors, Samantha n'avait rencontré Mark qu'une seule fois, brièvement, le jour où il avait confié sa clientèle au Dr Miles. Elle l'avait croisé dans le service et il s'était montré distrait. A peine avait-elle eu le temps de lui présenter ses condoléances. Les mois qui suivirent, elle chercha, à défaut de le revoir, à obtenir de ses nouvelles. Il était retourné à Boston, pour régler une succession particulièrement embrouillée. Les semaines et les mois passaient, elle se mit à désespérer de le revoir jamais.

Comme pour mettre un comble à son inquiétude, Janelle McPherson avait, elle aussi, disparu...

Un gémissement interrompit sa rêverie. Elle se précipita vers l'un des lits où reposait une jeune femme. Elle caressa un front brûlant et murmura quelques paroles apaisantes. C'était l'un des cas les plus tragiques. Elle était arrivée, l'après-midi même, au bras du mari affolé, souffrant de violentes douleurs abdominales et tremblante de fièvre. Le Dr Fremont avait d'abord diagnostiqué une appendicite, mais une hémorragie soudaine avait révélé qu'il s'agissait en réalité d'une grossesse tubaire... Ils avaient fait de leur mieux, mais en vain : l'aspersion de l'utérus avec des sels purgatifs, dans l'espoir de déloger le fœtus avait été un échec. Ces techniques d'ailleurs réussissaient rarement, et à présent la femme inconsciente attendait la mort sous le regard impuissant des médecins.

Au cours de ces six derniers mois, Samantha l'avait bien compris : la pratique de la gynécologie apportait plus de frustrations que de satisfactions. On y perdait plus de malades qu'on en sauvait. C'était la science des demi-vérités, des spéculations et des doutes. Landon

Fremont lui-même, qui, grâce à ses innovations chirurgicales, était en passe de laisser son nom dans l'histoire de la médecine, ne savait comment opérer un abdomen. Tant que l'on ne découvrirait pas une méthode, d'innombrables femmes seraient condamnées à mort pour des complications aussi simples, en apparence, qu'une grossesse tubaire.

Mildred apporta un plateau et posa les tasses sur le bureau. Il y avait aussi un cake, ce qui lui rappela qu'on était un samedi, le jour des dames patronnesses.

Samantha prit son thé en pensant une fois de plus à Janelle McPherson, qu'elle n'avait pas revue dans le service depuis Noël. Lætitia, sa jeune sœur, s'y rendait au contraire souvent. Lætitia n'était pas comme les autres. Alors que la plupart des dames charitables rôdaient dans les couloirs comme si elles se fussent aventurées dans un autre monde, traitant les infirmières et Samantha comme des domestiques, Lætitia restait d'une grande simplicité, malgré le luxe de sa toilette et sa position sociale élevée.

Mais le mois dernier, un jour que Samantha changeait les pansements d'une malade, elle avait surpris Lætitia en conversation avec le Dr Weston. A en juger par son large sourire, le jeune médecin semblait particulièrement attiré par Mlle McPherson. Samantha avait oublié cette petite scène, et n'y aurait probablement plus pensé si elle n'avait été témoin, la semaine suivante, d'un duo comparable entre la jeune fille et cette fois le Dr Sitwell. Par la suite, Samantha remarqua que Lætitia s'arrangeait toujours pour attirer l'attention des médecins et qu'elle n'avait de cesse qu'ils aient succombé à son charme juvénile. Mais savait-elle qu'elle jouait avec le feu ? La haute société protégeait ses princesses : depuis le jour de sa naissance Lætitia McPherson avait dû être surveillée sans répit par un chaperon. A l'évidence, ses visites hebdomadaires lui donnaient l'occasion de faire ses premières armes dans un jeu excitant, mais dont elle ne connaissait pas encore les règles. Samantha voyait clair dans l'attitude du Dr Sitwell ; mais Lætitia ne se doutait de rien.

— Comment va Mme Mason, docteur ? demanda Mildred.

— Je vous demande pardon ?

— Le lit numéro dix. Celle qui est entrée ce matin...

— Elle a la peau jaune, elle se gratte tout le temps et la partie supérieure de l'abdomen est douloureuse. Il y a plusieurs diagnostics

possibles. Mais je crois que nous allons suivre la règle des quatre F.

— Les quatre F ?

— Oui : *Fair, Fat, Female and Forty* (blonde, forte, femme et la quarantaine). Quand ces quatre caractères sont réunis, Mildred, vous pouvez être pratiquement sûre qu'il y a un problème de vésicule biliaire. Et Mme Mason est blonde, elle est forte, et elle a quarante ans.

— Peut-on la sauver, docteur ?

Samantha s'apprêtait à dire non quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à un homme portant haut-de-forme et cape d'opéra. Samantha reposa sa tasse sur le bureau, se leva lentement et avança presque malgré elle vers l'homme immobile sur le seuil.

— Docteur Rawlins...

— Oh, je suis content de vous trouver ! Il est si tard.

Les six mois d'absence s'évanouirent. Seule existait cette intimité nouvelle, et cette irrésistible attirance qu'elle avait éprouvée pendant la nuit de Noël.

— C'est mon tour de garde. Comment allez-vous, docteur Rawlins ? Vous nous avez beaucoup manqué...

— Vous aussi, vous m'avez beaucoup manqué. J'ai bien peur d'avoir perdu contact avec le monde entier, docteur Hargrave. J'ai passé ces derniers mois prisonnier de la vieille maison, à essayer de mettre un peu d'ordre dans l'inextricable fouillis que mon père a laissé derrière lui.

— Je suis désolée...

— Il n'y a pas de quoi. C'était un vieux tyran intraitable, qui a fait souffrir tout son entourage. Je peux vous assurer que personne n'a versé une larme. Je viens juste de rentrer. Maintenant, il va me falloir rattraper tout ce retard accumulé pendant mon absence.

— Voulez-vous prendre le thé avec nous, docteur ?

— Je ne puis hélas ! m'attarder, docteur Hargrave. Je ne suis venu que pour vous prier à dîner en famille, demain soir.

— J'accepte bien volontiers.

Il l'observa avec un sourire étrange. Pour un homme qui ne pouvait pas s'attarder, il ne semblait guère pressé.

— Votre travail avec Landon ?

— C'est merveilleux. Et c'est à vous que je le dois, docteur Rawlins.

— Mais non ! C'est vous qui l'avez gagné. Bien. Je dois vraiment partir. Une voiture viendra vous chercher à huit heures. Vous ne pouvez savoir avec quelle impatience je vais attendre ce moment.

Samantha avait entendu parler de l'immense fortune de la famille Rawlins. La somptueuse demeure de Madison Avenue rivalisait avec celle des Astor : hauts plafonds, chandeliers d'argent, tableaux de maîtres, tapis persans, rideaux de satin, et palmiers en pots – un véritable palais. Intimidée par tant de fastes, elle se laissa conduire jusqu'aux doubles portes du grand salon. Mark se tenait debout contre la cheminée, en pleine conversation avec Janelle. Celle-ci paraissait parfaitement à sa place dans ce cadre.

Un jeune homme penché sur un piano leva les yeux et cessa de jouer. Toutes les têtes se tournèrent. Quand le maître d'hôtel l'annonça, elle eut l'impression de faire son entrée sur une scène de théâtre. Mark s'avança vers elle et tous les hommes se levèrent instantanément.

— Docteur Hargrave ! Nous nous demandions ce qui vous était arrivé !

Il prit son bras et l'entraîna dans la pièce.

— Je vous prie de m'excuser, docteur Rawlins. J'ai dû m'occuper d'un malade à la dernière minute. Vous savez ce que c'est... J'espère que mon retard n'aura pas été cause...

— De rien du tout, dit gaiement le jeune homme au piano. La ponctualité est tellement ennuyeuse !

— Docteur Hargrave, je vous présente mon frère Stephen.

Les deux frères se ressemblaient à peine. Le défaut de Stephen résidait peut-être dans la trop grande perfection de ses traits et son sourire trahissait une certaine fatuité. Il baisa sa main gantée en claquant les talons.

— Stephen est de retour d'Europe, dit Mark.

On lui présenta ensuite Henry et Joseph, tous deux plus jeunes que Mark, mais plus âgés que Stephen ; sans doute la trentaine à peine. C'étaient des jeunes gens chaleureux et séduisants, mais sans cette aura de douceur et de fermeté mêlées qui faisait de Mark un être à part. Elle décela de la suffisance dans leurs manières. Leurs épouses rappelaient toutes ces femmes abîmées par plusieurs grossesses et les excès de la vie mondaine.

Ce fut enfin le tour de Lætitia, accoutrée d'une robe de velours rouge

qui ne l'avantageait guère, et celui de Janelle, moulée dans une robe de satin bleu ciel qui lui allait à ravir.

— Nous n'attendons plus que Mère, dit Mark en invitant Samantha à s'asseoir sur le sofa. Elle se réserve toujours le privilège d'apparaître en dernier.

Une soubrette tendit un plateau garni de canapés ; Samantha en cueillit un au hasard, accepta une coupe de Champagne et les conversations reprirent. Au piano, Lætitia jouait une chanson moderne dont les paroles osées contrastaient avec le caractère bourgeois de la soirée. Mark alla remplir le verre de Janelle et Stephen en profita pour prendre sa place auprès de Samantha.

— Mère refuse de laisser le *New York Herald* entrer dans cette maison, elle pense que c'est une feuille à scandales. Je ne l'en ai pas moins lu, docteur Hargrave, et je dois dire que vos exploits m'ont inspiré une grande admiration.

— Je crains que ces articles n'aient beaucoup exagéré, monsieur Rawlins.

— Mark les confirme pourtant ! Voyez-vous, je vous imaginais bien différemment. Je ne sais comment vous dire... Mais, bien différemment...

Mark conversait très sérieusement avec Janelle. Celle-ci s'exprimait posément, la tête légèrement inclinée vers lui, ses yeux bleu sombre pleins d'une étrange gravité.

Les portes à double battant s'ouvrirent et Claire Rawlins fit son apparition. Le piano se tut comme s'il avait été relié à un mécanisme de la porte et les quatre frères se levèrent d'un seul mouvement, comme des pantins. Il ne faisait aucun doute qu'on avait affaire à une femme de caractère. Tout de noir vêtue, les cheveux argent rassemblés en diadème, elle était grande et mince, et se déplaçait avec une étonnante souplesse pour une femme de son âge. Elle toisa l'assemblée à travers un face-à-main teinté de rose.

— Bonsoir à tous ! dit-elle majestueusement.

Mark fit un pas en avant.

— Mère, j'aimerais vous présenter le docteur Samantha Hargrave. Docteur Hargrave, Mme Rawlins, ma mère.

Le face-à-main s'abaissa et Samantha découvrit avec surprise des yeux noisette d'une grande douceur. C'étaient les yeux de Mark, intenses et charmeurs, dignes d'un esprit généreux et compatissant.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, madame Rawlins.

Claire hocha imperceptiblement la tête, comme si elle avait découvert une anomalie dans le comportement de sa jeune et fière invitée.

— J'ai plaisir à vous voir en notre compagnie ce soir, mademoiselle Hargrave. Mark nous présente si rarement ses confrères.

— Mère, vous laisserez-vous tenter par une coupe de Champagne ?

— Non, cela me coupe l'appétit. Je désire faire plus ample connaissance avec notre invitée.

Le ton de sa voix était sans réplique : il fallait obéir. Lætitia retourna pianoter *Rêve d'amour* pour adoucir l'atmosphère, tandis que les autres reprenaient leurs conversations.

— Vous m'intriguez beaucoup, mademoiselle. Comment et pourquoi avez-vous choisi d'étudier la médecine ?

Samantha relata ses succès et ses déconvenues comme elle avait l'habitude de le faire, mais à mesure qu'elle parlait, elle devinait que ce récit ne parvenait pas à satisfaire une telle femme. Claire Rawlins voulait en savoir davantage, comme si elle faisait passer un examen à Samantha.

Il y eut un bruit de cloche. Samantha, au bras de Stephen, suivit les autres vers la salle à manger ; on l'avait placée à la droite de Claire Rawlins et Mark ne semblait pas apprécier la disposition des couverts ; il était à l'autre bout de l'immense table, entre Janelle et Lætitia.

Le dîner fut somptueux, et Samantha se conduisit comme si elle avait l'habitude de voir se succéder douze plats différents aux noms exotiques et imprononçables. Après deux ans passés à la faculté de médecine, elle avait appris les petites ruses qui font les bonnes manières : par exemple elle buvait un peu d'eau avant chaque nouveau plat. Le temps qu'elle gagnait ainsi lui permettait de repérer entre les mains des autres les couverts qu'il convenait d'utiliser.

— Dites-moi, mademoiselle Hargrave, comment conciliez-vous votre travail et votre sens de la délicatesse et de la bienséance ?

— Quand on a la satisfaction d'avoir sauvé une vie, madame Rawlins, la bienséance paraît dérisoire.

— Je crois, Mère, que mademoiselle Hargrave préfère qu'on l'appelle docteur, dit Stephen.

— Ridicule ! Mademoiselle Hargrave est d'abord une femme, ensuite un médecin, il faut donc lui parler comme à une femme du monde. Vous en convenez, ma chère ?

— Pardonnez-moi, madame Rawlins, mais, en fait, je crois que votre fils a raison. Je préfère qu'on m'appelle docteur.

— Mais c'est contraire aux bonnes manières !

— Madame Rawlins, je suis médecin. C'est un titre que j'ai gagné, après tout.

— Mais comment les gens sauront-ils si vous êtes mariée ou célibataire puisqu'on vous appellera toujours docteur ?

— Je suppose qu'ils me le demanderont, s'ils ont vraiment envie de le savoir.

— Chère mademoiselle, dit Claire de la façon dont elle s'adressait souvent à ses belles-filles (« Ma chère Elaine, vous inviterez douze personnes à votre dîner et vous servirez du faisan »). Aucun homme du monde digne de ce nom ne songerait à vous demander à brûle-pourpoint si vous êtes ou non mariée. Beaucoup penseront donc que vous l'êtes et vous laisserez passer plus d'un bon parti. Comment, dans ces conditions, comptez-vous trouver un époux ?

A ce moment précis, par un malencontreux hasard, toutes les conversations s'arrêtèrent et Samantha se retrouva seule sous les regards des autres convives.

— Mère, supplia Mark de l'autre bout de la table, vous embarrassez le docteur Hargrave.

Samantha lui sourit, radieuse, et répliqua :

— Pas du tout, docteur Rawlins. (Puis, se tournant vers Claire.) J'apprécie le cas que vous faites de ma situation, madame, mais je puis vous assurer que ma profession ne nuit ni à ma féminité ni à mes chances de faire un mariage comme je le souhaite. J'espère seulement qu'un homme amoureux de moi sera assez franc et honnête pour me

demander si je suis mariée ou non. Je considérerais pour ma part une telle franchise comme le trait d'un caractère fort, madame Rawlins, et non comme un manquement aux conventions.

Un silence suivit. Tout le monde regardait les deux femmes ; leurs lèvres souriaient avec politesse, mais il y avait du défi dans leurs yeux. Mark semblait subjugué. Personne jusqu'à ce jour, pas même son propre père, n'avait osé tenir tête à sa mère.

Claire finit par dire sèchement :

— Mais à quelle sorte d'homme peut donc prétendre une femme médecin ?

Avant que Samantha ait pu répondre, Mark lança :

— Mais à un autre médecin, bien sûr !

Claire regardait son fils froidement ; le coup d'œil complice qu'il échangea avec Samantha ne lui échappa pas. Janelle, les yeux au plafond, se massait le poignet d'un air excédé.

— Pour ma part, je ne verrais aucun inconvénient à épouser une doctoresse, dit Stephen en se tournant vers Samantha.

Elle laissa échapper un petit rire et leva son verre.

— Les rôtis calcinés que vous servirait votre femme après chaque urgence vous feraient vite changer d'avis !

L'arrivée du canard glacé sur la table créa une bonne diversion et l'on changea prudemment de sujet. On s'indigna à propos des derniers mouvements artistiques, qui évoluaient de l'impressionnisme à quelque chose « d'encore plus absurde ». Cézanne, tous en convinrent, en donnait une horrible illustration dans son tableau intitulé *L'Estaque*. Le compte de ce barbouilleur réglé, on s'attaqua, en même temps qu'au dessert, au dernier roman d'Henry James, *Un portrait de femme*. Samantha partageait son attention entre Stephen, qui brûlait de lui plaire, et Claire qui, à l'évidence, n'en avait nullement envie. Elle tournait de temps en temps la tête vers Mark : il ne la quittait pas des yeux.

— Je pense, dit Joseph Rawlins, que la question fondamentale abordée par James est celle du libre arbitre. On donne à une jeune fille de grande intelligence le choix de vivre sa vie comme elle l'entend, mais elle commet une erreur fatale qu'elle devra payer de sa

mort.

— Tu veux dire, mon cher Joseph, reprit Claire, qu'il y a une morale à tirer de ce livre ? (Elle se tourna vers Samantha.) L'avez-vous lu, mademoiselle ?

— Hélas ! Madame, à part les traités de médecine, j'ai bien peu de temps à consacrer aux livres.

— Quel dommage !

Samantha baissa la tête en plongeant sa cuiller dans ses fraises et jeta un coup d'œil discret en direction de Mark. Elle s'attendait à recevoir un sourire, elle eut le dépit de le voir écouter religieusement les propos de Janelle. Janelle souriait, les lèvres entrouvertes sur une double rangée de dents petites et régulières, aussi éclatantes que les perles qui brillaient sur sa gorge. Sa main savamment posée sur sa poitrine attirait l'attention sur son décolleté.

— Mademoiselle Hargrave, dit Claire d'une voix tranchante, j'espère que, ce soir au moins, vous n'allez pas être appelée pour une de ces urgences...

Samantha leva les yeux.

— Je vous demande pardon ?

— Lætitia va nous réciter quelque chose pendant que nous prendrons le café. Vous verrez : elle est très émouvante dans le poème d'Edgar Poe, *Annabel Lee*. Mais ensuite, mademoiselle, je vous saurais gré de bien vouloir me consacrer quelques minutes, si cette perspective ne vous déplaît pas trop.

— Mais avec joie, madame Rawlins.

— En fait, c'est pour cela que je vous ai invitée ce soir. Je désire m'entretenir avec vous de quelque chose de très important. En tête à tête.

Samantha regarda Claire un bon moment, puis tourna vivement la tête vers la droite. Mark riait de bon cœur, Janelle rayonnait.

Samantha, gênée, reporta toute son attention sur ses fraises. Ainsi, ce n'était pas Mark qui avait tenu à ce qu'elle fût présente, mais Claire. Claire qui semblait rejeter tout ce qui touchait à Samantha et qui ne prenait même pas la peine de le cacher...

Claire avait raison. Lætitia récita son poème de la plus touchante manière, et Samantha eût sans doute été très émue si elle n'avait eu l'esprit ailleurs. Lorsque Lætitia déclama de façon pathétique, les mains croisées sur la poitrine : « Nous étions des enfants dans ce royaume près de la mer, mais nous nous aimions d'un amour qui était plus que l'amour... », elle devina, dans la pénombre, Mark qui la fixait avec une intensité inhabituelle. Comme si les vers de Poe l'avaient transfiguré, c'est un autre Mark Rawlins qui l'observait ; le gentleman cultivé cédait la place à l'homme épris.

Les applaudissements la tirèrent de ses réflexions. Stephen ravivait l'éclairage et tout le monde félicitait Lætitia. Mark s'approcha :

— Avez-vous aimé ce poème, Samantha ?

— Beaucoup...

— Pourtant, c'est si tragique.

— Il peut y avoir de la beauté dans la tragédie.

Tout le monde était debout à présent, et l'on se préparait à se diriger vers les autres pièces – les hommes vers le fumoir, les dames vers le boudoir. Seuls Mark et Samantha restaient immobiles.

— Quel est votre poème préféré, Samantha ?

— *Le prisonnier de Chillon*.

— Byron ! Encore de la tragédie !

— Et le vôtre ?

La voix impérieuse de Claire emplit la salle.

— Mademoiselle Hargrave, pouvez-vous me consacrer les quelques minutes que je vous ai demandées ?

Samantha prit place dans un fauteuil de cuir qui sentait la citronnelle, tandis que Claire versait du cognac dans deux verres de cristal. La bibliothèque était garnie de bustes de marbre : Jules César, Voltaire, Napoléon, et... dans un cadre doré au-dessus de la cheminée, la moustache avantageuse et le ventre en avant, Nicholas Rawlins, le Roi de la glace.

Claire Rawlins avala une gorgée.

— J'ai des amies de la Ligue de Tempérance qui dénoncent mon alcoolisme. Mais elles se gavent de ces fortifiants d'apothicaire qui contiennent assez d'alcool pour tuer un cheval. Même Nicholas – qu'il repose en paix ! – me faisait des remontrances.

Claire regarda le portrait.

— Il était très opposé à l'alcool, aussi étrange que cela puisse paraître pour un homme qui avait ses appétits. Il n'était pas facile à aimer, mademoiselle Hargrave, mais c'est parce que je devais constamment l'affronter que je le chérissais à ce point.

— J'ai été désolée d'apprendre son décès.

— Il n'a pas souffert. Mais maintenant, mademoiselle, passons au sujet pour lequel je vous ai fait venir. Je n'accepte guère les femmes qui ont un métier. Femmes médecins, avocats, juges, photographes... Cela m'embarrasse pour elles. Je n'aime pas qu'une femme refuse sa féminité... Cependant, je suis bien forcée de faire appel à vous précisément parce que vous êtes médecin et parce que vous êtes femme. J'ai toujours été robuste, en excellente santé, et j'ai toujours pensé qu'avec de l'exercice et une nourriture saine, on n'avait besoin ni de médecin ni de remède. Je n'ai rien à voir, croyez-moi, avec ces créatures frêles et vaporeuses que notre monde a créées et je n'ai jamais pris prétexte de mes règles, comme le font tant de femmes, pour échapper à mes responsabilités. Mais voilà qu'aujourd'hui, moi qui, de toute ma vie, n'ai jamais fait appel à un médecin, je suis bien obligée de consulter. J'ai pu apprécier chez vous ce soir bien des qualités. Je suis sûre que vous, au moins, me direz la vérité.

— La vérité sur quoi, madame ?

— Sur le temps qu'il me reste à vivre. Je veux que vous m'examiniez.

— D'abord, d'où souffrez-vous ?

— La poitrine.

— Mettez-vous sur le sofa. Mais je ne peux vous ausculter à travers vos vêtements...

— Je ne suis pas pudibonde. Soyez franche, c'est tout ce que j'exige de vous.

Quelques minutes plus tard, Samantha lui demandait :

— Depuis combien de temps avez-vous cette grosseur, madame Rawlins ?

— Quatre mois.

— Pourquoi ne pas avoir consulté un médecin ?

— Chère mademoiselle Hargrave, je ne me suis jamais déshabillée devant un autre homme que mon mari.

— C'est une vertu dangereuse, dans votre cas.

— Je sais, mademoiselle. J'ai pensé que cette grosseur s'en irait d'elle-même. Quel est votre verdict ?

La protubérance avait la taille d'une mandarine ; elle était dure et exsudait une substance brunâtre. Il y en avait d'autres, plus petites, sous l'aisselle.

— Alors ? Combien de temps ?

La vieille dame ragrafait son corsage. Elle avait, avec ses vêtements, retrouvé toute sa brusquerie.

— Cela dépend... balbutia Samantha.

Claire Rawlins la toisa :

— Vous aurais-je surestimée ? Vous êtes bien comme les autres : vous avez peur de faire du mal. Ou plutôt, vous en avez honte. La lâcheté... Je veux la vérité ! Je l'exige !

— Il vous reste quelques mois, madame. Je suis désolée.

— Ce n'est pas assez. Mon mari vient juste de mourir. Mes enfants ne peuvent pas encore se passer de moi. J'ai tant de choses à mettre en ordre. Il me faut un an.

— Cela ne dépend pas de moi.

Samantha se sentait vide, écrasée par sa responsabilité, toute sa capacité de réflexion obnubilée par un dicton qui circulait dans les troupes de la guerre de Sécession : « Qu'importe de mourir aujourd'hui ou demain, mais tout le monde préfère mourir demain. »

Mme Rawlins, à vrai dire, semblait moins affectée qu'elle :

— Autre chose, mademoiselle Hargrave. Je ne veux finir ma vie qu'entière. Ma sœur aussi est morte d'un cancer du sein. Elle avait subi une opération qui l'a prolongée un peu, il est vrai, mais on lui avait retiré tant de muscles qu'un de ses bras pendait le long de son corps et que son épaule lui arrivait presque à la poitrine. Elle était atrocement mutilée et souffrait constamment. Je ne veux pas d'un petit supplément de vie dans de telles conditions.

— Mark est-il au courant ?

Elle fit non de la main, comme si elles n'étaient en train de discuter que d'une bagatelle. Mais derrière cette attitude enjouée, la femme prise au piège criait à l'aide.

— Si j'étais allée trouver Mark, il n'aurait pas pu garder son sang-froid. Nous avons, lui et moi... une relation privilégiée. Je ne veux pas qu'il sache, mademoiselle Hargrave ; cela lui briserait le cœur. Personne ne doit savoir. Je désire garder le secret jusqu'au bout.

Elles revinrent à leurs sièges et Claire leva son verre.

— *Brumaire*, dit-elle d'une voix calme, le cognac favori de mon mari. Nicholas était un tyran, vous le savez. Personne n'a versé une larme à sa mort. Je crains même que Joseph et Henry ne se soient secrètement réjouis de son décès. Personne ne le regrette, c'est certain. Je me demande comment ma mort sera accueillie... Je n'en ai pas peur, mademoiselle Hargrave. Tout simplement, je ne suis pas prête...

Sa voix se brisa et Samantha se précipita, lui prit la main. Elle songeait : « Je suis en train de me voir, comme dans un miroir, telle que je serai plus tard. Quand j'aurai son âge, aurai-je ainsi la force de lutter pour conserver ma dignité alors que tout m'accablera ? Qu'avez-vous donc sacrifié, madame Rawlins, pour vous dresser ainsi contre l'évidence, seule et fière ? Comment avez-vous pu vous offrir à l'homme que vous aimiez, tout en gardant une telle personnalité ? »

— J'aimerais beaucoup que nous restions assises un moment, mademoiselle Hargrave...

— Bien sûr.

— Dites-moi, devrai-je souffrir beaucoup ?

Mark était assis face à Samantha, dans la voiture qui les berçait de son roulis. Il contemplait son visage que la lueur des réverbères illuminait à intervalles réguliers. Depuis qu'elle était sortie de la bibliothèque,

elle semblait distraite. Mark se sentait mal à l'aise, car il savait de quoi sa mère était capable. Que s'était-il donc passé ?

— Maintenant que vous avez eu le redoutable honneur de rencontrer ma mère, votre opinion ?

— C'est une femme remarquable.

— De quoi avez-vous parlé pendant tout ce temps ?

— De choses et d'autres.

— Des secrets ?

— Des secrets de femme.

— Est-elle malade ?

— Elle m'a demandé de ne rien dévoiler de notre conversation. Je lui ai donné ma parole.

— Je vois. Un problème médical ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Mais j'ai le droit de savoir...

A cet instant, elle eut pitié de lui. Elle ne plaignait pas la mère qui faisait stoïquement face à la mort, mais le fils qui serait bientôt orphelin. Elle aurait tant voulu lui avouer la maladie de sa mère, qu'il eût le temps de s'y préparer, mais elle devait respecter l'éthique médicale. Jamais elle n'aurait pensé qu'un jour, la fidélité à sa profession et sa sincérité se seraient ainsi trouvées confrontées.

— Elle m'a demandé mon avis et je le lui ai donné, c'est tout ce que je puis vous dire.

Il réfléchit un instant, puis se contenta de cette réponse.

— Je suis heureux que vous vous soyez jointe à nous, ce soir. Grâce à vous, ce dîner n'était pas comme les autres.

Samantha détourna le regard. Mark se tenait si près d'elle, et elle le désirait tant, qu'elle doutait d'avoir le courage de lui résister si d'aventure il tentait de la prendre dans ses bras. Elle avait envie de pleurer. Pour Mark, et non pour Claire.

— Connaissez-vous ce poème, Samantha ? « La dame dort. Puisse son sommeil être profond. Que les cieux la gardent. Je prie Dieu pour qu'elle reste ainsi, étendue pour toujours, les yeux fermés, tandis que les fantômes en suaires blancs passent... » Samantha !

— Je suis désolée...

Elle écrasait les larmes qui roulaient sur sa joue. Il passa un bras sur son épaule.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il en sortant un mouchoir, je vous ai émue.

— Ce n'est pas votre faute, Mark, je suis fatiguée...

— Landon vous donne trop de travail.

Il n'était plus qu'à quelques centimètres d'elle. Ils restèrent ainsi tout le temps que dura le trajet. Mark se demandait comment une femme si forte et si indépendante pouvait aussi être vulnérable. Jamais, pour aucune femme, il n'avait éprouvé un tel désir. Il l'accompagna dans le foyer éclairé ; le portier dormait.

— Tout va bien, à présent ?

Elle acquiesça.

— Bonne nuit, Samantha.

— Bonne nuit, Mark !

Bien que l'heure fût assez avancée, la chambre du Dr Weston résonnait d'accords de banjo, entrecoupés de rires féminins. Samantha se hâta vers le fond du couloir, entra dans sa chambre et s'adossa à la porte.

L'amour n'était pas censé faire mal.

Puis un pas retentit dans le couloir et quelqu'un frappa doucement à sa porte. Pensant qu'il s'agissait d'un confrère ivre en mal de compagnie, elle ouvrit sèchement et se retrouva en face de Mark.

— En voilà assez, Samantha, je vous aime !

Il l'attira contre lui et elle fondit en larmes dans ses bras. Lorsqu'il couvrit sa bouche de ses lèvres, elle l'enlaça avec une telle ardeur qu'il en fut étonné.

— Dieu ! que je vous aime, répéta-t-il. Je vous aime...

C'était la première fois qu'il prononçait ce mot. Bien sûr, il avait connu des femmes – mais jamais l'amour, pas même avec Janelle. Ce sentiment lui était étranger, peut-être parce que rien qui y ressemblât n'avait existé entre ses parents. Il s'arracha à son étreinte, prenant soudain conscience de son attitude, de son abandon.

— Pardonnez-moi. Etre ainsi entré dans votre chambre...

— Vous regrettez ?

— Non, Samantha. Je veux vous épouser.

Elle le considéra avec étonnement.

— Ne me répondez pas tout de suite. Promettez-moi seulement d'y réfléchir.

Elle l'attira contre elle et se leva sur la pointe des pieds pour lui donner un baiser. Lorsqu'il commença à dégrafer sa robe, elle l'y aida.

— C'est trop injuste, Landon. Les malades meurent les uns après les autres et nous les regardons agoniser, les bras croisés... Landon Fremont ne répondit pas. Ce thème revenait chaque jour dans leurs conversations. Toutes les patientes atteintes de grossesse tubaire mouraient sans exception.

— Une petite incision, reprit Samantha, une petite ligature, puis il n'y aurait plus qu'à retirer le fœtus et à recoudre la plaie ! Si nous trouvions le moyen d'y parvenir, pensez aux milliers de vies que nous pourrions sauver ! Toutes ces infections de l'appendice, de la vésicule biliaire, de l'utérus...

Il la considéra sans mot dire. Elle connaissait sa réponse : l'hémorragie. L'hémorragie, qui tuait tant de femmes.

— Landon, il doit exister un moyen de contrôler l'hémorragie. Nous devons nous atteler à cette tâche et tant pis si...

La porte de la salle à manger s'ouvrit et Mark Rawlins apparut dans l'encadrement. Samantha rougit, comme chaque fois. Cela faisait trois mois que durait leur liaison.

Il salua les rares confrères qui se tenaient toujours à table et se dirigea vers Samantha et Landon Fremont.

— Bonjour, chers confrères, dit-il en s'asseyant, je ne vous dérange pas, j'espère ?

— Mais non, mon cher Mark.

— De quoi parliez-vous donc avec cet air si absorbé ?

— Toujours la même chose, les opérations de l'abdomen. (Il consulta sa montre.) Je me demande si nous y arriverons un jour.

— Hum... J'ai la faiblesse d'y croire. Halsted affirme qu'il a connu quelque succès avec sa nouvelle pince.

— J'ai assisté à l'une de ses opérations si théâtrales. C'était une vésicule biliaire. Il devait y avoir une cinquantaine de pinces sur la plaie. Halsted n'avait plus de place pour travailler. Il lui a fallu plus d'une heure.

— Une heure entière pour une simple opération ?

— Plus de temps qu'il n'en faut pour expirer, en effet. Bon. Je ferais bien d'aller m'occuper de Mme O'Riley. Voilà deux jours qu'elle est en travail. J'ai bien peur de devoir pratiquer une césarienne.

— Je vous rejoins après mon thé, dit Samantha.

Landon Fremont s'éloigna. Mark se retourna vers Samantha.

— Comment vous portez-vous ce matin, docteur Hargrave ?

— Très bien, docteur, et vous-même ?

Trois mois plus tôt, ils avaient eu une discussion animée : Mark voulait escalader la cathédrale St Patrick et proclamer urbi et orbi leurs fiançailles. Mais Samantha avait insisté pour que leur liaison demeurât secrète. L'hôpital était régi par des lois très strictes et elle ne désirait nullement se voir refuser son certificat d'internat un mois avant la fin de la période réglementaire. La charte de St. Brigid stipulait que les employées devaient rester célibataires, et refuser les avances d'éventuels soupirants pendant la durée de leur engagement. Quelques semaines auparavant, une infirmière, pourtant irréprochable du point de vue professionnel, avait été renvoyée, parce qu'elle s'était fiancée.

Après leur première nuit d'amour, ils cessèrent de prendre des risques. Ils se voyaient dans la plus grande discrétion une fois par semaine, chez Mark, dans la Cinquante-deuxième Rue ; ni Claire Rawlins ni Janelle McPherson ne devaient apprendre leur projet de mariage.

Ils se turent lorsque la serveuse apporta le jus d'orange et le café de Mark. Il commanda des œufs et la jeune fille retourna à la cuisine.

— Eh bien, docteur Hargrave, vous êtes toute rouge ! s'écria Mark.

Quelles découvertes insensées ils avaient faites dans les bras l'un de l'autre ! Ils semblaient avoir été créés pour s'unir, corps et âme. Ils ne connaissaient aucune restriction, aucune limite dans leurs étreintes. Et quand ils ne s'abandonnaient pas, ils construisaient leur avenir avec solennité, choisissant le quartier où Samantha ouvrirait son cabinet, l'hôpital où elle travaillerait, l'endroit où ils vivraient, la façon dont ils élèveraient leurs enfants. Joshua avait vu juste : Mark Rawlins était le mari rêvé pour Samantha.

Au cours des trois derniers mois, Samantha avait rencontré Claire à plusieurs reprises, et leur amitié s'était approfondie. Claire lui parlait du passé, du défi que constituait autrefois sa vie avec Nicholas Rawlins, un homme débordant d'autorité, d'énergie, et de ses quatre fils dont elle désirait faire des hommes indépendants et brillants ; mais seul Mark trouvait vraiment grâce à ses yeux.

La condition des femmes était l'un de ses sujets de prédilection. « Pour une femme, affirmait-elle, il n'existe qu'une carrière possible : celle d'épouse et de mère. La femme doit être aux côtés de l'homme, pas dressée contre lui. »

Tandis que Mark finissait son petit déjeuner, Samantha songeait : « Encore un mois. Quatre semaines et j'obtiendrai mon certificat... » Elle remarqua la gravité inhabituelle de son compagnon.

— Qu'y a-t-il. Mark ?

— Je crains d'avoir une mauvaise nouvelle à t'annoncer, Samantha. St Luke m'envoie à Londres, la semaine prochaine. Je dois y représenter la direction à un congrès.

— On ne peut pas envoyer quelqu'un d'autre ?

— C'est aussi important pour moi que pour l'hôpital. En ce moment, je ne suis qu'un membre du personnel. Si je me débrouille bien, je pourrai obtenir mon propre service.

Samantha haussa les épaules, résignée : ce n'était pas la première fois que leurs carrières respectives empiétaient sur leur vie privée. Ils devraient s'y habituer.

— Je comprends, mon amour, dit-elle à voix basse. Combien de temps seras-tu parti ?

— Trois semaines. On a déjà retenu mon billet. Je prendrai *l'Excalibur* jusqu'à Bristol. Si le temps le permet, je serai de retour pour la première semaine d'octobre. Quelques jours avant la cérémonie de remise des certificats.

— Je serai de tout cœur avec toi.

— Moi, mon cœur restera ici.

— Quatre semaines...

— Une éternité. Samantha... Marions-nous maintenant, avant mon départ.

— Ta mère ne le supporterait pas. Elle attend le jour de ton mariage avec tant d'impatience, et elle a prévu une réception plus somptueuse que celles des Astor. Nous ne pouvons pas la priver de cela, Mark.

— Mère peut tout supporter, tu sais. Sa résistance est étonnante.

— Non, Mark. Dans quatre semaines, nous serons libres.

— Samantha. Je me demande si je ne vais pas me réveiller un jour pour découvrir que tu n'étais qu'un rêve.

Elle s'efforça d'adopter un ton désinvolte :

— Je ferais mieux d'aller voir ce que devient Landon. Nous avons quatre parturientes, ce matin ! Si vous voulez bien me permettre, docteur Rawlins...

— Cette nuit ? souffla-t-il.

— Cette nuit ! murmura-t-elle.

Samantha aperçut le sourire charmeur de la jeune Lætitia. Elle tenait un bouquet de roses dans les bras.

— J'ai apporté des linges pour les pansements, Docteur Hargrave. Maman ne s'en sert plus, mais ils sont encore en excellent état.

— Remerciez bien votre mère de notre part, Lætitia.

— Et pour qui les roses ?

— Pour Mme Murphy, Laetitia. Cela lui fera tant plaisir.

La vieille Mme Murphy avait été admise dans le service la semaine précédente, pour des douleurs aiguës à l'estomac. C'était une femme simple, qui ne savait pas ce qu'était un stéthoscope. Le jour où Samantha l'avait posé sur sa poitrine, Mme Murphy avait soupiré :

— Je me sens déjà mieux !

Laetitia s'approcha du lit numéro 7, laissant Samantha songeuse. Depuis peu, la petite McPherson lui donnait bien du souci.

Samantha se souvenait du dernier dîner chez les Rawlins. Elle était

allée aux cuisines chercher les ustensiles dont elle avait besoin pour injecter à Claire une dose de morphine ; en parcourant le labyrinthe des couloirs de la vieille demeure, elle avait surpris Stephen Rawlins et Laetitia enlacés.

Samantha avait rapporté l'épisode à Mark, et Mark avait tancé Stephen. Mais cela n'avait en rien modifié le comportement de Laetitia, que Samantha soupçonnait d'entretenir des relations avec plus d'un galant. A commencer par le Dr Weston, dont le visage devenait cramoisi chaque fois qu'il croisait la jeune fille. Samantha pensa à Mark. « Est-ce que nous nous trahissons ainsi, de mille façons insignifiantes ? Je devrais parler à Laetitia. Elle ne sait pas avec quoi elle joue. »

En réalité, Laetitia McPherson connaissait fort bien les risques qu'elle encourait. Elle avait très tôt découvert le plaisir, avec un cousin du nom de Will. Depuis lors, il lui semblait que c'était la seule chose qui comptât dans la vie. Elle ne jouait que médiocrement du piano, cousait mal, peignait des tableaux sans intérêt. Les hommes étaient sa seule passion.

Pour elle, la moitié du plaisir résidait dans le danger d'être découverte. La perspective d'être mariée et de dormir chaque nuit avec le même homme lui paraissait bien fade : celle qu'on la surprît sur le fait l'excitait. Quant au risque de se retrouver enceinte, elle l'avait prévenu en se rendant, sur les conseils d'une amie, chez une dame de Greenwich Village. Celle-ci lui avait vendu une solution « protectrice » qu'on devait appliquer avec une éponge avant chaque rapport.

Samantha ne savait rien de tout cela. Laetitia, à première vue, n'était qu'une jeune fille souriante, fraîche et innocente. Les hommes eux-mêmes, enchantés par son côté enfantin, croyaient tous être le premier à découvrir ses charmes.

— Docteur Hargrave !

Du fond du couloir, le Dr Weston faisait de grands gestes.

— Pourriez-vous venir immédiatement ? On a besoin de vous.

Au service des urgences régnait un indescriptible chaos. Les corps jonchaient le sol, les infirmières couraient en tout sens et les médecins remontaient leurs manches. Un accident venait de se produire à un croisement, provoqué par un cheval emballé. Il y avait eu des morts. Les blessés avaient été acheminés vers St. Brigid.

— Par ici, docteur ! cria Jake.

Il était en train d'aider un policier à calmer un homme dont la jambe avait été sectionnée par la roue d'une charrette. Samantha ordonna qu'on lui enlève sa veste, puis lui administra une dose de morphine. Alors qu'il commençait à s'apaiser, elle examina sa jambe. Elle avait été coupée net au niveau du genou, et le policier avait pansé le moignon avec des chiffons. Samantha retira doucement le tissu maculé de sang ; le moignon était dur comme de la pierre, comme gelé. En voyant son expression de surprise, le policier expliqua :

— C'est un truc que j'ai appris quand j'étais infirmier dans l'armée. Je me suis servi dans un des véhicules de l'accident qui était un chariot de glace.

Samantha reporta son attention sur la jambe sectionnée et constata que l'hémorragie avait été arrêtée net. Mais à mesure que la chaleur de la pièce réchauffait la blessure, les vaisseaux se dilataient et la chair commençait à rosir. Il n'y avait pas de doute que le blessé guérirait. Il avait perdu si peu de sang.

— De la glace, songea-t-elle. De la glace...

C'était une journée d'octobre. Les feuilles mortes jonchaient les trottoirs, rouge et ocre, comme si les couleurs du couchant s'étaient répandues sur toutes les mes de la ville. L'air sec et froid sentait la fumée. Déjà une odeur d'hiver...

Samantha était épuisée, mais, comme le crépuscule annonçait la fin de son service, elle se sentit gagnée par une vitalité nouvelle : une lettre l'attendait au premier étage. Une lettre de Mark !

Elle lui dédia en secret un sourire. L'*Excalibur* avait quitté Bristol la veille, il serait de retour dans une semaine. Mildred apparut.

— Docteur Hargrave, je suis désolé, mais le Dr Weston pense qu'il a un cas pour vous.

— J'arrive, Mildred.

Le Dr Weston était penché sur une jeune personne assise sur une chaise.

— Qu'y a-t-il, docteur Weston ?

Il l'entraîna plus loin.

— La famille prétend que c'est une crise d'appendicite, mais je n'y crois guère. Elle a une hémorragie vaginale, oui...

Samantha se retourna vers la jeune fille. C'était Laetitia McPherson.

Elle avait la tête penchée de l'autre côté, les yeux fermés et les joues brûlantes.

— Portons-la sur la table. Etait-elle consciente lorsqu'on nous l'a amenée ?

— Oui. Elle se serait plainte toute la journée de nausées et, peu après midi, elle aurait ressenti une douleur insupportable dans le bassin, après quoi elle s'est évanouie. C'est le médecin de famille qui a recommandé de la transporter ici.

— Où est-il ?

— Dans le foyer, avec la mère et la sœur.

Samantha releva les jupes de la malade et lui palpa l'abdomen. Le Dr Weston semblait effondré. Laetitia lui avait sans doute accordé des faveurs plus importantes que Samantha ne le pensait. Il craignait qu'elle ne fût enceinte.

— C'est une grossesse extra-utérine, et il vient de se produire une rupture.

Mme Knight entra à ce moment.

— Madame Knight, faites préparer la salle d'opération. J'aurai besoin de toutes les lampes que vous trouverez. Autre chose. Savez-vous s'il y a de la glace aux cuisines ?

L'infirmière, surprise, répondit par l'affirmative et s'éloigna sans un mot de plus.

— Opérer ! s'exclama le Dr Weston, vous n'êtes pas sérieuse ?

— Je compte sur vous pour l'éther, docteur. Voudriez-vous également envoyer quelqu'un chez le Dr Fremont ? J'aurai besoin de son aide.

Samantha se rendit au foyer. Janelle McPherson vint à sa rencontre. La femme qui l'accompagnait demeura assise.

— Pouvons-nous nous asseoir, mademoiselle McPherson ? J'ai une chose pénible à vous apprendre.

— Je préfère rester debout, docteur Hargrave. Que se passe-t-il ?

— Laetitia doit être opérée de toute urgence.

— Opérée ? Depuis quand opère-t-on les appendicites ?

— Asseyons-nous, je vous en prie. Laetitia n'a pas une crise d'appendicite, mais une grossesse extra-utérine. Il faut l'opérer sur-le-champ.

— Que dites-vous ?

Samantha voulut la réconforter d'un geste de la main, mais Janelle recula vivement.

— Laetitia est enceinte. Je suis désolée. L'œuf s'est greffé dans la muqueuse tubaire, il s'est développé et la rupture a entraîné une hémorragie abdominale. Il nous reste très peu de temps.

— Comment osez-vous ?

— Je vous demande pardon ?

— Comment osez-vous porter une telle accusation contre ma sœur ?

— Ce n'est qu'une constatation, mademoiselle McPherson, je vous le jure. Si je n'opère pas immédiatement...

— Vous n'opérerez pas ma sœur !

C'est là qu'intervint un vieillard à l'air têtue, le médecin de famille.

— J'ai fait le diagnostic moi même. Cette jeune fille a une crise d'appendicite.

Samantha évalua rapidement la situation. Le vieux docteur Grimes était de ces médecins dont le rôle consiste essentiellement à tenir la main du malade, lui prescrire des pilules en sucre, écouter les jérémiades des dames de la Cinquième Avenue et prononcer des phrases solennelles tout en prélevant des honoraires astronomiques.

— Je crains de ne pas être arrivée au même diagnostic que vous, docteur, dit Samantha, sur ses gardes. Une appendicite ne provoquerait pas d'hémorragie.

— Mais il est évident que cette jeune fille a ses règles.

— Cher monsieur, on peut clairement sentir la masse, quand on palpe l'abdomen ; et la douleur vient du côté gauche.

— Cela n'indique quand même pas la grossesse, madame, et même si cela était le cas, la chirurgie n'y ferait rien.

— Ni les sangsues, cher monsieur.

Samantha lut dans le visage déconfit du médecin la détresse de celui qui découvre que le monde a changé. Le Dr Grimes appartenait à une espèce en voie de disparition – et elle venait de le lui signifier.

— Mademoiselle McPherson, je comprends à quel point tout cela vous blesse, mais il n'en reste pas moins que Laetitia est dans un état alarmant, et qui empire de minute en minute. Si nous n'opérons pas immédiatement, elle ne passera pas la nuit.

— Docteur Hargrave, il est absolument impossible que ma petite sœur soit enceinte. Ce que vous suggérez est ignoble. Ternir à jamais la

réputation d'une jeune fille innocente pour les besoins de votre carrière... Je vous interdis d'utiliser ma sœur pour ce genre de publicité. Si vous avez besoin de réclame pour les journaux, prenez quelqu'un d'autre !

Samantha regarda la femme triste qui se tenait assise derrière Janelle. Un instant, Samantha espéra qu'elle trouverait la force de s'opposer à la tyrannie de sa fille aînée ; car Mme McPherson devait connaître la vérité depuis longtemps, et soupçonner Laetitia de se livrer à des jeux dangereux. Pourtant, elle se tint coite.

Janelle poursuivit, arrogante :

— Ne touchez pas à ma sœur, docteur Hargrave ! Je vous poursuivrais en justice pour tentative de meurtre !

Samantha retourna au service des urgences. Le Dr Weston prenait le pouls de Laetitia.

— Est-ce que Landon est arrivé ?

— Pas encore. Elle est en état de choc, docteur. Que dit la famille ?

— Ils ne m'ont pas donné l'autorisation d'opérer.

— Hum. C'est aussi bien. Elle n'est pas en état d'être opérée, de route façon.

— Je ne suis pas d'accord, docteur.

— Mais personne n'a jamais tenté cela ! Lui ouvrir le ventre pour une grossesse extra-utérine ! Autant la tuer tout de suite !

Comme Samantha s'apprêtait à répondre, Laetitia poussa un gémissement et sa tête roula sur l'oreiller. Elle murmura :

— Où suis-je ?

— Bonjour, Laetitia. Vous êtes à St Brigid. Tout va bien se passer.

— Je suis en train de mourir...

— Mais non, bien sûr... Il faut vous opérer, Laetitia, et je voudrais le faire. Je vous sauverai. Mais Janelle n'est pas d'accord. Laetitia ?

— Sauvez-moi... Oh ! mon Dieu, sauvez-moi...

— Ecoutez-moi. Vous avez encore une chance si je vous opère. Vous me comprenez, Laetitia ?

— Oui... Faites... comme vous pensez, docteur Hargrave. Opérez, je vous en prie... sauvez-moi.

Landon apparut dans l'encadrement de la porte de la salle.

— Qu'est-ce que tout cela, Samantha ?

Elle lui exposa le problème.

— Vous plaisantez ?

— Je vais le faire, Landon.

— Vous la tuerez.

— Mais si nous ne faisons rien, elle mourra. J'ai une idée. Landon, cette glace...

— Samantha ! Cette fille mourra de toute façon, ne vous en mêlez pas. Ce qui compte, c'est l'endroit où elle va mourir. Si c'est dans son lit, personne ne vous en tiendra rigueur. Mais si c'est ici, on dira que vous l'avez assassinée.

— Ecoutez moi, Landon. Il est impossible de faire progresser la médecine sans prendre de risques. J'en ai assez de rester les bras croisés à regarder mourir ces femmes ! Je crois avoir trouvé le moyen d'arrêter cette hémorragie. Avec de la glace. Si ce procédé est le bon, nous pouvons lui sauver la vie. Mais nous ne le saurons jamais si nous n'essayons pas !

— Et que se passera t'il si, une fois le ventre ouvert, vous découvrez que vous avez eu tort ? Et s'il s'agit vraiment d'une appendicite ? Nous ne savons pas faire une appendicectomie. Elle mourra et vous aurez définitivement compromis votre position à St Brigid. Je ne parle pas du scandale que vous aurez causé en prétendant qu'elle était enceinte !

— Mon diagnostic est le bon, Landon, et je sais que j'ai une chance de la sauver. Mais j'ai besoin de votre aide, je ne peux pas m'en tirer seule.

« Si j'avais voulu rester à l'abri de ce genre de choses, soupira t'il, je serais devenu caissier dans une banque ! »

— Eh bien, d'accord. Nous avons déjà fait un bout de chemin ensemble, je ferais insulte à nos travaux si je ne vous soutenais pas aujourd'hui.

— Merci, Landon.

Sous la lueur du gaz, le médecin étudiait les traits crispés de Samantha. Une telle résolution l'impressionnait. « Ce sera notre condamnation ou notre consécration. Comme j'aurais aimé avoir son courage ! »

Elle posa les doigts sur l'abdomen de la malade inanimée puis abaissa le bistouri. Dans l'incision, le sang semblait affluer de toutes parts et les tampons de gaze étaient impuissants à l'étancher. Le pouls de Laetitia s'affaiblissait dangereusement. Enfin, la glace qu'on renouvelait sans cesse sur la plaie commença de faire son effet : l'hémorragie cessa...

Samantha s'essuya du revers de sa manche le front où la sueur perlait, bien que la température de la salle fût médiocre. Des extrémités de sa pince, elle désigna une masse sanguinolente :

— Voilà la trompe rompue, et là, le placenta qui sort... A présent, je vais nouer le gros ligament...

— Nous allons vers de terribles ennuis, Samantha...

Elle n'avait pas dormi de la nuit. Laetitia était encore dans le coma, mais du moins elle était en vie. L'avocat des McPherson avait déjà fait irruption dans le bureau du Dr Prince. Cela n'augurait rien de bon.

— Désolée de vous avoir entraîné dans cette aventure, Landon. Mais il le fallait...

— Sur le principe, je suis d'accord. Mais sans doute avons-nous eu tort d'agir dans la précipitation. La chirurgie expérimentale ne devrait être pratiquée que dans des conditions idéales.

— Cette jeune fille est en vie. C'est tout ce qui compte.

— Mais on nous poursuivra en justice.

— Nous n'avons rien fait de mal. Laetitia m'avait donné son autorisation.

— C'est votre parole contre la leur tant que la patiente restera dans le coma...

— Le Dr Weston me servira de témoin.

Landon Fremont savait bien que Weston avait si peur de Prince qu'il ne fallait guère compter sur lui ; mais il n'en souffla mot. Justement, le Dr Weston arrivait. Il s'éventait avec un journal plié, pour tromper sa nervosité.

— Cette fois, nous allons y avoir droit ! Que croyez-vous qu'ils vont faire ?

— Ne vous inquiétez pas, dit Landon. Vous ne faisiez que suivre des ordres.

Weston ne cilla pas. Quand Laetitia McPherson recouvrerait ses esprits, elle dénoncerait l'auteur du forfait. Et le malheureux Weston, dans son inconscience et sa vanité, pensait être le seul amant de la jeune fille.

— Comment est-elle ? demanda-t-il.

— Toujours dans le coma.

— Mais vivante, Dieu merci. Ils ne pourront plus nous poursuivre en justice quand ils auront entendu Laetitia elle-même affirmer qu'elle nous avait donné l'autorisation.

Samantha doutait que ce fût aussi simple. Il fallait tenir compte d'un facteur qu'ignoraient ses deux compagnons. La colère de Janelle n'était pas uniquement due à sa peur de voir mourir sa sœur. Ni même à l'atteinte subie par la respectabilité des McPherson. Il y avait la jalousie : car il y avait Mark. Mark et Samantha. Elle tenait sa revanche.

Le secrétaire du Dr Prince apparut soudain pour prier Weston de bien vouloir le suivre. Samantha tenta de rasséréner Landon : il ne courait aucun danger, c'était elle, et elle seule, qui ferait l'objet des attaques de Janelle. Mais le Dr Weston revint presque aussitôt et elle ne put cacher plus longtemps sa nervosité.

— Vous revenez bien vite. Je suppose qu'ils n'avaient pas beaucoup de questions à vous poser ?

— Ils ne m'en ont posé aucune. Ils sont partis. C'était très étrange. Ils étaient tous là, Mlle McPherson, son charlatan privé, deux avocats très chics et le Dr Prince. Je venais juste de m'asseoir quand Mlle McPherson a poussé un grand cri et s'est évanouie. On l'a mise sur le divan du Dr Prince et quand elle a repris connaissance, elle a affirmé ne plus être en état de continuer et a demandé qu'on la raccompagnât.

— Que lui est-il arrivé ?

— Pour autant que je puisse en juger, quand je suis entré, elle était penchée sur un journal. C'est à ce moment-là qu'elle a crié.

Landon ramassa le journal dont Weston s'éventait en arrivant et l'ouvrit en première page.

— Grand Dieu !

— Quoi ?

— Un naufrage !

Samantha se figea.

— *L'Excalibur* ! Il aurait touché un iceberg... Tous les marins et les passagers disparus. On n'a pas encore retrouvé de survivants. Seules les quelques personnes qui se trouvaient sur le pont auraient eu le

temps de mettre des chaloupes à la mer... Est-ce que Mark Rawlins ?...

Samantha s'agrippa à la table. Autour d'elle, la pièce, les silhouettes de Weston et de Landon Fremont tanguaient.

Elle sentit des bras qui la soulevaient, puis l'odeur âcre de l'ammoniac la fit suffoquer. Landon se tenait agenouillé près d'elle, un flacon de sels à la main.

— Allons, allons ! Samantha !

Elle murmura :

— Il a manqué son bateau, il est toujours en vie...

— Il faut vous reposer. Vous avez été soumise à une pression terrible, ces douze dernières heures. Je vais vous raccompagner à votre chambre.

Laetitia McPherson luttait contre la mort. Samantha la veillait presque en permanence, les yeux rivés sur le visage endormi. Elle ne mangeait que lassée par les objurgations que lui prodiguait Mildred. Chacun, à l'hôpital, croyait que le mutisme de la doctoresse était dû à l'épée de Damoclès qui pendait au-dessus de sa tête. Pour l'instant, rien de grave ne s'était produit. On attendait de savoir si la jeune fille vivrait ou non. Seul Silas Prince avait poussé un pion, notifiant officiellement son renvoi à Samantha. Légalement, elle ne faisait plus partie du personnel soignant ; elle n'en continuait pas moins à surveiller sa malade et se permettait, parfois, un bref moment de repos dans sa chambre. Tout le reste – les poursuites et l'expulsion – demeurait en suspens, jusqu'à ce que le sort eût tranché en faveur de la vie ou de la mort.

Samantha pleurait la perte de l'homme qu'elle aimait, dans la plus noire solitude. Peut-être était-ce cela le plus douloureux : taire un amour qu'elle eût voulu hurler. Son faible espoir que Mark eût manqué le bateau ou que l'article eût passé sous silence l'existence d'éventuels rescapés s'effritait à mesure que le temps passait. Au plus profond d'elle-même, elle savait qu'il était mort et une part d'elle-même était morte avec lui.

L'intensité de sa détresse redoubla quand elle découvrit ce qu'elle soupçonnait déjà : elle était enceinte.

Elle ne pouvait se confier à personne. Louisa et Luther étaient partis

dans l'Ohio pour présenter Johann à ses grands-parents. Quant à Landon Fremont, les poursuites judiciaires qu'il redoutait l'accaparaient trop pour qu'il s'occupât d'elle. A deux reprises, Samantha avait voulu se confier à Claire, mais un valet lui refusait obstinément l'accès de la vieille maison, prétextant que la famille portait le deuil et ne recevait personne. Janelle, tout de noir vêtue, vint à l'hôpital, soutenue par ses amis, pour voir sa sœur encore inconsciente. Ce fut elle qui reçut les condoléances. Jamais de sa vie Samantha ne s'était sentie plus meurtrie ni plus seule.

Le plus étrange fut que la mort de Mark la sauva du piège juridique tendu par Janelle. Si *L'Excalibur* n'avait pas sombré, celle-ci aurait mené ses poursuites à leur terme en dépit de la guérison de Laetitia – et elle aurait gagné : car Laetitia finit par recouvrer ses esprits, mais elle ne se souvenait absolument pas d'avoir demandé à Samantha de l'opérer. Néanmoins, elle était hors de danger. Tout le monde cria au miracle. Le personnel de St Brigid félicita Samantha pour sa réussite. Les McPherson se firent très discrets. Tout se passait comme si la petite n'avait jamais été malade.

Silas Prince, en revanche, continua à entretenir sa vindicte. Le jour où Laetitia sortit de l'hôpital, Samantha reçut une note de la main du directeur de l'hôpital, qui lui signifiait qu'elle pourrait être réintégrée à l'établissement si elle consentait à s'excuser publiquement du scandale qu'elle avait provoqué.

Samantha finissait à peine de faire ses valises quand on frappa à sa porte. Sa première réaction fut d'ignorer l'intrus. Elle désirait partir sur-le-champ.

Un étage plus bas, Silas Prince savourait sa vengeance. Il se souviendrait toute sa vie de ce délicieux moment au cours duquel Samantha s'était excusée afin d'obtenir son certificat. Alors Prince lui avait annoncé que la durée de son internat était prolongée. Elle n'était pas prête à assumer les responsabilités d'un vrai chirurgien ; il s'agissait d'un problème de loyauté et d'obéissance, et non de capacités. Elle n'obtiendrait son certificat que dans six mois.

Landon Fremont avait tenté de la persuader d'accepter cette proposition. En vain. Elle ne pouvait plus rester, même au prix de sa précieuse attestation. A présent, elle attendait un fiacre, entourée de ses bagages.

On continua de frapper. De guerre lasse, elle ouvrit la porte. Janelle McPherson se tenait devant elle. Elles se toisèrent un instant, puis Samantha l'invita à entrer.

— Vous partez ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Samantha n'éprouvait aucune haine envers Janelle. Leur lutte n'avait plus de sens. Et cependant, elle ne pouvait se résoudre à se confier à elle. De trop profondes blessures l'en empêchaient. Elle ne pouvait rien lui dire, et surtout pas lui expliquer la véritable raison de son départ : l'enfant de Mark, qu'elle portait. Son enfant.

— Je m'en vais, c'est tout.

Janelle lui tendit un papier.

— J'ai cru bon de vous montrer ceci. C'est le télégramme de la compagnie qui confirme que Mark faisait bien partie des passagers et qu'il est porté disparu.

— Pourquoi me montrez-vous cela ?

— Au cas où vous auriez entretenu un vague espoir. Comme moi...

Sa voix se brisa. Samantha lui rendit le télégramme.

— Merci.

— Je sais que vous l'aimiez, docteur Hargrave. Nous l'aimions toutes deux. Et je devine qu'il y avait plus entre vous qu'une simple relation professionnelle. Dans ma jalousie, je vous ai haïe.

Samantha la regardait, retenant à peine ses larmes.

— Je suppose que lorsque vous êtes entrée dans sa vie, mes chances s'en sont trouvées réduites d'autant. Vous lui apportiez une chose que je n'avais pas. Vous partagiez tout ceci... (Elle fit un grand geste qui embrassait la chambre, mais englobait aussi l'hôpital et la pratique de la médecine.) Je vous demande pardon. C'est l'une des raisons de ma présence ici. Vous avez aussi sauvé la vie de Laetitia. Elle m'a parlé de ses... manquements. Je sais tout. Merci de lui avoir sauvé la vie.

Janelle fouilla à nouveau dans son sac et en sortit un petit sac de toile qu'elle mit de force dans la main de Samantha.

— Laetitia m'a demandé de vous la donner. Elle y attache beaucoup d'importance. C'est sa façon de vous remercier.

Samantha retira le tissu. Elle découvrit une pierre bleu-vert de la taille d'un dollar d'argent.

— Laetitia l'a achetée il y a plusieurs années à des gitans. Ils lui ont dit qu'elle était vieille de plusieurs siècles et qu'elle portait chance à son propriétaire. Il y a toujours eu des superstitions attachées aux turquoises. Elles peuvent changer de couleur. D'après la légende, quand la pierre pâlit, la chance y est entrée et l'on doit la donner à quelqu'un d'autre. Laetitia l'avait dans son sac la nuit où vous l'avez opérée.

La pierre avait la couleur d'un œuf de grive. Elle était rayée en son centre et sertie d'un métal jaune.

— Laetitia insiste sur le fait que la pierre est pâle, en ce moment. Personnellement je ne m'en rends pas compte, mais ma sœur est très superstitieuse...

Samantha serra l'objet entre ses doigts.

— Remerciez-la pour moi, Janelle. Je la garderai précieusement.

Janelle regarda les valises.

— Où allez-vous ?

— Loin... En Californie. Il ne me reste que des souvenirs douloureux ici. Je prends un nouveau départ.

— Puis-je vous être utile ?

— Oui. (Elle saisit une enveloppe sur sa table de chevet.) Voudriez-vous confier ceci à Mme Rawlins ? J'ai peur qu'elle ne la reçoive pas si je l'envoie par la poste. J'ai essayé de la voir, mais sa porte m'est condamnée.

— Mme Rawlins est retournée à Boston. La mort de Mark l'a terriblement affectée. Elle est malade et garde le lit. C'est avec joie que je lui donnera votre lettre, docteur, et si je puis vous être utile autrement...

— Vous avez fait beaucoup en venant ici.

Elles s'embrassèrent brièvement et, à cet instant, Samantha se sentit très proche de cette femme qui avait été son ennemie.

Après son départ, Samantha enfila ses gants et regarda une dernière fois la chambre. Elle ignorait ce qui l'attendait en Californie : elle n'avait choisi cet État que parce qu'il était le plus éloigné. Elle ne savait qu'une chose : elle devait partir, trouver l'endroit où cicatriser ses blessures – et le pays où l'enfant de Mark pourrait naître et vivre heureux.

Le petit être qui grandissait en elle était autant que son tourment sa seule consolation : une partie de Mark serait toujours avec elle.

QUATRIEME PARTIE

SAN FRANCISCO 1886

Samantha glissa une pièce dans le tronc, alluma un cierge et le planta sur une pointe disponible. Puis, les mains croisées sous le menton, elle s'accouda au prie-Dieu, le front levé vers la statue de la Vierge. Bien qu'elle ne fût pas catholique, ses visites à la Mission lui apportaient paix et réconfort. Deux ans plus tôt, les prêtres l'avaient aidée à surmonter sa peine quand sa petite fille, Claire, était morte de la diphtérie. C'était l'anniversaire de Claire, aujourd'hui ; elle aurait eu trois ans.

Elle pleura en silence la mort de son enfant. A travers ses larmes, les flammes des chandelles s'irisaient en mille scintillements. Contre sa poitrine, elle sentit le contact rassurant de la pierre de Laetitia. Elle avait eu le loisir de l'examiner longuement. L'objet portait, au dos, une inscription dans une langue inconnue, ainsi qu'une date indéchiffrable et d'étranges hiéroglyphes. La fente du centre ressemblait un peu à la silhouette d'une femme aux bras tendus ; mais quand on la regardait sous un angle différent, on eût dit deux serpents enroulés sur un tronc d'arbre. Le bijoutier qui lui en avait fourni la chaîne avait affirmé qu'elle était très vieille et relativement précieuse ; elle pouvait provenir de la région du Sinaï. Il avait également attiré son attention sur l'originalité de la couleur. La pierre était le seul lien que Samantha entretenait avec son passé. Elle en caressait la surface polie et en ressentait toujours de l'apaisement.

Les premiers jours de son arrivée à San Francisco, Samantha s'était retrouvée seule et désespérée. Elle avait vite découvert la sérénité qu'on peut tirer de l'évocation quotidienne des souvenirs. Ses doigts frôlaient la turquoise et, par quelque mystérieux phénomène, le passé resurgissait avec un réalisme troublant. Elle se transportait en pensée à Crescent, et la voix de Freddy lui parvenait aussi distinctement que s'il se fût trouvé dans la pièce. Puis défilaient Joshua, le Dr Jones, Louisa, Mark...

En faisant sourdre ces images de sa mémoire, elle s'étonnait toujours de ce que sa vie eût été si fertile en événements. Mais maintenant, elle était totalement seule ; aucun ami, aucun parent ne la soulageait de sa présence. Samantha savait que cette situation était née de la nature même de son métier. Chaque jour, d'une façon ou d'une autre, elle se trouvait confrontée à la famille – les nouveau-nés, les couples, les vieillards. « Voilà ma vraie famille », constatait-elle amèrement. Tous les membres de la lignée Hargrave avaient disparu et, de la branche de sa mère, elle ne savait rien. Aucune tante, aucun oncle, même

éloignés, n'était venu, à la mort de Samuel, toucher sa part d'héritage. Elle était seule au monde.

Une enfant se glissa à son côté et elle la regarda, agenouillée près d'elle, les mains croisées de la même façon, le visage tourné vers la Vierge. « Non, pas entièrement seule. » Un jour, alors qu'elle revenait de sa visite annuelle à la Mission, elle avait été appelée pour porter secours à une femme dans l'un des immeubles situés derrière l'Opéra. Dans une pièce effroyablement sale, une Irlandaise accouchait une femme mourante. Dans un coin, une petite fille maigrichonne contemplait la scène, les doigts enfoncés dans la bouche. La mère et son bébé moururent, et la sage-femme refusa de s'occuper de l'orpheline. Malgré sa maigreur, le visage de celle-ci avait quelque chose d'enchanteur. La fillette pouvait avoir huit ans et s'appelait Jennifer. Samantha l'emmena chez elle, l'adopta et lui donna son nom.

Elle entendit un froissement de robe. Le frère Dominique s'arrêta devant les ombres agenouillées et leur adressa un sourire plein de bonté. Il se souvenait de la première visite de Samantha, quatre ans plus tôt. A l'époque, elle était enceinte, et venait souvent brûler un cierge pour son défunt mari, disparu en mer. Il espérait la convertir au catholicisme, mais la doctoresse restait rebelle à ses tentatives. Le frère Dominique n'insista pas davantage. La ferveur de Samantha était un gage de sa foi, et cela seul comptait à ses yeux.

Samantha caressa les boucles brunes de Jennifer ; L'enfant était sourde et ne parlait jamais, aussi Samantha n'avait-elle pu lui expliquer le sens de ce rituel. Mais la petite fille l'imitait candidement, car elle avait découvert ce dont nul autre ne se serait avisé : le visage de la statue était le même que celui de la dame agenouillée à côté d'elle. Elle savait, avec sa sagesse d'innocente, que Samantha venait parler à sa mère.

— Nous allons y aller, murmura celle-ci.

Bien que Jennifer ne pût entendre, Samantha s'obstinait à lui parler normalement.

Samantha serait volontiers restée dans l'église. Elle aimait l'encens, les statues du xviii^e siècle, les autels sculptés du Mexique. Mais ses malades l'attendaient. Elle fermait rarement son cabinet, en dehors de cette heure consacrée à la prière. Devenir le médecin des classes laborieuses de San Francisco ne fut pas chose aisée : la cité de la Porte d'Or se montrait sévère pour les émigrés en général. Alors, une femme seule et enceinte... Elle avait néanmoins réussi à louer un

appartement sur Kearny Street, et à se constituer un début de clientèle. Elle avait d'abord été en butte à bien des soupçons, car la majorité des doctresses de San Francisco n'étaient que des faiseuses d'ange, mais, peu à peu, sa réputation d'intégrité s'était propagée jusqu'aux quartiers des travailleuses et des prostituées, une clientèle qui, bien souvent, ne payait pas. Puis elle avait découvert la Mission et repris espoir. Sa clientèle s'était agrandie et elle avait acquis une certaine aisance financière. Elle avait accouché seule dans sa chambre ; le bébé avait les mêmes yeux que Mark. Quand la petite Claire, âgée d'un an à peine, avait été victime de l'épidémie de diphtérie, Samantha avait bien tenté d'inciser sa gorge pour lui permettre de respirer, mais trop tard. Elle avait enterré le bébé dans un cimetière surplombant l'océan, mais ne se rendait jamais sur la tombe. Sa fille n'était pas là-bas, mais ici, dans l'église.

Elles sortirent de la Mission par le jardin. Les murs de la chapelle blanchis à la chaux étaient couverts de fleurs de bougainvillées. Des bouquets de fuchsias et d'hibiscus fleurissaient sur les pierres tombales.

En se dirigeant vers Market Street, la main de Jenny dans la sienne, Samantha se sentit gagnée par la chaleur enivrante de l'été. Après les premières épreuves, son optimisme et son enthousiasme renaissaient. Au début, elle avait bien éprouvé le mal du pays, mais jamais au point d'envisager de retourner à New York ; elle devait aller de l'avant, connaître des jours meilleurs. Landon Fremont lui avait souvent écrit. Mais avec le temps, ses lettres s'étaient espacées. Son départ pour Vienne avait définitivement interrompu leur correspondance. Dans le même temps, Luther avait emmené Louisa et leurs deux enfants en Allemagne pour ouvrir une pharmacie à Munich. Désormais, plus rien ne la reliait à New York.

En outre, elle commençait à apprécier San Francisco. Elle songeait de moins en moins au passé, excepté les rares moments où elle s'autorisait à pleurer la mort de Mark. Par ailleurs, il ne lui semblait pas qu'une présence masculine lui fût nécessaire. Sa capacité d'aimer s'était éteinte, mais, bien sûr, elle attirait toujours l'attention des hommes et recevait de temps à autre des propositions de mariage – tantôt d'un patient reconnaissant, tantôt de commerçants du quartier. Elle avait notamment subjugué M. Finch, un pharmacien veuf...

La ville l'avait intriguée à son arrivée. Elle était composée de plusieurs quartiers à la singularité très marquée : Chinatown et ses petits habitants portant de grands chapeaux et des sortes de pyjamas, une queue de cheval nouée derrière la tête, la Barbary Coast et ses

marins ivres de rhum, Nob Hill et ses bâtisses qui ressemblaient à d'énormes gâteaux, Portsmouth et ses maisons de prostitution... San Francisco était comme la capitale d'un pays étranger. Samantha avait dû lutter pour acquérir une réputation honorable. C'était chose faite, à présent.

Elles se frayèrent un passage sur les trottoirs bondés de Kearny Street ; Samantha espérait que, pour une fois, Mme Keller, sa logeuse, ne serait pas ivre et qu'elle préparerait le dîner. Soudain, elle aperçut un attroupement sur le trottoir. Un magnifique attelage stationnait sur le bord de la chaussée, entouré par des enfants qui s'y agglutinaient comme une nuée d'insectes. Sans doute quelque visiteur pour Mlle Seagram, songea-t-elle en montant la première marche de l'escalier. Car sa voisine était une photographe, dont les affaires semblaient prospérer à en juger par ses robes et la qualité des portraits qui emplissaient sa vitrine ; mais les clients de Mlle Seagram étaient tous des hommes, ils restaient longtemps chez elle, souvent jusqu'au matin, et on n'avait jamais vu aucun d'eux quitter l'établissement avec un portrait sous le bras.

En haut de l'escalier, la camériste attendait Samantha. Non, l'attelage n'appartenait pas à un client de Mlle Seagram, mais à une mystérieuse patiente qui désirait consulter de toute urgence.

Malgré la chaleur de juillet, la visiteuse était enveloppée d'une cape de cachemire dont la capuche lui cachait le visage. On l'aida à descendre de la voiture, puis elle gravit péniblement les marches de l'escalier. Samantha la fit entrer dans son petit salon qui jouxtait la salle de pansements. La femme s'assit sur une chaise de brocart. Des mains gantées sortirent de la cape. La capuche tomba, révélant un visage jeune mais marqué par la fatigue et la souffrance. Samantha comprit immédiatement l'objet de sa visite.

— Que puis-je pour vous, madame ?

— Docteur Hargrave, j'ai déjà entretenu plusieurs médecins de mon problème de santé. Ils m'ont affirmé que c'était sans espoir. C'est ma femme de chambre qui m'a parlé de vous. Elle souffrait de crampes, au point de ne plus pouvoir sortir de son lit. Mon médecin n'a rien trouvé de mieux que de la traiter de malade imaginaire. Vous, vous l'avez guérie. Elle s'appelle Elsie Withers.

Samantha se souvenait de cette femme. Un simple curetage l'avait délivrée de ses douleurs.

— Elle m'a dit le plus grand bien de vous, docteur, aussi ai-je...

— Laissez-moi vous examiner, je vous dirai si je peux faire quelque chose.

L'examen révéla une fistule vésico-vaginale. A St Brigid, nombre de femmes avaient souffert de cette maladie, jusqu'au jour où Landon Fremont introduisit la technique de Sims. Sans elle, les patientes auraient souffert le martyre tout le reste de leur vie.

Généralement provoquée par un accouchement difficile, cette infection était une calamité. Un écoulement d'urine créait d'abord une inflammation ; puis une éruption de boutons se développait. Les malades finissaient par ne plus quitter leur lit, où elles ne pouvaient même plus s'asseoir. L'irritation gagnait enfin la région pelvienne et nombreuses étaient celles qui préféraient mettre fin à leurs jours.

La visiteuse était gravement atteinte.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a un an, à Noël dernier, en mettant ma fille au monde. Les

forceps m'ont blessée.

Samantha hocha la tête. Tant d'obstétriciens continuaient à employer les forceps pour hâter l'accouchement ! Incapables d'attendre que la nature fasse son travail, ils intervenaient pour justifier leurs honoraires.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans.

— Avez-vous eu d'autres enfants ?

— Merry était la première, et elle sera la dernière...

— Vous me dites que vous avez consulté d'autres médecins ?

— Ils m'ont tous déclaré qu'il n'y avait rien à faire. Docteur Hargrave, vous n'avez pas idée du cauchemar qu'est devenue ma vie. Je passe toute la journée chez moi, mon mari s'est installé dans une autre chambre et nous n'avons plus aucune relation. Elsie est ma seule compagne, je ne peux plus recevoir mes amies. La douleur me tient éveillée toute la nuit...

— Je crois pouvoir vous guérir, mais je devrai vous opérer.

— M'opérer... Je préférerais ne pas aller à l'hôpital, docteur, mais si c'est le seul moyen...

— J'opérerai ici, dans mon cabinet.

— Vraiment, docteur ? Et en quoi consiste l'opération ?

Samantha lui décrivit brièvement la technique que le Dr Fremont lui avait enseignée. En raison de leur caractère révolutionnaire, les méthodes du Dr Sims, si elles avaient piqué l'attention d'une poignée de praticiens, restaient inconnues du public.

— Quoi qu'il en soit, je ne peux pas vous promettre que cela réussira.

— Je prends ce risque, docteur. Quand pensez-vous pouvoir m'opérer ?

— Le plus tôt sera le mieux. Vous devrez, à cause des sutures, passer votre convalescence ici même. Comptez une dizaine de jours...

— Je vais dire à mon mari que je vais chez ma sœur à Sacramento.

(Samantha eut un mouvement de surprise.) Docteur Hargrave, mon mari ignore que je suis ici. Et s'il l'apprenait, il serait fou furieux. Pour lui, les femmes médecins sont des charlatans. Il serait persuadé que vous allez me mutiler.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— J'ai confiance en vous.

— Dans ce cas, revenez quand vous serez prête. Et demandez à Elsie de vous accompagner. Ma fille Jenny nous aidera également.

— J'ai oublié de me présenter : je m'appelle Hilary Gant.

— A bientôt, madame Gant.

— S'il m'arrivait quelque chose, docteur, j'ai laissé des instructions. Vous ne serez pas impliquée, je vous promets que personne ne saura rien.

Samantha sourit et posa la main sur l'épaule d'Hilary Gant.

— Tout se passera bien, vous verrez.

— Juste quelques gouttes, Elsie. Arrêtez, à présent, et surveillez les paupières. Si elles s'ouvrent, ajoutez d'autres gouttes.

Elsie tremblait de peur à la vue de sa maîtresse endormie. Elle maintint néanmoins la fiole d'éther près de son visage.

Jennifer secondait Samantha. Elle retenait tout ce que sa mère adoptive lui enseignait. Après une heure de travail, Samantha déclara :

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Le reste dépend du Seigneur.

Aidée d'Elsie, elle porta la femme inconsciente dans la chambre du bas. C'était une pièce agréable, ornée de tableaux et de fleurs. Aux yeux de Samantha, le décor comptait pour une bonne convalescence. Elle passa les deux premières nuits au chevet de la malade, allongée sur un matelas, puis demanda à Elsie de la remplacer.

Hilary Gant resta neuf jours alitée, sans jamais se plaindre. Elsie s'occupait de sa toilette et de ses repas, et Samantha l'auscultait trois fois par jour. Elles n'échangeaient que peu de mots. Dans le même temps, Samantha continuait à recevoir sa clientèle et à faire ses visites

à domicile. Le soir du neuvième jour, elle retira les sutures. Le lendemain, elle déclara Hilary Gant guérie et la renvoya chez elle.

Le message arriva une semaine plus tard. C'était une invitation à venir prendre le thé, signée H. Gant, California Street, Nob Hill. Une voiture irait la chercher.

En se promenant en ville, Samantha s'était déjà arrêtée pour contempler ce palais carré entouré de pelouses, sans savoir qui pouvait y vivre. Quand elle franchit les grilles à bord de la calèche des Gant, elle admira les hauts pignons, les tourelles, la fastueuse décoration des fenêtres et les toits festonnés. Elle eut l'impression d'être invitée dans une demeure royale.

D'une certaine façon, elle ne se trompait pas. Les Gant appartenaient à l'une des familles les plus vieilles et les plus riches de San Francisco. Un domestique chinois la conduisit dans un hall orné de statues, puis les portes de la salle de réception s'ouvrirent. Quatre immenses baies laissaient entrer le soleil, dont les rayons s'irisaient sur un lustre de cristal, sur des vases de Chine et des tables incrustées de mosaïques. Au centre de ces trésors, Hilary Gant trônait, telle une reine. Elle se leva avec grâce.

Samantha ne la reconnaissait plus. Au cours de sa convalescence, pas une seule fois elle n'avait fait allusion à son milieu. Mais dans cette pièce, parmi ces fastes, elle resplendissait. Samantha remarqua sa chevelure auburn coiffée en chignon, sa robe de soie cannelle et les diamants qui pendaient à ses oreilles.

Un instant, elles se dévisagèrent. Il semblait qu'aucune barrière sociale eût le pouvoir de rompre cette complicité que Samantha sentait naître entre elles. Elles se serrèrent la main.

— Je suis si heureuse que vous ayez pu venir, lui dit Hilary avec chaleur. C'est à genoux que je devrais vous dire ma reconnaissance, docteur Hargrave.

— Vous m'embarrassez, madame Gant.

— Asseyez-vous, je vous en prie, docteur. Voulez-vous prendre le thé maintenant ?

— Hélas ! madame Gant, j'ai peur de ne pouvoir rester longtemps. J'ai confié ma fille à ma voisine. Si Mlle Seagram recevait une visite, Jenny serait obligée de sortir.

Elle accepta néanmoins la tasse en porcelaine qu'un domestique venait d'apporter.

— Votre fille... Vous devez l'avoir eue à un âge bien tendre !

— Vous me flattez, car je vous assure que je suis assez vieille pour avoir une fille de neuf ans ! En vérité je l'ai adoptée, il y a un an. J'avais une petite fille qui est morte pendant l'épidémie de diphtérie...

— Pardonnez-moi.

Il y eut un silence gêné.

— Le plaisir que j'ai à vous revoir, docteur Hargrave, a failli me faire oublier la principale raison pour laquelle je vous ai priée de venir.

Elle lui tendit une enveloppe. Samantha l'ouvrit ; c'était un chèque de mille dollars.

Son tarif, pour l'opération, n'était que de cinquante dollars. Elle voulut d'abord refuser, mais songea aux frais de scolarité de l'institution pour les sourds où elle enverrait Jenny l'année suivante. Elle se ravisa.

— Merci, madame Gant.

— Ce n'est pas assez, docteur. Si je pouvais vous donner un million, je le ferais volontiers. Vous m'avez sauvé la vie. Et vous avez sauvé mon mariage... M. Gant et moi faisons à nouveau chambre commune...

Samantha reporta son attention sur les grandes portes vitrées et contempla la baie de San Francisco. D'innombrables toits à pignons s'élevaient devant l'immense étendue de mer où flottaient de minuscules bateaux. De l'autre côté, les collines resplendissaient sous le ciel d'un bleu très pur.

Les portes coulissantes s'ouvrirent. Une gouvernante en tablier blanc apparut, tenant la main d'une enfant à cheveux roux. Hilary se leva et prit sa fille Merry dans ses bras, tandis que Samantha, souriante, se souvenait du jour où elle avait ramené Jenny chez elle. Le visage de la fillette, une fois débarbouillé, s'était révélé d'une radieuse beauté. Elle avait la peau foncée et mate, les cheveux doux comme de la soie. Samantha fut surprise par sa docilité. Mais elle ne souriait pas. A Noël, elle avait semblé embarrassée par la poupée que lui avait offerte

Samantha. Une fois, elles étaient allées sur la plage pour voir les vagues s'écraser contre les rochers de Cliff House, Jenny n'avait pas paru émerveillée, mais son esprit enregistrait tout, les mouettes, les embruns, les poissons qui jaillissaient hors de l'eau. Elle regardait le monde avec une curiosité intense. Samantha ne doutait pas qu'elle fût intelligente, mais c'est en vain qu'elle avait tenté de lui apprendre l'alphabet et l'arithmétique. L'enfant examinait les lettres et les chiffres sans réagir.

Les pleurs de la petite Merry tirèrent Samantha de sa rêverie. La gouvernante la prit dans ses bras et regagna ses appartements.

— Mon Dieu, comme les enfants sont fatigants ! dit Hilary.

Elles continuèrent à boire leur thé en silence. Malgré sa fortune, Hilary était la simplicité même. Samantha appréciait sa fraîcheur d'âme. Elle aurait aimé la connaître mieux. Mais comme il lui semblait difficile de dire : « Soyons amies » !

— Je crois que ce qu'il y avait de pire dans ma maladie, c'était le mépris des médecins à l'égard de ma personne. Vous êtes la seule femme que j'ai consultée. J'avais bien entendu parler de certaines autres, mais leurs activités me semblaient, comment dire... discutables. Pour être franche, j'avais peur de vous. Mais je ne pouvais plus supporter les remèdes que me donnait le Dr Roberts. Il me posait des sangsues et les laissait jusqu'à ce que je le supplie en pleurant de les retirer. Finalement, Elsie m'a convaincue d'aller vous voir. Et vous avez accompli un miracle.

— Le seul miracle, madame Gant, c'est que je sois une femme.

— Vous avez un don rare, docteur. Quand j'étais jeune fille, je brûlais de réussir une carrière de ce genre, mais ce désir est resté à l'état de rêve ; dans le monde où je vis, il n'y a qu'une voie tracée pour les femmes : la maison, les enfants.

La nuance de tristesse dans la voix d'Hilary donna un caractère d'intimité à leur conversation. Samantha eut le sentiment qu'elle lui confiait des secrets.

— Ne vous faites pas une fausse idée de ma vie pour autant, docteur, j'aime mon mari et je mène une existence passionnante à bien des égards. Mais parfois, quand je suis assise à regarder le brouillard dans la baie, je me demande... Mais je vous retiens, docteur.

— C'est ma fille qui m'inquiète. Elle doit m'attendre. J'aimerais

beaucoup rester un peu plus... J'ai vraiment l'impression que je pourrais passer des heures entières avec vous, madame Gant !

— Je serais également très heureuse de vous revoir. A partir d'aujourd'hui, je vous envoie toutes mes amies. L'une d'elles souffre atrocement parce qu'elle refuse de se mettre entre les mains d'un médecin. Je suis sûre qu'elle se sentirait très bien avec vous. Comme moi-même.

Elles se levèrent.

— Aimeriez-vous venir dîner dimanche ? J'ai parlé de vous à mon mari, il veut absolument vous connaître.

— Ce sera avec grand plaisir.

Le lendemain, un attelage de quatre chevaux se garait sur Kearny Street. Une femme élégante, vêtue d'une robe lie-de-vin, le visage caché sous une voilette, monta rapidement les marches du cabinet de Samantha.

A vingt-huit ans, Dahlia Mason n'avait toujours pas d'enfant. Les plus grands médecins de San Francisco avaient estimé qu'elle était stérile. C'était la guérison d'Hilary qui l'avait décidée à venir consulter Samantha.

La première chose qui surprit le docteur Hargrave, ce fut qu'aucun médecin n'avait examiné sa patiente. La seconde, que Dahlia Mason ignorait totalement les mécanismes de la conception. Elle l'ausculta et découvrit qu'elle souffrait d'une malformation de l'utérus. A l'aide d'un diagramme, elle lui expliqua comment la position de la matrice empêchait la fécondation.

— Restez sur le dos pendant au moins une demi-heure après vos rapports. Il n'y a aucune raison pour que vous n'ayez pas d'enfants.

Dahlia Mason partit avec l'impression de s'être dérangée pour rien, car Samantha ne lui avait prescrit ni pilules ni potion amère. Néanmoins, elle suivit son conseil et ne tarda pas à découvrir qu'elle était enceinte.

La nouvelle se répandit dans les cercles mondains, puis les journaux en parlèrent à leur tour. Samantha devint une célébrité. Mais plus que la guérison de Dahlia Mason, c'est le parrainage d'Hilary Gant qui la hissa, en si peu de temps, vers les hautes sphères de la bonne société de San Francisco. Grâce à Hilary avec laquelle elle s'était liée d'amitié, Samantha fut introduite dans les cercles les plus fermés de la ville.

Certains de ses membres, il est vrai, manquaient de finesse et de tact. Ils exhibaient leurs richesses avec ostentation et se vantaient de leur « foudroyante réussite ». Darius Gant, le mari d'Hilary, était, lui, une sorte de gros ours qui avait fait fortune au jeu. On devine quelle avait été la déception du père d'Hilary, l'un des notables de San Francisco, quand il avait découvert que sa fille était éprise de ce roturier millionnaire ! Il consentit pourtant à lui donner la main d'Hilary, car il admirait secrètement l'intégrité de son futur gendre. Darius détenait des actions dans tous les produits de la Californie : vin, cigares, huîtres, et, depuis peu, oranges de Los Angeles. Truculent,

généreux, il se prétendait ami des arts et cherchait à communiquer son goût pour les modes. Mais, au fond, Darius Gant gardait une mentalité de campagnard un peu rêveur.

Samantha passait plusieurs heures chaque semaine avec Hilary. Ensemble, elles se rendirent chez Isaac Magnin pour commander une nouvelle garde-robe, puis à la Cité de Paris où elles achetèrent de la lingerie fine ; chez Gump, elles portèrent leur dévolu sur un service en porcelaine, chez Shreve & Company, sur un stylo-plume et une écritoire. Quand Samantha voulut mettre un terme à ces dépenses inconsidérées, Hilary l'emmena faire des promenades à cheval dans le Golden Gate Park, puis du tir à l'arc, le nouveau sport à la mode. Elles passèrent bientôt chaque lundi ensemble, et déjeunaient dans un restaurant discret de Montgomery Street, chez Pierre.

C'est là que Samantha confia pour la première fois à sa nouvelle amie ses problèmes d'ordre professionnel.

— Vos amies, Hilary, me pressent pour que je change d'adresse. Elles disent qu'elles n'aiment pas mon quartier. Je ne les en blâme pas, mais si je déménageais, comment ma clientèle ouvrière pourrait-elle me joindre ? Si j'ouvre un cabinet dans la ville haute, ils devront payer le tramway. Je maintiens qu'il vaut mieux que vos amies viennent dans mon quartier.

— Eh bien, ne déménagez pas !

— Ce n'est pas mon seul problème. J'ai une clientèle si importante que j'arrive à peine à tout. Je dois renoncer à pratiquer beaucoup d'opérations. Je peux me débrouiller avec les plaies et les abcès, mais je suis obligée d'envoyer les cas les plus graves chez des confrères. D'ailleurs, je ne possède pas le diplôme d'interne en chirurgie...

Hilary connaissait les déconvenues de Samantha à St. Brigid. Pour elle, il ne s'agissait que d'une stupide formalité bureaucratique. Comment pouvait-on interdire l'accès des hôpitaux à un aussi brillant chirurgien ?

— Quant à l'ignorance des malades, je n'arrive pas à m'y habituer. Cela ne concerne pas seulement les milieux ouvriers, Hilary, mais aussi le vôtre. Vous seriez surprise d'apprendre combien de vos amies gardent au cou un collier d'ail pour éviter d'avoir des enfants ! Si seulement je trouvais un moyen pour les renseigner. En ce moment, je suis si débordée que je ne peux que les ausculter et leur prescrire une ordonnance.

— Ma chère Samantha, la solution est évidente...

— Et quelle est cette solution ?

— Ouvrez votre propre clinique.

— Ma propre clinique... ?

— Une clinique, voilà tout. Pour les femmes, faite par des femmes !
Vraiment, c'est si simple que je m'étonne que vous n'y ayez pas songé plus tôt ! Vous pourriez définir vos propres règles, pratiquer la chirurgie, engager qui bon vous semblerait...

— Avec des internes, des infirmières, des vaccinations gratuites, un dispensaire... Oh, Hilary, est-ce vraiment pensable ?

— Vous n'y arriverez jamais, docteur Hargrave. Ce projet n'est tout simplement pas viable.

Gérard Mason, le mari de Dahlia, était un homme très corpulent. Banquier de son état, il aimait prononcer des jugements définitifs pour signifier à ses interlocuteurs sa maîtrise du milieu financier. Pour Samantha, il ne faisait que répéter ce qu'elle avait déjà entendu de la bouche de Darius, puis de celle de Stanton Weatherbv, l'avocat des Gant. Ces trois experts avaient examiné son projet à la loupe pour finalement le condamner sans appel.

Samantha se dirigea vers l'une des baies vitrées du salon d'Hilary. Il était tard et la ville disparaissait sous le brouillard. Au loin, la sirène de Fort Point lançait sa plainte. Bien que le salon fût chauffé par un crépitant feu de cheminée, Samantha frissonnait. Son rêve s'effondrait.

Depuis leur déjeuner chez Pierre, Samantha et Hilary avaient effectué des recherches sur la structure et le fonctionnement des divers hôpitaux et cliniques de la région, puis conçu un plan de financement de leur cru. Mais les dépenses excédaient largement les recettes. Gérard Mason avait expliqué, calculs à l'appui, qu'en moins de six mois, la Clinique pour Femmes et Enfants de San Francisco serait au bord de la banqueroute.

— Personne ne placera d'argent dans une telle entreprise. Par contre, si vous faites payer vos malades, vous obtiendrez tous les crédits que vous voudrez !

— Monsieur Mason, une œuvre de bienfaisance n'est pas faite pour rapporter de l'argent. Nos financiers ne seront pas des actionnaires, mais des donateurs.

— Impossible. Même si les Crocker et les Stanford faisaient plusieurs dons, vous ne pourriez pas raisonnablement accepter qu'ils perdent de l'argent dans cette œuvre de charité. Cet hôpital est un gouffre, docteur. Votre but doit être le profit.

— Le seul profit, monsieur Mason, sera la vie humaine.

— Samantha, vous pourriez peut-être réunir assez de fonds pour ouvrir votre hôpital, intervint Darius, mais vous ne réussirez jamais à le faire fonctionner.

— Je suis sûre que c'est possible. Pour l'argent, je m'arrangerai.

— Comment ?

— Hilary et moi avons quelques idées. Des ventes de charité, des tombolas, des dîners de gala. De plus, nous entendons demander une subvention à l'État.

— Cela financera à peine un mois de fonctionnement.

— Très bien, alors nous n'aurons plus qu'à nous préoccuper des onze autres.

Darius admirait la ténacité et l'optimisme de Samantha. En privé, il lui avait un jour adressé ce qu'il croyait être le plus beau de tous les compliments : elle valait un homme. Mais son entêtement l'agaçait. De plus, elle avait entraîné sa femme. Depuis qu'elles étaient amies, Hilary se montrait aussi têtue qu'elle !

Les cinq occupants de la pièce s'assirent, perdus dans leurs pensées. Gérard Mason remuait nerveusement son verre. Il ne s'opposait pas à ce projet – depuis que Dahlia était enceinte, il éprouvait une immense reconnaissance envers Samantha –, mais celle-ci, à ses yeux, sous-estimait la valeur de l'argent. Il était le banquier, l'expert, le conseiller – elle devait l'écouter. Si seulement il pouvait la convaincre de réclamer des honoraires aux malades...

Le troisième de ces messieurs était amoureux de Samantha. Stanton Weatherby, un charmant veuf de cinquante ans, défendait les intérêts des Gant en sa qualité d'avocat. Quand sa femme était morte, quinze ans plus tôt, il avait fait la promesse de ne jamais se remarier. Jusqu'au jour où il avait rencontré Samantha...

— Quoi qu'il en soit, dit Darius, nous n'avons même pas trouvé le terrain. Toutes nos discussions sont vaines.

— Mais non, répliqua Hilary, nous en avons trouvé un !

Les trois hommes se retournèrent.

— En fait, ce n'est pas un terrain, mais un immeuble qui semble avoir été construit pour être aménagé en hôpital. Et il est bien situé, près des lignes de tramway, en plein cœur de la ville...

— Et où est cette merveille ? demanda Mason.

— Dans Kearny Street.

— Mais ou dans Kearny Street ?

— Pas très loin de Portsmouth Square.

— De quel immeuble veux-tu parler ?

— C'est la Cage Dorée.

— La Cage... Grand Dieu, s'exclama Darius, tu n'es pas sérieuse, j'espère ?

Mason rit, pensant que ces dames se moquaient d'eux ; puis, comprenant qu'elles ne plaisantaient pas, il s'assombrit :

— Avez-vous perdu l'esprit ? lança Darius.

— Ne crie pas, mon chéri. La Cage Dorée conviendra parfaitement à un hôpital. Samantha et moi avons tout examiné en détail. Le haut sera parfait pour loger les infirmières et il y a des monte-plats à tous les étages.

— Madame Gant ! Etes-vous en train de me dire que vous êtes entrées dans la place ?

— Nous n'étions pas seules, Darius. L'agent immobilier nous accompagnait.

Il frappa la cheminée du poing, ébranlant l'horloge en or.

— Mais vous devenez folles !

— Attendez un peu, dit Gérard. Si je comprends bien, mesdames, la Cage Dorée est en vente et vous l'avez visitée ?

— Oui.

— Mais, chères amies, est-ce que vous vous rendez compte... ?

— Monsieur Mason, dit calmement Samantha, nous savons qui habite cet immeuble. Mais ce qui importe, c'est qu'il soit en vente et qu'il convienne à notre projet.

— Non ! dit Darius. C'est hors de question.

— Mais, Darius chéri...

— Plus un mot, madame !

Samantha tenta de maîtriser la colère qui la gagnait. Une telle réaction était prévisible. Elles avaient retardé cet aveu aux trois hommes, qui allaient former le conseil d'administration de l'hôpital, jusqu'au moment opportun. Hilary elle-même avait d'abord été choquée par ce choix. Puis, elle s'était rendue aux raisons de Samantha. Mais les hommes, eux, ne céderaient pas.

Samantha se souvenait de la surprise de l'agent immobilier, puis de la consternation du cocher de fiacre qui les avait conduites à la Cage, de celle du portier (car l'établissement fonctionnait toujours), des hommes assis aux tables de jeu et enfin de Choppy Johnson, le propriétaire. Malgré sa réputation douteuse, celui-ci se comporta en gentleman et entreprit de leur faire visiter l'immeuble – à l'exception des chambres, consacrées au « service ». Avec un détachement de professionnelle, Samantha inspecta les lieux : les chambres des prostituées seraient parfaites pour les infirmières, et la cave ferait une excellente salle d'opération. En équipant la Cage Dorée, Choppy Johnson n'avait pas lésiné sur le confort des clients ; la maison était éclairée au gaz, une citerne assurait l'approvisionnement en eau chaude, la cuisine possédait tous les appareils dernier cri...

— Combien en veut-il ? demanda Mason. Je ne savais pas qu'il était vendeur.

— Vingt mille dollars.

— C'est assez salé !

— Le prix s'entend clientèle comprise...

— Bien sûr. Choppy Johnson répond de la fidélité de ses clients !

— Assez ! trancha Darius. Nous sommes avec des dames !

— Mais c'est d'un hôpital qu'il s'agit, mon chéri, dit Hilary.

Darius la fixa d'un air furieux. Hilary rougit.

— L'air frais conviendrait mieux à un hôpital dit Gérard. J'avais pensé au quartier de Richmond.

— Monsieur Mason, dit Samantha, un hôpital doit être situé dans un quartier facile d'accès. C'est pour cela que la Cage Dorée nous convient si bien.

— Elle a raison, Darius.

Tout le monde se tourna vers Stanton Weatherby, qui n'avait pas encore prononcé une parole. Il adressa son plus beau sourire à Samantha.

— Docteur, je crois que vous avez raison.

— Merci, cher monsieur. Si vous pouviez convaincre vos amis de...

— Il n'en est pas question ! dit Darius.

— Vous ne trouverez jamais vingt mille dollars, renchérit Mason.

— Je crois pouvoir le faire baisser à dix-huit mille.

— Je ne vois pas pourquoi. La ville regorge d'hommes d'affaires sans scrupules qui en offriraient vingt mille. Pourquoi Choppy Johnson nous ferait-il un prix ?

Samantha connaissait la réponse. Johnson était gravement malade – son teint livide le disait assez. A l'heure où il sentait la mort proche, l'idée de convertir la Cage Dorée en hôpital le rassurait...

— Nous lui avons fait part de nos intentions, et il nous a promis de nous réserver une option pendant huit jours.

— Et qu'il descendrait jusqu'à dix-huit mille ?

— Pas exactement, mais...

— Inutile d'en débattre, dit Darius. Je refuse de traiter avec Choppy Johnson, même pour la bonne cause. Je ne peux pas accepter que mon argent aille dans les poches d'un homme véreux.

— Vous êtes têtue, dit Stanton. A mon avis, c'est un bon investissement. Et je crois que le moins que nous puissions faire, c'est d'aller jeter un coup d'œil, qu'en pensez-vous ?

La réunion s'acheva quelques minutes plus tard. Stanton Weatherby offrit à Samantha de la raccompagner. Alors que le fiacre s'enfonçait dans le brouillard, il observa le médecin en silence. Chaque fois qu'il rencontrait Samantha, il l'admirait un peu plus.

— Vous semblez bien rêveuse, docteur Hargrave...

— Je vous demande pardon, monsieur Weatherby. J'attendais

tellement de cette réunion...

— N'ayez crainte, je parlerai à Darius. Entre-temps, je vous suggère de continuer à rassembler les fonds.

— Merci. C'est ce que je compte faire. Votre soutien m'est précieux.

— Puis-je vous demander si vous avez déjà vu la Victoria Regina, au Golden Gâte Park ? On dit que c'est la plus grosse fleur du monde, elle atteint un mètre cinquante de diamètre...

— Je n'en ai pas eu l'occasion, non.

— Dans ce cas, peut-être m'accorderez vous l'honneur de vous y accompagner un après midi, dimanche, par exemple ?

— Hélas ! monsieur, mes patientes sont en majorité des ouvrières, et je ne peux les examiner que le dimanche.

— Je comprends. De toute façon, docteur Hargrave, ne vous inquiétez plus pour la Cage Dorée. Je vous garantis que Darius reviendra sur sa position.

Darius Gant ne revint sur rien. Il morigéna son épouse et lui interdit même de se mêler dorénavant de cette affaire. Pour tout résultat, il obtint une grimace d'exaspération d'Hilary, qui décida de passer outre à ses recommandations.

Les deux femmes s'arrêtèrent sur le trottoir que bordait l'imposante maison de James Flood.

— Eh bien, dit Samantha en barrant un nom de sa liste, nous sommes encore loin du compte !

Hilary semblait dépitée. En trois jours, elles avaient rendu visite aux plus riches habitants de Nob Hill. La plupart refusaient tout net de participer à l'achat de l'établissement le plus décrié de San Francisco.

— Dans quatre jours, Johnson aura vendu à quelqu'un d'autre. Ah ! si je pouvais disposer de l'argent de ma dot ! Mon père m'a laissé une fortune, mais hélas ! tout est au nom de Darius.

— Nous ne pouvons pas renoncer déjà, Hilary. Allons voir Mme Elliott.

Hilary regarda la somptueuse demeure qui se dressait de l'autre côté de la rue. Telle une forteresse, le palais Elliott surplombait California

Street. Jamais Hilary n'était entrée dans ce temple entouré de silence et de mystère. Lydia Elliott avait autrefois épousé un chercheur d'or illettré, James Elliott, personnage légendaire de San Francisco, mort dans un duel sur les rives du lac Merced. Sa femme et son fils héritèrent d'une énorme quantité d'actions des chemins de fer. Le lendemain du jour du duel, Mme Elliott posa une plaque mortuaire devant sa porte ; depuis vingt-cinq ans, elle ne sortait plus de chez elle. Personne ne savait ce qu'était devenu son fils unique.

— Je doute qu'elle nous reçoive, Samantha. On dit qu'elle n'aime pas les visites.

— Essayons quand même.

En empruntant le chemin qui menait à la maison, elles eurent la désagréable impression d'être surveillées. Mais les doubles rideaux ne frémissaient pas d'un pouce. Le domaine semblait abandonné ; ni jardinier, ni attelage.

— Elle est peut être morte, murmura Hilary.

Samantha laissa retomber le heurtoir. A leur grande surprise, la porte s'ouvrit et un valet apparut sur le seuil.

— Oui ?

Hilary expliqua en quelques mots le but de leur visite et lui tendit sa carte. Elles s'assirent dans le hall, regardant disparaître le domestique qui allait porter à sa maîtresse la carte de visite sur un plateau d'argent.

Il revint peu de temps après et les conduisit à un salon de dimensions modestes, mais meublé avec goût. Mme Elliott les rejoignit aussitôt. Elle marchait en s'aidant d'une canne, et son visage ridé contrastait avec son regard vif. Sa toilette, comme sa coiffure, était démodée ; personne ne s'habillait plus ainsi depuis la guerre de Sécession. Après les présentations d'usage, elle déclara d'une voix tranchante :

— Je ne reçois que très rarement des visites, vous savez, mais c'est parce que personne ne vient plus me voir. Mon maître d'hôtel m'a dit que vous vouliez me parler d'une institution charitable ?

Hilary exposa leur projet, et Mme Elliott écouta avec attention. Mais quand elle aborda la question de l'achat de la Cage Dorée, la vieille dame changea de couleur.

— Arrêtez, dit-elle. N'allez pas plus loin. Je voudrais que vous me laissiez à présent. Charnley va vous raccompagner.

— Mais, madame Elliott...

— Madame, dit-elle en frappant le sol de sa canne, comment osez vous venir chez moi me parler de cet endroit ! Lorsque Charnley m'a indiqué le but de votre visite, je vous ai ouvert ma maison. Vous avez trahi ma bonne foi. Je désire que vous partiez sur-le-champ.

— Madame Elliott, dit vivement Samantha, nous sommes désolées de vous avoir offensée, mais la Cage Dorée nous semble si commode...

— Offensée ? cria la vieille dame. Vous venez de rouvrir une plaie et de jeter du sel dedans !

Samantha et Hilary restèrent interdites.

— Là ! dit-elle en pointant sa canne sur un portrait mural. Mon mari. Abattu par le propriétaire d'un établissement dans le genre de votre Cage Dorée. À cette époque, nous avions une milice, mais ils n'ont jamais pu faire comparaître cet homme devant un juge. Ils disaient que c'était un duel, une affaire d'honneur !

— Je suis navrée, madame Elliott.

— Navrée ? Cela ne fera pas revivre mon pauvre mari. Ni mon fils. Maintenant, je vous prie de partir.

Hilary était sur le point de sortir, Samantha la retint.

— Qu'est-il arrivé à votre fils, madame Elliott ?

La vieille femme s'effondra dans son fauteuil.

— Il y allait souvent. Ce n'était pas facile d'élever un fils toute seule, après la mort de James. Philip s'y rendait presque tous les soirs. C'est alors qu'il a rencontré cette créature qui lui a tourné la tête... C'est cette Cage Dorée qui a tué mon Philip. C'était un bon garçon, mais sans volonté. Ils lui ont appris à boire et à jouer. Puis, l'une de ces femmes a prétendu attendre un enfant de lui. Philip, se comportant en gentleman, l'a épousée. Mais elle n'attendait pas d'enfant. Elle a dépensé son argent et s'est sauvée avec un autre. Philip, fou de chagrin, s'est tiré une balle dans la tête.

— Nous sommes désolées de vous avoir dérangée...

— Madame Elliott, dit Samantha, pensez-vous qu'il y ait une chance de venger votre fils ?

— Allez-vous-en, je vous prie. Le passé est le passé. Vous n'y changerez rien.

— Je le sais bien, mais si nous achetons la Cage Dorée et que nous la transformions en hôpital, nous ferons en sorte que de tels drames ne se reproduisent plus.

— Je ne veux rien savoir. Je ne donnerai pas d'argent au propriétaire de ce lieu de débauche.

Elle se leva et tira sur le cordon de la cloche.

— Vous avez réveillé de douloureux souvenirs. A l'avenir, je ferai plus attention aux personnes à qui j'ouvre ma porte.

— Madame Elliott, si nous n'achetons pas la Cage Dorée, ce sera un autre Choppy Johnson qui le fera, et d'autres Philip Elliott connaîtront le sort de votre fils. Vous avez l'occasion de débarrasser San Francisco d'un mal qui le défigure depuis longtemps. N'est-ce pas une juste entreprise que de prendre en main une maison où l'on profite des femmes pour la transformer en un établissement où on les guérit ?

— Quittez ma maison sur le-champ !

Dans l'allée, Hilary fit part à Samantha de ses scrupules.

— Nous n'aurions pas dû aller si loin, cette pauvre vieille aurait pu avoir une attaque.

Samantha contemplait la baie.

— Il doit y avoir un moyen de lui faire entendre raison.

— Samantha, oublions la Cage Dorée. Nous trouverons un autre immeuble. Peut-être devrions-nous suivre les conseils de Mason et construire à Richmond.

Mais Samantha n'était pas femme à renoncer. Sitôt entrée dans la salle de danse, elle avait imaginé la maternité ; dans les chambres du haut, elle voyait déjà l'ameublement du personnel soignant. Et à l'extérieur, à la place de l'enseigne qui promettait les hôtesse les plus belles et les plus soumises de la ville, une sobre plaque indiquant : Clinique de San Francisco pour Femmes et Enfants.

— Madame Gant !

Hilary et Samantha se retournèrent. Une camériste descendait l'allée en courant. Elle arriva à leur hauteur à bout de souffle, et tendit une enveloppe.

— Madame m'a demandé de vous remettre ceci.

Hilary ouvrit l'enveloppe. Elle contenait un chèque de dix mille dollars et un message qui demandait qu'un étage de l'hôpital fût baptisé « Service Philip Elliott ».

Grâce à cet argent, elles purent acheter les murs, mais les fonds pour l'équipement, l'ameublement et les salaires faisaient encore défaut.

Darius venait de partir à Los Angeles pour une affaire de cargaison d'oranges qui pourrissaient dans le wagon d'un train en panne. Aussi est-ce en compagnie de Gérard Mason et de Stanton Weatherby que le financement fut discuté. Il leur fallait encore au moins dix mille dollars pour couvrir les premiers frais et permettre à l'hôpital de fonctionner pendant douze mois. Mais sur ces dix mille, ils n'en avaient que quatre.

Samantha et Hilary continuèrent donc à chercher des fonds. Comme la plupart des grandes familles n'approuvaient pas leur projet, elles se tournèrent vers leurs proches. Dahlia Mason, la première, accepta de les aider. Comme elle possédait par ailleurs un réel talent pour peindre des bouquets de violettes, elles lui confièrent la tâche de dessiner des cartes de remerciement qu'on remettrait à tous les mécènes, si humbles fussent-ils. La nature des contributions était en effet très variable : un boucher leur promettait, par exemple, une douzaine de dindes. Les cartes envahirent bientôt les foyers. On les trouvait partout dans la ville, accrochées dans les salons, les restaurants, les salles de spectacle. La mode fut bientôt de faire un cadeau à l'hôpital – une pendule, une vieille robe, quelques kilos de draps usagés – et d'afficher une carte peinte à la main par Dahlia Mason.

Quand la vogue des cartes commença de s'estomper, Samantha utilisa les colonnes d'un journal pour publier la liste des donateurs, petits ou grands, afin d'encourager les bonnes volontés. Les gens aimaient voir leur nom imprimé. De plus, pour un apport d'au moins cent dollars, chacun pouvait avoir son nom gravé sur le mur du nouveau foyer. Parmi les legs les plus appréciés, les objets de luxe tenaient une place à part, car ils apportaient l'indispensable note de

confort : tapisseries et vases à fleurs pour le quartier des infirmières, livres, et, don de Stanton Weatherby, un piano à queue destiné à la salle commune.

Tandis que les ouvriers et les femmes de ménage travaillaient jour et nuit pour donner à la Cage Dorée un nouveau visage, des attroupements se formaient sur le trottoir.

Hilary, de son côté, ne perdait jamais l'occasion d'enrichir l'équipement de l'hôpital avec une assiette, un bibelot, un vase. Et comme les ornements de l'ancien lupanar disparaissaient peu à peu, les membres de la haute bourgeoisie accoururent à leur tour.

C'est alors qu'Hilary inventa un nouveau moyen pour trouver de l'argent. Elle lança le slogan : « Financez un lit ! » Chacun était invité à payer les soins prodigués à une patiente. Mason en calcula le montant : soixante-quinze dollars par lit et par an. Dahlia accrocha des affichettes au-dessus de chaque couche, où l'on inscrirait le nom du donateur. L'idée connut un franc succès : avant même d'être pourvus de matelas, cinquante lits possédaient déjà leur parrain.

En dehors de l'organisation du Comité des Dames – un groupe d'élite, appelé à d'importantes responsabilités – Hilary s'occupait d'organiser un fastueux bal d'inauguration. Samantha, quant à elle, supervisait le travail des équipes. Elle eut maille à partir avec l'architecte, qui insistait pour que la salle de dissection fût adjacente à la salle d'opération, alors que Samantha voulait que celle-ci fût installée dans la cave.

Elle passait également beaucoup de temps à recevoir les candidats aux divers postes de l'établissement. La première employée qu'elle engagea était une ancienne pensionnaire de la Cage Dorée, une femme d'environ quarante ans que Choppy Johnson avait jusqu'alors gardée avec lui pour des raisons sentimentales. Samantha l'affecta aux cuisines. La seconde fut Charity Ziegler (« une envoyée du ciel », annonça Samantha), récemment installée dans la ville avec son mari. Ancienne infirmière en chef de l'hôpital de Buffalo, elle savait non seulement former des débutantes, mais composer et prévoir les menus des malades.

La première interne de Samantha, Willella Canby, était depuis peu diplômée de l'université de Californie. Brillante, curieuse, recommandée en haut lieu, elle ne rechignait pas à l'idée de travailler sans être payée seulement nourrie, logée et blanchie.

Lentement, l'établissement prit forme. Hilary fonda son Comité des Dames, Stanton rédigea les statuts, la municipalité envoya ses indispensables permis, Samantha réunit son personnel et en juillet 1887, un an presque jour pour jour après leur déjeuner chez Pierre, Samantha et Hilary étaient prêtes à ouvrir les portes de la Clinique de San Francisco pour Femmes et Enfants.

Le dernier ouvrier était parti, le dernier seau d'eau rangé ; les pièces sentaient la peinture fraîche et l'encaustique. Un poêle à charbon trônait à chaque étage. Au-dessus de chaque lit, un cordon pour appeler les infirmières. Les appartements du personnel soignant contenaient deux lits, un tapis, un lavabo, une armoire et un bureau. Ces chambres seraient bientôt occupées par quinze infirmières et stagiaires, sans compter les docteurs Willella Canby, Mary Bradshaw, du collège Cooper, et Hortense Lovejoy, du collège de Pennsylvanie. A l'étage du dessous, la cuisine rutilait. Dans la salle commune, les handicapés moteur disposeraient de profonds fauteuils, du piano de Stanton Weatherby, d'une cheminée et d'une bibliothèque. A l'extrémité du couloir principal se trouvaient les salles d'auscultation, le service des urgences et le bureau de Samantha. Enfin, dans le foyer, au-dessus du comptoir des admissions, une pancarte avertissait en lettres rouges : « Interdit de fumer ».

L'hôpital était vide. Samantha n'avait pu résister à l'envie d'inspecter une dernière fois les installations avant de se rendre chez les Gant. Le bal commençait à neuf heures, il lui restait juste assez de temps pour passer sa robe de soirée. Elle effleura la surface lisse de son bureau, et pensa à Mark.

Un bruit derrière elle la fit se retourner. Une femme de petite taille se tenait dans l'embrasure de la porte. Elle était pauvrement vêtue, l'air las, un châle sur les cheveux.

— C'est vous le docteur ?

— L'hôpital ouvre demain. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— C'est vous la doctoresse ? Je travaille au marché aux fleurs. Je ne pouvais pas venir avant.

— De quoi souffrez-vous ?

— J'ai de très forts maux de tête. Depuis un mois.

— Ils vous prennent souvent ?

— Une fois par jour. A midi, toujours.

— L'hôpital ouvre demain, dit doucement Samantha. Un médecin vous examinera.

La femme lui rendit son sourire et, après une sorte de révérence, elle sortit.

Samantha, les yeux clos, referma la porte derrière elle.

Demain...

Si l'on pouvait supprimer l'atmosphère pour regarder le ciel, l'on verrait les étoiles telles qu'elles sont vraiment : des points fixes de lumière froide qui ne scintillent jamais. Ainsi Jennifer regardait-elle le monde, d'une âme pure et dénuée de tout préjugé, de toute appréhension, de toute illusion.

Jennifer n'avait jamais appris à faire la part de la sincérité, de la flatterie ou du mépris ; elle ignorait que les paroles masquent les cœurs. Mais lorsque Dahlia Mason fit irruption dans la chambre de la petite Merry, au premier étage de la somptueuse demeure des Gant, Jenny, intuitivement, comprit qu'elle mentait en prononçant ces mots : « Quelle belle chambre ! Comme j'aimerais que Robert ait autant de chance que Merry ! » Car dans son regard, elle venait de lire : « Quel luxe inutile... Jamais je ne gâterai mon enfant de cette façon... »

Les lèvres étaient le centre du masque, mais les yeux seuls disaient la vérité. Bien qu'elle la sût inoffensive, Jennifer n'aimait pas Dahlia Mason. Ce n'était pas la seule personne dont elle se méfiait : d'autres, plus dangereuses, lui inspiraient un inexplicable sentiment de peur.

Lorsque, dix ans plus tôt, Meagan O'Hanrahan avait mis au monde une enfant apathique, elle la rejeta immédiatement : Jenny fut aussitôt confiée à une nourrice, puis on la tint ensuite éloignée de sa mère. Plus tard, on la considéra comme une simple d'esprit, et personne ne tenta jamais de lui parler. Elle ne sut rien de cette disposition du cœur qu'on appelle l'amour. Ne recevant rien, elle ne donnait rien. Quand Meagan O'Hanrahan mourut – il y avait de cela deux ans – Jenny ne versa pas une larme. Alors cette jeune femme au regard triste était venue la chercher.

Jennifer n'aimait pas Samantha. Mais elle avait le sens de la loyauté et l'instinct du danger. Elle n'aimait pas Samantha, non, mais elle brûlait de la reconnaissance de l'animal blessé que l'on a recueilli, nourri, protégé. Quant à la sensation de malaise qu'elle éprouvait ce soir, elle n'avait pu s'en défaire depuis qu'elle avait aperçu l'homme aux cheveux d'argent qui ne cessait d'épier sa mère adoptive. Celui-là était dangereux. Elle le savait, elle le sentait.

La fête battait son plein. Debout contre la porte de la salle de bal, Samantha salua une invitée. Mme Beauchamp était une habituée de son cabinet. Vêtue de noir comme à l'accoutumée (bien que la mort de

son mari remontât à vingt ans), elle serra très fort la main de Samantha.

— Chère amie, vous ne savez pas le plaisir que j'ai à être ici ce soir !

Samantha sourit. Elle avait déjà serré quelque deux cents mains, mais il fallait laisser croire à Mme Beauchamp qu'elle était la première. Samantha se sentait fourbue, mais étrangement exaltée. Tout le monde était venu fêter l'ouverture de l'hôpital. Ses efforts avaient enfin abouti. Elle aperçut Hilary, de l'autre côté de la grande salle. Enceinte de quatre mois, Hilary ne cherchait nullement à le cacher, ce qui ne manquait pas d'indigner certains invités. Elle supervisait la soirée comme s'il se fût agi d'un simple thé, dirigeant l'armée des serviteurs, murmurant un mot aimable à chaque invité.

Mme Beauchamp, pendant ce temps, pérorait.

— N'aurait-on pas mieux fait de donner aux uniformes des infirmières une couleur sombre, plutôt que ce bleu ciel ?

— Un hôpital est un endroit assez triste, madame Beauchamp. Les couleurs vives peuvent égayer les malades, et quand on se sent bien, le corps guérit plus vite, ne pensez-vous pas ?

— Mais si, bien sûr !

A son haleine, Samantha devina que Mme Beauchamp avait encore ingurgité une dose de l'« Élixir du Dr Morton »... Elle consultait régulièrement Samantha pour des varices et, bien qu'elle tînt généralement compte de l'avis de son médecin, elle refusait obstinément de renoncer à sa potion quotidienne à base d'opium. Cela l'aidait à « supporter ses jours de bile ». En outre, le flacon n'était-il pas en vente dans toutes les pharmacies ? A ses yeux, les toxicomanes ne pouvaient appartenir qu'aux classes laborieuses. Si une lingère prenait une cuiller d'« Élixir du Dr Morton », c'était une droguée ; mais quand une femme du monde en absorbait chaque jour, c'était naturellement à des fins thérapeutiques. Elle fouilla la salle du regard, curieuse des célébrités annoncées.

M et Mme Charles Havens firent ensuite leur entrée, aussi peu discrète que possible : ces généreux mécènes n'avaient-ils pas financé la salle d'opération ? Contrairement à Mme Beauchamp, Mme Havens avait cessé d'ingérer la solution du Dr Fowler quand elle avait appris qu'elle contenait de l'arsenic...

Les Havens s'avancèrent pour saluer la princesse Liliuokalani

d'Hawaï. Oubliant ses scrupules, l'élite de San Francisco honorait de sa présence Samantha et Hilary. Parmi les dignitaires étrangers, les politiciens et autres notables, on pouvait voir les Crocker, les Stanford, les De Young... On dégustait du vin de Champagne en parlant de mines d'argent, de chevaux, et de combats de coqs. Les hommes portaient des costumes à queue de pie et les femmes des robes festonnées de dentelle de Smyrne. Samantha les comparait aux personnes qu'elle avait rencontrées au bal des Astor. Mais, cette fois, elle tenait le rôle de l'hôtesse. Et Mark n'était plus là.

Plusieurs invités prenaient l'air dans le jardin, et conversaient à la lueur des lampes à gaz. Pour le gala, Hilary avait engagé les meilleurs cuisiniers de San Francisco. Un serveur s'approcha de Samantha avec un plateau où s'entrechoquaient plats et coupes. Elle refusa en souriant. Elle n'avait pas bu de Champagne depuis son dernier dîner chez Mark...

Elle s'assit sur un banc, à l'écart de la foule. « Il aurait dû être là, avec moi, ce soir... » songea-t-elle.

— Je vous prie de m'excuser, docteur Hargrave. J'attendais le moment propice. Ai-je bien choisi ?

— Le moment pour quoi, monsieur ?

— Pour vous présenter mes respects. Quand je suis arrivé, tout à l'heure, il y avait tant de monde autour de vous ! Je préfère les tête-à-tête. Warren Dunwich, votre serviteur, madame...

L'homme était trop élégant pour être natif de San Francisco, mais son accent était de la côte ouest. Il devait avoir la cinquantaine, et ses cheveux argent, loin de le vieillir, renforçaient plutôt l'impression de vigueur et de force qui émanait de sa personne.

— Enchantée de vous connaître, monsieur Dunwich. Vous êtes de San Francisco ?

Il eut un sourire étrangement froid. Séduisant, il l'était certes, mais d'une manière sévère, presque rude.

— Oui et non. Je considère, en effet, que cette ville est la mienne, mais je voyage beaucoup. Voulez-vous que nous fassions un tour de jardin ?

Elle prit son bras.

— Je participe à de nombreuses entreprises, mais j'aimerais surtout que vous me parliez de la vôtre et de la fondatrice que vous êtes.

Hilary était avec Lily Hitchcock, lorsqu'elle vit Samantha revenir au bras de l'étranger. Et Samantha riait, comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. Hilary ne parvenait pas à se souvenir du nom de cet homme. Sans doute un membre du club de Darius. Ce personnage hautain lui laissait une impression désagréable...

Elle se fraya un chemin jusqu'à eux et surprit en passant quelques bribes de conversation. La controverse faisait toujours rage : fallait-il oui ou non admettre à l'hôpital les femmes d'une moralité douteuse ? Elle haussa les épaules. Ils pouvaient discuter tout leur soûl, Samantha ne reviendrait jamais sur sa décision. Certains mécènes avaient tenté de lui imposer des conditions (que l'hôpital par exemple n'admît ni prostituées, ni personnes atteintes de maladies vénériennes, d'autres avaient refusé qu'on y soignât Chinoises et Mexicaines). Samantha leur renvoya leur argent : l'hôpital accepterait toutes les femmes.

Samantha fit les présentations.

— Si je ne me trompe, cher monsieur, vous êtes membre du club de mon mari ? Je suis enchantée de faire votre connaissance. Aurai-je l'occasion d'être présentée à Mme Dunwich ?

Samantha lui envoya un coup d'œil noir, mais Hilary l'ignora.

— Ma femme n'est plus de ce monde, madame, dit M. Dunwich. Elle est morte il y a huit ans.

Après un silence gêné, la conversation reprit sur un ton plus enjoué :

— Comptez-vous rester longtemps à San Francisco ?

— Je vis en ce moment à Marin, mais je descends très souvent en ville.

— Dans ce cas, aurai-je le plaisir de vous avoir à dîner à la maison...

— Ma chère Hilary, je crois que Darius te cherche, dit Samantha. A cet instant, un grondement s'éleva du sol. On entendit un bruit de cristal brisé. L'orchestre s'arrêta, toutes les conversations cessèrent. Puis il y eut un soupir de soulagement dans l'assistance, suivi de rires nerveux. Comme les conversations reprenaient, Hilary se tourna vers Samantha.

— Dieu du ciel, c'était un...

La secousse, cette fois, ébranla la maison, la projetant au sol. Samantha vacilla, Dunwich trébucha. Les samovars, les seaux à Champagne tombèrent, éclaboussant les invités. Des femmes hurlaient, des hommes se ruaient vers les portes. Très vite, cependant tout redevint normal. On se releva. Chacun savait – l'instinct, l'habitude – qu'il n'y aurait pas d'autre secousse ce jour-là.

— Les enfants ! cria Samantha.

Elle courut vers l'escalier, bientôt rejointe par plusieurs femmes. Merry hurlait dans les bras de la nourrice, tandis que Robert se réfugiait dans les jupes de sa mère. Jennifer était assise dans un coin, les yeux grands ouverts, le visage sans expression. Samantha se mit à genoux.

— Est-ce que tu vas bien, ma chérie ?

Elle examina les pupilles de Jenny, son teint, chercha des signes de choc ou de peur, mais n'en trouva pas. Elle semblait indifférente. Samantha caressa ses cheveux.

— Tout va bien, ma chérie, c'était juste une petite secousse. A ce moment, Jenny leva la tête, fixant quelque chose derrière Samantha, qui lut la frayeur dans les yeux de sa fille. Warren Dunwich venait d'entrer dans la chambre...

— Elle refuse de respirer, docteur. Samantha posa le stérilisateur.

— Encore un peu, dit-elle en surveillant l'infirmière qui faisait tomber des gouttes d'éther sur le masque. La patiente remua sous les draps, puis s'apaisa.

— Cela devrait suffire.

La plupart des médecins utilisaient le phénol pour l'asepsie, mais Samantha avait constaté que l'acide phénique provoquait parfois des irritations sur les tissus délicats. Elle avait lu des articles traitant des nouvelles techniques de stérilisation – la vapeur, en particulier – et après quelques expériences, elle avait inventé son propre stérilisateur. L'appareil suscita bien des commentaires. Jusqu'à ce qu'on s'aperçût que le taux d'infection à la Clinique pour Femmes et Enfants était très en dessous de la moyenne nationale.

En posant les instruments brûlants dans la cuvette, Samantha remarqua que les portes en verre de l'armoire étaient couvertes de buée. Elle essuya les vitres avec soin.

Cette armoire avait une grande valeur à ses yeux. Les instruments de Joshua étaient rangés sur les étagères. Sans doute ne s'en servirait-elle jamais plus, car elle en possédait de plus modernes. Mais pour elle, ils représentaient l'avenir, le progrès. Dans l'étuve, les instruments les plus récents brillaient de leur éclat métallique. A mesure que la théorie des germes se répandait, les médecins abandonnaient les manches en os ou en bois gravé, car on ne pouvait les stériliser. Mais Samantha conservait ceux de Joshua comme des reliques sacrées.

Aux étages supérieurs, les membres du Comité des Dames passaient entre les lits, saluant gaiement les malades ; Samantha les entendait chanter tandis qu'elles parcouraient les couloirs, distribuant du lait et des gâteaux. On était à la veille de Noël ; dehors, le soleil brillait dans l'air glacé. L'hôpital bourdonnait d'activité. Samantha n'avait pas connu un jour de repos depuis l'ouverture, cinq mois plus tôt. Le lendemain du bal, en arrivant avec les nouveaux médecins, elle avait trouvé une foule qui faisait tranquillement la queue devant la porte close, et depuis ce jour, tous les lits étaient occupés.

Mais ce succès, paradoxalement, n'augurait rien de bon ; comme l'avait prédit Mason, les dépenses occasionnées par les soins dévoraient le budget.

— Docteur Hargrave !

La patiente se débattait sous son masque.

— Encore un peu d'éther, mademoiselle Collins !

— Mais j'en ai déjà administré une forte dose !

— Vous voyez bien que cela ne suffit pas ! Versez !

La jeune fille, livide, s'exécuta, et quelques instants plus tard, la patiente dormait. Le Dr Canby entra alors dans la salle.

— Navrée d'être en retard, docteur. J'ai été appelée en visite... Oh, je vois que vous n'avez pas encore commencé.

— Elle a résisté à l'éther. Voulez-vous la surveiller un peu ?

Samantha décrocha la feuille de température et relut le dossier de Mme Cruikshank, ainsi que les rapports d'analyse. Elle ne comprenait pas la réaction de la malade.

Celle-ci recommençait à s'agiter.

— Bien. Nous allons remettre l'opération jusqu'à ce que nous ayons trouvé ce qui ne va pas.

— C'est étrange, dit le Dr Canby. Je n'ai jamais assisté à une chose pareille.

— Moi, si, dit Samantha. C'était à New York. Nous devions amputer et aucune dose d'éther ne pouvait endormir le patient assez longtemps. J'ai fini par découvrir qu'il fumait beaucoup. A l'évidence, il y a une incompatibilité entre le tabac et l'éther.

— Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— Hautement improbable. De toute façon, mademoiselle Collins, voulez-vous la surveiller jusqu'à ce qu'elle se réveille complètement ? Ensuite, vous la conduirez à son lit. Je lui parlerai plus tard.

Le Dr Canby quitta la salle d'opération en compagnie de Samantha.

— Vous devriez aller au service de pédiatrie, docteur Hargrave, pour voir ce que le Comité des Dames y a organisé !

— Que ferions-nous sans le Comité ?... J'irai tout à l'heure.

Le Dr Canby s'arrêta à la hauteur de la porte de sa chambre. Elle décida de s'y reposer un moment et de s'y rafraîchir.

Personne, dans l'hôpital, ne songeait à se plaindre de l'exiguïté des dortoirs. Refusés dans tous les autres hôpitaux en raison de leur sexe, les trois médecins considéraient leur installation dans le couloir de la salle d'opération comme un luxe. La chambre de Willella Canby contenait trois lits, et comme elles étaient de garde à tour de rôle, l'une des trois occupantes dormait toujours pendant que les autres travaillaient. La pièce d'à côté, un salon, possédait des fauteuils, un poêle à charbon et une lampe à alcool pour le thé. Willella ne s'étonna pas de la trouver vide. Le Dr Bradshaw passait Noël en famille, et le Dr Lovejoy effectuait sa tournée de visites. Willella s'approcha du lavabo et contempla son reflet dans le miroir. Mais sans plaisir, comme d'habitude. Derrière la jeune femme droite, efficace, toujours souriante que chacun appréciait, nul ne soupçonnait une âme rêveuse et tourmentée. Willella désespérait de rencontrer un jour l'homme de sa vie. Mais comment enflammer le cœur d'un soupirant avec ce visage rougeaud ? Elle enviait le Dr Hargrave. La directrice ne manquait pas d'admirateurs. Il y avait, entre autres, l'amusant M. Weatherby et l'élégant M. Dunwich. Elle ne tarderait pas à se choisir un époux, alors qu'elle, Willella, resterait vieille fille. Elle se pinça les joues et sortit avec un air stoïque. Un jour, peut-être, elle trouverait l'amour.

Samantha entra dans la grande salle. Les dames venaient de partir.

Déjà célèbre dans toute la ville, le Comité d'Hilary était bien autre chose qu'un groupe de femmes riches distribuant des bouquets de fleurs et des bibles. Elles recueillaient les enfants abandonnés et les proposaient aux familles, faisaient la lecture aux malades, écoutaient les confidences, assistaient les mourantes. Grâce à elles, la réputation de la Clinique pour Femmes et Enfants s'étendait au-delà des limites de l'État.

Pourtant, au début de l'année, l'hôpital risquait de fermer. Faute de fonds suffisants, Samantha avait déjà dû acheter le bois et le charbon à crédit. Avant la fin du mois, le boucher refuserait de livrer. Hilary, comme toujours, avait bien proposé diverses solutions, mais elle allait accoucher et gardait le lit. Dès qu'elle serait rétablie, elle réunirait à nouveau le Comité.

La porte du couloir s'ouvrit. Une infirmière chargée de draps salua Samantha et s'approcha des lits. Samantha prit soudain conscience de la faim qui la tenaillait. Elle n'avait eu le temps de prendre ni son petit

déjeuner, ni son déjeuner. Tant pis elle se rattraperait le soir ! Car ce soir, elle dînait au Coppa, avec Warren Dunwich.

Elle passait les soirées qu'elle ne consacrait pas à Jennifer en compagnie de Stanton Weatherby et de Warren Dunwich. A tour de rôle. Les deux hommes lui faisaient la cour avec zèle. Mais, le jour où Hilary demanda ce qu'elle pensait de ces messieurs, Samantha répondit sur un ton résolu :

— Ils sont charmants. Mais je ne suis pas amoureuse.

Warren Dunwich était un compagnon galant ; il ne songeait qu'à exaucer tous ses désirs. Quand Samantha lui confia son envie d'aller au Monkey Block, il accepta avec enthousiasme.

Le Monkey Block était le quartier bohème de San Francisco. On y rencontrait toutes les races qu'on pût imaginer, et l'on y savourait la cuisine italienne, basque et française. C'est là que la bonne société allait souper après une représentation à l'Opéra. Warren lui avait proposé de réveillonner chez Coppa, où ils goûteraient au fameux « poulet Portolat ». Une bouteille de Clos Vougeot arroserait le festin.

Comme d'habitude, Warren lui poserait des questions sur l'hôpital, l'écouterait avec attention, puis lui parlerait de son usine de Seattle avant de la complimenter sur sa mise. Alors Samantha s'excuserait, prendrait prétexte de Jenny qui l'attendait, de sa dure journée de travail, et lui demanderait de la raccompagner. C'était toujours ainsi que leurs soirées se déroulaient...

Stanton Weatherby, lui, était le type même du Californien de San Francisco. Il était drôle, et l'emmenait toujours dans des endroits inattendus – le parc d'attraction Woodward, le restaurant Poodle Dog... il excellait dans l'humour acide. Comme Warren, il ne pensait qu'à lui faire plaisir. Samantha l'aimait bien, un point c'est tout. Elle savait, en fait, que Mark Rawlins resterait son unique amour. Elle n'en parlait jamais mais y pensait sans cesse. En toute occasion, mille détails lui rappelaient Mark. Une patiente venait-elle la voir, elle songeait : « Mark aurait prescrit cela. » Utilisait-elle un instrument de chirurgie ? « Mark l'aurait tenu de cette façon. » Et la nuit, elle rêvait qu'il la serrait dans ses bras...

— Un nouveau malade vous attend, docteur.

L'infirmière affectée aux admissions se tenait près d'elle.

— Merci, j'y vais.

En se dirigeant vers la porte, elle passa le service en revue. Il y avait tant à faire !

Avant d'entrer dans la salle de pansements, elle consulta sa montre. Il était tard et Samantha désirait passer un peu de temps avec Jenny avant l'arrivée de Warren Dunwich. Il fallait faire vite.

La veille, Samantha avait expliqué à sa fille comment décorer l'arbre de Noël. Jenny s'en était bien sortie, mais comme toujours, elle n'avait témoigné aucune curiosité, nul émerveillement, et, lorsque Samantha avait allumé les bougies, Jenny s'était contentée de fixer l'arbre de son regard inexpressif.

Samantha avait renoncé à l'envoyer à l'école pour sourds de Berkeley. Elle espérait éveiller elle-même l'attention de Jennifer. Cependant, le temps lui manquait pour se consacrer à cette tâche. Adam Wolff, un précepteur recommandé par l'établissement, devait s'installer chez elle la semaine suivante. Il était sourd comme ses élèves.

En outre, Samantha envisageait de quitter le quartier de Kearny Street. Jennifer risquait d'y faire de mauvaises rencontres. Avec le précepteur, la maison serait de toute façon trop petite. Darius lui conseillait Pacific Height, dont les habitations étaient entourées de jardins...

Elle arriva au service des pansements.

— Bonjour, je suis le docteur Hargrave.

La jeune femme se leva aussitôt. Elle n'était guère âgée de plus de dix-sept ans. Avant de se laver les mains au lavabo, Samantha remarqua sa pâleur et sa nervosité.

— Quand je pense que c'est Noël, dit-elle en souriant. Je préférerais me trouver n'importe où plutôt que dans un hôpital, et vous ?

— Oui, docteur...

Samantha l'invita à s'asseoir.

— Eh bien, que puis-je pour vous ?

La jeune fille n'avait pas eu ses règles, et chaque matin, elle avait des nausées.

— Félicitations, madame, vous êtes enceinte.

— Je ne suis pas mariée, docteur, et je ne suis pas venue pour recevoir des félicitations.

— Alors, pourquoi êtes-vous venue ?

— Je ne veux pas de cet enfant. C'était une erreur. J'avais bu trop de gin et un ami m'a proposé de me raccompagner. Je ne suis pas une fille facile, mais...

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je voudrais que vous me débarrassiez du bébé.

— Pourquoi ne voulez-vous pas le garder ?

— Je n'aurai pas le temps de m'en occuper. Je travaille pour nourrir mon père et mes frères.

— Où travaillez-vous ?

— A la lingerie de l'Union, dans Mission Street. Quand mon patron verra que je suis enceinte, il me mettra à la porte. J'ai honte de ce que j'ai fait, docteur, mais je ne peux pas garder cet enfant.

Samantha demeura un instant silencieuse, plongée dans ses pensées.

— C'est étrange, tout se passe comme si vous étiez la providence d'une autre femme...

— Comment cela ?

— Je connais quelqu'un qui essaie en vain d'avoir un enfant depuis des années. Elle a décidé, en accord avec son mari, d'adopter un bébé. Cependant, elle veut que ce bébé lui ressemble. Or, les seuls orphelins que nous connaissons sont toujours d'origine mexicaine ou orientale. Et voilà que vous venez me voir, et que vous ressemblez de façon surprenante à cette femme. C'est pourquoi je dis que vous êtes la providence de cette femme...

— Je ne veux pas m'en débarrasser après sa naissance, mais tout de suite ! Et puis comment ferais je pour travailler avec mon gros ventre ?

— J'ai une autre idée. J'ai absolument besoin d'engager quelqu'un à la lingerie de l'hôpital. Que diriez-vous de venir travailler ici ? Vous pourriez y rester jusqu'à votre accouchement, et, de mon côté, je m'arrangerai pour que votre tâche ne soit pas trop pénible. Si vous le

désirez, vous pourrez même rester ensuite avec nous. Qu'en pensez-vous ?

La jeune fille éclata en sanglots.

— Je ne sais pas...

— Nous vous donnerons le même salaire qu'à l'Union.

— Vous parlez sérieusement ?

— Bien sûr. Vous pouvez commencer tout de suite.

— J'ai toujours rêvé de travailler ici...

Les larmes roulèrent sur ses joues brûlantes.

— Venez vous présenter le lendemain de Noël. Mme Polanski vous expliquera le travail.

— Merci, docteur !

— Vous n'êtes pas forcée de renoncer à votre enfant. Vous prendrez une décision après sa naissance...

— Ne vous inquiétez pas, docteur. Je préfère que cette femme s'en occupe. Merci de tout mon cœur. Au revoir, docteur.

— Docteur ! Docteur !

L'infirmière Hampton la rejoignit en courant.

— Un accouchement, docteur ! On n'arrive pas à sortir la femme de la voiture !

Samantha se précipita. Un fiacre était garé contre le trottoir de l'hôpital. Le cocher prononçait des paroles confuses en italien.

Elle monta dans le fiacre et s'agenouilla devant la femme étendue sur la banquette.

— Je suis le docteur Hargrave. Je vais vous aider à sortir d'ici.

— Je ne peux pas ! Oh, mon Dieu, c'est trop tard !

— Nous allons vous porter.

— Non ! hurla la femme.

Samantha se tourna vers l'infirmière.

— Allez me chercher mon stéthoscope, une couverture, des serviettes et mes instruments. Et une lampe !

— Hé ! cria le cocher. Je ne veux pas qu'elle accouche dans ma voiture.

— Fermez cette porte et laissez-nous !

Samantha examina la femme. La tête du bébé était déjà engagée. La porte s'ouvrit, l'infirmière déposa les instruments sur la banquette.

Samantha disposa les forceps et coupa la membrane d'un coup de ciseaux. Un liquide brunâtre s'en échappa. Du méconium. Ainsi ses craintes se trouvaient confirmées : le liquide amniotique contenait les premières déjections de l'enfant.

A chaque contraction, la mère poussait un cri.

— Je vais dégager votre enfant. Quand vous sentirez que je tire, poussez aussi fort que vous le pouvez.

— Laissez-moi ! Pourquoi ne m'endormez-vous pas ?

— Impossible. Il faut que vous m'aidiez.

Elle introduisit les plats du forceps dans le canal.

— Très bien. A vous de jouer, maintenant.

Samantha fit tourner la tête et libéra une épaule. Les risques de déchirement des tissus étaient grands. Elle plaça fermement ses doigts contre le périnée, tira lentement l'enfant et fit sortir l'autre épaule. Il ne respirait pas. Samantha le prit par les chevilles et donna une tape sur la plante des pieds. Elle le pinça, le gifla, en vain. Elle tenta d'ouvrir la bouche à l'aide d'une seringue. Le cœur continuait à battre, mais la poitrine refusait de se soulever.

La mère venait de s'évanouir. Aussi ne vit-elle pas le médecin poser sa bouche sur les lèvres de son enfant et tenter de le ranimer en lui insufflant de l'air dans les poumons.

La poitrine se souleva enfin. Samantha cessa de souffler. Mais tout à coup, le pouls s'arrêta. C'était fini. Elle serra le bébé contre elle et pleura en silence.

Quand Bethenia Taylor offrit à Samantha un attelage rutilant, elle ne put le refuser. Elle venait de guérir d'une hernie fémorale l'épouse du magnat des chemins de fer en recourant à la technique utilisée par Landon Fremont. La voiture était un coupé équipé de lanternes et de pneus pleins en caoutchouc qui assuraient une conduite extraordinairement douce. Hilary avait dissuadé Samantha de le vendre. Un médecin devait posséder un attelage, il n'était pas convenable qu'elle prît le tramway pour effectuer ses visites à domicile. Pourtant, Samantha se sentait soulagée quand elle laissait la voiture au garage qu'elle louait en face de chez elle.

Elle monta les marches d'un pas lourd. La perspective de passer une soirée en compagnie de Warren Dunwich ne l'enthousiasmait plus du tout. Elle eût préféré rester seule avec Jennifer. Samantha espérait toujours qu'un soir, lorsqu'elle reviendrait de l'hôpital, la fillette se jetterait dans ses bras.

Elle poussa la porte et entra dans le vestibule. Mlle People, la bonne, l'attendait.

— Comment vous sentez-vous, docteur Hargrave ? Vous semblez bien triste.

— Je suis fatiguée. Nous avons eu une journée épuisante.

Mlle People pensa : « Encore un accouchement qui a mal tourné. »

— M. Dunwich est au salon.

— Quoi ? Mais il est en avance d'une heure !

Mlle People haussa les épaules.

— Offrez-lui un brandy et dites-lui que je le rejoins dans cinq minutes.

Samantha gagna l'étage en se demandant pourquoi Warren Dunwich se manifestait à cette heure. Cela ne lui ressemblait pas. Cette intrusion l'irritait.

La mort du bébé la hantait. En dépit des progrès de la médecine, tant de nouveau-nés et de mères succombaient encore pendant l'accouchement ! Le cas de Mme Cruikshank – si rebelle à

l'anesthésie, – ne lui semblait pas moins alarmant. Samantha l'avait interrogée. Non, elle ne fumait pas ; non, elle n'absorbait pas d'alcool ; et personne, dans sa famille, ne souffrait de problèmes respiratoires. Samantha désespérait de découvrir la cause de cette étrange réaction lorsque Mme Cruikshank lui déclara :

— J'ai toujours été solide comme le roc, docteur, avec seulement un problème de kyste, et d'anémie.

— D'anémie ?

— Oui, il y a longtemps. Mais je suis guérie. C'est pour cela que je ne vous en ai pas parlé. Mon sang est pur à présent.

— Comment vous a-t-on soignée ?

— Mon médecin m'avait prescrit un fortifiant sanguin. Un pharmacien m'a recommandé le « Tonique Sanguin Johnston ». Dès que j'en ai pris, je me suis sentie mieux.

— Il y a combien de temps ?

— Dix-sept, dix-huit ans. Bien entendu, comme l'étiquette affirmait qu'en cas d'arrêt de traitement, l'anémie se déclarerait à nouveau, je n'ai jamais cessé d'en prendre.

— Cela fait dix-sept ans que vous buvez du « Tonique Johnston » ?

— Sans sauter un seul jour !

Samantha revoyait la scène. Mme Cruikshank avait sorti une fiole de sa table de chevet.

— Je ne m'en sépare jamais.

La notice promettait des cheveux plus brillants, et prétendait, sans autre indication, « guérir l'impuissance et fortifier le sang ».

— Quelle dose absorbez-vous chaque jour ?

— Il y a dix-huit ans, je me contentais d'une cuillerée matin et soir, mais j'ai dû augmenter la dose après un certain temps. Je suppose qu'on finit par s'habituer. Maintenant, je prends un verre le matin, un à midi, un autre au souper, et un dernier avant de me coucher.

— Madame Cruikshank, savez-vous que cela revient à une bouteille par jour ?

— Oui, c'est à peu près cela. Mais c'est un très bon médicament. Grâce à ça, je suis toujours en pleine forme. Quand je n'ai plus de tonique, je me sens faible, je tremble, et je suis fatiguée.

Samantha déboucha la bouteille. Une odeur de whisky s'en échappa. Mme Cruikshank était alcoolique sans le savoir. Le tabagisme et l'alcoolisme constituaient les deux grands obstacles à l'anesthésie.

En brossant ses cheveux devant son miroir, elle pensa qu'il ne suffisait pas d'offrir aux malades un centre médical de haute qualité ; encore fallait-il s'employer à combattre ce fléau : l'ignorance. Éprouvante tâche. Même chez les personnes cultivées, les préjugés régnaient en maîtres. Une semaine plus tôt, un journaliste du *Chronicle* avait vertement critiqué l'introduction du lait stérilisé dans l'hôpital, arguant que ce procédé détruisait les qualités du lait. Tant que des preuves solides ne viendraient pas corroborer la théorie des germes, la stérilisation serait considérée comme une forme de charlatanisme.

Où s'arrêtaient les responsabilités du médecin ? Plusieurs centaines de personnes s'étaient présentées à Samantha. Son rôle, elle le savait, dépassait largement le strict champ médical : il fallait éduquer, rassurer, conseiller. Chaque jour, à l'hôpital, plusieurs femmes lui demandaient que faire pour rendre l'acte sexuel moins répugnant. La plupart d'entre elles réclamaient des méthodes pour éviter de tomber enceinte. Beaucoup de maris se consolaient de leur froideur dans les bras de prostituées. Samantha savait que l'harmonie des foyers serait préservée si ces épouses pouvaient approcher leur mari sans redouter une grossesse. Moins d'abandons sur les marches de l'hôpital, moins de tentatives d'avortement, moins de femmes mourant à trente ans après avoir mis au monde une douzaine d'enfants – et sans doute moins de prostitution dans la ville. Voilà quel serait le résultat. Mais la loi interdisait l'utilisation de méthodes destinées à éviter les grossesses.

En outre, Samantha constatait chaque jour avec amertume l'ignorance des femmes en matière d'hygiène et de santé. Certaines lavaient leur vaisselle dans l'eau qui avait servi à la toilette hebdomadaire de la famille, d'autres se déformaient la poitrine avec leur corset, d'autres enfin faisaient ingurgiter des sirops à base d'opium à leurs enfants pour les calmer...

On frappa à la porte. Samantha consulta sa montre : elle réfléchissait devant son miroir depuis bientôt une heure. La bonne entra.

— Ah docteur ! Je croyais que vous vous étiez endormie.

— Je crains d'avoir perdu la notion de l'heure... J'espère que M. Dunwich n'est pas vexé.

— Il sirote son brandy dans le salon. Je lui ai dit que vous deviez vous changer. Il est très compréhensif, ce M. Dunwich.

— C'est vrai. Il faut que je me dépêche.

A cet instant, Jennifer entra. Samantha l'attira contre elle et l'enlaça.

— En arrivant de bonne heure, M. Dunwich a bouleversé notre programme de la soirée... Je ne pourrai pas passer beaucoup de temps avec toi, mon enfant. Mais je te promets que nous resterons ensemble demain. Nous ouvrirons nos cadeaux et nous irons faire une promenade... Mademoiselle People, voulez-vous dire à M. Dunwich que je descends dans cinq minutes ?

La bonne entraîna Jennifer hors de la pièce. Ni Samantha ni elle ne remarquèrent le regard tendre que la petite fille lança à sa mère adoptive, si belle avec ses cheveux noirs qui tombaient jusqu'à la taille.

Warren Dunwich consulta l'horloge, puis sa montre de gousset. Il y avait trois minutes de différence. Il referma le boîtier et le remplaça dans sa poche. L'horloge avançait, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; s'il existait une chose dont il fût fier, c'était bien de son exactitude. Il avait dû se forcer, ce soir, pour arriver en avance – mais ce manquement à la règle de la ponctualité qu'il s'imposait chaque jour lui semblait nécessaire. Quoi de plus propice aux confidences qu'une nuit de Noël ? De plus, il désirait être seul avec Samantha...

Warren Dunwich examina le salon d'un œil critique. Il jugeait déplorable qu'une femme aussi considérée que Samantha vécût dans un tel endroit. La propreté et le goût ne suffisaient pas ; il manquait le poli, le luxe. Ces derniers temps, Samantha cherchait à louer une maison dans un autre quartier. Il avait sur cette question une idée plus judicieuse : acheter la vieille demeure des Harrold et demander au médecin de la partager avec lui. Après leur mariage, bien entendu. Non qu'il fût amoureux d'elle : sa naturelle sécheresse de cœur lui interdisait de tels emportements. Mais Samantha le fascinait.

Au mois de juillet, il avait accepté l'invitation au bal organisé par Hilary et Samantha afin de renouer avec ses relations. Ses fréquents voyages d'affaires tendaient à le couper du monde. Il était sur le point de partir, lorsqu'il avait aperçu Samantha. Élégante, raffinée, elle lui inspirait le respect que l'on éprouve face à ceux qui vous résistent.

Surtout, le passé de Samantha Hargrave excitait sa curiosité. Il fallait qu'il sût tout de sa personne. Et la discrétion de la jeune femme ne faisait que l'intriguer davantage. Il savait qu'une cour ordinaire (avec soirée à l'Opéra et promenade au Golden Gate Park) serait inutile et vaine ; Il devait, au contraire, chercher à précipiter les événements. Épouser Samantha lui permettrait de l'étudier plus à loisir ! La perspective de dormir à son côté ne lui déplaisait pas...

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, monsieur Dunwich.

— C'est à moi de vous demander pardon, madame. Je crains d'avoir perturbé votre emploi du temps.

— Ce n'est rien. Asseyez-vous, je vous prie. Voulez-vous un autre verre ?

— Volontiers. Jennifer va bien ?

— Elle est toujours ma joie et ma plus grande peine.

En dépit de tentatives répétées, Warren Dunwich n'avait pas réussi à gagner l'affection de la fillette. Samantha s'étonnait toujours de la défiance de sa fille à l'égard de cet homme.

— Elle a presque onze ans et dans quelques années ce sera une jeune femme. J'ai peur pour elle. Elle n'est pas armée pour vivre dans ce monde...

Warren garda le silence. Samantha se trompait. Il savait que l'enfant avait plus de ressources qu'elle ne le croyait. En outre, il lui semblait que Jennifer voyait clair en lui, et ce sentiment lui était infiniment désagréable.

— Peut-être devriez-vous repenser à cette école spécialisée ?...

— Non, j'ai décidé de ne pas me séparer d'elle. M. Wolff, le précepteur que j'ai engagé, a déjà obtenu des succès étonnants.

— N'est-il pas sourd lui-même ?

— Oui, mais il parle comme vous et moi. Il prendra la chambre du bas. J'ai transformé mon ancienne salle de pansements en bureau pour qu'ils puissent travailler en paix. Je ne serai pas toujours là pour surveiller Jennifer. Si M. Wolff peut lui apprendre à communiquer, je lui en serai très reconnaissante.

— Je crois que cette enfant a besoin d'un tuteur. Qu'en dites-vous ?

— Je suis là, pour l'instant. Et il y a Mlle People.

— Je veux parler de quelqu'un de plus imposant, plus digne de confiance qu'une servante. Cette jeune fille a besoin d'un père...

— Hélas ! monsieur Dunwich, je n'ai jamais réussi à retrouver son père...

— Je pensais à moi...

— Que dites-vous ? Etes-vous en train de me demander en mariage ?

— Si fait.

— Vous êtes très bon, monsieur Dunwich, de vous intéresser à Jennifer...

— Je pensais plus particulièrement à vous, docteur.

— Croyez-vous que j'aie, moi aussi, besoin d'un tuteur ?

— Pas le moins du monde. Je dirais plutôt de compagnie.

— Mais je ne suis pas amoureuse de vous, monsieur Dunwich...

— Je le sais, mais je sais aussi que le mariage peut se fonder sur le respect mutuel, l'intérêt commun, l'admiration...

— Vous ignorez s'il n'y a pas d'autres hommes dans ma vie.

Samantha pensa avec émotion à cette nuit au cours de laquelle Mark l'avait demandée en mariage. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

— J'ai cinquante-deux ans, docteur Hargrave. Et plus guère d'illusions... Mais je vois que je vous ai froissée.

— Ce n'est pas de votre faute, monsieur Dunwich. Je ne suis pas rentrée de très bonne humeur. Un nouveau-né est mort, aujourd'hui, à l'hôpital. Et votre demande m'a rappelé des souvenirs douloureux.

— Je crois que j'ai eu tort, dit-il, en prenant sa main. Dans mon admiration, j'ai conçu l'espoir insensé que vous me témoigneriez un peu d'intérêt. Je crains de m'être mépris.

— Pardonnez-moi si je vous ai laissé croire que mes intentions étaient plus sérieuses...

— Réfléchirez-vous au moins à ma demande ?

— Monsieur Dunwich, je n'ai jamais envisagé de me marier. Je suis trop accaparée par mon travail pour accorder à un homme le temps et le dévouement qu'il serait en droit d'attendre de son épouse.

— Je connais les responsabilités qui sont les vôtres, et je n'ai jamais songé à vous en distraire une seconde ! Notre union ne serait pas un arrangement classique, mais plutôt une amitié, un partage affectueux d'intérêts divers. Mais pourquoi ne pas songer à avoir des enfants ?

Samantha se leva et alla se servir un brandy. Warren venait de toucher un point sensible. Elle se rappela la nuit de la naissance de Claire. Avoir un autre enfant...

La demande de Warren ne la surprenait qu'à moitié. Sans doute Stanton Weatherby ne tarderait-il pas à se déclarer à son tour. Mais le fait qu'elle ne formulât pas un refus définitif la laissait rêveuse. Pourquoi ne pouvait-elle clore la discussion ? La solitude lui pesait-elle à ce point ? Comme elle aurait aimé que la petite Claire vécût. Une nouvelle fois, le souvenir de Mark balaya ses hésitations. Elle n'eut soudain qu'un désir : que Warren Dunwich la laissât seule.

Pendant ce temps, dans le couloir, Mlle People, accompagnée de Jennifer, se dirigeait vers le salon. C'était l'heure de dire bonsoir à Samantha. Alors qu'elle s'apprêtait à frapper, elle trouva la porte grande ouverte. Elle aperçut le visiteur qui se levait subitement de son fauteuil et se précipitait vers la fenêtre. Il rejoignit Samantha, posa ses mains sur ses épaules et la regarda droit dans les yeux. Mlle People chercha à entraîner Jennifer en arrière, mais, à sa grande surprise, l'enfant émit un mouvement de résistance et se rua sur l'homme qui embrassait déjà Samantha. Warren Dunwich se retourna stupéfait :

— Mais quelle mouche l'a piquée ! s'écria-t'il.

Jennifer le frappa de ses petits poings et fondit dans les bras de sa mère. Celle-ci tenta de desserrer son étreinte, mais l'enfant s'accrochait à sa robe.

— Je suis désolée, docteur ! dit Mlle People. Nous étions venues vous dire bonsoir et la porte était ouverte...

— Jennifer ? murmura Samantha en réprimant un sanglot.

— Mais que lui a-t-il pris ?...

— Elle croyait que vous me faisiez du mal. On dirait qu'elle cherche à me parler.

Les lèvres de la fillette remuaient. Ses yeux ne quittaient pas la bouche de Samantha, comme si elle essayait de reproduire les sons qui en sortaient. Warren Dunwich vit la petite main toucher la joue de Samantha. Les doigts suivaient le tracé des larmes, puis elle faisait le même geste sur sa propre joue.

— Elle a envie de pleurer, dit Samantha. Vas-y, Jenny, pleure...

Et comme les larmes roulaient plus abondantes sur le visage de Samantha, la fillette les reporta sur ses yeux.

— Samantha...

— Partez, Warren, je vous en prie. Jennifer a peur de vous. Il vaut mieux que nous arrêtions de nous voir.

Il inclina poliment la tête, trop fier pour montrer son indignation. Mais lorsque Mlle People lui ouvrit la porte, sa colère tomba soudain. Et quelques minutes plus tard, sur la route, il ne pensait déjà plus à ce réveillon de Noël manqué.

Cependant, Samantha demandait à Mlle People de préparer du thé et entraînait Jennifer près de la cheminée. Elle prit sa main et la plaça sur sa gorge.

— Là, est-ce que tu sens ? Tu peux parler, si tu le veux.

Quelques sons inarticulés se firent entendre.

— Continue. Tu as déjà fait le premier pas.

A cet instant, la cloche de l'entrée tinta. Samantha crut d'abord que Warren Dunwich était de retour. Elle ouvrit la porte et se retrouva face à un jeune homme qui se tenait sur le perron, une valise à la main. La pluie ruisselait sur ses longs cheveux.

— Docteur Hargrave ? Adam Wolff, de l'école de Berkeley. Je ne suis pas en retard ?

CINQUIEME PARTIE

SAN FRANCISCO 1895

Retenant à peine ses larmes, Hilary embrassa ses enfants puis les renvoya vers la gouvernante. Merry avait à présent onze ans ; elle reçut le baiser et s'éloigna tandis qu'Eve, huit ans, s'agrippait encore à la robe de sa mère. Ce fut ensuite le tour de Julius, un petit garçon âgé de sept ans au regard triste. Les larmes versées par Hilary ne concernaient pas ces trois-là, mais les trois autres, qui attendaient en file indienne : Myrtle, une fillette plutôt laide, née dans des circonstances difficiles, Peony, quatre ans, un enfant qu'Hilary n'avait pas désiré, et enfin Cornélius, deux ans, tenant à peine sur ses jambes et dont la venue avait été également une surprise.

Un à un, les enfants se dirigèrent vers leurs lits. « Six en neuf ans, songea Hilary en essuyant ses larmes, et un septième en route... »

— Vous penserez à stériliser le biberon de Cornélius, Griselda, dit-elle à la gouvernante.

— Bien, madame.

Griselda passait un après-midi par semaine en compagnie de ses consœurs et amies qui, toutes, se plaignaient de cette nouvelle mode anti-germe qui leur compliquait tant l'existence. Quelques années plus tôt, personne ne savait ce qu'était une bactérie, et tout à coup, les mères n'avaient plus que ce mot à la bouche. La semaine précédente, Griselda, dont le verre de cherry était vide, avait lancé : « Attention ! Un germe ! » en écrasant son pied sur le tapis, tandis que ses amies éclataient de rire...

Dans le couloir, Hilary s'arrêta. La maison était silencieuse. Elle pensa à Darius, parti en week-end à bord du yacht de l'un de ses amis, et sentit la colère la gagner. Alors que son mari se prélassait sous le soleil, elle attendait de mettre au monde un enfant qu'il lui avait une fois de plus imposé. Encore sept mois de nausées, de douleurs et d'apathie. Et comme toujours, elle deviendrait bouffie et prendrait quelques kilos.

Elle entra dans la salle de bain attenante à sa chambre et sortit une bouteille de l'armoire à pharmacie. Ce médicament lui avait été recommandé par Dahlia. L'étiquette était formelle : « Si vous souffrez des symptômes suivants : léthargie, langueur, irritabilité, nausées, haleine chargée, état de santé général déficient, peau sèche, incontinence, amollissement de la poitrine, phobies, sensation

d'abattement, yeux brillants, battements aux tempes, sommeil perturbé, palpitations ou dépression – alors le composé Farmer, l'Ami des Femmes, vous en guérira immédiatement. Dans le cas contraire, nous vous rembourserons le flacon. »

Elle avala une cuillerée, attendit un instant, puis en absorba une autre. La potion agissait rapidement.

En dehors de ses problèmes de grossesse, un lourd sentiment d'inutilité l'accablait. Au cours des sept dernières années, elle n'avait pu se consacrer autant qu'elle le souhaitait au Comité des Dames. Et alors qu'après la naissance de Cornélius, elle avait espéré en finir avec la monotonie de ces grossesses successives, voici qu'elle se trouvait à nouveau enceinte.

Elle devait parler à Samantha. Mais celle-ci, chaque jour plus accaparée par la gestion de l'hôpital, devenait insaisissable. Deux ans plus tôt, on avait ajouté une aile au bâtiment primitif. Le nouvel équipement, les problèmes budgétaires, le personnel et l'étude des récentes découvertes médicales occupaient Samantha toute la journée. Leur dernier déjeuner chez Pierre remontait à six semaines. Quant à Dahlia Mason, elle se promenait à cheval chaque après-midi. « Elles sont libres... »

Hilary sortit d'un tiroir un coffret à bijoux en laque de Chine. Elle en souleva le couvercle et un ingénieux mécanisme dissimulé dans le fond égrena les premières notes de la *lettre à Elise*. A l'intérieur, se trouvait une petite boîte en carton. Si Darius découvrait un jour cette boîte, sans doute la jugerait-il dénuée de valeur. Pourtant, elle contenait un instrument dont pouvait dépendre la vie ou la mort.

Samantha abandonna son bureau et s'approcha de la fenêtre. Une nuit tiède de septembre prenait possession de la pièce. Elle se sentait prête à affronter l'épreuve qui l'attendait le lendemain : la défense de Willella Canby dans une affaire d'avortement. La patiente avait abusé l'accusée en recourant à un ignoble stratagème : elle avait placé sous sa jupe une serviette imbibée du sang d'une volaille et était accourue à l'hôpital, prétendant être sur le point de faire une fausse couche. Willella l'avait conduite, selon le règlement, directement en salle d'opération. Mais Samantha ne doutait pas que l'affaire serait vite classée : l'irascible père de la jeune fille abandonnerait ses poursuites après la révélation des résultats de l'analyse établissant la nature du sang qui maculait la serviette.

Elle consulta sa montre-bracelet (un cadeau de Darius) et pensa à

Adam et Jennifer. Ils devaient dormir. Bien qu'elle eût à peine six ans de plus qu'Adam, elle ne pouvait s'empêcher de le considérer comme son propre fils. C'est l'arrivée de ce dernier, sept ans plus tôt, qui l'avait décidée à déménager : elle avait loué, dans le quartier de Pacific Height, cette maison spacieuse et confortable, qui surplombait le Golden Gâte et l'île d'Alcatraz.

Samantha ouvrit la fenêtre et laissa la brise fouetter ses cheveux. Puis, n'y tenant plus, elle sortit dans le jardin dont les terrasses s'étagaient au-dessus de la baie. Ses rêves se réalisaient enfin : l'hôpital prospérait, ses amis étaient merveilleux, et « ses enfants » la comblaient. Depuis l'arrivée d'Adam, Jennifer s'épanouissait de jour en jour.

Adam Wolff aurait pu être un jeune homme séduisant s'il n'avait été victime d'un terrible accident à l'âge de dix ans. Il secondait son père dans des travaux de démolition, quand une explosion s'était produite. On avait retiré des décombres l'enfant défiguré. Les tympanes avaient éclaté. A l'école pour les sourds de Berkeley, il avait appris l'alphabet gestuel et même obtenu son diplôme de moniteur. Jennifer ne pouvait plus se passer de sa présence, et lui-même, auprès de la jeune fille, avait découvert le sens de ce mot qu'il ne devait plus jamais entendre prononcer : aimer. De prime abord, les cicatrices de son visage choquaient, mais il avait une telle délicatesse d'âme et un caractère si attachant, qu'on avait tôt fait de les oublier. Lors de leurs promenades en ville, Jennifer et Adam ne manquaient jamais d'attirer les regards des passants. Ils vivaient dans un monde clos, s'exprimaient avec leurs mains et formaient un couple étrangement séduisant, comme si la beauté de Jennifer eût rejailli sur les traits du jeune homme.

Samantha contempla la baie et sourit en évoquant de doux souvenirs. Ce soir où Jennifer avait réussi à signifier le mot « mère » avec ses doigts... Les progrès, ensuite, étaient venus rapidement, même si certains mots semblaient parfois être la source d'insurmontables difficultés. Samantha, elle, avait confiance : la mutité de sa fille adoptive ne l'inquiétait plus comme avant.

Elle s'assit parmi les fleurs et pensa à Mark. Eût-il été encore en vie qu'elle ne se fût pas sentie plus proche de lui. Il vivait en elle, et l'accompagnait dans ses rêves les plus tendres. Après avoir éconduit Warren Dunwich, elle avait prié Stanton Weatherby de cesser sa cour. Il était devenu son avocat, et un ami sincère.

Au moment où elle gravit les marches de l'escalier qui conduisait à la terrasse, le téléphone retentit. Le temps qu'elle coure jusqu'au poste

du vestibule, la sonnerie avait cessé.

A l'autre bout de la ville, Hilary Gant raccrochait. « Elle n'est jamais chez elle ! La seule façon de voir Samantha, c'est d'être malade... »

Elle passa une chemise de nuit et aperçut son reflet dans la fenêtre. Ses formes épanouies l'exaspéraient. Pourtant, ces kilos superflus conféraient à sa silhouette une allure plus juvénile. Mais à quoi bon – Hilary ne s'aimait plus elle-même.

Elle retourna à sa commode et considéra la petite boîte en carton. A ses yeux, l'objet qui s'y trouvait était seul responsable de son état. En Amérique, la loi interdisait le recours aux méthodes destinées à prévenir les grossesses. Les femmes devaient s'en remettre aux éponges trempées dans la quinine, aux tampons de cire d'abeille, aux colliers de gousses d'ail. La Clinique de San Francisco pour Femmes et Enfants recevait chaque jour plusieurs dizaines de demandes. Il ne fallait pourtant pas songer à mettre en circulation ces diaphragmes introduits en contrebande de France. On eût couru à la fermeture immédiate de l'établissement.

Il n'était pas de semaine où Samantha n'eût pas à affronter ce dilemme. Elle refusait de prendre trop de grands risques, mais avait parfois honte de sa pusillanimité devant la détresse de ces femmes qui accouchaient à l'hôpital et juraient qu'elles se suicideraient à la prochaine grossesse. Elle vivait dans la hantise d'un contrôle. Et lorsque Hilary lui avait demandé de l'aide, elle avait beaucoup hésité avant de lui remettre une éponge et un flacon de quinine.

Hilary utilisa cette méthode pendant six mois, sans en parler à Darius. Jusqu'au jour où elle découvrit qu'elle était de nouveau enceinte. En désespoir de cause, elle parvint, par l'intermédiaire d'une amie, à se procurer un diaphragme. Samantha lui expliqua comment le placer, et tout se passa fort bien pendant deux mois. Mais voici qu'elle attendait un septième enfant...

Elle posa d'un geste las le couvercle sur la boîte, et la remplaça dans son tiroir. Puis elle retourna à la salle de bain et déboucha le flacon Farmer.

La jeune fille étendue sur le lit dormait profondément, ses paupières veinées de bleu immobiles. Elle respirait lentement et ses traits détendus n'exprimaient qu'une infinie sérénité.

Pourtant, la veille au soir, elle avait frôlé la mort. Sans l'intervention du Dr Canby, elle n'aurait pas passé la nuit. Sans ce lavage d'estomac...

Samantha attendait que la patiente eût recouvré ses esprits pour lui apprendre qu'elle était toujours enceinte. Le prétendu « rétablisseur de cycle » ne valait rien. Comme la plupart de ces produits « miraculeux ».

Elle reposa son stéthoscope. Les accidents provoqués par l'absorption inconsidérée des potions vendues dans les pharmacies devenaient de plus en plus fréquents. Elle jeta un regard désabusé en direction des autres lits : des vingt-huit malades qui occupaient le dortoir, douze souffraient des effets secondaires de ces remèdes de charlatans.

Les chiffres effrayaient Samantha : en règle générale, vingt-cinq pour cent des femmes hospitalisées couraient à une mort certaine, et seulement une douzaine, grâce aux soins prodigués ou à la chance, sortaient indemnes de leur convalescence.

— Une patiente vous attend en salle d'auscultation, docteur.

La visiteuse était une femme très corpulente, coiffée d'un chapeau à plume et habillée d'une façon démodée. Ses règles avaient cessé l'année précédente mais, depuis la veille, elle saignait abondamment. Elle désirait savoir si cela signifiait qu'elle était enceinte.

Samantha l'ausculta rapidement. Elle n'était pas enceinte. Il fallait songer à une tumeur. Elle essaya de consoler sa patiente, puis la fit conduire dans une salle attenante. Consternée, elle resta rivée à son tabouret.

Une ablation de la tumeur tuerait la malade. D'autres organes seraient atteints et l'hémorragie ne tarderait pas à reprendre. Le diagnostic de Samantha revenait à un arrêt de mort.

A ce point de ses réflexions, on introduisit dans son bureau le domestique chinois des Gant.

— Mme Gant est très malade. Il faut venir tout de suite...

Mme Wainwaring, la femme de chambre, accueillit Samantha avec un air de catastrophe. Elle la conduisit à la chambre d'Hilary et ouvrit la porte sans même frapper. Hilary était étendue, inconsciente, sur le lit.

— C'est affreux, docteur Hargrave. Elle est tombée dans l'escalier !

Le pouls d'Hilary était faible, sa peau moite et ses lèvres bleuâtres. Samantha souleva les paupières : la pupille était minuscule.

— Comment est-ce arrivé ?

— Elle se comportait d'une façon étrange, ce matin. J'ai eu beaucoup de mal à la réveiller. Elle semblait dans le brouillard... Elle a gardé le lit toute la journée. Et puis, tout à l'heure, j'ai entendu un grand bruit, et je l'ai retrouvée au pied de l'escalier.

— Qu'entendez-vous par « dans le brouillard » ?

— Elle somnolait. Elle se plaignait d'une violente migraine et elle demandait sans cesse à boire.

— A-t-elle avalé des pilules ou un médicament quelconque ?

Elsie lui tendit un flacon vide. « L'Ami des femmes ».

— Hier soir, la bouteille était pleine, docteur.

— Savez-vous quand elle l'a achetée ?

— Hier, je crois. L'autre était vide.

— L'autre ? Vous voulez dire que Mme Gant avait déjà pris de ça ?

— Voilà bien longtemps qu'elle en prend, docteur. Elle a commencé, il me semble, quand elle a appris qu'elle était enceinte de Cornélius. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Va-t-elle s'en tirer ?

— Oui, Elsie. Mais j'ai besoin de beaucoup de café très fort.

Elsie quitta promptement la pièce. Samantha en profita pour détailler le flacon. La drogue de Farmer contenait une grande quantité d'opium. Elle causait des ravages.

Il leur fallut plus d'une heure pour ranimer Hilary. Elles lui massèrent les mains et les pieds et la frictionnèrent jusqu'à ce qu'elle émergeât

de sa torpeur. Puis le pouls reprit une cadence normale et ses lèvres retrouvèrent leur couleur. Elle se leva enfin, tandis que Samantha la forçait à ingurgiter du café.

— Que s'est-il passé...

— Tu es tombée dans l'escalier.

— Je ne me souviens pas...

— Évidemment, droguée comme tu l'étais ! Tu te serais effondrée n'importe où. Tu aurais pu te briser les reins.

— Drogée ?

— La potion de Farmer. Tu as bu tout le flacon.

— Je me souviens... Je me suis levée avec un tel mal de tête... Je n'ai même pas fait attention à la quantité...

— Continue à boire ton café. Il faut combattre les effets de l'opium.

— L'opium ? Mais je n'en ai pas pris... Ce n'est pas mon genre.

— Je sais. Mais je parle de l'opium que contient la potion. C'en est plein.

— Mais non, c'est un tonique à base de légumes. C'est écrit sur l'étiquette... Samantha, je me sens mal... Est-ce que je vais perdre l'enfant ?

Samantha ignorait qu'Hilary fût enceinte, mais ne manifesta pas sa surprise.

— Non, il n'y a pas de raison...

Hilary posa doucement la tête sur l'épaule de son amie. Samantha éloigna la tasse de café et caressa ses boucles auburn. Elles restèrent un long moment, ainsi, en silence.

L'arrivée de Darius mit fin à la rêverie de Samantha. Il portait un blazer bleu de marin, un pantalon blanc et une casquette d'amiral.

— Samantha... Mme Wainwaring m'a dit... Elle porta un doigt à ses lèvres.

— Ne la dérangeons pas, Darius. Allons discuter en bas. Dans le salon,

Darius se planta, les mains derrière le dos, jambes écartées, devant la cheminée.

— Alors ?

— Hilary a bu un médicament qui l'a étourdie. Elle a eu un vertige et elle est tombée.

— Quel genre de médicament ?

— Un tonique censé guérir les dépressions. La saviez-vous déprimée ?

— Non, je ne savais pas... Je n'ai guère été à la maison, ces derniers temps, mais je pense qu'elle m'en aurait parlé. Non ?

— Écoutez, Darius. Je suis sa meilleure amie et je ne savais pas qu'elle ne se sentait pas bien. Ce médicament est destiné aux femmes enceintes. Est-ce qu'Hilary se plaignait de sa grossesse ?

— Si tel est le cas, je l'ignorais...

A cet instant, Samantha se rappela qu'Hilary avait cherché à la voir à l'hôpital au début de la semaine. Mais elle se trouvait en salle d'opération et par la suite elle avait oublié de la rappeler.

— Darius, c'est de notre faute. Vous étiez trop accaparé par vos affaires et moi par l'hôpital.

— Mais Hilary aussi est très occupée ! Elle dirige son Comité, élève six enfants et fait marcher la maison.

— Ce n'est peut-être pas assez. Ou pas exactement ce qu'elle désire. Elle souffre depuis longtemps et nous étions aveugles.

— Mais pourquoi souffrirait-elle ? Elle attend un autre enfant ! Elle devrait être comblée !

— Mais elle ne veut pas d'un autre enfant !

— C'est ridicule !

— Saviez-vous que, justement, elle avait recours à différentes méthodes pour éviter une nouvelle grossesse ?

Il resta interdit et elle lui prit la main.

— Hilary est une bonne épouse et une bonne mère, mais elle aspire à

autre chose. Elle passe plus de la moitié de sa vie en couches. Elle n'en peut plus, Darius. Elle veut être libre.

— Libre ? Mais de quoi, grand Dieu ?

— De ces grossesses continuelles.

— N'est-ce pas le but de toute femme ?

— Peut-être pas. Et, le serait-ce, elle a déjà six enfants. Le but, elle l'a atteint.

— C'est inconcevable ! Limiter ses grossesses sans m'en parler. J'ai mon mot à dire, quand même...

— Mais le sentiment d'Hilary ne compte-t-il pas ? Sa liberté, qu'en faites-vous donc ?

— Samantha, je ne comprends pas.

— La liberté d'enfanter ou de ne pas enfanter... Tant que vous avez le pouvoir de mettre une femme enceinte, elle reste sous votre joug. En vous privant de l'exercice de cette tyrannie, elle proclame son indépendance.

— Alors, je l'ai perdue ?

— Non, vous ne l'avez pas perdue. Il reste votre mariage et l'amour que vous partagez.

— Mais si elle ne veut pas de mes enfants ?

— Il ne s'agit pas d'enfants, mais de liberté.

— Elle veut divorcer ?

— Une femme mariée peut être libre.

— Elle ne veut plus de moi...

Samantha perdait patience.

— Voyons, Darius, vous mélangez tout. Parlez-lui plutôt. Et surtout, écoutez-la.

— Je suis prêt à tout pour la rendre heureuse. Samantha sourit. Elle savait ce qui lui restait à faire.

Le magasin ressemblait à toutes les pharmacies de la ville. Samantha parcourut du regard les rayons chargés de flacons, les vitrines de médicaments et de parfums, la fontaine à soda et les publicités pour Coca-Cola et Bromo-Seltzer. Un distributeur de timbres et un phonographe trônaient sur un comptoir...

Elle inspecta l'armoire à pharmacie. Plusieurs centaines de produits promettaient la guérison de tous les maux, de l'ongle cassé au cancer du cerveau. Un élixir était présenté comme un « remède inégalé à toutes les sécrétions inhabituelles et les inflammations » ; la « Poudre pour personnes obèses du Dr Rose » garantissait une diminution de poids en un « temps relativement bref » ; le Dr Barry connaissait les secrets de la repousse des cheveux ; « Sozodont » affirmait pouvoir « durcir et conserver les dents » ; la « Potion amère du Dr Brown » « requinquait le foie, les reins et les intestins » ; quant au « Composé végétal de Lydia Pinkham », il affirmait : « Un bébé dans chaque flacon ! » En se rapprochant de la caisse où le pharmacien dispensait des recommandations à une vieille femme, Samantha s'attarda devant les bouteilles du « Composé miracle de Sara Fenwick » empilées en pyramide sur l'un des comptoirs. « Totalement gratuit. Servez-vous ! » proclamait une brochure. Elle prit un flacon et lut l'étiquette. Ce mélange à base d'herbes promettait le rajeunissement, la revitalisation et la guérison de toutes les maladies possibles et imaginables. Aucune indication ne précisait la composition exacte du produit. La brochure commençait ainsi : « Chaque femme peut devenir son propre médecin. Elle peut se soigner elle-même sans être obligée de révéler ses problèmes intimes à qui que ce soit, ou de sacrifier sa pudeur en se laissant examiner par un homme. Voulez-vous vraiment qu'un étranger soit tenu au courant de tous vos maux ? Seriez-vous à l'aise, assise devant lui, en train de livrer ces secrets qui ne regardent que vous ? Cela n'est ni convenable, ni naturel. Une *vraie femme* ne peut que se sentir indignée à l'idée de se confier à un homme, médecin ou ami. Mme Fenwick a conscience de cela, puisqu'elle est une femme. Écrivez-lui pour recevoir gratuitement des conseils. Jamais un homme ne lira vos lettres. Nous n'employons même pas de garçons de courses. Ce sont des femmes qui recevront vos lettres et y répondront. »

Suivait une sélection de la correspondance provenant de « notre vaste clientèle, disséminée aux quatre coins du pays ». Une certaine Mme G. V. Scranton expliquait : « Voilà plusieurs années que je souffre de maux intestinaux. J'ai eu cinq tumeurs en quatre ans. Les médecins que j'ai consultés se contentaient de me prescrire de la

morphine et prétendaient que seule une intervention chirurgicale pourrait venir à bout de ces tumeurs. C'est alors que j'ai entendu parler de Mme Fenwick. Je lui ai écrit pour lui demander conseil. Elle m'a dit de prendre une cuillerée de « Composé miracle » après chaque repas et en cas de douleurs. Les tumeurs ont disparu immédiatement. Maintenant, je me sens forte et je jouis d'une parfaite santé. Je peux affirmer que, sans le « Composé miracle de Sara Fenwick », je serais morte ! »

Samantha reporta son attention sur le flacon. L'étiquette, au dos, précisait : « La plupart des femmes ne sont pas assez fortes pour supporter le choc d'une opération. Le « Composé miracle » dissout les tumeurs de l'utérus proprement et sans laisser de traces. »

— Puis-je vous aider, madame ?

— Oui. Je cherche l'« Ami des Femmes Farmer ».

— Mais certainement.

Il lui tendit un flacon.

— Est-ce sans danger ?

— Absolument.

— Même pour une femme enceinte ?

— C'est précisément pour les femmes enceintes que ce médicament a été conçu, madame.

— Alors, je le prends.

Comme le pharmacien enveloppait le flacon, Samantha aperçut une bouteille dont l'aspect ne lui était pas étranger.

— Je vois que vous vendez de la Listerine. Je suppose qu'il s'agit d'une coïncidence si ce nom rappelle celui du Dr Lister ?

— Nullement. Deux voyageurs de commerce du Missouri ont eu cette idée. Le Dr Lister leur a vendu son nom, il touche un pourcentage. C'est le produit que je vends le plus.

— Vous avez un stock important...

— J'essaie de proposer tout ce dont le corps peut avoir besoin. Les gens n'aiment pas aller chez le médecin et déboursier deux dollars pour

s'entendre dire qu'on ne peut rien pour eux. Ils viennent me voir, me confient leurs problèmes et je leur recommande un médicament adapté à leur cas. C'est moins cher, plus rapide, et la guérison est garantie.

Samantha posa un billet de un dollar sur le comptoir.

— Je suis là pour vendre aux gens ce qu'ils me demandent. Tenez : les dames de la Ligue de Tempérance, elles manifestent contre la consommation de la bière, mais elles viennent me trouver pour acheter du « Tonique végétal Park ». La bière contient huit degrés d'alcool au maximum, alors que l'élixir atteint quarante et un degrés. Mais moi, tout cela, ça ne me regarde pas !

— Peut-être l'ignorent-elles, dit Samantha en désignant un flacon dont l'étiquette assurait fièrement : « Absolument sans alcool ».

— Et celui-ci ! renchérit l'autre. Le « Baume de Galaad ». Adopté par le clergé ! Soixante-dix pour cent d'alcool... Oh, la Ligue de Tempérance ne m'effraie pas ! Qu'on ferme les tavernes et les gens se précipiteront dans les pharmacies !

— Est-ce que vous garantissez tout ce que vous vendez ?

— Bien sûr ! Si je ne pensais pas que mes produits sont efficaces, je ne les vendrais pas.

— Est-ce que vous savez que le médicament que vous venez de me vendre contient de l'opium ?

— Comment cela ?

— L'« Ami des Femmes ». Savez-vous que l'opium est très dangereux pour la femme enceinte et l'enfant qu'elle porte ?

— Qui prétend que ce médicament contient de l'opium ?

— Moi, monsieur.

— Ce n'est pas écrit sur l'étiquette.

— Non. Mais vous le savez très bien. Je suis surprise, je l'avoue, de constater que vous vendez un produit dangereux en connaissance de cause.

— Il n'y a pas d'opium dans ce produit.

— Je voudrais avoir la preuve de ce que vous avancez. Pourriez-vous me donner l'adresse du laboratoire ?

— Impossible.

— J'ai le droit de savoir ce que je bois.

— Madame, si vous n'appréciez pas ce médicament, il ne faut pas l'acheter. C'est tout.

— Comment pourrais-je savoir si je suis en mesure de l'apprécier ou non ? L'étiquette ne précise pas sa composition et vous-même semblez l'ignorer. A moins, bien sûr, que vous ne refusiez de me la communiquer... Mais il se trouve que je sais que ces flacons contiennent un dangereux narcotique. L'un d'eux a failli tuer l'une de mes amies. Ces produits prétendent inoffensifs transforment d'innocents consommateurs en toxicomanes. Il me semble que vous devriez avertir vos clients, ou bien retirer ces flacons de vos rayons.

— La seule chose que je vais faire, madame, c'est de vous prier de sortir. Je n'aime pas vos insinuations. Samantha le regarda droit dans les yeux, et sortit calmement.

Stanton Weatherby l'observait, tandis qu'elle faisait les cent pas dans son bureau.

— J'ai analysé le produit ici même, à l'hôpital. L'« Ami des Femmes Farmer » contient plus d'opium que le Laudanum...

Stanton Weatherby venait une fois par semaine discuter avec Samantha des problèmes de l'hôpital, en tant que membre du conseil d'administration et avocat. D'habitude, leur entrevue se déroulait agréablement, autour d'une tasse de thé. Mais, en guise de thé, cet après-midi-là, c'est un flacon d'élixir destiné aux femmes enceintes qu'il avait trouvé sur le bureau du médecin.

— Ces pharmaciens sont des charlatans. Ils ne se soucient même pas de la composition de ce qu'ils vendent.

— Ils ne font rien d'illégal, que je sache.

— Ce n'est pas une raison. N'importe qui peut mettre de l'eau colorée dans une bouteille ornée d'une jolie étiquette et escroquer le chaland. C'est dangereux.

— Tant qu'il s'agit d'eau...

— Même l'eau est dangereuse, Stanton. En la buvant, les gens pensent se soigner et, pendant ce temps, négligent de consulter un médecin.

— Vous n'y pouvez rien, Samantha.

— Le public a le droit de connaître la nature de ce qu'il ingurgite. Il faut réclamer une loi obligeant les laboratoires à dévoiler la composition de leurs produits.

— Difficile à plaider. L'Association des fabricants de médicaments est très puissante. Chaque année, on tente de faire passer des textes de loi au Congrès, et chaque année, on enterre tranquillement l'affaire.

— Les journaux pourraient nous soutenir...

— J'en doute. Une grande partie de leurs revenus provient des publicités des laboratoires pharmaceutiques. Avez-vous entendu parler de Harvey Wiley ?

— Le directeur du département de chimie, au ministère de l'Agriculture ?

— Oui. Il tente d'empêcher les détaillants et les fabricants de denrées comestibles de vendre des produits frelatés pour accroître leurs profits. N'a-t-on pas trouvé de l'alun dans de la farine, du sable mêlé à du sucre, du lait étendu d'eau et de craie... La liste serait trop longue... Ils ont toute liberté. Harvey Wiley demande que tout additif soit mentionné sur les étiquettes. Le Congrès n'a retenu aucun de ses projets. Et pourtant, c'est un homme qui jouit de quelque influence.

— Stanton, il faut faire quelque chose.

— Nous vivons dans un pays libre, Samantha. Un laboratoire a le droit de mettre ce qu'il veut dans ses médicaments. Il n'a aucun compte à rendre au gouvernement.

— Là n'est pas la question. Je dis simplement que le fabricant devrait être obligé de présenter son produit aux gens.

— Ce serait de l'interventionnisme...

— Au contraire. Il s'agit d'accroître la liberté. La liberté de savoir ce qu'on achète. La liberté de ne pas se faire empoisonner.

Stanton Weatherby se tut. Il connaissait la détermination et

l'entêtement de Samantha.

— Qu'allez-vous faire ?

— D'abord, je vais mettre en garde les femmes qui viennent à l'hôpital contre les effets nocifs de ces potions. Ensuite, j'essaierai d'alerter le public. Il y aura bien quelqu'un pour m'écouter...

Adam s'arrêta derrière le massif de rosiers sous la lanterne du belvédère. Jennifer lisait le livre d'Elizabeth Browning qu'il lui avait offert le matin. Son cœur se serra à la vue de la jeune fille dont les longs cheveux croulant dans le dos épousaient la courbe gracieuse du cou.

Jennifer était une femme, à présent. A dix neuf ans, elle témoignait d'une indépendance et d'une maturité qui ne laissaient pas d'étonner. Adam se souvenait du jour où il l'avait rencontrée pour la première fois. Debout contre les flammes dansantes de la cheminée, elle souriait. Il ne comprit pas immédiatement la raison de l'émoi que ce sourire avait fait naître en lui. Comment, pensait-il alors, pouvait-on sourire au visage ingrat, sillonné de cicatrices qui était le sien ? Sa propre laideur l'accablait. Mais les jours et les mois suivirent, il s'aperçut que la jeune fille ne semblait pas avoir remarqué quelque chose de déplaisant dans ses traits. A ses côtés, elle devenait radieuse, et s'appliquait à retenir tout ce qu'il lui enseignait. Il serra l'enveloppe qu'il tenait à la main. Jennifer pouvait se débrouiller seule, désormais.

Elle se retourna et l'invita à s'asseoir. Il s'approcha lentement et leva les mains à la hauteur des épaules. Les signes que décrivaient ses doigts signifiaient :

— Est-ce que tu aimes ces poèmes ?

— Oui. C'est un très beau cadeau, répondirent les doigts de Jennifer. Et elle tapota le banc à côté d'elle pour l'inviter à s'asseoir.

Il rangea la lettre dans sa poche. Elle était adressée à M. Wilkinson, le directeur de l'école de Berkeley. Adam lui demandait la permission de revenir y enseigner. Sa mission était achevée.

Une brise venant de la baie fit flotter les cheveux de la jeune fille. A cet instant précis, il sut que ce n'était plus une simple amitié qu'il éprouvait envers Jennifer. Son affection s'était muée en désir. Il résista à l'envie de passer ses doigts dans les boucles brunes de sa compagne.

Les gestes de Jennifer se firent plus doux :

— Tu n'es pas heureux. Pourquoi ?

— Je retourne à Berkeley, Jennifer.

— Est-ce que je peux t'accompagner ?

— Non. J'y retourne définitivement.

Le sourire de Jennifer s'éteignit. Ses doigts s'agitèrent.

— Pourquoi ?

— Il faut que je m'en aille. L'heure est venue. Voilà bientôt huit ans que je suis ici. Je t'ai appris tout ce que je savais. J'ai atteint mon but.

Elle le considéra sans comprendre, puis se cacha le visage dans ses mains.

« Ce n'est qu'un douloureux moment à passer, songea Adam. Bientôt, je ne serai plus qu'un souvenir... »

— Ne t'en va pas.

— L'école me demande.

— Mais j'ai besoin de toi...

Il ferma les yeux. Quand il serait parti, Jennifer connaîtrait des jeunes gens qui chercheraient à la séduire. Elle ne tarderait pas à se marier. Il devait bien se trouver quelque part un jeune homme que ne rebuterait pas son infirmité.

— Adam, non...

Il lui saisit les poignets.

— Tu n'as plus besoin de moi. Je suis un obstacle à ton avenir. Si je reste, tu ne rencontreras jamais l'homme de ta vie. Je te rends ta liberté, Jennifer.

Adam se leva, de peur qu'elle ne le vît fondre en larmes, et s'éloigna, le cœur brisé. Au tournant de l'allée, il s'enfuit à toutes jambes.

Les mains de Jennifer se tendirent. Elle sanglota à petit bruit et, dans le vent du soir, ses doigts dessinèrent une à une, sept lettres, jusqu'à composer ces mots :

— Je t'aime.

Dans son bureau de l'hôpital, Samantha tentait de mettre un peu d'ordre parmi les lettres qui s'amoncelaient sur sa table. Les bons de commande voisinaient avec des prospectus vantant les qualités de nouveaux instruments, comme ces gants révolutionnaires en caoutchouc, récemment adoptés par l'ensemble du corps médical, et cette toute nouvelle machine à rayons Röntgen, permettant de percevoir les os à travers les muscles, sans recourir à la chirurgie. Une publicité attirait plus spécialement son attention : elle concernait ces sérums antitoxiques qui avaient déjà sauvé la vie de milliers d'enfants atteints de la diphtérie. La découverte de ce remède survenait onze ans après la mort de Claire...

La plus grande partie de la correspondance émanait des journaux et des magazines auxquels Samantha s'était adressée. Stanton Weatherby avait raison : la presse refusait de se mêler à une campagne en faveur d'un contrôle des produits pharmaceutiques.

Le visage de Samantha s'assombrit quand elle aperçut la lettre de M. Wilkinson. Adam Wolff, disait-il, demandait la permission de réintégrer l'école de Berkeley. Elle comprit pourquoi sa fille semblait si triste à présent. La petite restait des heures entières les yeux perdus dans le vague, un livre sur ses genoux toujours ouvert à la même page et il n'était pas rare qu'en rentrant de l'hôpital, Samantha la trouvât les yeux rouges. Ce soir, elle parlerait à Adam.

On frappa à la porte. C'était l'infirmière Constance. Elle ne savait que dire à une visiteuse qui avait pris rendez-vous avec le Dr Canby. Le Dr Canby était retenu en salle d'opération...

— Je m'en occupe, Constance.

Lorsque Samantha entra, la patiente se leva et lui tendit une main gantée. Chaque détail de son impeccable mise dénotait l'aisance et le goût. La quarantaine, jolie, mince, sûre d'elle-même, elle paraissait en excellente santé.

« Une femme du monde, à n'en pas douter ! » pensa Samantha, et elle lui demanda la raison de sa visite.

— Je voudrais un enfant, docteur. Je viens d'arriver à San Francisco. A Saint Louis, où nous habitions, mon mari et moi, j'ai consulté tous les spécialistes ; pas un ne m'a laissé le moindre espoir. Néanmoins, l'excellente réputation de votre établissement m'a incitée

à venir vous voir.

— Avez-vous déjà eu un enfant ?

— Oui. Il y a six ans, mais mon bébé est mort. Après sa naissance, j'ai été atteinte de fièvre puerpérale. Depuis, je suis stérile.

— Je vais vous examiner. Votre mari sait-il que vous êtes venue me voir ?

— Bien sûr. Il a même insisté pour que j'effectue cette démarche. Il est lui-même médecin. A la faculté de Saint Louis.

— A Saint Louis ? Je le connais peut-être...

— Nous venons de New York. Je suis Mme Rawlins.

— Mme Mark Rawlins ?

— Oui.

Bouleversée, Samantha luttait contre l'évidence :

— Mais c'est impossible. Mark Rawlins est mort...

— Vous le connaissiez ? Oh, je vois... La tragédie en mer, c'est bien cela ? C'était il y a si longtemps, bien avant que je ne fisse sa connaissance. Mark et une douzaine de rescapés ont été repêchés par un chalutier.

Samantha se sentit soudain très faible.

— Je l'ai cru mort pendant toutes ces années...

— Ainsi vous le connaissiez ?

— Oui...

— Je l'ignorais. Quand il m'a conseillé de venir ici, mon mari n'a pas mentionné votre nom. Vous le connaissiez... bien ?

Elle préféra mentir :

— Ses parents, surtout...

— Je ne les ai jamais rencontrés. Ils sont morts avant mon arrivée à New York.

— Un chalutier...

— Les rares rescapés de *L'Excalibur* ont passé quinze jours à bord d'un canot de sauvetage avant d'être repêchés par un bâtiment hollandais. Ils étaient épuisés, malades et mouraient de soif. Mark est longtemps resté amnésique. Aujourd'hui encore, il a des absences, des trous de mémoire. Son retour à New York a fait quelque bruit. Je suis étonnée que les journaux n'en aient pas parlé.

— Peut-être l'ont-ils fait... J'ai vainement cherché. Je suis heureuse qu'il soit sain et sauf. Vous disiez que l'amnésie avait presque entièrement disparu ?

— Oui, mais il y a des choses dont il ne parvient pas à se souvenir. C'est comme s'il y avait, dans son passé, certains hiatus que ses efforts n'arrivent pas à combler. Mais parlez-moi de vos relations...

— Nous nous sommes connus à l'hôpital de St Brigid. Je l'ai assisté lors d'une opération...

— Je ne manquerai pas de lui parler de vous.

Samantha s'efforça de sourire.

— Mais revenons à votre problème, madame Rawlins. Je crains de ne pas disposer d'assez de temps pour vous examiner aujourd'hui. Pourriez-vous revenir demain ?

— Certainement.

Elles se levèrent.

— A deux heures, voulez-vous ?

Après son départ, Samantha resta longtemps assise dans la salle d'examen, immobile, abasourdie. Puis elle sortit en courant et dévala la rue jusqu'à la maison d'Hilary où elle bouscula Mme Wainwaring, monta l'escalier quatre à quatre et se rua dans la chambre d'Hilary.

— Il est vivant !

— Samantha, que t'arrive-t-il ?

— Mark ! Il est vivant. Je viens de voir sa femme...

Et elle lui relata son entrevue de tantôt.

— Hilary, il ne faut pas que je le revoie...

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il est préférable de laisser les choses comme elles sont. Il est marié, et... j'ai peur.

— Peur ?

— Dans mon esprit, Mark m'aime toujours. Souvent, la nuit, je ferme les yeux et nous sommes ensemble, comme avant... Mais il est marié avec une autre et s'il a tout oublié...

Hilary s'assit à côté d'elle. Elle se sentait encore faible. Elle aurait voulu aider son amie, la réconforter avec son enthousiasme d'antan, mais le composé Farmer lui manquait terriblement. Il fallait qu'elle continue à résister à la tentation de la drogue. Pour Darius, qui la couvait comme une jeune mariée. Pour ses enfants.

— J'ai peur qu'il se souvienne de moi, parce que je l'aime encore, et aussi qu'il ne se souvienne de rien, et alors tout ce que nous avons vécu sera mort à jamais... Je ne pourrais pas supporter cela, Hilary.

— Il y a treize ans de tout cela, Samantha. Tu as changé, et lui aussi.

— Mais il ne m'a jamais quittée...

— C'est un autre homme, Samantha, qui vient d'arriver à San Francisco. Et tu es peut-être le seul espoir de sa femme... Oublie ton passé, Samantha.

Mme Rawlins attendait Samantha dans la salle d'examen. Les cernes qui bistraient les yeux du médecin n'échappèrent pas à son attention.

— Bonjour, madame Rawlins.

— Bonjour, docteur.

— Je vais vous expliquer chaque étape de l'examen. Veuillez vous asseoir sur la table.

Alors qu'elle s'emparait de ses instruments, elle entendit la voix de sa patiente qui semblait venir de loin, de si loin :

— J'ai parlé de vous à mon mari hier soir. Je lui ai dit que vous vous étiez rencontrés à New York. Il ne se souvient de rien...

— Je suis venu vous dire adieu, docteur Hargrave.

Adam Wolff, dans l'encadrement de la porte, tenait à la main le même sac que le jour de son arrivée, huit ans auparavant. Samantha quitta sa table de travail et s'approcha de lui.

— J'aimerais que vous restiez, Adam.

— Il faut que je parte, docteur. Il en est temps.

— Jennifer est si malheureuse.

— Elle s'en remettra.

— Adam... Je ne crois pas que vous ayez vraiment envie de partir.

— Non... C'est vrai. Mais vous n'avez plus besoin de mes services. A l'école, je puis être utile.

— Nous sommes votre famille. Adam, est-ce que cela ne compte pas ?

Mais, comme elle ne trouvait aucun argument qui pût faire changer la décision du jeune homme, elle tira à regret le cordon de la sonnette, et demanda à Mlle People qu'on préparât l'attelage. Puis elle ouvrit un tiroir et en sortit une enveloppe.

— Je voudrais que vous acceptiez ceci. S'il vous plaît, ne le refusez pas. Si vous ne désirez pas le garder, faites-en don à l'école.

Il glissa vivement l'enveloppe dans sa poche et se balança gauchement d'un pied sur l'autre.

Le cocher frappa. Adam sortit d'un pas traînant.

— Laissez moi aller chercher Jennifer.

— Non.

— Elle ne comprend pas, Adam. Elle pense que vous partez de gaieté de cœur. Dites-lui la vérité, au moins.

Adam se tint coi. Il posa une main maladroite sur son épaule, réprima un sanglot et sortit vivement.

Samantha regarda la voiture s'éloigner dans l'avenue.

Le lendemain matin, Jennifer avait disparu.

— Tout est de ma faute, gémit Samantha. Je savais l'affection qu'elle portait à Adam ; j'ai eu tort d'imaginer qu'elle surmonterait son chagrin...

Ses amis gardèrent le silence. Darius fixait son verre d'un air ennuyé, Hilary ne quittait pas des yeux les flammes de la cheminée, et Stanton Weatherby contemplait la pluie de décembre qui tombait dans la lueur des lampadaires. A cette heure tardive, les recherches de la police n'avaient donné aucun résultat. C'était la consternation.

— Elle reviendra, dit Hilary, pas très convaincante.

— Est-ce que tu te rends compte ? Jennifer n'est jamais sortie seule, pas même au coin de la rue ! Elle ne sait pas prendre le tramway. Surtout, elle ne parle pas !

— J'aperçois un fiacre ! s'écria Stanton.

Ils se précipitèrent à la porte. Adam descendait de la voiture, suivi de Jennifer qui lui tenait la main.

Samantha s'élança à leur rencontre. L'angoisse qui l'avait étreinte tout le jour se muait en colère. Elle ne goûtait même pas le bonheur que lui causait ce dénouement. Le soulagement qu'elle éprouvait ressemblait à une immense fatigue.

— Où étiez-vous ? Que s'est-il passé ?

— Jennifer m'a demandé de revenir, docteur Hargrave. Elle est venue me chercher à l'école. Nous voulons nous marier.

Les occupations de Samantha lui laissaient bien peu de loisir. Elle avait néanmoins accepté cette invitation au théâtre : la grande Sarah Bernhardt dans *Phèdre* constituait un événement exceptionnel et, depuis plusieurs semaines que la pièce tenait l'affiche, tout San Francisco se battait pour avoir des places. Avec quelques amis, elle sablait le Champagne dans le somptueux foyer de l'Opéra, en attendant le lever du rideau. Gérard Mason leva sa coupe et porta un toast en l'honneur des jeunes mariés qu'ils venaient de quitter, aussitôt imité par Samantha, Darius, Hilary, Dahlia et Stanton.

— La cérémonie était très réussie, dit Dahlia en se tournant vers

Samantha.

Samantha lui sourit en se rappelant la première réaction de son amie. « Tu ne vas pas les laisser se marier, tout de même ? Pense à leurs enfants ! »

Pourtant, Samantha ne niait pas qu'elle se sentait quelque peu inquiète en songeant à l'avenir des jeunes époux. Adam avait décidé de gagner sa vie, il donnait déjà des leçons à deux enfants sourds et muets de Russian Hill, et comptait louer une maison dans ce quartier ; quant à leurs enfants, il n'y avait pas lieu de se tourmenter, puisque la surdité d'Adam était d'origine accidentelle, et que l'infirmité de Jennifer provenait sans doute de la scarlatine. Mais Samantha se demandait s'ils réussiraient à vivre heureux dans un monde hostile. Hilary s'approcha d'elle et lui murmura à l'oreille : – Qui est cet homme qui te dévore du regard ? Tourne-toi lentement vers la droite. Il se tient près du bar et ne te quitte pas des yeux depuis que nous sommes entrés...

Avant même de se retourner, Samantha sut. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle redoutait ce moment depuis tant de jours et tant de nuits... Leurs regards se croisèrent.

— Il vient vers nous, dit Hilary.

Elle s'éclipsa à l'instant où l'homme les rejoignait.

— Samantha ?

— Oui. Bonsoir, Mark...

— Samantha... Hargrave ?

— Vous vous souvenez donc de moi ?

— Comment aurais-je pu vous oublier... Mais que faites-vous à San Francisco ?

— Je croyais que votre femme vous l'avait appris.

— Lilian ? Vous êtes le médecin qu'elle va voir ?

— Elle m'a dit qu'elle vous avait parlé de moi... Mais que vous étiez encore amnésique, que vous ne vous souveniez de rien...

— Mais elle m'a parlé d'un Dr Canby...

En une seconde, les circonstances de sa première entrevue avec Lilian Rawlins lui revinrent en mémoire. Willella en salle d'opération... Et elle qui avait dû la remplacer...

— C'était un quiproquo, Mark. Votre femme devait voir le Dr Canby, mais celle-ci s'occupait d'une urgence. Je l'ai remplacée et – mon Dieu – j'ai dû omettre de me présenter. Quand elle est revenue le lendemain, je...

Sa voix se brisa. Elle trouva néanmoins la force de lui présenter Hilary et Darius.

— Enchanté, dit-il poliment, sans la quitter des yeux.

Les trois coups retentirent, annonçant le lever du rideau. Darius regagna son siège, suivi par les autres. Songeur, Stanton Weatherby avait assisté de loin aux présentations : « Voilà pourquoi aucun homme de San Francisco n'a jamais réussi à conquérir le cœur de Samantha Hargrave ! »

Mark et Samantha se tenaient à l'écart.

— J'ai cru rêver quand je vous ai aperçue... Vous n'avez pas changé.

— Vous non plus...

Autour d'eux, la foule, le théâtre, les rumeurs s'évanouirent. Ils restèrent un long moment à s'observer en silence.

— Je vous croyais mort.

— Je vous ai cherchée partout. Personne ne savait...

— Bonsoir, docteur !

Lilian Rawlins apparut. Le bruit, les lumières la foule...

— Bonsoir, madame Rawlins.

— Lilian, je te présente le docteur Hargrave, et non le docteur Canby.

Samantha expliqua le malentendu.

— Mais c'est merveilleux ! s'exclama Lilian. Vous retrouver après tant d'années ! Vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire. Docteur Hargrave, venez dîner chez nous ce soir avec vos amis... jamais de sa vie Samantha n'avait connu de moment plus embarrassant. Au cours

du dîner, chez les Rawlins, ils évoquèrent le passé, les aléas de leur carrière, les amis d'autrefois. Samantha ne dit rien à propos de la petite Claire ; Mark relata son sauvetage avec force détails... Mais lorsque Mark émit le désir de visiter l'hôpital, le cœur de Samantha battit à se rompre. Elle l'invita à venir la semaine suivante. Lilian Rawlins reconnut avoir les hôpitaux en horreur et se fit excuser. Mark et Samantha échangèrent un regard. Cette comédie, ils le savaient, ne pourrait pas durer. Leur amour avait résisté à treize années d'absence ; ils étaient encore en 1882...

Samantha décachetait distraitement les enveloppes étalées sur sa table de travail quand Constance entra. L'infirmière remarqua aussitôt l'élégance inaccoutumée de la directrice : une robe de soie lavande ornée de dentelle. Cela ne lui ressemblait guère. Quant au luxueux service à thé qui reposait sur le bureau, il annonçait sans doute l'arrivée d'un personnage important.

Mark arriva presque aussitôt.

— Bonjour, Samantha.

Elle rougit.

— Merci, Constance. Vous pouvez nous laisser. Asseyez-vous, Mark. Une tasse de thé ?

Il prit une chaise et inspecta la pièce.

— Tout cela est si extraordinaire, Samantha.

— Nous sommes tous très fiers de l'hôpital.

Elle versa le thé d'une main tremblante :

— Allez-vous vous installer à San Francisco ?

— Nous avons trouvé une maison à Marina.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Moi non plus.

— Mark, c'est un rêve...

— C'est comme si nous nous retrouvions au bal Astor... Comme si toutes ces années n'avaient pas passé, comme si le temps s'était arrêté. Samantha, je n'ai pas cessé de penser à toi. Te souviens-tu ? « Nous

étions des enfants dans ce royaume près de la mer...»

— *Anna M Lee...*

— Nous ne nous quitterons plus.

— Impossible. C'est trop tard. Je t'en prie...

— Quand je suis revenu à New York, j'ai cru devenir fou. Personne ne savait où tu étais partie ! Pas même Janelle, qui m'a raconté votre dernière entrevue. J'ai écrit à Landon Fremont, mais je n'ai pas reçu de réponse. Je t'ai cherchée partout, à Londres où je croyais que tu étais retournée, à Paris, à Lucerne. Puis je suis allé voir Landon Fremont à Vienne, pour m'entendre dire qu'il était mort. Je t'ai cherchée pendant des années, Samantha. Pourquoi ? Pourquoi as-tu disparu ?

La réponse tenait en un mot : Claire. Mais l'heure n'était pas venue.

— C'est le passé, Mark... Viens. J'aimerais te faire visiter mon hôpital.

Il la suivit jusqu'à la salle d'opération. Elle dut lutter pour ne pas fondre en larmes quand il lui offrit son bras. Ils firent le tour de l'établissement, pendant que Mark s'émerveillait de la qualité de l'équipement.

— Mais qu'est-ce donc ? s'étonna-t-il.

— C'est un chariot pour les repas. J'ai emprunté l'idée à l'hôpital de Buffalo. On dispose les plateaux dans ces casiers et un petit réchaud conserve aux aliments leur chaleur. Les roulettes sont garnies de caoutchouc et ne font presque aucun bruit.

— Remarquable. Quelle organisation !

— C'est une lutte de tous les jours. Sans notre Comité des Dames et leurs campagnes de financement, je ne sais si nous aurions réussi.

Les couloirs et les escaliers baignaient dans une demi-obscurité. Samantha regardait l'homme qu'elle avait désiré pendant treize années. Et ils parlaient boutique comme si rien ne s'était passé. « Si tu me touches, pensa-t-elle. Si tu m'embrasses... »

— As-tu l'intention d'ouvrir un cabinet en ville ?

— Non. Quand l'université de Californie m'a proposé de venir enseigner à l'École de médecine, j'ai pensé que c'était l'occasion ou

jamais de réaliser un vieux rêve. Je vais me consacrer à la recherche.

— Dans quel domaine ?

— Le cancer. Tu savais, pour ma mère, n'est-ce pas ? Et elle t'a interdit de m'en parler ? J'espère que sa fin n'a pas été trop cruelle. A mon retour, elle était déjà morte.

Elle se dirigea vers la fenêtre. L'hôpital jouxtait une ancienne fumerie d'opium. Contrairement aux prévisions de Gérard Mason, qui prétendait que le quartier resterait dans l'esprit des citadins synonyme de débauche et de dépravation, la transformation du lupanar en hôpital avait produit l'effet inverse et entraîné la fermeture des maisons de jeu – aussitôt remplacées par des magasins d'alimentation. La fumerie d'opium s'était muée en boulangerie.

Ils contemplèrent le ciel argenté de février.

— Je suis désolée pour ta mère, Mark. Je voulais t'en parler, mais...

Il lui prit les mains. Elle les retira.

— Où comptes-tu effectuer tes recherches ?

— Il me faut un laboratoire que je pourrais partager avec un autre médecin. Le malheur est que la plupart des centres de recherche se consacrent plus volontiers aux travaux concernant les antitoxines et les vaccins.

— L'État vient de nous accorder une bourse pour créer un nouveau laboratoire. Je vais transformer les sous-sols et les équiper de microscopes et d'incubateurs. J'espère même pouvoir acquérir une centrifugeuse. Notre chercheur ne travaillera qu'à temps partiel. Si l'expérience te tente, Mark, tu es le bienvenu... Il la regarda longuement.

— Si tu m'autorises à t'offrir la centrifugeuse, j'accepte avec joie !

Lilian Rawlins était en retard.

Samantha ne parvenait pas à découvrir les causes de sa stérilité. Aujourd'hui, pour ce cinquième rendez-vous, elle allait tenter une expérience dont elle avait lu le compte rendu dans une revue médicale.

Elle se posta à la fenêtre et attendit. C'était une radieuse journée d'avril, chaude et ensoleillée, avec de brusques rafales de vent, comme souvent à San Francisco. Dans la rue, les passants maintenaient leur chapeau sur leur tête de peur qu'il ne s'envolât ; une automobile klaxonnait pour se frayer un passage entre les attelages.

Samantha sourit à ce spectacle. Elle avait tant de motifs d'être heureuse. Jennifer et Adam menaient une existence sereine, Hilary et Darius venaient de partir en vacances à Los Angeles, l'hôpital prospérait, et à ce moment même, Mark travaillait à quelques mètres d'elle.

Certains jours, elle ne le voyait pas du tout ; mais le seul fait de le savoir là, sous le même toit, l'emplissait de joie. Il venait le mardi et le samedi travailler au laboratoire. Mark ne pensait pas que les cellules cancéreuses fussent par nature différentes des autres ; à ses yeux, il s'agissait de cellules dégénérées.

Samantha consulta sa montre. Lilian avait une demi-heure de retard. Elle regarda le couloir.

— Constance, avez-vous aperçu Mme Rawlins ?

— Oui, docteur. Elle est aux urgences.

— Que lui est-il arrivé ?

— Mais rien ! Elle aide le Dr Canby...

Samantha fut surprise. Lilian détestait le milieu hospitalier. Elle décida de la rejoindre.

Le service des urgences était bondé. Le Dr Canby et les infirmières s'occupaient de tout, des angines aux fractures. Samantha trouva Lilian Rawlins assise près d'un petit garçon dont le bras droit était enveloppé d'un pansement.

— Bonjour, madame Rawlins.

— Bonjour, docteur ! Excusez-moi d'être en retard, mais cet enfant est arrivé au moment où j'entrais. Il pleurait tant que j'ai eu envie de le consoler. Il s'appelle Jimmy.

— Sans Mme Rawlins, intervint le Dr Canby, nous aurions eu le plus grand mal à suturer ce bras. Félicitations, madame, vous connaissez les enfants !

Deux brancardiers s'approchèrent du petit garçon.

— Mais, dit Lilian, où l'emmène-t-on ?

— Au service de pédiatrie, dit Samantha. Vous pouvez l'accompagner, si vous le désirez.

— Le service de pédiatrie...

— Il y restera plusieurs jours, ajoura Willella Canby. Vous pourrez lui rendre visite quand vous le voudrez.

— Au revoir, madame, dit une petite voix.

Elles se retournèrent pour voir Jimmy qui adressait à Lilian Rawlins un signe de la main.

— Je vais dilater le col de l'utérus, madame Rawlins. Des études récentes ont montré que l'étroitesse de ce col peut être une cause de stérilité. Si je vous fais mal, dites-le-moi.

— Ce n'est pas la douleur qui me fait peur...

Elle réfléchit un instant et ajouta :

— Où se trouve le service de pédiatrie ?

Au début, Lilian consacra tous ses moments libres à Jimmy. Mais après l'arrivée d'un autre petit garçon, puis d'une fillette souffrant d'une infection de l'oreille, elle se rendit chaque jour au service. Elle leur apportait des poupées de chiffon, des soldats de plomb, des bonbons et du chocolat ; elle leur racontait des histoires. Jimmy mourut de gangrène ; elle en fut terriblement affectée, mais ce drame ne l'empêcha pas de continuer ses visites et les enfants eurent tôt fait de la baptiser « maman Rawlins ».

— Pourquoi Lilian n'adopterait-elle pas un enfant ? demanda un jour

Samantha à Mark.

— Je ne sais pas. Nous n'en avons discuté qu'une fois. Elle s'est montrée si opposée à ce projet que je n'ai pas insisté.

— Elle aime tant les enfants. Ce serait une mère merveilleuse. Tous les matins, les petits attendent sa venue avec une telle impatience !

Mark étudiait, manches retroussées, la préparation qu'il venait de colorer.

— C'est vrai. Le service de pédiatrie est devenu son univers, à présent. Lorsque nous sommes arrivés à San Francisco, elle se sentait très seule. Ses amis lui manquaient et elle n'avait pas envie de nouer de relations avec ses voisines ; elles sont toutes mères de famille. Les voir toujours entourées d'enfants était trop pénible pour Lilian.

Depuis qu'elle vient te consulter, elle croit fermement qu'elle pourra mettre un jour un enfant au monde. Elle a déjà transformé en chambre une pièce du premier étage. C'est une véritable obsession. Et puis nos relations... Samantha, je...

— Mark, je t'en prie...

— Je crois que Lilian rêve de remplacer l'enfant qu'elle a perdu...

Samantha s'assit sur un tabouret. « Remplacer l'enfant qu'elle a perdu... » La petite Claire dormait sur la colline, au bord de la mer. Mais Mark n'en savait rien. « Remplacer l'enfant qu'elle avait perdu », Samantha n'aurait pas cette joie...

Mark se lavait les mains. Il changea de ton en même temps que de sujet :

— J'ai trouvé la brochure où tu mets en garde les malades contre l'abus de certains médicaments.

Après avoir consulté les archives de l'hôpital et les statistiques concernant les victimes des remèdes prétendument miraculeux, Samantha avait rédigé une virulente diatribe à l'adresse des docteurs Brown, Barry, Pinkham et consorts, et distribué sa brochure dans l'établissement.

— Es-tu sûre de tes statistiques ?

— Absolument.

— Cela représente beaucoup de travail. Quant aux informations concernant les médicaments comme l'« Elixir Ellison »... Quarante pour cent d'alcool ?

— J'ai analysé le composé moi-même.

— C'est bien par hasard que j'ai découvert ton petit pamphlet ce matin, sur le comptoir des admissions. Il était perdu au milieu des biberons et des pansements. Personne ne pouvait le voir, Samantha...

— Je sais. Les infirmières font de leur mieux, mais...

— Mais personne ne le lit. Il faut rendre publiques de telles informations.

— Mais j'ai essayé ! Les journaux ne veulent rien entendre.

— Ce n'est pas étonnant. L'« Elixir Ellison » fait beaucoup de réclame. Les magazines ne peuvent pas se permettre de perdre une telle source de revenus.

— Au moins, mes patientes sont au courant.

— Sur l'ensemble de la population de San Francisco...

— Évidemment.

Il s'approcha de la patère et glissa la brochure dans la poche de son manteau.

— Que comptes-tu faire aujourd'hui ?

— J'ai ma tournée à effectuer après le déjeuner, puis les urgences.

— Est-ce que quelqu'un peut te remplacer ?

— Sans doute. Pourquoi ?

— Parce que je voudrais te présenter à quelqu'un.

Les bureaux du *Compagnon de la Femme* occupaient le dernier étage de l'immeuble de la société Wing Fah, dans Battery Street. Le *Compagnon de la Femme* avait vu ses ventes diminuer régulièrement au cours des trois dernières années. La fermeture du journal venait d'être décidée quand un homme d'affaires audacieux lui avait sauvé la mise. Un jeune homme s'approcha d'eux.

— Nous voudrions voir Horace Chandler. Je suis Mark Rawlins.

On les conduisit à une porte où était inscrit le mot « Privé ».

— Mark ! Quelle surprise !

— Bonjour, Horace. Je te présente le docteur Hargrave, de la Clinique de San Francisco.

— Ravi de vous connaître, madame. J'ai entendu parler de vos brillantes activités. Asseyez-vous, je vous en prie.

Pendant le trajet, Mark avait dressé en quelques mots un portrait de son ami Horace. Celui-ci se faisait fort de racheter les magazines en difficulté et de les remettre à flot. Autrefois, le *Compagnon de la Femme* se spécialisait dans la publication des recettes de cuisine, des rubriques de mode et des feuilletons insipides ; sous la houlette de Chandler, il était devenu un journal audacieux, traitant de sujets explosifs comme la surpopulation, les moyens intimes de l'éviter...

— Nous sommes venus te demander un service, Horace Pourrais-tu publier ceci ?

Il lui tendit la brochure de Samantha. Le directeur la lut posément, puis tourna son regard vers Samantha.

— Monsieur Chandler, dit-elle avant qu'il eût prononcé un mot, je voudrais informer le public des dangers entraînés par l'absorption de certaines préparations pharmaceutiques. Les étiquettes affirment que ces produits sont inoffensifs. Je puis témoigner que certains d'entre eux sont excessivement dangereux. Les femmes enceintes boivent des fortifiants qui menacent la santé de leur bébé. Les cancéreux avalent de l'eau teintée au lieu de se faire soigner sérieusement. Le public a le droit de savoir ce qu'il achète. Et, dans la mesure où les grands laboratoires refusent d'informer leurs clients, c'est à nous de le faire.

— Etes-vous sûre des chiffres que vous avancez ?

— Oui.

— Pourriez-vous en relever d'autres ? Vos renseignements sont assez minces. Quatre laboratoires... L'article aurait plus de poids si vous ajoutiez quelques noms...

— Je n'ai pas eu le temps de le faire, mais je songe à analyser le composé de Sara Fenwick.

— C'est le plus important laboratoire du pays...

— Je ferai les analyses moi-même, Samantha, si tu le veux bien.

— Merci, Mark.

— Votre brochure est bonne, docteur Hargrave, mais le style est celui des revues médicales. Verriez-vous un inconvénient à ce que je prenne quelques licences journalistiques avec votre texte ? Bien entendu, sans en trahir le sens.

— Pas le moins du monde.

— Il faut provoquer l'indignation du public. Ce sont les scandales qui incitent les législateurs à modifier les lois.

— Et qui font monter la vente des journaux ! ajouta Mark.

Chandler sourit, complice.

— A présent, je dois absolument m'en aller. Nous nous revoyons la semaine prochaine...

En sortant de l'immeuble, Mark sourit à Samantha.

— Docteur Hargrave, à nous deux, nous allons changer le monde !

Samantha relut le texte qu'elle venait de rédiger. C'était son deuxième article destiné au *Compagnon de la Femme*. Le premier, publié le mois précédent sous le titre : « Ne vous faites pas prendre ! », avait suscité un tel intérêt que le rédacteur en chef du journal exigeait à présent qu'elle en écrivît un autre. Celui qu'elle méditait porterait sur l'analyse de dix produits vendus en pharmacie.

Elle posa son stylo et s'adossa à sa chaise. Dehors, la nuit d'octobre était tombée comme une chape. Dans la rue, de rares piétons luttèrent contre la bise. On était à la veille de la Toussaint.

Samantha se sentit gagnée par le froid de cette fin d'automne. De sombres pensées la tourmentaient. Pourtant, elle avait tant de raisons de se réjouir. L'État acceptait de renouveler ses subventions, les Crocker allaient financer une nouvelle salle d'opération, et, surtout, Jennifer attendait un enfant. Pourquoi cet abattement subit ?

Elle essuya les larmes qui roulaient sur ses joues. Mark. « S'il ne me serre pas encore au moins une fois dans ses bras, pensa-t-elle, j'en mourrai. » Cela faisait déjà un an qu'ils jouaient le jeu de l'amitié ancienne et de la collaboration professionnelle. Mais quand ils se retrouvaient à des soirées chez les Gant ou chez Horace Chandler, elle souffrait de voir Lilian au bras de son époux.

Elle ouvrit la porte du bureau. Un silence inhabituel régnait dans le couloir. Aucun bruit ne provenait des dortoirs. Pourquoi ne pouvait-elle se décider à rentrer chez elle ? Une ombre parut :

— Bonsoir, docteur, dit le portier qui poussait le chariot des repas.

Elle le regarda disparaître au fond du couloir, puis dirigea son regard vers l'escalier. Elle s'en approcha mécaniquement. Elle était dans un état second, et marchait comme un somnambule. Elle s'arrêta et se dit : « Il n'y a personne en bas. Il est parti depuis longtemps. »

Elle descendit les marches en courant. Une lumière blafarde signalait l'entrée de la cave. Elle frappa à la première porte.

— Entrez.

Mark se tenait dans l'encadrement, les traits noyés dans la pénombre.

— Samantha... Tu travailles bien tard...

— Oui. L'article.

Une fois encore, son corps sembla se mouvoir de lui-même. Pourtant, c'est bien sa main qui referma la porte, ses jambes qui la conduisirent à la table de travail et sa voix qui prononça d'un ton neutre :

— Je préfère travailler à cet article ici. Si l'on avait besoin de moi, je n'aurais pas à faire tout le trajet depuis la maison.

— Tu as l'air fatigué.

— Toi aussi, Mark.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il désignait la turquoise accrochée à son cou.

— Un cadeau de Laetitia. Tu te souviens d'elle ?

— Oui.

— Et de Janelle ?

— Aussi.

— Et de Landon ?

Elle aurait pu continuer : et du Dr Prince, et de Mme Knight, et du Dr Weston...

— Mark, nous n'avons jamais parlé de notre passé. Nous l'avons laissé s'éteindre...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Il se précipita dans ses bras. Son baiser dura une éternité. Le naufrage de *L'Excalibur*, la petite Claire, Lilian étaient oubliés... Elle le serra contre elle avec l'impression de s'éveiller après une très longue nuit.

Il lui prit les épaules et la considéra d'un air grave. Ces yeux gris perle, ces cheveux noirs... Lentement, avec des gestes d'une grande délicatesse, il la déshabilla. Elle retira elle-même la chaîne de son cou, et posa la turquoise sur le bureau.

— Il ne s'est rien passé, Mark. Oublions qui nous sommes et d'où nous venons...

Quand l'aube commença de poindre, alors qu'ils entendaient l'hôpital

s'éveiller au-dessus de leurs têtes, ils échangèrent quelques mots. Cette nuit serait leur à jamais. Mais demain, après-demain, les choses se chargeraient de les séparer à nouveau. Ils le savaient. Ils auraient la force de se résigner.

A la fin de l'année 1896, San Francisco retentit de clameurs inhabituelles. Traversant la ville, les chercheurs d'or se ruaient par centaines vers un nouvel Eldorado : l'Alaska, où des gisements du précieux métal venaient d'être découverts. La fièvre s'empara de la région entière, une fièvre entretenue par tous les journaux. Darius Gant lui-même finança l'expédition de deux chercheurs contre cinquante pour cent des bénéfices.

De ce fait, les articles de Samantha dans le *Compagnon de la Femme* se heurtèrent à une redoutable concurrence.

Le numéro de décembre contenait un papier intitulé : « Il y a du poison dans ce médicament ! » ; celui de janvier posait la question : « Vous laissez-vous duper facilement ? » Suivait un jeu pour tester les connaissances des lectrices en matière de médicament. Cependant, aucun de ces articles ne provoqua un engouement comparable à celui du premier, publié quelques mois auparavant. Le public s'intéressait bien davantage aux aventuriers de l'Alaska. Pour Horace Chandler, l'unique façon de ramener ses lectrices à des préoccupations plus vitales consistait à publier un article qui fit véritablement sensation.

Samantha consacra donc tout le temps qu'elle ne passait pas à l'hôpital à la rédaction d'un témoignage intitulé : « Mon cauchemar de toxicomane ». Bien qu'il fût écrit à la première personne et signé d'un faux nom, il relatait, presque point par point, les étapes du calvaire d'une patiente hospitalisée.

Les jours s'écoulaient, semblables avec leur cortège de drames, de victoires et de demi-guérisons. Pendant l'hiver, Samantha et Mark ne cessèrent de se voir, mais réussirent à ne pas succomber... Ils passaient de longs moments dans le bureau de Samantha à boire du thé et à écouter le crépitement de la pluie sur les carreaux. Leur amour ne réclamait nulle promesse, nulle déclaration enflammée ; il allait de soi.

Un jour, Samantha aperçut sur un guéridon, à côté du sac et des gants d'une patiente qu'elle venait d'ausculter, un numéro du *Saturday Evening Post* ouvert à une page de réclames. « Évitez les opérations, et cessez de négliger votre santé ; une dose quotidienne du « Composé miracle de Sara Fenwick » résoudra tous vos maux et vous fera économiser une semaine à l'hôpital. Vous trouverez plus bas des lettres de femmes guéries par notre médicament. »

— Quel est votre verdict, docteur ?

Samantha se retourna vers sa patiente.

— Madame Sargent, les fibromes sont importants. Ce sont eux qui provoquent l'hémorragie. Quand cela a-t-il commencé ?

— Il y a cinq ans, après la naissance de mon fils.

— Avez-vous consulté un médecin ?

— Si je m'étais absentée de la boulangerie, j'aurais perdu ma place. Alors, j'ai écrit à Sara Fenwick. Vous savez, cette réclame que vous lisiez à l'instant.

Samantha regarda la publicité. Sara Fenwick présentait au lecteur un doux visage de grand-mère souriante.

— Et que vous a-t-elle conseillé ?

— Elle m'a envoyé un flacon de son composé. Je me suis d'abord sentie beaucoup mieux, mais les saignements ne s'arrêtaient pas. Alors j'ai écrit à nouveau et elle m'a répondu que je devais augmenter les doses. Aujourd'hui, je ne peux plus supporter ce produit, et je me sens de plus en plus faible.

— Je crains que l'opération ne soit nécessaire.

— Quel type d'opération ?

— Ablation de l'utérus.

La patiente fondit en larmes.

— Je suis désolée, madame Sargent. Vous avez trop attendu. Ce composé ne peut rien contre les maladies chroniques.

— Mais que dira mon mari ? Il ne m'aimera plus !

— Mais bien sûr que si, voyons !

— Je n'ai pas quarante ans ! Je ne veux pas devenir une vieille femme !

— Vieille ?

— Il paraît qu'enlever l'utérus provoque la ménopause.

— Chanson ! La ménopause ne peut survenir que si l'on procède à une ablation des ovaires. Dans votre cas, nous retirons l'utérus qui n'est qu'un muscle. Si nous n'opérons pas, vous aurez de très graves complications.

— Mais je ne serai plus une femme...

— Evidemment si.

— Oh, docteur, j'ai si peur...

Après le départ de sa patiente, Samantha alla retrouver Mark dans son laboratoire. Il l'accueillit avec un enthousiasme inhabituel et l'invita à observer au microscope une préparation chimique.

— C'est un échantillon de tissu cancéreux. Est-ce que tu vois les cellules saines ?

— Oui.

— Maintenant, regarde les cellules atteintes. Elles se séparent plus facilement que les premières. Eh bien, ce sont les mêmes ! C'est la première fois que je vois un spécimen aussi net. Cette lamelle vérifie presque à elle seule ma théorie. Si je ne me trompe pas, nous pourrons bientôt étudier les substances capables de régénérer les cellules.

— C'est extraordinaire... Mais l'Université ne s'inquiète pas du fait que tu passes ici le plus clair de ton temps ?

— J'ai demandé une année de congé. Le travail que j'ai entrepris est trop important. Entre mes recherches et notre campagne contre les élixirs, je n'avais plus le temps de préparer mes cours. Et puis...

— Qu'y a-t-il, Mark ?

— Lilian m'inquiète. Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Crois-tu qu'elle ait des soupçons ?

— Je ne pense pas. C'est une femme très franche, elle m'en aurait parlé. Il y a autre chose. Son désir d'avoir un enfant, sans doute. Et puis cette situation, Samantha...

— Je sais, Mark.

— Mais tu avais quelque chose à me dire ?

— C'est à propos de la campagne dans les journaux. Nous n'avons plus la faveur du public.

— Allons voir Horace.

Le rédacteur en chef du *Compagnon de la Femme* écoutait Samantha que Mark avait accompagnée. Il admirait la détermination et la force qui émanaient de sa personne.

— L'heure est venue de concentrer nos efforts sur un cas exemplaire, monsieur Chandler. Celui de Sara Fenwick me paraît tout indiqué. Ce remède est une escroquerie, j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte.

— Avez-vous procédé à des analyses ?

— Oui. En ce qui concerne l'alcool.

— Pensez-vous que ce composé contienne des produits toxiques ?

— Pas du tout, il est inoffensif. Ce qui est scandaleux, c'est que Sara Fenwick établisse des diagnostics par correspondance.

— Il nous faudrait plus qu'un simple test et des lettres de clientes mécontentes...

Il se leva et ouvrit un casier de sa bibliothèque.

— Chers amis, votre visite tombe à pic. Je comptais aller vous voir cet après-midi même. Pour une fois, c'est moi qui ai quelque chose à vous apprendre. Avez-vous entendu parler de la « clause rouge » ?

— Non.

Chandler leur relata les détails de l'enquête qu'il avait entreprise. Il désirait depuis longtemps entrer en possession de la copie du contrat-type passé entre les laboratoires et les annonceurs. Il avait engagé un détective privé qui avait réussi, en se faisant passer pour le directeur d'un magazine local, à s'introduire dans les bureaux de la société Ayer et à obtenir un contrat ; la « clause rouge », ainsi nommée parce qu'elle était dactylographiée à l'encre rouge, y figurait bien.

Horace rendit le document à Mark et Samantha.

— Peu de gens connaissent cette clause. Elle stipule que le contrat serait annulé si une loi interdisait la vente du produit ou si le journal acceptait de publier des articles critiquant le laboratoire. C'est une clause commune à tous les accords signés par les grands laboratoires.

Un moyen extrêmement efficace pour museler la presse... De plus, cela va à l'encontre de la Constitution des États-Unis, dans la mesure où cette clause porte atteinte à la liberté de la presse. J'ai pensé que beaucoup de gens aimeraient apprendre comment la liberté d'expression était menacée par des intérêts financiers.

— Et vous allez la publier ?

— Intégralement ! Je compte également envoyer mon détective – il s'appelle Cy Jeffries – inspecter le laboratoire de la société Fenwick. J'ai le sentiment que nous allons faire des découvertes surprenantes...

Les résultats de l'enquête dépassèrent leurs espérances. Le détective se fit embaucher au service des expéditions. Il découvrit bientôt que la plupart des témoignages dont se glorifiait la société Fenwick émanaient de personnes payées à raison de vingt-cinq dollars par lettre faisant état d'une guérison. Il s'introduisit dans le service de réception du courrier, où, selon les publicités, « aucun homme ne mettait jamais les pieds » ; là il trouva deux jeunes gens qui se gaussaient d'une lettre qu'ils venaient de recevoir. Mais le coup de grâce que Chandler comptait porter aux escrocs était une photographie de la tombe de Sara Fenwick – décédée, comme l'indiquaient les dates gravées sur le marbre, six ans avant la naissance de la société. Horace Chandler avait l'intention de publier cette photographie en page de couverture, juste à côté du fac-similé d'une publicité qui affirmait : « De son fauteuil, Mme Fenwick apporte aux femmes plus d'aide que n'importe quel médecin du pays. »

L'apport de Mark et Samantha aurait également les honneurs du numéro de septembre. Mark se livrait depuis quelque temps à des examens du composé qui n'était pas aussi inoffensif qu'ils l'avaient cru : il contenait un abortif. De son côté, Samantha envoya une série de lettres à Sara Fenwick, signées de son nom, mais sans préciser sa profession. La première faisait état d'un vague malaise ; on lui prescrivit une cuillerée de composé par jour. La seconde annonçait une aggravation des symptômes ; on lui conseilla de doubler la dose. Enfin, la troisième décrivait un état critique, et Samantha ajoutait même que son médecin estimait nécessaire une opération ; on lui assura qu'une demi-bouteille par jour lui éviterait le bistouri.

Leur dossier devint bientôt si important que Chandler décida de consacrer la quasi-totalité du numéro aux méfaits de la société Fenwick. Des articles plus courts concernant d'autres laboratoires viendraient étayer leurs affirmations. La société Sears, en particulier, aurait la désagréable surprise de trouver, en pages intérieures, une

reproduction des publicités de son catalogue. On y voyait une femme qui versait subrepticement un liquide dans le café de son mari. La légende insinuait qu'ainsi, l'homme n'irait pas se soûler la nuit dans les tavernes. « Sans doute ne sortira-t-il pas ce soir, commentait le journal ; cette potion contient assez de drogue pour assommer un bœuf ! » Sur la page voisine, sous-titrée « Au cas où l'élixir aurait eu tout son effet », se trouvait une autre publicité pour le remède Sears, qui était censé combattre l'intoxication à la morphine et aux opiacés. Et, en gros titre : « Consommateurs, attention ! »

A en croire Horace Chandler, le numéro de septembre serait l'un des plus sensationnels jamais sortis des imprimeries américaines.

Samantha posait un pansement sur la plaie de sa patiente, quand l'infirmière fit irruption dans la salle d'opération.

— Docteur Hargrave, Mme Rawlins demande si vous pourriez la recevoir.

— Certainement, Constance. Voudriez-vous rester au chevet de Mme Sargent jusqu'à son réveil ?

L'opération s'était fort bien déroulée. Aussitôt après qu'elle eut procédé à l'hystérectomie, Samantha avait demandé à Mark d'analyser les fibromes.

Elle quitta la salle et trouva Lilian Rawlins qui l'attendait devant la porte de son bureau.

— Bonjour, Lilian. Quel bon vent vous amène ?

Samantha était surprise par la présence de Lilian à cette heure.

D'ordinaire, elle aidait les infirmières à nourrir les enfants.

— Docteur Hargrave, je tenais à vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi. Le traitement, les conseils, l'intérêt que vous m'avez témoigné. C'est plus que les autres médecins ne m'ont jamais offert...

— Ne désespérez pas !

— Hélas ! docteur, j'ai abandonné tout espoir.

— Je vous en prie. Ce n'est pas le moment de renoncer...

— Non. Je sais que je suis stérile. Je vais avoir quarante ans et je n'ai plus d'illusions.

— Ne croyez pas que vous avez raté votre vie parce que vous n'avez pas pu donner le jour à un enfant. Les garçons et les filles du service de pédiatrie vous considèrent comme leur mère.

— Je ne parlais pas de la maternité, docteur. Je pensais à mon ménage.

Elles se dévisagèrent.

— Quand je me suis mariée, docteur Hargrave, j'étais très amoureuse. Mais j'ai beaucoup réfléchi au cours de ces dix-huit mois à San Francisco. Je sais à présent que j'ai épousé Mark parce que j'avais peur de rester vieille fille et de ne jamais avoir d'enfant. Mark et moi ne possédons rien en commun, sauf peut-être le désir de fonder une famille. Mais la mort de notre enfant a tout gâché. Depuis, Mark ne songe qu'à sa carrière. Quand l'université de San Francisco lui a proposé ce poste, j'ai accepté de quitter ma famille. Pour lui. Aujourd'hui, il est heureux. Moi, je retourne à Saint Louis...

Lilian pleurait. Samantha se leva et tira le cordon de la sonnette.

— Ma famille me manque. J'ai envie d'embrasser mes neveux et nièces. Je ressens un tel vide, ici, une telle solitude... Les enfants de l'hôpital ne me suffisent pas. Dès que je m'attache à l'un d'eux, il s'en va. Au moins, mes sœurs... Je veux des enfants à moi...

On frappa. L'infirmière Hampton apparut.

— Apportez-nous du thé, dit Samantha d'une voix tendue.

— J'aime Mark, poursuivit Lilian, et je ne voudrais lui faire de la peine pour rien au monde. Mais je ne suis pas la femme dont il a besoin. Je ne sais pas partager ses soucis, m'intéresser à son travail. Pour être franche, je trouve ses recherches très ennuyeuses. J'admire son talent, mais je n'aime guère l'écouter parler de ses expériences. Sans doute de son côté se lasse-t-il de m'entendre répéter que mes neveux et mes nièces me manquent... Ce n'est pas une décision prise à la hâte, docteur. Voilà plusieurs mois que je songe à quitter San Francisco. Je rentre chez moi.

Samantha eut envie de demander : « En avez-vous parlé à Mark ? Comment réagit-il ? » Mais elle garda le silence. Comme si Lilian avait lu dans ses pensées, elle ajouta :

— J'ai tout avoué à Mark. Nous avons eu une longue discussion. C'était la première fois que nous parlions franchement depuis bien longtemps. Il se croit coupable, et je n'ai pas réussi à le persuader du contraire. Nous appartenons à deux mondes différents. Notre vie n'a plus aucun sens. Nos chemins divergent. Il a décidé de rester.

Lilian se tut. Samantha pensa : « Pourquoi m'avez-vous confié tout cela ? » Mais elle connaissait la réponse.

L'infirmière revint avec un plateau.

— Voulez-vous un peu de thé, Lilian ?

Elle parvint à sourire.

— Avec plaisir, docteur Hargrave.

Samantha resta longtemps dans son bureau, après le départ de Lilian. Quand elle se sentit prête, elle se leva et descendit au laboratoire.

Elle trouva Mark penché sur son microscope. Il leva les yeux. Jamais il ne l'avait regardée aussi amoureusement.

Malgré l'insistance de Samantha, Jennifer refusait d'accoucher à l'hôpital. Quand l'heure arriva, elle se trouvait dans la chambre de Samantha. Le bébé naîtrait à la maison, en présence de son père.

— Et s'il y avait des complications ?

Jennifer fit non de la tête. Ses gestes signifiaient :

— Tout se passera bien.

Samantha avait néanmoins apporté ses instruments. Willella l'assisterait en cas de problème. Jennifer se gaussait des inquiétudes de sa mère adoptive. Elle attendait le moment de sa délivrance avec calme et sérénité.

— Je ne sais plus, dit Samantha. Son ventre me semble d'une grosseur démesurée, et je me demande si elle n'attend pas des jumeaux. Et voilà une semaine qu'elle aurait dû accoucher.

— Docteur Hargrave, répondit Willella, le ventre de votre fille n'a rien d'alarmant. Vous savez comme moi qu'un premier enfant se fait toujours attendre.

C'était une matinée de juin étouffante. Hilary et Mark étaient venus rassurer Samantha. Ils discutaient dans le salon.

Mlle People apparut.

— Comment va-t-elle ? demanda Samantha.

— Très bien, docteur. Elle se repose. Son mari et la mère d'Adam sont à son chevet.

A force de la voir tourner autour d'elle, Jennifer avait fini par signifier à Samantha :

— Tu me fatigues, maman. Laisse-moi me reposer, s'il te plaît. Je t'appellerai, c'est promis.

Willella et Hilary avaient prié Samantha de laisser sa fille tranquille. Ses craintes ne pouvaient qu'irriter la jeune femme.

— On dirait que le Dr Hargrave n'a jamais mis un enfant au monde, murmura Willella à Hilary.

— Cela doit être différent quand il s'agit de sa propre fille... répondit Hilary en songeant à son aînée qui venait d'avoir treize ans.

— Il faut vraiment que je monte, déclara Samantha.

Willella vint à sa rencontre.

— J'y vais, docteur.

Samantha l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier et lui confia à voix basse :

— Il faut absolument mesurer l'intervalle entre les contractions. Tout à l'heure, elle affirmait qu'elle ne sentait rien.

Willella la rassura.

— Je sais ce que je dois faire, docteur.

Samantha revint au salon et s'assit à côté de Mark. Il lui sourit.

— Tu te sens mieux ?

— Oui... Tu parais songeur.

— Je pensais à Lilian. Je me demande si elle était au courant. Si oui, c'est vraiment une femme étonnante.

— Elle est heureuse, maintenant, Mark. Sa sœur cadette attend un autre enfant.

Ils avaient parlé de Lilian pendant des heures, mais sans préciser leurs projets après que le divorce serait prononcé. Samantha ne voulait pas le brusquer. Ce qui ne l'empêchait pas d'espérer qu'un jour...

Willella revint.

— Tout va pour le mieux. (Et, s'approchant de Samantha :) Les contractions sont espacées de cinq minutes, la dilatation est de six centimètres.

— Est-ce qu'elle souffre ?

— Il ne semble pas. Je l'ai observée. Je crois que cela me fait plus de mal qu'à elle...

Samantha savait à présent ce que ressentent les pères qui attendent à

l'hôpital que leur femme accouche. La salle d'attente était la seule où les cigarettes et l'alcool fussent tolérés.

Soudain, on entendit un hurlement.

Samantha se précipita, grimpant les marches de l'escalier quatre à quatre. Dans la chambre, Adam souriait, tout en essuyant le corps de son enfant avec une serviette. Elle examina rapidement le bébé, puis, moitié pleurant, moitié riant, elle leur reprocha de ne pas l'avoir appelée. Adam posa le nouveau-né dans les bras de sa mère.

— Il ne fallait pas vous inquiéter...

Jennifer, bientôt épuisée, autorisa les deux médecins à prendre la relève. Samantha jugea le bébé magnifique. Elle pensa : « Quand il sera grand, je connaîtrai le vrai visage d'Adam, celui qu'il avait avant son accident... »

— Comment l'appellerons-nous ?

— Nous avons choisi Richard. A cause du roi, dit Adam.

Samantha ne put retenir ses larmes.

— Richard Wolff...

Le numéro de septembre du *Compagnon de la Femme* fut épuisé en trois jours. Horace Chandler reçut un déluge de lettres provenant des quatre coins du pays. La ruée vers l'or elle-même ne parvenait plus à éclipser la controverse suscitée par Samantha et Mark. Les opinions étaient tranchées : certains menaçaient de mettre le feu au siège du journal, d'autres applaudissaient à tant d'audace. Les brochures de Samantha disparurent en quelques heures du comptoir des admissions de l'hôpital. A San Francisco, toutes les conversations avaient trait au scandale. Les pharmaciens furent littéralement assaillis de questions et de demandes de remboursement. Et en un mois, les ventes du « Composé miracle de Sara Fenwick » baissèrent considérablement.

— Attention ! s'écria Horace Chandler, dont le bureau était encombré de télégrammes. Cela ne veut pas dire que les gens vont arrêter du jour au lendemain d'acheter des remèdes miracles. On a porté un coup au composé de Sara Fenwick, un point c'est tout. Il paraît même que les ventes des concurrents ont augmenté. Il faut battre le fer quand il est encore temps. Nous devons attiser l'indignation du public. Il nous appartient désormais d'obtenir une réforme législative. J'ai l'intention de commencer l'année 1898 en m'en prenant aux fabricants des cinq médicaments les plus consommés dans le pays.

Mark et Samantha approuvèrent. Il fallait continuer à se battre. Après leur entretien, Mark suivit Samantha jusqu'à son bureau. Des mois avaient passé. Il venait de recevoir copie du jugement concernant le divorce ; il avait également reçu une lettre de Lilian. Il la lui tendit :

« Mon cher Mark, j'espère que tu vas bien. Il m'est difficile de te dire à quel point je suis heureuse. Ma sœur attend sans doute des jumeaux. Beaucoup de travail en perspective ! J'ai le sentiment de servir enfin à quelque chose. La maison retentit sans cesse des cris des enfants.

J'ai lu le dernier numéro du Compagnon de la Femme, et je suis très fière de toi et du Dr Hargrave. J'ai eu beaucoup de chance de t'avoir rencontré.

Dieu vous garde tous les deux. »

Samantha relut, songeuse, la dernière phrase. – Moi aussi, j'ai reçu une grande nouvelle. La société Fenwick nous intente un procès.

Mark n'ouvrit pas l'enveloppe qu'elle lui désignait. Il se contenta de

la regarder.

Elle se jeta dans ses bras.

— Oh, Mark !

Ils s'embrassèrent longuement. Ils avaient, désormais, tout le temps de s'aimer.

Par une pure coïncidence dont le sens n'échappa à personne, le numéro de février 1898 du *Compagnon de la Femme* – qui titrait « Et le scandale continue ! » – sortit le jour même de l'ouverture du procès. Les rumeurs allaient bon train. D'aucuns prétendaient que la société Fenwick, sévèrement touchée par les attaques du *Compagnon de la Femme*, cherchait à provoquer la faillite du journal.

La veille du procès, Hilary invita ses amis à dîner, comme pour montrer à la ville entière qu'aucun d'eux ne s'inquiétait ni ne craignait l'issue du combat qu'ils se préparaient à livrer. Pourtant, à sa table, une certaine tension était perceptible.

Dahlia et Gérard Mason, Gertrude et Horace Chandler. Stanton Weatherby, Willella Canby et enfin Jennifer et Adam entouraient Samantha et Mark. Le petit Richard dormait dans la chambre du haut, là où sa mère, jadis, avait tenu compagnie aux enfants Gant. Hilary offrit à ses convives un succulent rosbif et, au dessert, une énorme charlotte anglaise. Mais, en dépit des efforts de Darius qui servit du vin provenant de sa propre cave. Stanton Weatherby ne pouvait s'empêcher de penser que ce repas avait quelque chose de funèbre...

— Je n'arrive pas à comprendre, dit Darius, pourquoi ces imbéciles tiennent tant à passer en justice ! Un règlement à l'amiable aurait été préférable, à tout le moins pour eux. Un procès ne peut que jeter plus d'opprobre sur les dirigeants de la société Fenwick !

— Au contraire, dit Stanton, ils pensent se faire ainsi de la publicité. Ils vont essayer de tirer leur épingle du jeu. Horace, ils vous feront passer pour un menteur. Ils chercheront à ternir la réputation de Samantha et Mark. La presse s'emparera de toutes les calomnies.

— Je ne comprends toujours pas, reprit Darius, comment, à ce stade, quelqu'un peut encore se ranger de leur côté.

— C'est très simple. D'abord, le portrait de Sara Fenwick est connu de la plupart des Américains. Elle symbolise l'épouse, la mère. Je suis prêt à parier qu'il n'y a pas une armoire à pharmacie dans ce pays qui ne contienne un de ses flacons. La société Fenwick est une institution respectable – aussi solide que le base-ball – et les gens n'apprécient guère qu'on s'attaque à leurs idoles, à leurs valeurs. En outre, beaucoup pensent que nous essayons d'entraver leur liberté. Le gouvernement va contrôler les médicaments. Et ensuite, quoi ?

— Mais ce n'est pas du tout le problème, s'écria Darius. Tout ce que nous demandons, c'est un étiquetage honnête, afin que les gens décident eux-mêmes s'ils ont envie d'être empoisonnés !

— Cher Darius, dit Hilary, en lui prenant le bras, nous sommes tous d'accord avec toi. Ce n'est pas la peine de crier !

Ils gardèrent un instant le silence, personne n'était d'humeur à rire.

La salle du tribunal était bondée. L'air déjà saturé de fumée résonnait des clameurs de l'assistance. A la table réservée à la presse, les journalistes rédigeaient déjà l'introduction de leurs comptes rendus. Hormis Samantha, on n'apercevait aucune femme ; la justice était une affaire d'hommes.

Les jurés s'asseyaient dans leur box quand la Cour fit son apparition. Le juge Isaac Venables prit place. Samantha, encadrée par Horace et Mark, se leva et tous les regards se tournèrent dans sa direction. « Le Dr Hargrave, nota un journaliste, est d'une étonnante beauté, malgré l'extrême simplicité de sa tenue ; elle possède un port de reine et montre un courage et une fierté que l'on rencontre rarement chez le sexe faible. »

Samantha, Horace et Mark étaient accusés de « propos diffamatoires susceptibles de nuire à une ancienne et respectable société ». Le juge Venables frappa son pupitre de son marteau, le procès pouvait commencer.

Un géant à la barbe rousse, maître Cromwell, l'avocat de John Fenwick, lut avec force un brillant réquisitoire. Maître Cromwell fit ensuite appeler les premiers témoins.

Le Dr Smith, chimiste du laboratoire Fenwick, était un petit homme replet portant monocle.

— Docteur Smith, demanda maître Cromwell, pourriez-vous nous dire, je vous prie, quels ingrédients entrent dans la composition de ce médicament ?

— Il contient de la racine de licorne, de la racine de vie, de la trigonelle et de l'herbe de Saint-Christophe.

— Contient-il de l'alcool ?

— Oui, en effet.

— A quelle fin ?

— Pour maintenir l'équilibre chimique.

— La société pour laquelle vous travaillez a-t-elle jamais essayé de tenir secrète cette teneur en alcool ?

— Non, maître. Nous invitons toute personne intéressée par cette question à nous écrire. Nous lui enverrons par retour la composition exacte de notre médicament.

— Si une femme désire se soigner selon la méthode Fenwick, est-elle obligée d'ingérer de l'alcool ?

— Non, car le composé se présente également sous forme de pilules et de pastilles.

— Avez-vous jamais entendu parler de cas d'intoxication causée par votre remède ?

— Non. Pas que je sache.

— Maintenant, docteur Smith, écoutez-moi bien. Dans quelles conditions ce composé est-il fabriqué ?

— Que voulez-vous dire ?

— Le laboratoire est-il propre ou sale ?

— Mais tout y est stérilisé !

— Vous occupez-vous du laboratoire en personne ?

— Oui, naturellement !

— Quelle part du processus surveillez-vous ?

— Sa totalité.

— Est-il possible que des impuretés ou des produits toxiques entrent par mégarde dans la composition ?

— Non, maître, c'est impossible. Chaque étape de la fabrication se déroule dans des conditions parfaites d'asepsie.

— Une dernière question, docteur Smith. Verriez-vous un inconvénient quelconque à ce que votre femme ou votre fille absorbe

du composé miracle ?

— Absolument aucun.

— Merci. Je n'ai plus de questions à poser au témoin, votre Honneur.

Alors, maître Berrigan, l'associé de Stanton, se leva. Samantha ne parvenait pas à surmonter son inquiétude. Il semblait si jeune, si innocent.

— Docteur Smith, dit-il en souriant, je ne vous retiendrai pas longtemps : je sais que vous avez, hâte de retrouver votre famille. Mme Smith et mademoiselle votre fille vous ont-elles accompagné à San Francisco ?

— Euh... Je ne suis pas marié.

— Oh, je vois ! (Il parcourut du regard la salle d'audience.) Veuillez m'excuser, docteur, mais maître Cromwell venait de parler de votre femme et de votre fille.

— Je crois... qu'il émettait une hypothèse...

— Très bien, docteur Smith. Lorsque vous affirmez que le composé est fabriqué sous asepsie, pouvez-vous nous expliquer ce que vous entendez par là ?

— Je ne comprends pas le sens de votre question.

— Voudriez-vous, je vous prie, définir le terme « stérilisé » pour les membres du jury ?

— « Stérilisé » veut dire exempt de tout germe.

— Et comment vous assurez-vous de leur absence ?

— Comment cela ?

— Dans votre laboratoire, comment savez-vous s'il y a ou non des microbes ?

— Eh bien...

— Faites-vous des contrôles au microscope ?

— Oui, c'est cela, au microscope.

— Pouvez-vous nous donner un exemple de microbe, nous dire à quoi ressemble, par exemple, le vibron cholérique ?

— Voyez-vous, lorsque je procède à mes vérifications, j'utilise généralement un ouvrage spécialisé...

— Bien sur ! On n'est jamais trop prudent ! Dites-moi, docteur, où avez-vous obtenu votre diplôme ?

— Mon diplôme ?

— Oui, de chimiste.

L'homme jeta un regard furtif vers la table où se tenaient John Fenwick et ses avocats.

— Je... l'ai obtenu au collège de Jamestown.

— Habitez-vous sur le campus ou logiez-vous en ville ?

— Objection, votre Honneur. Je ne vois pas l'utilité d'une telle question.

— Objection rejetée. Répondez à la question, docteur Smith.

— Non, je ne vivais pas sur le campus.

— Et pourquoi ?

— Parce que le collège est...

— Parlez plus fort, je vous prie !

— Parce que le collège de Jamestown est une école par correspondance.

— Et vous avez suivi les cours pendant combien de temps ?

Le visage du témoin était cramoisi.

— Je ne m'en souviens plus.

— N'est-il pas vrai, docteur Smith, que l'on peut obtenir un diplôme de ce collège en envoyant un chèque de cent dollars ?

— Oui...

— Est-ce de cette manière que vous avez obtenu le vôtre ?

— Oui...

— Dans ce cas, votre diplôme ne prouve aucune compétence particulière ?

La salle murmurait. Le juge Venables réclama le silence.

— La société Fenwick sait-elle que vous possédez un diplôme de complaisance ?

— Oui.

— Je vous remercie, docteur Smith. Je n'ai plus de question à vous poser.

Maître Cromwell fit appeler le témoin suivant. C'était le Dr John Morgani, vice-président de la Fenwick Company.

— Docteur Morgani, demanda maître Cromwell, pouvez-vous expliquer à cette Cour en quoi consiste votre travail ?

— Je supervise la fabrication du composé.

— Je croyais que c'était la tâche du Dr Smith.

— Il dirige le laboratoire. Mais il travaille sous mes ordres.

— Vérifiez-vous souvent l'état du laboratoire ?

— Fréquemment.

— Comment décelez-vous la présence des microbes ?

— Au microscope.

— Et vous, pourriez-vous décrire un vibrion cholérique ?

— Certes, cela ressemble beaucoup à une virgule.

— A présent, docteur Morgani, voulez-vous dire à la Cour où vous avez obtenu votre diplôme de chimiste ?

— A l'université Johns Hopkins, dans le Maryland.

— Habitez-vous sur le campus ou en ville ?

— Sur le campus.

— Et combien de temps a duré votre formation ?

— Quatre ans.

— Par conséquent, votre diplôme, lui, n'a pas été acheté ?

Le public éclata de rire.

Maître Rerrigan se leva, sourit à la foule, puis se dirigea vers la barre des témoins.

— L'université Johns Hopkins, dites-vous. Très impressionnant. Mais je vous avoue que la recette de votre composé me laisse perplexe. Le Dr Smith a énuméré une série d'ingrédients dont je n'ai pas retenu les noms. Peut-être pourriez-vous préciser leur nature aux jurés ? Par exemple, il a parlé de racine de vie. Cette racine porte-t-elle un autre nom ?

— On l'appelle aussi racine de la squaw.

— Et d'où vient ce nom ?

— Je n'en sais rien, rétorqua le chimiste.

L'avocat revint à sa table et prit un livre.

— Ceci est l'ouvrage de John King, la *Pharmacologie Américaine*. Le connaissez-vous ?

— Naturellement !

— Voudriez-vous dire à la Cour ce que ce livre contient ?

— C'est une somme de tous les agents botaniques connus, leurs propriétés, leurs effets et leurs utilisations.

— Est-ce un livre de référence ?

— Absolument.

Maître Berrigan retourna à pas comptés vers les jurés, parcourant le livre d'un regard distrait.

— J'ai ici un paragraphe consacré à la racine de la squaw. On dit effectivement qu'elle est parfois nommée « racine de vie », mais on ajoute qu'il s'agit d'un « régulateur pour les femmes ». Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous avez la définition sous vos yeux, maître. Cela veut dire que cette racine guérit certains cas d'aménorrhée.

— Voudriez-vous définir ce terme ?

— Maître, vous connaissez comme moi le grec. Le mot signifie « absence de menstruation ».

— Je comprends. Par conséquent, la racine de la squaw, ou racine de vie, comme l'appelle Sara Fenwick, relance le cycle féminin, quand il a été interrompu ?

— C'est exact.

— Et quelles sont les causes les plus fréquentes d'aménorrhée ?

— Il y en a beaucoup.

— Est-ce que la grossesse en est une ?

— Bien sûr !

— Nous pouvons donc conclure que la racine de vie, et à fortiori le composé, est un abortif ?

Des murmures d'indignation se firent entendre ; le juge Venables rappela l'assistance à l'ordre.

— Est-ce exact, docteur Morgani ?

— Mais le composé n'est pas vendu comme tel !

— Oui ou non, je vous prie, les ingrédients de votre produit sont-ils des abortifs ?

— Oui.

Alors que maître Berrigan retournait à son siège et que la salle s'agitait, maître Cromwell se leva.

— Docteur Morgani, Sara Fenwick prescrit-elle le composé aux femmes enceintes ?

— Nullement.

— Que ferait-elle, devant une femme prête à accoucher ?

— Sara Fenwick insiste beaucoup pour que les femmes enceintes n'absorbent pas son composé.

— Merci, docteur Morgani.

Le quatrième jour, maître Cromwell appela Mary Llewellyn à la barre. Stanton Weatherby parcourut la liste des témoins et s'aperçut qu'elle faisait partie des personnes dont le témoignage avait été réfuté par Cy Jeffries. Au mois d'août, la jeune femme avait confié au détective, qui se faisait passer pour un représentant en brosses, qu'elle ne s'était jamais risquée à goûter au composé miracle de Sara Fenwick ; elle avait accepté d'écrire sa lettre pour un chèque de vingt-cinq dollars. Et voici qu'elle se rangeait du côté des plaignants. Stanton adressa un regard interrogateur à Jeffries, qui lui répondit par un haussement d'épaules.

— Madame Llewellyn, dit maître Cromwell, avez-vous écrit le 23 avril 1890 une lettre à Sara Fenwick ?

— Oui.

— Et que contenait cette lettre ?

— Je la remerciais de m'avoir sauvé la vie. Pendant plusieurs années, j'ai souffert de maux insoutenables. J'en devenais folle et mon mari a fini par me quitter. Une amie m'a conseillé d'écrire à Sara Fenwick ; celle-ci m'a envoyé gratuitement un flacon de son composé en me prescrivant une dose chaque jour. Eh bien, non seulement j'ai recouvré ma santé, mais mon mari est revenu à la maison. Nous formons aujourd'hui une famille heureuse.

Samantha remarqua que les journalistes notaient chacune des paroles du témoin. Ce fut ensuite au tour de maître Berrigan de l'interroger.

— Est-ce la première fois que vous venez à San Francisco ?

— Oui.

— Que pensez-vous de notre ville ?

— C'est une très belle ville, maître !

— Où logez-vous ?

— Objection !

— Retenue.

— Madame Llewellyn, comment se fait-il que vous soyez ici aujourd'hui ?

— M. Fenwick m'a demandé de venir témoigner.

— A-t-il payé votre billet de train ?

— Oui, et en première classe, encore !

— Et votre hôtel ?

— M. Fenwick est très généreux. Je suis au Palace !

Des éclats de rire fusaient dans l'assistance.

— Vous a-t-on promis quelque chose en échange de votre témoignage ?

Elle baissa les yeux.

Le juge intervint :

— Je vous prie de répondre à cette question, madame.

— Vous comprenez, messieurs, nous ne sommes pas riches...

— Madame Llewellyn, je vous demande de répondre clairement. La société Fenwick vous a-t-elle, ou non, proposé quelque chose pour venir témoigner ?

— Oui, maître. Cent dollars.

— Au mois d'août de l'année dernière, vous souvenez-vous d'avoir invité un représentant en brosses à boire un verre dans votre cuisine ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Pourtant, il vous a dit qu'il s'appelait Peterson, vous lui avez acheté une brosse à cheveux et offert un morceau de gâteau et un jus de fruit. Vous ne vous le rappelez pas ?

— Non.

— Madame Llewellyn, dois-je vous préciser que vous avez prêté serment ?

— Je ne me souviens pas d'un marchand de brosses !

Les cinq jours suivants, plusieurs personnes qui avaient rédigé des lettres en faveur de la société Fenwick vinrent témoigner à la barre. Tous jurèrent qu'on ne leur avait rien offert en échange de leur témoignage.

Horace Chandler contenait mal sa colère. Il arpentait le tapis de Samantha comme s'il eût cherché à en effacer les motifs.

— Ils sont en train de détruire toutes nos preuves ! Mais comment ont-ils pu obtenir les noms de ces témoins ?

— Je sais, dit Mark. Pour la société Fenwick, c'est un jeu d'enfant de retrouver l'adresse des gens qui ont envoyé des lettres de remerciement. Ils ont simplement demandé à ces femmes si un représentant en brosses ne leur avait pas parlé du composé, voilà tout.

Il sourit à Cy Jeffries qui le regarda d'un air mauvais.

— Et alors ? demanda Darius.

— Inutile de rappeler ces témoins à la barre, dit Stanton. Ils ont été achetés. Je me demande comment ils vont justifier la mort de Sara Fenwick. Nous devrions pouvoir les accuser au moins de publicité mensongère. Ils montrent son visage, déclarent qu'elle est l'inventeur du composé et affirment qu'elle signe toutes les lettres.

— Peut-être se servent-ils d'un médium, dit Mark.

Mais personne ne trouva cela drôle.

Le dixième jour du procès, quelques femmes s'étaient jointes à l'assistance. Malgré l'interdiction de Darius, Hilary se posta au premier rang. A son côté, Jennifer attira le regard admiratif de plus d'un journaliste. Étaient également présentes les membres de l'Union des Chrétiennes pour la Tempérance, et des suffragettes connues qui fumaient crânement des cigarettes. Deux illustres femmes médecins étaient venues de la côte est.

L'identité des témoins appelés par maître Cromwell fut une surprise pour la défense. Au cours de son enquête, Jeffries avait produit des certificats attestant le décès de plusieurs femmes dont les lettres de remerciement figuraient encore dans les publicités à titre d'exemples de « guérison miraculeuse ». Trois médecins devaient expliquer ce subterfuge.

— Connaissez-vous Mme Saunders, décédée le 28 novembre 1884 ?

— Oui.

— Étiez-vous à son chevet avant sa mort ?

— Oui.

— Est-ce votre écriture qui apparaît sur le certificat de décès ?

— Oui.

— Pourriez-vous dire à la Cour, docteur, de quoi est morte Mme Saunders ?

— D'embolie cérébrale.

— Saviez-vous si elle absorbait du composé de Sara Fenwick tous les jours ?

— C'est exact.

— Et pourquoi en prenait-elle ?

— Pour soigner une congestion pelvienne.

— Le composé est-il venu à bout de ce mal ?

— Mme Saunders l'affirmait.

— Les deux maladies de votre patiente étaient-elles liées ?

— Non, maître.

Les jurés restaient de glace, ce qui n'augurait rien de bon. Jusqu'à présent, John Fenwick avait marqué des points. Samantha se rassurait en songeant qu'à l'heure de la défense, ses propres témoins feraient éclater la vérité. Parmi eux, certains souffraient encore de troubles consécutifs à l'absorption du composé. Enfin, Cy Jeffries ferait sa déclaration.

En ce onzième jour d'audition, le témoin de maître Cromwell était la surveillante de la salle de correspondance où, aux dires de John Fenwick, aucun homme n'avait le droit d'entrer. Cette affirmation contredisait totalement les observations de Cy Jeffries.

— Notre catalogue affirme qu'aucun homme ne pose les yeux sur les

lettres de nos correspondantes ; nous sommes restés fidèles à cette règle de décence. La salle est strictement réservée au personnel féminin.

Le détective semblait excédé.

Le douzième jour, maître Cromwell, sur un ton plus emphatique que jamais, annonça, à la surprise générale :

— J'appelle Jane Fenwick à la barre.

Le public se bouscula pour voir les portes s'ouvrir et Stanton murmura à Mark : « Mais, qui peut-elle bien être ? »

Une femme d'une soixantaine d'année, élégante, s'approcha des jurés, jura sur la Bible et prit place. A la requête de maître Cromwell, elle expliqua ses liens de parenté avec la famille Fenwick.

— Sara Fenwick était la grand-mère de mon mari.

— Avez-vous connu Sara Fenwick de son vivant ?

— Certainement. Je venais souvent chez elle quand j'étais adolescente et je lui ai tenu compagnie durant les trois années qui ont précédé sa mort.

— Pendant ce temps, quelles ont été vos relations :

— Mme Fenwick connaissait fort bien les problèmes des femmes. Elle m'a appris à établir un diagnostic. Peu avant sa mort, elle m'a confié qu'elle avait toujours caressé le rêve de fonder une institution qui se consacrerait à la promotion d'un médicament de son invention. Il s'agissait du composé. Il a été fabriqué sur ses propres fourneaux et Mme Fenwick elle-même l'utilisait chaque jour. La veille de sa mort, elle m'a révélé le secret de cette préparation.

— Ainsi, il est exact que le composé émane bien de Sara Fenwick et que les conseils dispensés dans les lettres proviennent d'elle ?

— Tout à fait.

— Madame Fenwick, est-il fait mention de vous dans les publicités ?

— Oui.

— Dans quel contexte ?

— Les publicités promettent que Mme Fenwick répondra en personne à toutes les lettres. Je suis Mme Fenwick.

Quatre reporters se ruèrent sur le téléphone. Le marteau du juge Venables ne put venir à bout du tumulte qui s'était emparé de la foule. Samantha, livide, aperçut sur sa gauche, John Fenwick, assis les bras croisés, un sourire aux lèvres.

Parmi les journalistes présents, seuls ceux de *Life* et du *Saturday Post* s'étaient rangés du côté des accusés. Ils publièrent des caricatures de John Fenwick déguisé en gros chat, tremblant devant trois souris armées d'un bâton. Mais le reste de la presse ne leur fit guère favorable. Le profil d'albâtre de Samantha faisait souvent la une, et le moindre de ses mouvements était immédiatement commenté. « Le Dr Hargrave se tient de façon hautaine ; son maintien aristocratique est un véritable défi à John Fenwick, assis à la table d'à côté... »

— Et maintenant, Stanton ?

Ils étaient cinq, ce soir-là, à dîner chez les Gant. L'air chargé d'électricité annonçait un orage.

— Cromwell aura bientôt convoqué tous ses témoins. Ce sera à nous d'entrer en lice.

Stanton Weatherby n'exprimait pas toute sa pensée. Il devinait les intentions de l'avocat de Fenwick et subodorait le pire. Mais à quoi bon livrer ses craintes à ses amis ?

Le quatorzième jour confirma ses pressentiments. Il fut le seul à ne pas être surpris lorsque maître Cromwell appela à la barre Mlle Hains, la secrétaire de Horace Chandler.

— Connaissez-vous le Dr Hargrave, mademoiselle Hains ?

— Oui, maître.

— Le Dr Hargrave rendait-il souvent visite à M. Chandler dans son bureau ?

— Qu'entendez-vous par « souvent » ?

— Chaque semaine ?

— Je dirais tous les quinze jours.

— Et que se passait-il au cours de ces entretiens ?

— Objection.

— Retenue.

— Y avait-il parfois d'autres participants ?

— Oui. Le Dr Rawlins.

— Est-ce que ces rencontres se terminaient tard dans la nuit ?

Maître Berrigan sauta de son siège.

— Objection ! Votre Honneur, cette série de questions ne présente aucun rapport avec l'acte d'accusation.

Le juge intervint.

— Maître Cromwell, je suppose que votre interrogatoire obéit à une certaine logique ?

— Votre Honneur, nous désirons établir un portrait moral des accusés. M.Fenwick a subi une perte de revenus importante, sa santé est compromise, sa vie familiale troublée et sa probité atteinte. Il est donc nécessaire de connaître la personnalité de ceux qui ont jeté le discrédit sur sa société.

Samantha ne put s'empêcher de lancer un coup d'œil en direction de John Fenwick. Le « malade » semblait se porter à merveille. « Si le regard pouvait tuer... » écrivit un journaliste.

— Objection rejetée. Répondez à la question, mademoiselle.

— Il arrivait que les séances durent jusqu'à une heure avancée.

— Les avez-vous parfois rejoints ?

— Je leur servais des rafraîchissements.

— Leur apportiez-vous de l'alcool ?

Il y eut un silence.

— Mademoiselle Hains ?

— Je leur ai servi du cognac. Une fois.

Les douze jurés semblèrent à cet instant sortir d'un long sommeil. Leur

regard exprimait la réprobation.

— De quoi parlaient-ils dans le bureau de Chandler ?

— Ils parlaient toujours de médicaments.

— De quels médicaments ?

— Du composé de Sara Fenwick, surtout.

— En d'autres termes, ils discutaient d'un remède destiné à guérir les troubles féminins ?

— Oui.

— Ils utilisaient des livres, des documents ?

— Le bureau de M. Chandler était toujours couvert de brochures, de lettres et de publications médicales.

— Et que contenaient-ils, ces ouvrages ?

La jeune femme rougit violemment.

— Ils traitaient presque toujours... de problèmes de femmes.

— Ainsi ! s'exclama maître Cromwell en levant un doigt accusateur vers le plafond. Vous affirmez que les trois accusés, une femme et deux hommes, restaient tard la nuit dans le bureau de M. Chandler, buvant de l'alcool et discutant de problèmes ayant trait aux parties les plus intimes du corps féminin ? C'est bien cela ? Je n'ai plus de question à vous poser.

Un brouhaha couvrit la voix de maître Berrigan.

Le lendemain matin, sous un ciel noir, un attroupement de femmes se tenait devant le palais de Justice, brandissant des écriteaux qui dénonçaient la tactique méprisable de l'avocat de Fenwick. Les journalistes s'empressèrent de photographier cette « formidable armée d'amazones ».

L'orage éclata pendant l'interrogatoire. Le tonnerre fit vibrer les vitres de la salle d'audience, et maître Berrigan eut beaucoup de mal à se faire entendre.

Le dîner eut lieu chez Samantha.

— Je suis inquiète, Stanton. J'ai peur pour mes patientes. Je me demande si elles résisteront au stratagème de maître Cromwell.

Avant que Stanton Weatherby ait eu le temps de répondre, la sonnette retentit. Le jeune Berrigan, trempé, fit son entrée.

— Que se passe-t-il ?

— Cy Jeffries ! Il a eu un accident !

— Quoi !

— Il est à l'hôpital du Comté, entre la vie et la mort.

— Que lui est-il arrivé ?

— Renversé par une voiture. Il aurait glissé du marchepied du tramway.

Assise à son bureau, seule devant un feu de cheminée, Samantha trempait ses lèvres dans un verre de vin. Elle entendit Mark ouvrir la porte d'entrée et échanger quelques mots avec Mlle People. Il s'approcha d'elle et l'embrassa.

— Comment va Cy ?

— Mal. Le cerveau est atteint.

— Mark...

— Oui, Samantha ?

— Je vais aller à la barre.

Il se retourna brusquement.

— Que dis-tu ?

— Maître Cromwell va attaquer mes patientes. Je ne peux pas les laisser affronter cela.

— Il n'en est pas question, Samantha !

Elle se leva et se blottit dans ses bras.

— Voilà trop longtemps que nous restons assis à entendre leurs mensonges, Mark. Il est temps que j'intervienne et que je leur dise la

vérité.

La foule amassée ne parvenait pas à réchauffer l'amphithéâtre. Dehors, un vent glacé battait contre les portes du palais de Justice.

La parole était désormais à la défense. Le bruit de l'orage gênait maître Berrigan qui avait pourtant la voix forte :

— Nous avons l'intention, votre Honneur, de faire comparaître notre principal témoin, Cy Jeffries, mais celui-ci vient d'être victime d'un accident ; il se trouve en ce moment même à l'hôpital du Comté, dans un état critique. Les médecins sont pessimistes.

Samantha fit un effort pour ne pas regarder John Fenwick, qui, elle en était persuadée, n'était pas « étranger » à l'accident.

— Nous appelons à la barre Mme Joan Sargent.

La porte du fond s'ouvrit, livrant passage à une femme de petite taille. Elle vint jusqu'à la barre d'un pas mal assuré.

— Madame Sargent, dit maître Berrigan, voudriez-vous dire à la Cour dans quelles circonstances vous avez rencontré le docteur Hargrave ?

— C'était il y a un an...

— Je suis désolé, madame Sargent, mais vous allez devoir parler plus fort. Pour quelle raison êtes-vous allée trouver le Dr Hargrave ?

Elle reprit à voix haute :

— Tout a commencé après la naissance de mon fils, six ans auparavant.

L'avocat devait sans cesse rappeler à la pauvre femme de hausser le ton, et, chaque fois que le tonnerre grondait, elle tressautait de frayeur. La salle observait un silence quasi religieux. Cette voix faible captivait l'auditoire. Pas une seule fois elle ne fut interrompue dans son récit. Elle relata les détails de sa correspondance avec la société Fenwick et sa première entrevue avec Samantha. Lorsqu'elle aborda le sujet de son hystérectomie, elle se mit à trembler.

— J'avais peur que mon mari ne se détourne de moi...

Samantha craignait que sa patiente ne trouve pas la force de poursuivre.

— Madame Sargent, dit enfin maître Berrigan, pouvez-vous nous révéler la cause de cette tragédie ?

— Oui ! clama-t-elle d'une voix soudain forte. Le docteur Hargrave m'a dit que si j'avais immédiatement consulté un médecin, j'aurais été guérie à temps. Quand j'ai confié à Sara Fenwick que j'étais gravement malade, elle m'a répondu d'augmenter les doses de son composé ! (Elle pointa un index vers John Fenwick :) C'est vous le responsable de tout cela ! J'ai cru à vos mensonges !

Fenwick murmura quelque chose à l'oreille de maître Cromwell Stanton adressa un signe à son assistant.

— J'en ai terminé, merci, déclara aussitôt ce dernier.

Quand maître Cromwell se dressa, caressant sa barbe rousse.

Samantha demanda à Stanton :

— Ne pouvons-nous pas éviter cela ?

— Nous n'avons pas le choix.

— C'est une erreur, il n'en fera qu'une bouchée.

— Madame Sargent, lança Cromwell de sa voix de stentor, vous venez de dire que vous avez souffert d'un fibrome. Est-ce une maladie chronique ? En souffriez-vous continuellement ?

— Presque, oui.

— A quel stade de votre maladie avez-vous écrit à Sara Fenwick ?

— Au début.

— Vous lui avez donc parlé d'une maladie qui ne s'était pas encore vraiment déclarée ?

— Je n'ai pas dit cela. Vous déformez mes paroles !

— Je ne comprends plus, madame Sargent. Si vous ne connaissiez pas la nature de votre mal, à cette époque, comment auriez-vous pu fournir à Mme Fenwick assez d'informations pour qu'elle puisse établir un diagnostic précis ?

— Les symptômes étaient évidents !

— Et quels étaient ces symptômes ?

— Un homme ne peut comprendre cela.

— Madame Sargent ! Etes-vous en train de me dire que les membres de cette Cour et le jury sont incapables de saisir les circonstances qui vous ont amenée à écrire cette première lettre ? Comment, dans ce cas, pourrions-nous décider si cette lettre était légitime ou non ?

— Elle était légitime !

Elle fondit en larmes.

— Maître Cromwell, dit le juge, vous malmenez le témoin. Madame Sargent, vous êtes autorisée à vous retirer.

On raccompagna la malheureuse jusqu'à la porte. Il y eut un bref débat à la table de la défense. Puis, maître Berrigan se leva :

— Votre Honneur, la défense désire donner la parole au docteur Samantha Hargrave.

Le ton posé de Samantha surprit le public. Chacun s'attendait à ce qu'elle se défendît avec véhémence.

— Votre Honneur, messieurs les jurés, je crains que ce jour ne soit à marquer d'une pierre noire dans l'histoire de notre pays. Notre présence en ce lieu nous désigne au reste du monde comme une nation d'égoïstes prêts à sacrifier des vies humaines à la quête effrénée de l'argent. Le combat engagé par M. Fenwick est voué à l'échec.

Beaucoup de personnes sont prêtes à venir témoigner à cette barre. Si vous me le permettez, je voudrais leur servir de porte-parole. Je connais une femme qui, un matin, se réveilla en ressentant une douleur violente à un endroit du corps que la pudeur ne m'autorise pas à nommer ici. Cette même pudeur conduisit cette femme à dissimuler sa souffrance pendant de longs mois, au cours desquels son état ne cessa de s'aggraver. En désespoir de cause, elle s'adressa à Mme Fenwick, qui lui prescrivit une dose quotidienne de son composé. Dans la réponse, aucune mention n'était faite de la nature de la plaie, ni aucun indice suggérant que quiconque se fût intéressé aux maux de cette femme. Celle-ci écrivit de nouveau à Mme Fenwick, qui lui conseilla de poursuivre son traitement. La patiente fit de nouveau confiance à la société, ignorant que ses publicités n'étaient qu'un tissu de mensonges ; séduite, sans doute, par le doux visage de feu Sara Fenwick ! Elle augmenta les doses. Mais la plaie s'infecta et la douleur

devint insoutenable. Naïve, elle écrivit une troisième fois ; on lui envoya une potion anodine en lui recommandant de tripler les doses quotidiennes de composé. A cette époque, elle absorbait une telle quantité de ce prétendu médicament, dont la teneur en alcool, je vous le rappelle, est de vingt-cinq pour cent, qu'elle avait totalement perdu l'appétit ; elle était d'une extrême maigreur, et son état empirait toujours. C'est sur l'insistance de sa sœur, qu'elle se décida à venir me consulter. Je l'ai trouvée dans un tel état que j'ai craint de n'être plus d'aucun secours. Je l'ai examinée : elle était atteinte d'une tumeur maligne.

Samantha s'arrêta. Elle se sentait subitement très faible. Il lui semblait que la salle, le public et le jury vacillaient par instants autour d'elle. « Ce n'est pas le moment de flancher », pensa-t-elle.

— J'affirme que si cette femme, âgée à présent de quarante-trois ans, était venue me voir dès les premiers symptômes, je l'aurais sauvée en effectuant une simple ablation de la tumeur. Aujourd'hui, elle sait qu'il ne lui reste qu'un an à vivre. Et c'est vous, M. Fenwick, qui en êtes responsable.

Elle balaya l'assistance du regard.

— Je connais personnellement une autre victime de la société Fenwick. Une jeune fille. Un soir, elle céda aux avances d'un ivrogne qui louait une chambre dans la maison de sa mère. Elle garda le secret pendant plusieurs semaines. Incapable de faire le rapport entre l'aménorrhée et le semi-viol dont elle avait été victime, elle se crut malade et écrivit une lettre à Mme Fenwick dont elle suivit aveuglément les conseils : elle absorba un flacon de composé. Et la drogue, d'ailleurs, fit merveille ! La tumeur de l'utérus disparut quelques jours après. Il s'agissait, en fait, du fœtus, qu'elle portait sans le savoir. Quand elle s'en aperçut, elle eut une violente crise de nerfs. Elle ne doit d'avoir gardé sa raison qu'à une sévère thérapie. C'est aujourd'hui une femme brisée.

Samantha, gagnée par un étourdissement, respira fortement, puis continua d'une voix altérée :

— Messieurs les jurés, j'ai affirmé que les fabricants de potions miraculeuses sont des assassins. Je le maintiens. Il y a, en ce moment même, dans cette salle, un homme qui est resté veuf avec huit enfants parce que sa femme avait préféré suivre la « cure anti-cancéreuse du Dr Rupert Well » plutôt que de consulter un chirurgien. Combien d'entre vous ont une femme, une fille ou une mère qui absorbe

quotidiennement l'un de ces élixirs qui ne mènent qu'au désespoir ? Maître Cromwell, tout à l'heure, vous a parlé de droit à la liberté. Il cherchait à vous faire croire qu'une législation honnête vous réduirait à l'esclavage. Mais esclaves, vous l'êtes déjà : et voici ceux qui règnent sur votre liberté ! Ils vous promettent la guérison avec des potions soit inefficaces, soit dangereuses ! Ils vous volent votre argent. Ces charlatans vous gavent de poison et vous les en remerciez !

Si vous achetez une bouteille dont l'étiquette porte la mention « rhum », vous êtes en droit d'y trouver du rhum ? Et pourtant, vous achetez des flacons dont le contenu ne correspond en rien à la réclame ! Maître Cromwell tente de vous faire croire que je cherche à vous priver de vos droits. Je ne souhaite que vous offrir un droit nouveau : celui de connaître la nature du produit que vous achetez ! Quoi de plus conforme à la tradition démocratique de notre pays ?

Il faut mettre un terme à cette escroquerie dangereuse. Si vous ne le faites pas pour vous, messieurs, faites-le pour vos filles et vos épouses. Pour la petite Willie Jenkins qui est morte dans mes bras après avoir avalé des pastilles pour la toux, pour Nellie, une innocente lingère qui a perdu un bras dans une essoreuse parce qu'elle avait absorbé, sans le savoir, de la morphine... Faites-le pour tous les nouveau-nés qui meurent parce que le sirop Milikin contient un fort pourcentage d'opium et pour toutes ces mères qui doivent continuer à vivre en se disant qu'elles ont involontairement tué leur fils !

Une incroyable agitation suivit cette péroraison ; les journalistes griffonnaient dans la fièvre. L'assistance applaudissait. Soudain, les lumières de la salle s'éteignirent, comme soufflées par la tempête qui, au-dehors, faisait rage et Samantha, défaillante, s'évanouit dans les bras de Mark.

Les formes dansaient devant ses yeux. Assise sur le plus haut gradin du North London Hospital, elle distinguait la silhouette du Dr Bromsie, un bistouri entre les dents, le tablier maculé de sang. Alors qu'il levait la main au-dessus du corps d'une patiente qui hurlait, elle voulut lui rappeler qu'il avait oublié de stériliser ses instruments. Freddy, à son côté, la suppliait de n'en rien faire.

Puis ce fut une sensation de froid qui l'envahit. Un lac gelé lui apparut. Elle tendait les bras pour essayer de saisir une mèche rousse qui flottait.

Sa tête roula sur le côté.

— Comment te sens-tu ?

— Que s'est-il passé ?

— Tu t'es évanouie. J'ai bien peur que tu ne te sois cogné la tête contre le rebord de la table avant que...

Elle gémit.

— Repose-toi. La séance a été suspendue pour la journée.

Elle regarda autour d'elle. Mark lui expliqua qu'elle se trouvait dans l'antichambre du juge Venables.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Quelques minutes seulement. Dès que tu t'en sentiras la force, je te ramènerai chez toi.

Elle refusa le verre qu'il lui tendait.

— Pourquoi t'es-tu évanouie ?

— Ce sont toujours les médecins qui découvrent cela en dernier... Comme c'est absurde, Mark. J'étais tellement absorbée par ce procès que je n'ai pas prêté attention aux symptômes... Maintenant, je sais...

— Mon Dieu, tu m'effraies... Dis-moi, Samantha, les symptômes de quoi ?

— De la grossesse...

— Samantha, est-ce possible ?

— J'ai juré de dire la vérité, souviens-toi, dit-elle avec un sourire.

Les témoins de Samantha défilèrent à la barre, mais le diabolique Cromwell n'eut aucun mal à réfuter leurs dépositions. Au terme des délibérations qui semblaient ne jamais devoir finir, le jury se prononça en faveur de la société Fenwick.

— C'était couru, dit Stanton, alors qu'il mettait du bois dans la cheminée. Les Fenwick avaient réponse à tout. Mais croyez-moi, c'est une victoire à la Pyrrhus !

Effectivement, le juge ne leur accorda que cinquante dollars de dommages et intérêts et morigéna John Fenwick à propos de ses pratiques commerciales. Quant au public, il soutint avec un tel enthousiasme la cause de Mark et Samantha que tout se passa comme s'ils avaient gagné le procès.

— C'est un début honorable, dit Samantha aux amis qu'elle avait réunis chez elle. Le *Chronicle* a dû engager de nouveaux employés pour dépouiller toutes les lettres en faveur de notre cause. Le moment est venu d'élargir notre champ d'action. Je crois que nous devrions nous ranger aux côtés d'Harvey Wiley dans la campagne qu'il mène pour obtenir une meilleure législation sur les produits alimentaires...

— Chère Samantha, dit Hilary, quand trouveras-tu le temps de t'occuper de cela ? Tu vas devoir, au contraire, ralentir un peu tes activités...

— Pourquoi ? Je suis enceinte, je ne suis pas malade ! Horace, que pensez-vous de mon projet ?

— C'est une excellente idée. Mes lecteurs ne seront guère contents d'apprendre que le rhum et le brandy qu'ils achètent ne sont la plupart du temps que de l'alcool pur mélangé à des colorants artificiels.

— Et votre cuisinière, ajouta Willella, affirme qu'il y a du formol dans le maïs !

— Oui, nous devons faire attention à ce que nous avalons, que ce soient des aliments ou des médicaments !

Mark vint s'asseoir à côté d'elle et Samantha lui prit la main. A la lueur du feu de cheminée, au milieu de ses amis, Samantha se sentait revivre. Elle pensa aux combats qui l'attendaient, aux procès qu'il

faudrait gagner, aux recherches de Mark sur le cancer, à l'avenir de la médecine ; elle songeait aussi au développement de l'hôpital et vivait déjà à l'heure du siècle qui allait commencer...

— Nous avons perdu la première bataille, dit-elle d'une voix tranquille, mais, Dieu merci, nous continuerons à lutter...